

MICHEL LAMY

# LES TEMPLIERS

• Ces Grands Seigneurs aux Blancs Manteaux •

LEURS MŒURS, LEURS RITES, LEURS SECRETS



Aubéron











Michel Lamy

DU MÊME AUTEUR

## LES TEMPLIERS

LEURS MŒURS, LEURS RITES, LEURS SECRETS

LES VERNES INITIÉS ET INITIATEURS  
Le secret du royaume de France-le-Clair

(1790)

JEANNE D'ARC

(1790)

Aubéron

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE SECRÈTE DU PAYS BASQUE

(Albin Michel)

JULES VERNE, INITIÉ ET INITIATEUR

*Le secret du trésor royal de Rennes-le-Château*

(Payot)

JEANNE D'ARC

(Payot)

# Michel Lamy

# Les Templiers

## ces grands seigneurs aux blancs manteaux

## ces grands seigneurs aux blancs manteaux

# Aubéron



Michel Lamy

DU MÊME AUTEUR

## Les Tempeliers

HISTOIRE SECRÈTE DE L'ORDRE

ces grands seigneurs aux plans maudits

LES VERNES, INITIÉ ET INITIATEUR

*Le secret du trésor royal de Rennes-le-Château*

(Payot)

JEANNE D'ARC

(Payot)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

réservés pour tous les pays

© Éditions Aubéron, Bordeaux, 1997

ISBN 2-908650-62-2

## AVERTISSEMENT

L'histoire de l'ordre du Temple est un terrain piégé dont se méfient les universitaires actuels. Trop énigmatique, trop liée à l'ésotérisme pour ne pas déplaire aux tenants de l'école quantitative, elle ne suscite que bien peu de vocations par rapport au passé. Pourtant, elle a donné lieu au fil du temps à d'innombrables ouvrages de qualité. Des chercheurs de tous horizons ont tenté de comprendre, apportant l'éclairage qui était propre à leur formation ou à leur engagement philosophique.

Pourquoi ajouter un livre de plus aux milliers déjà parus à travers le monde et qui étudient en détail la vie des chevaliers du Temple dans leurs commanderies, les opérations militaires qu'ils ont menées, la succession de leurs Grands Maîtres, leur nourriture, leurs armes, etc. ?

S'il ne s'agissait que de cela, il suffirait effectivement de se reporter aux très bons ouvrages de John Charpentier, Albert Ollivier, Georges Bordonove, Marion Melville, Raymond Oursel, Alain Demurger et bien d'autres. Mais ces œuvres, aussi sérieuses soient-elles, ne résolvent pas toutes les énigmes posées par l'ordre du Temple.

Bien des chercheurs se sont attaqués aux zones d'ombre de cette histoire avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de folie, parfois, il faut bien le dire. Toutes leurs hypothèses ne sont pas fiables mais beaucoup d'entre eux ont apporté leur part de lumière à un sujet qui ne manquait pas d'espaces de ténèbres. Il faut des Louis Charpentier, des Daniel Réju, des Gérard de Sède, des Gilette Ziegler, des Guinguand, des Weysen, pour défricher les sentes de l'Histoire Secrète, fussent-elles périlleuses et propres à égarer celui qui chemine.

Car, enfin, quoiqu'en disent certains historiens patentés, la création de l'ordre du Temple reste entourée de mystères ; la réalité profonde de sa mission également. Nombre de lieux occupés par les templiers présentent d'étranges particularités. On a prêté aux moines-soldats des croyances hérétiques, des cultes curieux. On attribue à leurs constructions des significations, voire des pouvoirs fantastiques. On parle à leur propos de gigantesques trésors cachés, de secrets préservés jalousement et de bien d'autres choses.



Les diverses hypothèses émises contiennent sans doute beaucoup plus de parts de rêve que de faits avérés, mais même derrière les plus folles d'entre elles, il est souvent des parcelles de vérité à débusquer, n'en déplaise aux rationalistes forcenés.

Il convient sans doute à ce propos de se pencher quelques instants sur un cas curieux : celui d'Umberto Eco. Après son succès mondial, *Le Nom de la Rose*, cet universitaire italien a vendu plusieurs millions d'exemplaires d'un autre ouvrage : *Le Pendule de Foucault*. Là, il amalgame à plaisir tout ce qui a trait à l'ésotérisme et aux templiers, accumulant les citations sorties de leur contexte, les tronquant de façon à supprimer ce qui étaye les thèses présentées ; en bref, employant les procédés bien connus de la désinformation. Le but d'Umberto Eco semble avoir été d'ironiser, de se moquer de tous ceux qui recherchent la vérité hors des sentiers battus, ce qui est pourtant, d'une certaine façon, également son cas. Il s'est attaqué plus spécialement à ceux qui s'intéressent aux mystères templiers : des fous ! A trois reprises, il l'a fait dire à l'un de ses personnages :

« Depuis le temps où ils (les templiers) avaient été envoyés au bûcher, une foule de chasseurs de mystères avait cherché à les retrouver partout, et sans jamais produire la moindre preuve » (...)

« Quand quelqu'un remet les templiers sur le tapis, c'est presque toujours un fou » (...)

« Le fou tôt ou tard met les templiers sur le tapis » (...)

« Il y a aussi des fous sans templiers, mais les fous à templiers sont les plus insidieux » (...)

« Les templiers restent indéchiffrables à cause de leur confusion mentale. C'est pour ça que tant de gens les vénèrent. »

Eh bien, soit. J'invite tous ceux que les templiers intéressent à partager un peu de folie avec moi, à la recherche des mystères de l'ordre du Temple. Laissons Umberto Eco à son psychanalyste afin qu'il lui explique ce qui l'a poussé à lire des centaines d'ouvrages auxquels il n'accorde nul crédit et qu'il cherche à ridiculiser.

Prenons plutôt le risque, ensemble, de nous aventurer sur des chemins non balisés, même si nous pouvons nous y égarer. Essayons d'éclairer au passage les mystères des origines de l'ordre et l'influence de saint Bernard. Intéressons-nous à la colossale puissance économique et politique que représenta le Temple et aux moyens qu'il employa, aux sources de sa richesse. Recherchons s'il fut hérétique et quels cultes étranges furent éventuellement pratiqués en son sein. Et pour cela, attachons-nous à examiner les traces que les templiers nous ont laissées, notamment gravées dans la pierre. Interrogeons-nous sur l'origine de l'essor qu'ils ont donné à l'architecture de leur époque et sur les sources de



leurs connaissances à cet égard. Cherchons dans leur arrestation et dans leur procès les clés de leurs mystères. Étudions ce qui put survivre de cet ordre et pour finir, rendons-nous en quelques lieux où l'on peut respirer l'odeur étrange de leur présence et rechercher les signes tangibles de ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire secrète des templiers.

Mais auparavant, rafraîchissons un instant nos connaissances en survolant les deux siècles de l'histoire de l'ordre, nous procurant ainsi les points de repère nécessaires pour analyser son évolution dans le temps.



## PREMIÈRE PARTIE

### La naissance de l'ordre du Temple





# I

## Brève histoire de l'ordre du Temple

Cet ouvrage n'a pas l'ambition de reprendre toute l'histoire de l'ordre du Temple sous l'angle événementiel mais plutôt d'en éclairer les zones les plus obscures. Néanmoins, pour comprendre ce qui s'est passé, il faut avoir présent à l'esprit que cet ordre a vécu deux siècles et qu'il a nécessairement évolué. Il ne peut pas avoir été identique à sa mort et à ce qu'il était à sa naissance. Il a changé parce que son idéal s'est trouvé confronté à de dures réalités. Il lui a fallu s'adapter, encore s'adapter, prendre les affaires temporelles en main, perdant sans doute au fil des ans et des nécessités une part de sa pureté originelle, tel un adulte qui a parfois du mal à recouvrer en lui l'enfant émerveillé, le tout petit être aux yeux purs qu'il a pourtant été.

L'ordre du Temple fut influencé par son temps mais lui-même l'a modifié, orienté, apportant ses propres corrections à l'Histoire.

Pour s'y retrouver dans cette évolution, il nous a semblé utile de présenter très brièvement, dans ce premier chapitre, une chronologie, une histoire abrégée des templiers et surtout de leur époque.

## Sur les chemins de pèlerinage

Remontons dans le temps jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle. On a de la peine à imaginer, à notre époque, ce que furent les terreurs de l'an Mil. L'interprétation des écritures avait convaincu toute la chrétienté que l'Apocalypse se produirait en cette année fatidique. Révélation, au sens étymologique du terme, mais aussi destruction, douleur : retour du Christ sur terre et jugement des hommes, tri entre eux pour envoyer les uns au paradis auprès des saints et les autres aux enfers afin d'y être soumis à d'éternels tourments.

Les chrétiens vécurent cet an Mil et son approche dans l'angoisse. Et rien ne se passa, du moins rien de pire que les années précédentes. L'Église s'était-elle trompée dans son interprétation des écritures ? Dieu avait-il oublié ses enfants sur la terre ? Non, bien sûr. C'était autre chose. La catastrophe était évitée. Dieu avait été touché par les prières des hommes. Il avait fait grâce. Oui, mais pour combien de temps ? Et s'il ne s'agissait que d'un sursis ? Il fallait prier, prier encore, prier toujours.

Au siècle précédent, les chrétiens avaient pris la route pour se rendre en pèlerinage sur les lieux où des saints étaient enterrés. Ces derniers avaient sans doute intercédé en faveur des hommes et Dieu avait dû se laisser fléchir. L'un des plus efficaces avait dû être saint Jacques qui, de Compostelle, attirait des milliers d'hommes et de femmes quittant leur famille, leur travail, abandonnant tout pour aller le prier en ce lieu de Galice où finit la terre.

On était passé près de la catastrophe ultime, les famines de 990 et 997 en étaient la preuve. On avait évité le pire, on connaissait la méthode : il fallait encore et encore que les hommes prennent la route, que les moines prient, que chacun fasse pénitence. Ne convenait-il pas d'aller plus loin, d'accomplir le pèlerinage ultime, le seul qui méritât vraiment le voyage d'une vie : aller sur les lieux où le fils de Dieu avait souffert pour racheter les péchés des hommes : Jérusalem.

Michelet écrivit : « *Les pieds y portaient d'eux-mêmes* », et John Charpentier fait remarquer :

« *Heureux qui revenait ! Plus heureux qui mourait près du tombeau du Christ, et qui pouvait lui dire, selon l'audacieuse expression d'un contemporain (Pierre d'Auvergne) : Seigneur, vous êtes mort pour moi et je suis mort pour vous.* »

Des foules de plus en plus nombreuses se mirent en route pour Jérusalem. La ville appartenait aux califes de Bagdad et du Caire qui laissaient libre accès à ces pèlerins. Mais tout changea lorsque les Turcs s'emparèrent de Jérusalem en 1090. Au début, ils se contentèrent de vexer les chrétiens, parfois de les dépouiller, de leur



infliger humiliation sur humiliation, de les contraindre à des gestes contraires à leur religion. D'escalade en escalade, la situation s'aggrava : il y eut des exécutions, des tortures. On parla de pèlerins mutilés, abandonnés nus dans le désert. De Constantinople, l'empereur Alexis Comnène avait tiré le signal d'alarme.

## **Libérer Jérusalem**

L'Occident s'émut. On ne pouvait tolérer que les pèlerins fussent tués. On ne pouvait laisser les lieux saints aux mains d'infidèles. L'an Mil était passé, mais...

Pierre l'Ermite, qui avait assisté, à Jérusalem, à de véritables actes de barbarie, était rentré bien décidé à soulever l'Europe et à mettre les chrétiens sur le chemin de la croisade. On le vit parcourir des distances considérables sur sa mule dont la foule arrachait des poignées de poils pour en faire des reliques. Lorsque Pierre l'Ermite était passé quelque part, les esprits étaient embrasés ; des hommes, des femmes, des enfants étaient impatients de tout quitter pour se diriger vers leur seul but : Jérusalem. Et là, on verrait ce qu'on verrait.

Du côté des seigneurs, on notait un peu plus de prudence dans l'attitude. Plus de raison, sans doute, mais aussi plus à perdre : les terres qu'on ne protégerait plus, les biens qui pourraient attirer des convoitises, etc.

Le 27 novembre 1095, le pape Urbain II prêcha devant un concile provincial réuni à Clermont. Il proclama : « Chacun doit renoncer à soi-même et se charger de la croix. » Le souverain pontife voyait également là une occasion de mettre au pas ces laïcs qui se vautreient dans la luxure ou jouaient les brigands. Aller libérer Jérusalem serait la voie du salut.

Par milliers, les pèlerins avaient cousu sur leurs vêtements des croix d'étoffe rouge qui allaient leur valoir le nom de croisés. Ce furent d'abord les pauvres, les gueux, les affamés qui voulurent délivrer Jérusalem, se jetant sur les routes en bandes dépenaillées en criant « Dieu le veut ! » Et ceux qui ne portaient pas donnaient pour que les autres aient de quoi survivre pendant le voyage. Certains se décidaient sur un coup de tête, sur un signe : une femme avait suivi une oie qui devait la mener à la ville sainte (1). On signala aussi des oiseaux, des papillons et des grenouilles censés montrer la voie.

(1) Faut-il voir là une assimilation entre le jeu de l'oie et la marelle qui nous conduisent tous deux au Paradis ou à la Jérusalem céleste (cf Michel Lamy : *Histoire secrète du Pays Basque*, Albin Michel).

Pierre l'Ermite et son lieutenant, Gauthier-Sans-Avoir, traînaient derrière eux une foule hétéroclite qui commença sa croisade en tuant les juifs de la vallée du Rhin et en pillant les biens des paysans hongrois. Ils parvinrent à Constantinople le samedi de Pâques 1096. C'était le début de la fin. En Asie Mineure, près de Civitot, une partie de ces croisés mal armés qui ne savaient se battre, furent massacrés. Les survivants périrent presque tous de la faim ou de la peste devant Antioche.

Les derniers virent arriver alors — on devrait dire enfin — l'armée des croisés, celle des hommes d'armes qui avaient fini par suivre l'exemple des gueux. Fortement armés, déterminés, ces guerriers s'emparèrent d'Antioche. Le but était proche : Jérusalem, terre promise. Les chants s'élevèrent dès qu'ils furent en vue des murailles de la ville. Il n'y eut plus ni gueux ni nobles, mais des chrétiens extatiques, émerveillés de leur exploit.

Le 14 juillet 1099, la troupe s'ébranla et attaqua la ville. Jérusalem fut emportée en un fougueux élan dès la matinée du 15.

Cependant, les croisés n'étaient pas des saints. Au passage, ils avaient pillé, violé, au point que des chrétiens orientaux se trouvèrent obligés de se réfugier auprès des Turcs : un comble. A Jérusalem, ils ne se comportèrent pas non plus avec une charité remarquable. De nombreux musulmans s'étant réfugiés dans la mosquée Al-Aqsa, les croisés les en délogèrent et en firent une hécatombe. Un chroniqueur notait : « *On y marchait dans le sang jusqu'aux chevilles* » et Guillaume de Tyr précisait :

« *La ville présentait en spectacle un tel carnage d'ennemis, une telle effusion de sang que les vainqueurs eux-mêmes en furent frappés d'horreur et de dégoût.* »

Durant une semaine, massacres et combats de rue s'ensuivirent jusqu'à ce que l'odeur du sang en donnât la nausée.

## **Le royaume latin de Jérusalem**

Néanmoins, les croisés avaient pris pied en Terre Sainte et entendaient y demeurer. Le royaume latin de Jérusalem fut fondé. Godefroy de Bouillon en fut nommé roi mais il refusa de ceindre la couronne là où le Christ n'avait porté qu'une couronne d'épines. Godefroy, le roi chevalier-au-cygne, devait mourir peu de temps après, en 1100.

Outre le royaume de Jérusalem qui allait du Liban au Sinaï, trois autres États furent formés progressivement : le comté d'Édesse au nord, mi-franc mi-arménien, fondé par Baudouin de Boulogne,



frère de Godefroy de Bouillon ; la principauté d'Antioche qui occupait grosso-modo la Syrie du nord ; enfin le comté de Tripoli.

Godefroy fut remplacé par Baudouin I<sup>er</sup>. La conquête était réalisée mais il s'agissait maintenant de conserver et d'administrer les territoires acquis. Il convenait de garder les villes et les places fortes, de veiller à la sécurité des routes. L'ennemi était vaincu mais pas éliminé. Des ordres furent fondés, chargés de missions diverses. Il y eut entre autres l'ordre Hospitalier de Jérusalem en 1110, l'ordre des Frères Hospitaliers Teutoniques en 1112 et l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ (futurs templiers) en 1118 alors que Baudouin II était roi de Jérusalem

Le nom d'ordre du Temple n'intervint qu'en 1128 à l'occasion du concile de Troyes qui codifia son organisation. En 1130, saint Bernard écrivit son « *De laude novae militiae ad Milites Templi* » afin d'en assurer la propagande. Très vite les dons s'étaient avérés importants, le recrutement progressait et lorsque le premier Grand Maître, Hugues de Payns, mourut en 1136, remplacé par Robert de Craon, l'ordre du Temple était déjà cohérent. Trois ans plus tard, Innocent III revit quelques modalités de la règle et accorda au Temple des privilèges exorbitants.

En 1144, Édesse fut repris par les musulmans, ce qui amena l'organisation de la deuxième croisade, prêchée par saint Bernard en 1147 alors que l'ordre du Temple continuait à s'adapter et à se développer. L'opération devait se révéler un échec mais sur place les croisés résistaient tout de même fort bien aux assauts musulmans. Saladin, cependant, parvenait peu à peu à unifier le monde de l'Islam. En 1174, il s'emparait de Damas et en 1183 d'Alep. Puis, après le désastre de Hattin où de nombreux chrétiens moururent, Saladin parvint à reprendre Jérusalem en 1187, réduisant ainsi le royaume latin à la région de Tyr.

Une troisième croisade fut organisée en 1190 alors que Robert de Sablé était Grand Maître de l'ordre du Temple. Elle devait permettre de reprendre Chypre et Acre en 1191. Elle réunissait Philippe-Auguste, Frédéric Barberousse et Richard Cœur-de-Lion. Ce dernier battit Saladin à Jaffa puis, vaincu lui-même, voulut regagner l'Angleterre déguisé en templier. Reconnu, il fut fait prisonnier, histoire bien connue de ceux qui ont vibré dans leur enfance aux exploits de Robin des Bois. Malheureusement pour la légende, Richard Cœur-de-Lion ne fut pas le noble roi que l'on décrivit complaisamment et fut loin de se comporter toujours de façon chevaleresque. Il mourut en 1196, trois ans après Saladin et Robert de Sablé.

En 1199, la quatrième croisade fut décidée mais elle eut bien

des difficultés à se mettre en route. Lorsque les croisés arrivèrent en vue de Constantinople, en 1204, ce fut pour oublier leur but, conquérir la ville, piller ce royaume chrétien et organiser les États Latins de Grèce.

A l'aube de ce treizième siècle, Wolfram von Eschenbach écrivait son *Parzival* dans lequel les templiers apparaissaient comme des gardiens du Graal.

Après s'être détournée de son but : la Palestine pour piller le royaume byzantin, la chevalerie occidentale — notamment française — dut se dire qu'il n'était pas nécessaire d'aller aussi loin pour s'enrichir. En 1208, une autre croisade fut prêchée, mais celle-ci consistait à aller saigner à blanc le midi où les Cathares opposaient leur hérésie à un clergé local peu convaincant car trop corrompu. Les barons du nord préférèrent aller tuer les Albigeois que de se frotter aux cimenterres des musulmans.

Néanmoins, une cinquième croisade fut organisée entre 1217 et 1221. Elle aboutit à la prise de Damiette en Égypte, sans autre profit. C'est cette époque que les Mongols choisirent pour lancer une opération d'invasion, créant un nouveau front bien difficile à tenir. Ils s'emparèrent sans trop de peine de l'Iran. Cependant, Frédéric II de Hohenstaufen, l'empereur germanique excommunié par le pape, avait rendu Jérusalem aux chrétiens. Ce que les armes n'avaient pas permis, Frédéric II l'avait obtenu par des tractations diplomatiques. Malheureusement, en 1244, la ville sainte devait retomber aux mains des Turcs.

## **La fin d'un royaume et d'un ordre**

Pendant tout ce temps, les templiers furent pratiquement de toutes les batailles, alimentant, grâce à la gestion géniale d'un patrimoine occidental colossal, l'effort de guerre en Orient. Mais le peuple, les nobles, commençaient sans doute à se blaser. Les victoires et les défaites se succédaient, se banalisaient. L'enthousiasme du début n'y était plus. En revanche, l'Orient avait influencé l'Occident. Le contact avec une autre civilisation avait laissé des traces. Des produits nouveaux étaient apparus sur les marchés d'Europe ; des techniques et des sciences s'étaient développées grâce à de fructueuses relations établies entre des sages et des lettrés des deux civilisations. L'Occident s'ouvrait à la fascination du Levant.

Un homme croyait encore devoir porter le fer au nom du Christ dans le sein des infidèles : saint Louis. En 1248, il entreprit la catastrophique septième croisade. Au nom d'un idéal, il faisait fi des



réalités, refusant d'écouter ceux qui, tels les templiers, connaissaient bien les problèmes locaux. Il accumula les erreurs et subit une grave défaite à Mansourah tandis que les Mamelouks turcs asseyaient leur pouvoir en Égypte. En 1254, saint Louis rentra en France. Quatre ans plus tard, les Mongols s'emparèrent de Bagdad, mettant fin au califat abasside. En 1260, ils furent rejetés en Syrie par les Turcs et, l'année suivante, les Grecs reprenaient Constantinople.

En 1270, saint Louis, qui n'avait toujours rien compris et n'avait toujours pas tiré les leçons de sa première campagne, participait à la huitième croisade. Il trouva la mort devant Tunis la même année.

En 1282, une trêve de dix ans fut conclue avec l'Égypte tandis que les Chevaliers Teutoniques avaient décidé de porter le fer plus au nord et de se tailler un royaume en Prusse. En 1285, Philippe III dit Le Hardy, qui avait succédé à saint Louis sur le trône de France, s'éteignait, laissant la place à Philippe IV le Bel.

Six ans plus tard, avec la défaite de Saint-Jean-d'Acre au cours de laquelle le Grand Maître de l'ordre du Temple, Guillaume de Beaujeu, fut tué, la Terre Sainte fut perdue et évacuée. Les templiers se replièrent sur Chypre.

En 1298, Jacques de Molay devint Grand Maître de l'ordre : le dernier Grand Maître. Il organisa un an plus tard une expédition en Égypte, mais c'en était bel et bien fini du royaume latin de Jérusalem.

Philippe le Bel se heurta violemment au pape Boniface VIII qui l'excommunia en 1303. Le souverain pontife mourut la même année. En 1305, son successeur, lui aussi en délicatesse avec Philippe le Bel, mourut empoisonné et le roi de France fit pape un homme avec lequel il avait passé des accords : Bertrand de Got qui régna sous le nom de Clément V.

La même année, des accusations d'une extrême gravité furent portées à l'encontre de l'ordre du Temple. Elles prirent la forme de dénonciations faites devant le roi de France. Accusations douteuses mais qui tombaient au bon moment : l'ordre inquiétait, maintenant que sa puissance n'avait plus matière à s'exercer en Orient.

En 1306, Philippe le Bel, toujours désargenté, bannit les juifs du royaume de France non sans les avoir spoliés de leurs biens et en avoir fait torturer quelques-uns. En 1307, il fit arrêter tous les templiers du royaume et choisit pour cela la date du 13 octobre. Le 17 novembre, le pape consentit à réclamer leur arrestation dans toute l'Europe.



Des accusations standard furent mises en forme et l'instruction du procès se fit à l'aide de la torture. Le pape chercha tout de même à organiser la régularité des procédures mais n'osa pas attaquer de front le roi de France. Peu à peu, les templiers essayèrent de formaliser leur défense mais dès 1310 certains d'entre eux furent condamnés et conduits au bûcher. En 1312, lors du deuxième concile de Vienne, l'ordre du Temple fut aboli sans être condamné. Les biens des templiers furent, théoriquement, dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le 19 mars 1314, le Grand Maître, Jacques de Molay, et plusieurs hauts dignitaires furent brûlés vifs. Un mois plus tard, le 20 avril, le pape Clément V décéda à son tour. Le 29 novembre vit la mort de Philippe le Bel.

L'ordre du Temple s'était éteint mais son histoire n'était pas terminée. Il laissa des traces qui, telles les cathédrales qu'il avait contribué à construire, franchirent le temps. Il avait vécu deux siècles, période durant laquelle l'évolution de la civilisation occidentale avait été fort importante, beaucoup plus que ne le laisse supposer la conception figée que l'on a généralement à propos du Moyen Age. Deux siècles d'évolution économique, de développement du commerce et de l'artisanat, d'essor des arts. Deux siècles qui marquèrent le monde à jamais.

L'ordre du Temple avait été intimement mêlé à cette évolution, et ce n'est pas le moindre des mystères qu'il convient maintenant d'aborder.

## II

### Le mystère des origines

#### Jérusalem, cadre de la naissance de l'ordre

Avant les croisades, la Méditerranée était un lac musulman sur lequel les Barbaresques faisaient quasiment régner leur loi. Ils avaient d'abord toléré les pèlerins avant de les détrousser sur terre comme sur mer. La croisade devait y mettre bon ordre, mais tenir Jérusalem et quelques autres villes ou places fortes n'était pas couvrir tout le territoire et l'insécurité demeurait. La capitale, elle, semblait pacifiée.

Godefroy de Bouillon avait rapidement fait nettoyer la ville — et notamment les lieux saints — des cadavres que la fureur des croisés avait accumulés. Dans le Saint-Sépulcre il avait installé un chapitre de vingt chanoines réguliers rassemblés sous l'appellation d'ordre du Saint-Sépulcre. Ils portaient un manteau blanc orné d'une croix rouge.

Il avait également fait réparer les murailles garnies de tours qui protégeaient la ville sainte et un soin tout particulier avait été apporté aux églises : Sainte-Marie-Latine, Sainte-Madeleine,

Saint-Jean-Baptiste et bien sûr le Saint-Sépulcre avec sa rotonde ou *anastasis* qui abritait le tombeau du Christ. On avait aussi agrandi un hôpital qui devait être dévolu aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et l'on avait aménagé la mosquée d'Omar, en réalité la coupole du rocher qui affleurerait la pierre sur laquelle Jacob avait vu en songe l'échelle conduisant au ciel. Quant à la mosquée Al-Aqsa, elle devait devenir en 1104 résidence du roi de Jérusalem, Baudouin I<sup>er</sup>, avant d'être dévolue aux templiers à partir de 1110.

## Qui était Hugues de Payns ?

Tout est mystère dans les débuts de l'ordre. Première énigme, qui n'est pas la plus importante : la personnalité de son fondateur. Généralement, on le nomme Hugues de Payns. Selon les actes et chroniques de cette époque, on le rencontre aussi sous les noms de *Paganensis*, *Paenz*, *Paenciis*, *Paon*, etc. Guillaume de Tyr le désigne comme « *Hues de Paiens delez Troies* », donnant ainsi son origine géographique. En effet, on estime généralement qu'il était né à Payns, à un kilomètre de Troyes, aux alentours de 1080, dans une famille noble apparentée aux comtes de Champagne. Il était seigneur de Montigny et aurait même été officier de la Maison de Champagne puisque sa signature figure sur deux actes importants du comté de Troyes. Par la famille de sa mère, il était cousin de saint Bernard qui l'appelait amicalement « *carissimus meus Hugo* ». Le frère d'Hugues de Payns aurait été abbé de Sainte-Colombe de Sens. Marié, Hugues aurait eu un fils dont certains auteurs font l'abbé de Sainte-Colombe à la place de son frère. Ce fils, que l'on trouve dans les textes sous le nom de Thibaut de Pahans, eut un jour quelques ennuis pour avoir mis en gage une croix et une couronne d'or sertie de pierreries qui appartenaient à son abbaye. Il est vrai que c'était pour le bon motif puisqu'il s'agissait de pouvoir couvrir les frais de sa participation à la seconde croisade. Mais tout de même...

En résumé, on sait assez peu de chose sur ce chevalier champenois nommé Hugues de Payns. Champenois... on n'en est même pas certain. D'autres hypothèses ont été avancées quant aux origines de sa famille. On lui a, entre autres, trouvé des ancêtres italiens à Mondovi et à Naples. Pour certains, son nom réel aurait été Hugo de Pinos et il faudrait chercher son origine en Espagne, à Baga, dans la province de Barcelone, ce qui serait attesté par un manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid.



Surtout, on le prétend Ardéchois, issu d'une famille qui aurait d'abord vécu en Haute-Provence et qui se serait ensuite établie en Forez. Selon Gérard de Sède, ses ancêtres auraient été des compagnons de Tancrède le Normand. Hugues serait né le 9 février 1070 au château de Mahun, dans la commune de Saint-Symphorien-de-Mahun en Ardèche. On a d'ailleurs retrouvé l'acte de naissance en 1897 (1) mais il peut s'agir d'une homonymie. Ses armoiries auraient été *d'or à trois têtes de maure*, rappelant le surnom de son père. Ce dernier, originaire de Langogne en Lozère, se faisait en effet appeler « le Maure de la Gardille ». Laurent Dailiez précise que

*« La bibliothèque municipale de Carpentras conserve un manuscrit rapportant un don du 29 janvier 1130, de Laugier, évêque d'Avignon. A cette occasion, Hugues de Payens est signalé comme originaire de Viviers dans l'Ardèche. »*

Tout cela semblerait donner quelque crédibilité aux origines ardéchoises d'Hugues de Payns. Il resterait alors à savoir quelles circonstances l'auraient amené à devenir officier du comte de Champagne. Pour cela, et parce qu'il existe un Payns à côté de Troyes, en raison également de la parenté avec saint Bernard, nous opterons plutôt pour une origine champenoise du premier Grand Maître de l'ordre du Temple.

## **La création de l'ordre du Temple et la police des routes**

La fondation de l'ordre comporte, elle aussi, bien des zones obscures. Rapportons-nous tout d'abord à la version officielle telle que nous la transmirent les chroniqueurs de l'époque. Guillaume de Tyr, né en Palestine en 1130, archevêque de Tyr en 1175, n'avait pu assister aux débuts de l'ordre et en parlait donc en fonction de ce qui lui avait été raconté.

Jacques de Vitry était plus précis, bien qu'il ait écrit un siècle plus tard. Il devait posséder quelques détails " officiels " sur les débuts de l'ordre car il était très lié avec les templiers. On peut donc penser que ce qui suit lui fut directement raconté par des dignitaires du Temple :

*« Certains chevaliers, aimés de Dieu et ordonnés à son service, renoncèrent au monde et se consacrèrent au Christ. Par des vœux solennels prononcés devant le patriarche de Jérusalem, ils s'engagèrent à défendre les pèlerins contre les brigands et ravisseurs, à protéger les chemins et*

(1) Cf Esquieu : Les templiers de Cahors. In *Bulletin de la Société littéraire, scientifique et artistique du Lot*, 1898.

à servir de chevalerie au souverain-roi. Ils observèrent la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, selon la Règle des chanoines réguliers. Leurs chefs étaient deux hommes vénérables, Hugues de Payns et Geoffroi de Saint-Omer. Au début, il n'y en avait que neuf qui prirent une décision si sainte, et pendant neuf ans ils servirent en habits séculiers et se vêtirent de ce que les fidèles leur donnèrent en aumônes. Le roi, ses chevaliers et le seigneur patriarche furent remplis de compassion pour ces nobles hommes qui avaient tout abandonné pour le Christ, et leur donnèrent certaines propriétés et bénéfices pour subvenir à leurs besoins, et pour les âmes des donateurs. Et parce qu'ils n'avaient pas d'église ou d'habitation qui leur appartînt, le roi les logea dans son palais, près du Temple du Seigneur. L'abbé et les chanoines réguliers du Temple leur donnèrent pour les besoins de leur service, un terrain non loin du palais, et pour cette raison on les appela plus tard les templiers.

En l'an de grâce 1128, après avoir demeuré neuf ans dans le palais, vivant tous ensemble en sainte pauvreté selon leur profession, ils reçurent une Règle par les soins du pape Honorius et d'Étienne, patriarche de Jérusalem, et un habit blanc leur fut assigné. Ceci fut fait au concile tenu à Troyes, sous la présidence du seigneur évêque d'Albano, légat apostolique, et en présence des archevêques de Reims et de Sens, des abbés de Cîteaux et de beaucoup d'autres prélats. Plus tard, au temps du pape Eugène (1145-1153), ils mirent la croix rouge sur leurs habits, portant le blanc comme emblème d'innocence et le rouge pour le martyre. (...) Leur nombre s'est accru si vite qu'il y avait bientôt plus de trois cents chevaliers dans leurs assemblées, tous vêtus de manteaux blancs, sans compter des serviteurs innombrables. Ils ont acquis aussi des biens immenses en deçà et au-delà de la mer. Ils possèdent... villes et palais, sur les revenus desquels ils versent chaque année une certaine somme pour la défense de la Terre Sainte, entre les mains de leur souverain maître, dont la résidence principale est à Jérusalem. »

Jacques de Vitry fournissait également quelques indications sur la discipline qui régnait à l'intérieur de l'ordre. On pourrait aussi se reporter à Guillaume de Nangis ou demander quelques secours à la version latine de leur Règle qui déclare dans son préambule :

*« par les prières de maître Hugues de Payns, sous la direction duquel ladite chevalerie prit commencement par la grâce du Saint-Esprit. »*

Que faut-il en conclure ? Que quelques chevaliers ont renoncé au monde sous la conduite d'Hugues de Payns pour se mettre au service des pèlerins et que naquit ainsi l'ordre du Temple.

On peut dire également que les templiers ne furent que neuf durant neuf ans et l'on a beaucoup glosé sur ce chiffre. Mais qui étaient ces neuf preux ?

Outre Hugues de Payns, on trouve Geoffroy de Saint-Omer, un Flamand ; André de Montbard, né en 1095 et oncle de saint Bernard par sa demi-sœur Aleth. Il y avait également Archambaud de Saint-Aignan et Payen de Montdidier (parfois désigné sous le nom de Nivard de Montdidier), tous les deux Flamands. Et puis



Geoffroy Bissol, sans doute originaire du Languedoc et Gonde-  
mar qui était peut-être Portugais. Enfin, un certain Roral ou Rossal  
ou Roland ou encore Rossel dont on ne sait rien de plus et un fort  
hypothétique Hugues Rigaud qui aurait été originaire du  
Languedoc.

Une fois de plus les renseignements fiables sont fort ténus.

Pourquoi ces hommes se rassemblèrent-ils ? Jacques de Vitry  
nous l'a dit : pour défendre les pèlerins contre les brigands et ravis-  
seurs, protéger les chemins et servir de chevalerie au souverain-roi.

En fait, les armées des croisés restées sur place n'avaient pas  
les moyens de maîtriser tout le territoire, d'autant que beaucoup  
d'hommes étaient rentrés en Occident. Les villes étaient bien con-  
trôlées mais la plus grande partie du pays demeurait sous domi-  
nation musulmane. Certaines petites cités n'avaient même pas de  
garnison chrétienne. Les Francs se contentaient de vagues accords  
de non-agression et leur faisaient payer un tribut. Des seigneurs  
arabes profitaient de cette situation pour effectuer des coups de  
mains et attaquer les caravanes de pèlerins. Les paysans musul-  
mans, pour résister à l'envahisseur, n'hésitaient pas à organiser  
le blocus économique des villes afin de les affamer ou capturaient  
les chrétiens isolés et les vendaient comme esclaves. Dans les cités  
mêmes, des attentats avaient lieu. Bref, la sécurité était un vain mot.

Une route, tout particulièrement, était réputée exposée et peu  
sûre. Elle reliait Jaffa à Jérusalem et les Égyptiens d'Ascalon y  
lançaient souvent des raids. Les pèlerins ne pouvaient guère y cir-  
culer que groupés en petites troupes le mieux armées possible.  
Hugues de Payns aurait décidé d'y remédier en montant une équipe  
« *pour qu'ils gardassent les chemins, par là où li pèlerins passoient,  
de robeurs et de larrons qui grans manz i solaient fère* » comme  
disait Guillaume de Tyr.

## **Hugues de Champagne et la naissance de l'ordre**

L'ordre du Temple fut fondé le 25 décembre 1119, Hugues de  
Payns et Geoffroy de Saint-Omer ayant prêté serment d'obédience  
entre les mains du patriarche de Jérusalem le jour-même où Bau-  
douin était couronné roi.

Mais neuf chevaliers, n'était-ce pas bien peu pour garder les rou-  
tes de la Terre Sainte ? Certes, on peut imaginer que chacun d'entre  
eux devait avoir avec lui quelques hommes, sergents d'armes ou  
écuyers. Ceci était très courant même lorsque l'on ne l'évoquait pas.

Il n'empêche, les débuts furent bien modestes et ne durent pas

permettre aux premiers templiers d'effectuer la mission qu'ils étaient censés s'être fixée. On dit qu'ils gardaient le défilé d'Athlit, entre Césarée et Caïpha, à l'endroit même où ils édifieraient plus tard le fameux Château-Pèlerin. Ce ne dut pas être très facile en étant logés à Jérusalem.

Quasiment dépourvus de moyens, ils ne pouvaient faire grand-chose. La logique eût voulu qu'ils cherchassent à recruter afin de mieux remplir leur mission. C'était indispensable. Et pourtant, ils n'en firent rien. Ils évitèrent même soigneusement, durant les premières années, toute augmentation de leur petite troupe. Guillaume de Tyr et Mathieu Paris sont formels : ils refusèrent toute compagnie sauf, en 1125 ou 1126, celle du comte Hugues de Champagne, fils de Thibaut de Blois, seigneur dont le comté était plus vaste que le domaine royal.

Pourquoi ce refus ? Comment se fait-il que ces neuf chevaliers n'aient participé à aucune opération militaire bien que le roi n'ait guère cessé de combattre d'Antioche à Tibériade en passant par Alep ?

Tout cela ne tient pas debout et le rôle de police des routes apparaîtrait, dans ces conditions, comme une simple couverture masquant une autre mission qui devait rester secrète.

C'est peut-être grâce à l'arrivée d'Hugues de Champagne que nous allons comprendre un peu mieux ce qui s'est passé.

En 1204, après avoir réuni quelques grands seigneurs dont l'un était en rapport étroit avec le futur templier André de Montbard, Hugues de Champagne était parti pour la Terre Sainte. Rapidement revenu (en 1108), il devait y retourner en 1114 pour rentrer en Europe en 1115, le temps de faire don à saint Bernard d'une terre où il construisit l'abbaye de Clairvaux.

En tout cas, dès 1108, Hugues de Champagne avait pris d'importants contacts avec l'abbé de Cîteaux : Étienne Harding. Or, à partir de cette époque, bien que les cisterciens ne fussent pas habituellement considérés comme des hommes d'études — contrairement aux bénédictins —, voilà qu'ils se mirent à étudier minutieusement des textes sacrés hébraïques. Étienne Harding demanda même l'aide de savants rabbins de Haute-Bourgogne. Quelle raison avait-elle pu générer un engouement si soudain pour des textes hébraïques ? Quelle révélation ces documents étaient-ils censés apporter pour qu'Étienne Harding eût ainsi mis ses moines au travail avec l'aide de savants juifs ?

Dans ce cadre, le second séjour d'Hugues de Champagne en Palestine peut apparaître comme un voyage de vérification. On peut imaginer que des documents trouvés à Jérusalem ou dans



les environs ont été rapportés en France. Ils ont été traduits, interprétés et Hugues de Champagne serait alors allé, soit rechercher des compléments d'information, soit vérifier sur place le bien-fondé des interprétations et la validation des textes.

On sait par ailleurs le rôle important que devait jouer saint Bernard, protégé d'Hugues de Champagne, dans la politique de l'Occident et dans l'essor de l'ordre du Temple. Il écrivit à Hugues de Champagne, à propos de sa volonté de rester en Palestine :

*« Si, pour la cause de Dieu, tu t'es fait de comte, chevalier, et de riche, pauvre, nous te félicitons sur ton avancement comme il est juste, et nous glorifions Dieu en toi, sachant que ceci est une mutation à la main droite du Seigneur. Pour le reste, j'avoue que nous ne supportons pas avec patience d'être privé de ta joyeuse présence par je ne sais quelle justice de Dieu à moins que de temps en temps nous ne méritions de te voir, si cela se peut, ce que nous souhaitons plus que toute chose. »*

Cette lettre du saint cistercien nous montre à quel point les protagonistes de cette histoire sont liés entre eux et donc capables de conserver le secret sur lequel ils travaillent. D'ailleurs, saint Bernard s'est lui-même intéressé de très près à d'anciens textes sacrés juifs. En tout cas, il semble bien qu'Hugues de Champagne ait considéré les révélations suffisamment importantes pour légitimer une installation en Palestine. Il était marié et pour entrer dans l'ordre du Temple qui venait de se créer, il eut fallu que sa femme acceptât de se retirer dans un couvent. La chère épouse ne l'entendait pas ainsi. Hugues de Champagne hésita quelque temps mais comme sa femme lui était notoirement infidèle, il la répudia. Il en profita pour déshériter son fils qu'il soupçonnait fort de ne pas être de lui, et il abdiqua ses droits au profit de son neveu Thibaut. Il entra dans l'ordre du Temple et ne quitta plus la Terre Sainte où il mourut en 1130.

Qui voudra nous faire accroire qu'il répudia sa femme et abandonna tout pour garder des routes avec des gens qui ne voulaient personne pour les aider, et cela sous les ordres de l'un de ses propres officiers ? (1) Il faudrait être vraiment naïf, même si l'on considère que la foi est capable d'occasionner bien des abandons. Ne s'agissait-il pas plutôt d'aider les templiers dans la véritable tâche qui leur avait été confiée et que Hugues de Champagne avait de bonnes raisons de connaître ?

Tout allait s'accélérer. L'ordre du Temple n'avait été officiellement créé qu'en 1118, c'est-à-dire vingt-trois ans après la

(1) Il est probable que Hugues de Payns soit venu en Palestine en même temps que Hugues de Champagne, c'est-à-dire en 1104. En effet, la première croisade eut lieu en 1099 et à cette époque, Hugues de Payns devait encore séjourner en Champagne puisqu'on y trouve sa signature sur un acte du 21 octobre 1100.

première croisade, mais ce ne fut qu'en 1128, le 17 janvier, que l'ordre reçut son approbation définitive et canonique par la confirmation de la règle. Encore ces dates sont-elles parfois contestées et parle-t-on respectivement de 1119 et du 13 janvier 1128.

On peut penser que les documents vraisemblablement ramenés de Palestine par Hugues de Champagne (qui les avait sans doute découverts en compagnie d'Hugues de Payns) n'étaient pas sans rapport avec l'emplacement qui fut ensuite affecté au logement des templiers.

## **Le Temple de Salomon**

Le roi de Jérusalem, Baudouin, leur attribua pour logement des bâtiments situés à l'emplacement du Temple de Salomon. Ils baptisèrent l'endroit logement de Saint-Jean. Il avait fallu en faire partir les chanoines du Saint-Sépulcre que Godefroy de Bouillon avait primitivement installés là. Pourquoi n'avait-on pas cherché plutôt une autre habitation pour les templiers ? Quelle nécessité impérieuse y avait-il à leur offrir pour gîte cet endroit précis ? La raison, en tout cas, n'a rien à voir avec la police des routes.

Les sous-sols étaient composés de ce que l'on nommait les écuries de Salomon. Le croisé allemand Jean de Wurtzbourg disait qu'elles étaient si grandes et si merveilleuses qu'on pouvait y loger plus de mille chameaux et quinze cents chevaux. Pourtant, on les affecta tout entières aux neuf chevaliers du Temple qui se refusaient tout d'abord à recruter. Ils les déblayèrent et les utilisèrent dès 1124, quatre ans avant de recevoir leur règle et d'amorcer leur développement. Mais les utilisèrent-ils uniquement comme écuries ou y pratiquèrent-ils discrètement des fouilles ? Et que cherchèrent-ils ?

L'un des manuscrits de la Mer Morte trouvé à Qumran et déchiffré à Manchester en 1955-1956, citait des quantités d'or et de vaiselle sacrée formant vingt-quatre amoncellements enterrés sous le Temple de Salomon. Mais à l'époque, ces manuscrits dormaient au fond d'une grotte et même si l'on peut imaginer l'existence d'une tradition orale à ce sujet, on peut penser que les recherches portèrent plutôt sur des textes sacrés ou des objets rituels de première importance que sur de vulgaires trésors matériels.

Que purent-ils trouver sur les lieux et d'abord que sait-on sur ce Temple de Salomon dont on parle tant ? En dehors des légendes, fort peu de chose : aucune trace identifiable par des archéologues mais essentiellement des traditions véhiculées au fil du temps



et quelques passages dans la Bible (dans le *Livre des rois* et dans les *Chroniques*).

Sans doute fut-il édifié vers 960 avant Jésus-Christ, — du moins sous sa forme primitive. Salomon, qui désirait construire un Temple à la gloire de Dieu, avait passé des accords avec le roi phénicien Hiram qui s'était engagé à lui fournir du bois (de cèdre et de cyprès). Il lui enverrait aussi des ouvriers spécialisés : tailleurs de pierre et charpentiers recrutés à Guébal où les Égyptiens eux-mêmes avaient l'habitude d'embaucher leur main-d'œuvre qualifiée.

Les travaux durèrent sept ans, ils concernaient également un palais suffisamment vaste pour abriter les sept cents princesses et trois cents concubines du roi Salomon.

Le Temple était rectangulaire. On pénétrait dans le vestibule en franchissant une double porte de bronze et l'on rencontrait alors deux colonnes : *Jakin* et *Boaz*, également de bronze. Suivait une double porte en cyprès permettant d'accéder au *hékal* ou lieu saint, salle lambrissée de bois de cèdre et emplie d'objets précieux et sacrés : l'autel des parfums en or massif, la table des pains de proposition en bois de cèdre plaqué d'or, dix candélabres et des lampes d'argent, des coupes à libations finement ciselées, des bassins sacrés et des brasiers servant à célébrer les sacrifices (1).

On entrait ensuite dans le *debir*, pièce cubique qui abritait l'Arche d'Alliance.

Le tout était fait de pierres de taille, bois et métaux. Devant le Temple, la « mer de bronze », vaste réservoir pouvant contenir cinquante mille litres d'eau, portée par douze statues de taureaux, trônait sur l'esplanade. Des feuilles d'or recouvraient les éléments de décoration. Tout le pavé portait des plaques d'or. L'argent et le cuivre se rencontraient également à profusion. Les métaux précieux étaient véritablement partout, même sur le toit où des aiguilles d'or empêchaient les oiseaux de se poser.

Le Temple exista sous cette forme jusqu'en 586 avant Jésus-Christ. A cette date, Nabuchodonosor fit le siège de Jérusalem et s'en empara. La ville fut incendiée et le Temple de Salomon détruit.

Vers — 572, Ezéchiel eut la vision du Temple relevé de ses ruines. Il fallut tout de même patienter jusqu'en — 538 pour voir Zorobabel entreprendre sa réédification. Le nouveau sanctuaire, beaucoup plus modeste que le précédent, fut rasé par le Séleucide Antiochos Epiphane. Hérode décida de le reconstruire. Durant dix ans, mille ouvriers travaillèrent sur le chantier. Le résultat fut

(1) Cf Jean-Michel Angebert : *les Cités magiques*. (Albin-Michel).



grandiose mais pour peu de temps puisque l'édifice fut détruit sous Néron, moins de sept ans après avoir été terminé. En 70 après Jésus-Christ, une fois encore, Jérusalem fut prise et le Temple pillé, par Titus. Les objets sacrés tels que le chandelier à sept branches et bien d'autres richesses furent rapportés à Rome et présentés au peuple lors du « triomphe » de Titus (1).

Lorsque les templiers s'installèrent à son emplacement, il ne restait plus du Temple qu'un morceau du mur des lamentations et un magnifique pavé presque intact. A sa place se dressaient deux mosquées : Al-Aqsa et la mosquée d'Omar. Dans la première, la grande salle de prière fut divisée en chambres pour servir de logement aux templiers. Ils y adjoignirent de nouvelles constructions : réfectoire, celliers, silos.

## Les templiers et l'Arche d'alliance

Les templiers semblent bien avoir fait en ces lieux d'intéressantes découvertes. Mais de quoi s'agissait-il ?

Si la plupart des objets sacrés avaient disparu à l'occasion des diverses destructions, et notamment lors du sac de Jérusalem par Titus, il en est un qui, tout en s'étant volatilisé, ne semblait pas en avoir été retiré. Or, c'est pour abriter cet objet que Salomon avait fait construire le Temple : l'Arche d'alliance qui contenait des Tables de la Loi. Une tradition rabbinique rapportée par le Rabbi Mannaseh ben Israël (1604-1657) explique que Salomon aurait fait construire une cache sous le Temple lui-même, afin d'y abriter l'Arche en cas de danger.

Cette Arche se présentait sous la forme d'un coffre en bois d'acacia de deux coudées et demie (1,10 m) sur une coudée et demie (66 cm), et aussi haut que large (2). A l'intérieur comme à l'extérieur, les parois étaient recouvertes de feuilles d'or. Le coffre s'ouvrait vers le haut par un couvercle en or massif au-dessus duquel figuraient deux chérubins d'or martelé se faisant face, les ailes repliées et tendues l'une vers l'autre.

Des anneaux étaient fixés, permettant d'engager des barres — elles aussi recouvertes d'or — pour transporter l'Arche qui ressemblait ainsi comme une sœur à certains meubles liturgiques égyptiens. Enfin, une plaque d'or était placée sur le couvercle entre les chérubins. Ce *kapporet* était considéré par les

(1) Certaines de ces richesses ont fort bien pu aboutir dans le sud de la France (cf Michel Lamy : *Jules Verne, initié ou initiateur*. Payot).

(2) Pour de plus amples détails, voir H. Gaubert : *Salomon le magnifique* (Mame).

hébreux comme le « trône de Yahvé ». Il en est question dans l'Exode où Yahvé dit à Moïse :

*« C'est là que je te rencontrerai, c'est du haut du propitiatoire, de l'espace compris entre les deux chérubins placés sur l'Arche du témoignage, que je te communiquerai les ordres destinés aux enfants d'Israël. »*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Pour les amateurs d'OVNIS, l'Arche pourrait être une sorte de récepteur radio inter-galactique permettant de recevoir des messages venant de l'espace ou d'ailleurs. Pour les autres, il reste à classer cela sous la mystérieuse rubrique des objets dits de culte dont on ne connaît pas la destination. Les chérubins ailés semblent suggérer des « hommes volants », des « anges » intermédiaires entre les hommes et les dieux. Nous nous abstiendrons pour notre part de porter un quelconque avis sur cette question, mais nous ne saurions repousser *a priori* aucune hypothèse tant que nulle explication totalement convaincante n'aura été fournie, et il ne sera sans doute pas facile d'expliquer pourquoi l'Arche était construite comme un condensateur électrique.

En tout cas, l'Arche était bien protégée. Paul Poësson (1) rappelle qu'il était interdit de la toucher sans y être expressément autorisé (et vraisemblablement doté de protections particulières) sous peine d'être foudroyé instantanément. Un jour, alors qu'on la déplaçait et parce qu'elle était mal portée, l'Arche donna l'impression qu'elle allait choir sur le sol. Un homme se précipita pour la retenir. Mal lui en prit car il périt immédiatement foudroyé.

On peut remarquer que l'Arche se protégeait elle-même. Entendons par là qu'il serait difficile d'admettre que la colère divine ait foudroyé quelqu'un simplement parce qu'il avait voulu empêcher l'Arche de tomber.

L'Arche fut donc placée dans le Temple de Salomon en l'an 960 avant Jésus-Christ. Dans le *Livre des rois*, Salomon s'adresse à Dieu à travers elle :

*« L'Éternel a déclaré qu'il habiterait dans l'obscurité (2). J'ai achevé de bâtir une maison qui sera Ta résidence, ô Dieu, une demeure où Tu habiteras éternellement. »*

Comme nous l'avons déjà dit, il ne semble pas que l'Arche ait été volée lors des différents pillages ou du moins, lorsque ce fut le cas, fut-elle récupérée, selon les textes. Sa disparition par vol aurait laissé de nombreuses traces, tant dans les écrits que dans les traditions orales. Seule une légende voudrait qu'elle ait été

(1) Paul Poësson : *le Testament de Noé* (Robert Laffont).

(2) Curieux pour un être de Lumière. Notons que Salomon semble faire une distinction entre le dieu auquel il s'adresse et l'Éternel.



dérobée par le propre fils de Salomon. Cet enfant qu'il aurait eu de la reine de Saba l'aurait volée pour la ramener dans le royaume de sa mère. Mais cette légende est peu crédible et l'on ne trouve rien qui puisse l'étayer dans la Bible.

Louis Charpentier (1) rappelle :

*« Quand Nabuchodonosor prit Jérusalem, aucune mention de l'Arche n'est faite dans le butin. Il fait brûler le Temple en 587 avant Jésus-Christ. Et l'Arche brûle avec lui, dit Wegener. »*

*Or il est certain que l'Arche a été enterrée. Et Salomon n'a-t-il pas dit qu'elle demeurait dans l'obscurité ? Ce qui ne pouvait être le cas du Saint des Saints. »*

Charpentier en voit la preuve dans un texte qui indique :

*« Quand l'Arche d'alliance fut ensevelie, on porta à la ghenizah le récipient contenant la manne, parce qu'il s'était trouvé en contact avec les Tables de la Loi. »*

Pour Charpentier, cela ne fait aucun doute : l'Arche est restée sur place, cachée sous le Temple et les templiers l'on découverte. Cette affirmation est à prendre avec beaucoup de circonspection mais elle ne manque pas d'intérêt. Si l'on admet un instant sa validité en tant qu'hypothèse de recherche, il devient logique de penser qu'entre 1104 et 1108, Hugues de Champagne et Hugues de Payns, sortes d'aventuriers de l'Arche perdue, ont pu découvrir des documents permettant de la localiser. Le travail des moines de Citeaux et des savants juifs qui les aidèrent aurait alors consisté à traduire et interpréter les textes éventuellement fragmentaires rapportés par Hugues de Champagne. Ensuite, munis des renseignements adéquats, et après s'être fait attribuer pour logement l'emplacement du Temple de Salomon, les premiers chevaliers du Temple auraient pu effectuer des fouilles aboutissant à la découverte de l'Arche.

A ce sujet, Charpentier cite d'abord pour mémoire une tradition orale qui ferait des templiers les détenteurs des Tables de la Loi. Il rappelle le retour des premiers templiers en Occident en 1128. Ainsi, ils délaissaient leur mission. Certes, il s'agissait d'obtenir la fondation d'un ordre militaire doté d'une règle spéciale, mais fallait-il pour cela tout abandonner en Orient pour une longue période ? Ne suffisait-il pas d'envoyer un ambassadeur, d'autant que les chevaliers n'eurent aucune peine à obtenir ce qu'ils désiraient grâce à la puissance des soutiens dont ils bénéficiaient ? Or, le préliminaire de la règle qui leur fut alors donnée par saint Bernard commençait ainsi :

*« Bien a œuvré Damedieu avec nous et Notre Sauveur Jésus-Christ,*

(1) Louis Charpentier : *les Mystères de la cathédrale de Chartres* (Robert Laffont).

*lequel a mandé ses amis de la Sainte Cité de Jérusalem, en la Marche de France et de Bourgogne... »*

**Charpentier commente et souligne :**

*« L'œuvre est accomplie avec l'aide de Nous. Et les chevaliers ont bien été mandés en la Marche de France et de Bourgogne, c'est-à-dire en Champagne, sous la protection du comte de Champagne, là où toutes précautions peuvent être prises contre toute ingérance de pouvoirs publics ou ecclésiastiques : là où, à l'époque, on peut le mieux assurer un secret, une garde, une cachette. »*

Et Charpentier pense que les chevaliers du Temple, en entrant en Occident, rapportaient, si l'on peut dire, dans leurs bagages, l'Arche d'alliance. Il précise :

*« Il existe au portail nord de Chartres, portail dit "des Initiés", deux colonnettes sculptées en relief et portant, l'une, l'image du transport de l'Arche par un couple de bœufs, avec la légende : Archa cederis ; l'autre, l'Arche qu'un homme recouvre d'un voile, ou saisit avec un voile, près d'un tas de cadavres parmi lesquels on distingue un chevalier en cotte de mailles ; la légende étant : Hic amititur Archa cederis (amittitur, vraisemblablement pour amittitur). »*

Faut-il voir là un indice suffisant pour étayer la thèse de Charpentier ?

On peut, on a même le devoir d'être extrêmement sceptique. Cependant, c'est bien l'Arche d'alliance qui semble être représentée sur un char à quatre roues à Chartres. En effet, une sculpture identique, représentant le transport de l'Arche, se retrouve dans les ruines de la synagogue de Capharnaüm (1). Cette représentation montre que l'on attachait à Chartres un intérêt tout particulier au transport de l'Arche et pourrait signifier que les sculpteurs n'ignoraient pas qu'elle avait été déplacée. Cela ne veut absolument pas dire qu'elle a été rapportée en Occident par les templiers ni même que ces derniers aient un rapport spécial avec ce déplacement. Tout juste peut-on noter que la décoration de la cathédrale de Chartres évoque les chevaliers du Temple à plus d'une reprise.

## **L'autre secret de Salomon**

Le secret découvert sur les lieux du Temple par les templiers peut n'avoir aucun rapport avec l'Arche d'alliance tout en restant lié à Salomon. De toute façon, force est de remarquer qu'il est beaucoup de points communs entre les templiers et ce roi. Tout d'abord, il faut rappeler qu'au tout début, Hugues de Payns et ses amis

(1) Cette sculpture de Capharnaüm figure notamment sur une photographie en page 40 de la revue *le Monde inconnu*, numéro 63.



avaient pris le nom de “Pauvres Chevaliers du Christ” et cela jusqu’à ce qu’ils aient occupé l’emplacement du Temple de Salomon, — c’est du moins ce que l’on dit ordinairement. Or, dès l’obtention de leur règle (donc après leurs découvertes vraisemblables), on lit dans le prologue de la version française :

« Ici commence la règle de la pauvre chevalerie du Temple ».

On trouve dans les donations qui leur furent faites très rapidement les titres de *chevaliers du Temple de Salomon*. L’expression n’est donc pas venue par habitude mais fut décidée très rapidement. Notons par ailleurs que le minnesänger allemand, Wolfram von Eschenbach, qui se disait lui-même templier, écrivait dans son *Parzival* que le Graal avait été transmis par Flégétanis, “de la lignée de Salomon”, et que les templiers en étaient les gardiens.

Nous y reviendrons.

Songeons aussi à la construction du Temple que Salomon confia à Maître Hiram. L’architecte, selon la légende, fut tué par des compagnons jaloux auxquels il avait refusé la divulgation de certains secrets. Suite à la disparition d’Hiram, Salomon envoya neuf maîtres à sa recherche, neuf maîtres comme les neuf premiers templiers à la recherche de l’architecte aux secrets.

Et puis Salomon, comme les templiers, misa beaucoup sur le commerce, particulièrement celui des chevaux. Il voulut une flotte commerciale pour faciliter son négoce et les templiers à leur tour possédèrent une flotte puissante.

Qu’en pensait saint Bernard qui fit la propagande des templiers et écrivit sur le *Cantique des Cantiques* attribué au roi Salomon ?

La personnalité même de Salomon est intéressante à étudier dans ce cadre. Il est symbole de justice : son jugement est célèbre ; symbole de sagesse aussi. Roi des poètes, il est l’auteur du *Cantique des Cantiques* que certains estiment être un document crypté, sorte de testament d’adepte.

On ne peut parler de Salomon sans évoquer la reine de Saba. Elle arriva à Jérusalem accompagnée d’une magnifique caravane de chameaux chargés de présents fabuleux. Balkis la magnifique venait éprouver Salomon dont la réputation était parvenue jusqu’à elle et avait l’intention de lui soumettre des énigmes fort difficiles à résoudre.

Le Coran contient à propos de la visite de Balkis des réflexions fort intéressantes. Ainsi :

« Salomon hérita de David et dit : Hommes ! On nous a enseigné le langage des oiseaux, et, de toutes choses, nous avons été comblés. En vérité, c’est là certes une faveur évidente ! »

L'allusion à la langue des oiseaux laisse entendre que Salomon avait la connaissance des secrets cachés de la nature. Ce type d'appellation était d'ailleurs bien connu des troubadours et nous ramène à l'écriture du *Cantique des Cantiques* de Salomon, lui-même étudié de près par saint Bernard. Mais reportons-nous de nouveau au Coran :

« Les troupes de Salomon formées de Djinns, de Mortels et d'Oiseaux furent rassemblées devant lui, divisées par groupes. »

Ainsi Salomon avait à son service des hommes mais aussi des "génies" — c'est-à-dire la maîtrise des élémentaux — et des oiseaux, c'est-à-dire des êtres volants.

Alors, Arche d'alliance, secrets d'architecture, langue des oiseaux ? Ou autre chose trouvé en Palestine ? Mais quoi ? Des secrets liés à Jésus ? A sa vie ? A Marie-Madeleine ? Au Graal peut-être...

## Satan prisonnier

Envisageons encore une autre possibilité, si folle soit-elle.

Selon l'Apocalypse de saint Jean, depuis qu'il a été vaincu et chassé du ciel avec les anges déchus, Satan est enchaîné dans l'abîme. Or, la tradition veut que cet abîme ait des sorties et que celles-ci soient obturées. L'une d'elles se trouverait précisément scellée par le Temple de Jérusalem. Le logement des templiers aurait donc été situé en un lieu de communication entre différents royaumes, caractéristique commune à celle de l'Arche d'alliance. Point de contact tant avec le ciel qu'avec les Enfers, l'un de ces lieux sacrés toujours ambivalents, voués au bien comme au mal. Un lieu de communication idéal dont les templiers seraient devenus les gardiens.

Une légende rapportée par M. de Vogüé raconte qu'à l'époque d'Omar, un homme, en se penchant, aperçut une porte au fond du puits où il tirait son eau. Il descendit dans le puits et franchit la porte. Un magnifique jardin lui apparut. Il arracha une feuille d'un arbre et la rapporta pour preuve de sa découverte. A peine sorti, il s'empressa d'aller prévenir Omar. On se précipita mais la porte avait disparu et nul ne la retrouva. Il ne restait à l'homme que la feuille qui jamais ne fana. Ceci se passait à l'emplacement du Temple de Salomon. Une tradition de plus pour faire du lieu un passage entre divers niveaux et royaumes (1).

On rapporte aussi que le Temple de Salomon avait été précédé sur le site par un Temple païen dédié à Poséidon. Or, on ignore

(1) Cf Alain Marcillac : *le Baphomet, idéal templier*.



trop souvent que Poséidon ne devint dieu de la mer que tardivement. Auparavant, il avait rang de Dieu suprême et ce n'est qu'avec l'arrivée en Grèce des Indo-Européens que Zeus s'empara du leader-ship des divinités. Poséidon avait été, du temps des peuples pélasgiques, le Dieu créateur, démiurge ayant un lien privilégié avec les eaux-mères salées. Il était le grand ébranleur des terres, maître des puissances telluriques et par certains côtés, il se rapprochait de Satan.

Eugène Delacroix, initié de la Société Angélique (1), le savait bien lorsqu'il décora le plafond de la chapelle des Saints-Anges à l'église Saint-Sulpice de Paris. Il y peignit un saint Michel terrassant le démon. Or, ce démon des origines, il le représenta sous la forme de Poséidon parfaitement reconnaissable à ses attributs.

Alors ! Les templiers chargés de garder les lieux par lesquels Satan aurait pu s'évader de la prison qui lui fut attribuée dans la nuit des temps, voilà qui semble sans doute grotesque à plus d'un lecteur moderne mais qu'il conviendrait de replacer dans les croyances de l'époque. Et puis, sait-on jamais... D'autant que Salomon a aussi fait bâtir des sanctuaires pour des "divinités étrangères". Il a fait consacrer notamment des Temples à Astarté, "l'abomination des Sidoniens" et à Milkom, "l'horreur des Ammonites". Le "dieu jaloux" d'Israël dut en être malade. Salomon ne faisait-il en cela que céder aux pressions de ses nombreuses concubines étrangères ? S'il agit ainsi, que ne fit-il pas en souvenir de la reine de Saba dont on peut sans doute situer le royaume au Yémen ? Les dieux du pays de Balkis, pour la plupart, sentaient fortement le soufre.

## Les templiers et les secrets de Salomon

En résumé, on peut considérer comme une quasi-certitude le fait que Hugues de Payns et Hugues de Champagne aient découvert des documents importants en Palestine entre 1104 et 1108.

Ces trouvailles furent sans doute à la base de la constitution du groupe des neuf premiers templiers et l'on doit les relier au choix de leur donner pour résidence l'emplacement du Temple de Salomon.

Là, ils effectuèrent des fouilles. Il n'était pas question, dans cette phase, d'augmenter leurs effectifs, pour cause de secret. Leurs recherches durent les amener à trouver quelque chose de réellement important, du moins à leurs yeux. A partir de ce moment, la politique de l'ordre changea.

(1) Cf Michel Lamy : *Jules Verne, initié et initiateur* (Payot).



Qu'avaient-ils trouvé ? L'Arche d'alliance ? Une façon de communiquer avec des puissances externes : dieux, élémentaux, génies, extra-terrestres ou autre chose ? Un secret concernant l'utilisation sacrée et pour ainsi dire magique de l'architecture ? La clé d'un mystère lié à la vie du Christ ou à son message ? Le Graal ? Le moyen de reconnaître les endroits où la communication avec le ciel comme avec les enfers est facilitée, au risque de délivrer Satan ou Lucifer ?

On se croirait un peu dans une nouvelle de H.-P. Lovecraft, certes, mais ces questions, bien que non rationnelles, se posent impérativement dans le contexte de l'époque.

Nous chercherons, au fil des prochains chapitres et des indices que nous fournira l'histoire de l'ordre, à séparer le bon grain de l'ivraie et à resserrer nos présomptions, à expliquer pourquoi, à partir de là, la politique des templiers a brusquement et radicalement changé.



### III

## Saint Bernard et les moines-guerriers

#### Obtenir une règle

En 1127, lorsque Hugues de Payns rentra en Occident en mission spéciale, il était accompagné de cinq autres templiers. Or, ils n'étaient encore que neuf, voire dix. Il n'en restait donc que trois ou quatre en Orient pour assurer la soi-disant protection des pèlerins. Même s'ils avaient auprès d'eux quelques sergents d'armes, la troupe devait se trouver bien maigre en cas de rencontre avec l'ennemi. Décidément, cette mission était fort mal remplie. Ceci prouve incontestablement qu'il ne s'agissait que d'une "couverture". D'ailleurs, il fallut attendre 1129 pour voir les templiers affronter pour la première fois les infidèles au combat.

Ceci n'empêcha pas les modestes gardiens du défilé d'Athlit de se voir qualifiés d' "illustres par leurs exploits guerriers" inspirés directement par Dieu, et cela avant même qu'ils ne se fussent sérieusement battus. La propagande n'est certes pas une invention moderne mais cet exemple est particulièrement intéressant. Il montre que la publicité qui leur fut faite ne reposait pas sur une



réalité mais s'intégrait, de façon délibérée, dans ce que l'on pourrait considérer comme une deuxième phase de l'ordre : son développement et sa transformation en ordre militaire. Du petit nombre discrètement occupé à découvrir d'importants secrets, on passait à la quête de puissance, ce qui indique que les recherches avaient sans doute abouti et étaient terminées. Il convenait dès lors de mettre en œuvre la politique qu'elles avaient pu suggérer et l'on peut se demander si, dès ce moment, il n'exista pas une volonté d'établir une sorte de pouvoir synarchique qui coifferait les royaumes.

Hugues de Payns s'arrêta à Rome avant de se rendre en Champagne. Il y rencontra le pape Honorius II (1124-1130) qui s'intéressait fort à cet ordre naissant. En janvier 1128, Hugues de Payns était à Troyes pour participer au concile auquel il était proposé d'adopter une règle particulière pour l'ordre du Temple. Le texte, dans ses grandes lignes, avait été élaboré à Jérusalem. Il s'agissait aussi de faire connaître l'ordre, de commencer à recruter, recueillir des dons, amorcer l'établissement de la puissance future du Temple. Hugues de Payns avait en poche une lettre de recommandation du roi de Jérusalem Baudouin II, qui avait sans doute financé le voyage. Il s'adressait à saint Bernard et lui demandait de soutenir au mieux les projets de Hugues de Payns et de ses compagnons. De son côté, le patriarche de Jérusalem sollicitait du pape l'octroi d'une règle particulière pour ces moines.

La lettre de Baudouin II à saint Bernard indiquait :

*« Les frères templiers, que Dieu inspira pour la défense de cette province et protégea d'une façon remarquable, désirent obtenir la confirmation apostolique ainsi qu'une règle de conduite. A ce fait nous avons envoyé André et Gondemarc, illustres par leurs exploits guerriers et la noblesse de leur sang pour qu'ils sollicitent du Souverain Pontife l'approbation de leur ordre et s'efforcent d'obtenir de lui des subsides et des secours contre les ennemis de la foi, ligués pour nous supplanter et renverser notre règne. Sachant bien de quel poids peut être votre intercession tant auprès de Dieu qu'auprès de son vicaire et des autres princes orthodoxes de l'Europe, nous confions à votre prudence cette double mission dont le succès nous sera très agréable. Fondez les constitutions des templiers de telle sorte qu'ils ne s'éloignent pas des fracas et des tumultes de la guerre et qu'ils restent les utiles auxiliaires des princes chrétiens... Faites en sorte que nous puissions, si Dieu le permet, voir bientôt l'heureuse issue de cette affaire.*

*Adressez pour nous des prières à Dieu.*

*Qu'Il vous ait en sa Sainte Garde. »*

## Saint Bernard

Saint Bernard devait effectivement jouer un rôle important dans l'essor de l'ordre. Il convient de s'arrêter un instant sur ce personnage dont Marie-Madeleine Davy écrit :

*« Bernard est l'homme le plus représentatif de la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle. Né à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, en 1090, et mort en 1153, il se place en pleine époque de fécondité intellectuelle et de transformations économiques et sociales. »*

Né au château de Fontaine, au nord-ouest de Dijon, il était le troisième fils de Dame Aleth. Avant sa naissance, sa mère avait été visitée par de curieux rêves. Elle voyait son futur enfant sous la forme d'un petit chien aboyant furieusement. Inquiète, elle s'en était ouverte à un religieux qui l'avait rassurée en lui affirmant que plus tard son fils n'aboierait que pour défendre l'Église.

Le père de Bernard, Tescelin, était seigneur du château de Fontaine et ses compatriotes l'avaient surnommé "le sor" parce qu'il était blond-roux. Il avait pour réputation d'être un homme d'honneur, courageux et fidèle à son suzerain, le duc de Bourgogne.

Aleth, qui était fille du duc de Montbard, avait tenu à ce que son fils reçût une bonne éducation. Elle l'avait donc confié aux chanoines de Saint-Vorles, à Châtillon-sur-Seine. Ils lui avaient enseigné le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, musique, géométrie, astronomie) et lui avaient fait lire Cicéron, Virgile, Ovide, Horace. Ils l'avaient aussi aidé à vaincre une timidité presque malade.

Est-ce en l'église de Saint-Vorles qu'il tomba en extase devant Marie, en voyant cette "image de la Mère de Dieu, faite d'un bois que l'âge a plus noirci que le soleil" ? C'est cette vierge noire en bois qui, miraculeusement, aurait pressé son sein, de sorte que trois gouttes de lait avaient jailli sur les lèvres de Bernard.

Ses contemporains décrivaient le jeune Bernard comme beau, svelte, à la chevelure fauve, au regard qui en impose. Mais cette beauté n'était pas pour les femmes car il tenait à préserver sa chasteté. Un jour, jugeant qu'il avait regardé une femme avec trop de complaisance, il était allé se plonger dans un étang glacé pour éteindre le désir qu'il avait senti monter en lui. De même, il avait traité par le mépris une autre femme qui était venue se glisser nue dans sa couche. C'est du moins ce que raconte sa légende dorée.

En tout cas, il choisit le cloître qu'il comparait à l'école de Dieu. Robert Thomas nous rappelle comment saint Bernard voyait les moines :

*« Comme les anges, ils vivent purs et chastes ; comme les prophètes, ils élèvent leurs pensées au-dessus des choses de la terre ; comme les apôtres, ils quittent tout et vont écouter la parole du Maître, la repasser dans leurs cœurs, s'efforcer de la garder, de la mettre en pratique. Chaque monastère sera une école où Jésus enseigne. »*

Saint Bernard choisit Cîteaux où il entra, sous l'abbatiat



d'Étienne Harding, avec une trentaine de compagnons qu'il avait plus ou moins entraînés avec lui.

Il se définissait comme un chercheur de Dieu et pensait qu'en cette matière "qui cherche trouve". Il était exigeant avec les autres mais avant tout avec lui-même. Il se refusait à s'en tenir au seul vœu d'obéissance qui ne lui semblait pas un engagement suffisant. Il lui fallait aller au-delà. Il ne pouvait comprendre qu'un moine s'en tînt au minimum obligatoire. Il écrivait :

*« L'obéissance parfaite ignore ce que c'est qu'une loi, elle n'est pas serrée dans des limites ; la volonté avide s'étend jusqu'aux limites de la charité, se porte d'elle-même à tout ce qui lui est proposé, et avec la ferveur d'une âme ardente et généreuse, elle va toujours de l'avant, sans tenir compte des bornes et des mesures. »* Pour lui *« la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure »*.

Bernard ne se contentait pas de méditer, d'adorer. Il étudiait aussi. Il lisait les écritures, les commentait, les disséquait même, cherchant à remonter à la source plutôt que de s'en remettre aux précédents commentateurs. L'enjeu de tout ceci : se connaître soi-même et connaître Dieu. Mais se connaître consiste aussi à découvrir combien l'on est peu de chose. Pourtant, son attitude dans la vie démentit souvent cette apparente humilité.

### **Saint Bernard, l'admiré et le redouté**

Bernard se fit très vite remarquer et c'est à lui que fut confiée la fondation de l'abbaye de Clairvaux en 1115, en un lieu qui portait le joli nom de Val-d'Absinthe. Il s'y affirma et s'il continua à prêcher l'humilité, il n'en devint pas moins de plus en plus sûr de lui, à tel point qu'il faut être un hagiographe pour nier l'orgueil de saint Bernard. Ne déclarait-il pas :

*« Les affaires de Dieu sont les miennes et rien de ce qui le regarde ne m'est étranger. »*

Le plus extraordinaire, c'est qu'autour de lui, chacun trouvait cela normal tant sa personnalité était à la fois forte et attachante. Il était doué d'une énergie et d'une volonté sans faille, de celles qui font plier les gens autour de soi. A côté de l'autorité et de la violence verbale, il savait aussi manier la douceur et la persuasion. Bernard fut un être double, écartelé entre la méditation et l'action. Tantôt il entraînait les frères, tançait les grands, influençait la politique de tout l'Occident ; tantôt il se retirait dans une cabane et se livrait à des mortifications jusqu'à épuiser son corps et le rendre malade, *"semblable à un arc qui, après avoir été détendu, tendu*



de nouveau, reprend toute sa force : comme un torrent retenu par un barrage qui, libéré, reprend l'impétuosité de son cours, il revint à ses pratiques, comme s'il eût voulu se punir de ce repos, et réparer les pertes de l'ascèse interrompue ”.

Robert Thomas écrit (1) :

« Une santé délabrée, un corps exténué, une âme qui, jusqu'au bout, sera maîtresse de ce corps et lui fera la vie dure, tel est Bernard. »

Il s'attaqua à l'ordre de Cluny auquel il prôna une réforme monastique. Il accusait les moines clunisiens d'être de mœurs relâchées.

On comprend aisément, à partir de là, que saint Bernard ne prôna pas pour les templiers une règle particulièrement douce et qu'il s'attacha à les aguerrir par la rudesse même de la vie qu'ils durent mener.

Bernard fut aussi celui qui lutta contre Abélard jusqu'à ce qu'il l'ait abattu, anéanti socialement et psychologiquement. Abélard était un maître d'une intelligence remarquable qui enseignait une jeunesse estudiantine qui l'adulait. Dialecticien brillant, il aimait les joutes oratoires pour elles-mêmes plus que pour leur contenu. Il avait une nette tendance au rationalisme et n'admettait pas qu'à un problème religieux, la seule réponse apportée fût : c'est un mystère. Croire et ne pas discuter était pour lui inconcevable. Bernard trouvait son enseignement dangereux, d'autant plus pernicieux que ses thèses étaient souvent séduisantes. Il s'opposa violemment à lui et rédigea un traité des erreurs d'Abélard qu'il adressa au pape Innocent II. Il n'eut de cesse avant de l'avoir fait condamner. A ce propos, Dom Jean Leclercq écrit :

« Ce débordement d'injures, d'accusations portées d'après des dénominations sommaires, trahit chez saint Bernard une passion mal dominée. »

Cet épisode n'est certes pas le plus glorieux de la vie de saint Bernard.

## Le culte de la Dame Céleste

Bernard fut aussi amoureux fou de Marie, quoiqu'il ait beaucoup moins écrit sur ce sujet que sur bien d'autres. Le peu de pages qu'il a laissées sur la Vierge débordent littéralement de ferveur et d'amour. Il inventa une prière à Marie dans laquelle celle-ci apparaîtrait comme la “Reine” du *Salve Regina* qui intercède en faveur des hommes auprès du Christ, la Vierge couronnée qui a accepté

(1) Robert Thomas : *Vie de saint Bernard* (Œil).

l'épreuve voulue par Dieu, en a triomphé, est capable de montrer la voie aux hommes.

La dévotion de Bernard à la Vierge semble profonde, ce qui n'est pas si courant à son époque. Dès lors, on peut imaginer qu'il ne fut pas étranger à la vénération que les templiers eurent toujours pour Notre-Dame.

Néanmoins, méfions-nous car on a peut-être trop tendance à donner à saint Bernard une importance démesurée dès lors qu'il s'agit des templiers. En se basant sur les dépositions de ces derniers à leur procès — deux siècles plus tard — on pourrait penser que c'est Bernard lui-même qui avait rédigé leur règle. En fait, même s'il y a très certainement mis la main, il dut travailler à partir d'un texte préalable rédigé par le patriarche de Jérusalem, Étienne de La Ferté. Sans doute vérifia-t-il et amenda-t-il le projet. Ce qui est certain, c'est qu'il facilita son approbation et en ce sens au moins les templiers lui durent leur règle. Ainsi Bernard adressa une lettre à Thibaut de Champagne en lui disant :

*« Daignez vous montrer plein d'empressement et de soumission pour le légat, en reconnaissance de ce qu'il a fait choix de votre cité de Troyes pour tenir un grand concile, et veuillez donner votre appui et votre assistance aux mesures et résolutions que celui-ci jugera convenables dans l'intérêt du bien. »*

La demande ne manque pas d'une certaine fermeté.

Cependant, derrière un saint Bernard apparaissant en première ligne, se cache peut-être un autre personnage dont l'importance, dans les coulisses du Temple, nous semble considérable.

## Étienne Harding et la tradition hébraïque

On peut s'interroger sur le fait de savoir qui fut, quant au fond, le personnage le plus important pour la constitution de l'ordre du Temple : saint Bernard ou Étienne Harding, abbé de Cîteaux, lui qui avait tout manigancé depuis le début avec Hugues de Champagne ?

Anglais d'origine, Étienne Harding avait d'abord été moine au monastère de Sherbone. Il avait ensuite poursuivi des études en Écosse, puis à Paris et à Rome. Marion Melville (1) rappelle ce qu'en disait Guillaume Malmes :

*« Il savait marier la connaissance des lettres avec la dévotion ; il était courtois en ses paroles, riant de visage : son esprit se réjouissait toujours dans le Seigneur. »*

(1) Marion Melville : *la Vie des templiers*.

Après un passage à Molesmes, il avait fondé Citeaux. Quelques années plus tard, il en était devenu le troisième abbé.

Étienne Harding avait accumulé à peu près toutes les connaissances intellectuelles que l'on pouvait posséder à l'époque. Il réforma la liturgie et fit de son abbaye un centre culturel unique. Il entreprit un travail gigantesque : la rédaction de la *Bible de Citeaux*, avec un esprit de correction critique remarquable. Pour l'aider, il avait fait appel à des savants juifs. Suite à leurs remarques, il fit procéder à deux cent quatre-vingt-dix corrections, et cinq versets complets de Samuel furent entièrement réécrits. Après quoi, Étienne Harding interdit que l'on touchât à un seul mot de cette Bible. Daniel Réju (1) nous indique qu'un curieux personnage vivait alors à Troyes : le rabbin Salomon Rachi (1040-1105). Il fut considéré comme le plus grand exégète des textes hébraïques et comme le principal commentateur et interprète du Talmud. Il analysait toujours les textes à trois niveaux : littéral, moral et allégorique.

Il est difficile de savoir si Étienne Harding connut personnellement Rachi, celui-ci étant mort à Prague en 1105. Il est en tout cas fort probable que ses gendres vinrent travailler à Citeaux aux côtés des moines pour faciliter la traduction de documents sacrés particulièrement difficiles à interpréter.

Par ce biais, les templiers bénéficièrent d'un appui extrêmement précieux pour la quête qu'ils semblaient mener en Occident.

Saint Bernard partagea sans doute l'intérêt d'Étienne Harding pour les textes hébraïques bien que l'on en ait moins de preuves. En tout cas, il s'éleva à maintes reprises contre les persécutions que les juifs eurent à subir un peu partout en Europe. Il fustigea les auteurs de pogroms et manifesta bien plus d'indulgence religieuse pour les juifs que pour les cathares.

## **Le concile de Troyes : pour une règle sur mesure**

Étienne Harding participa bien entendu au concile de Troyes, mais fut-il pour quelque chose dans la rédaction de la Règle ? Cela est plus difficile à affirmer. Certains ont voulu voir dans ce texte une sorte de copie des règles de vie observées par les Esséniens à l'époque du Christ. Mais que savait-on au XII<sup>e</sup> siècle de ces Esséniens qui nous ont surtout été révélés grâce à la découverte des Manuscrits de la Mer Morte à Qumran ? Des traditions étaient-elles véhiculées à ce sujet dans les milieux hébraïsants ? Les

(1) Daniel Réju : *la Quête des templiers et l'Orient*.



templiers, eux-mêmes, tombèrent-ils par hasard sur des documents esséniens ? Ceci est sans doute à ranger au rayon des simples conjectures.

En tout cas, le concile de Troyes se réunit “à la fête de Monseigneur Saint-Hilaire en l’an de l’Incarnation de Jésus-Christ 1128, au neuvième an du commencement de l’avant dite chevalerie”. L’assemblée consulaire fut présidée par le légat du pape : Mathieu d’Albano. Y assistaient les évêques de Sens, Reims, Chartres, Soissons, Paris, Troyes, Orléans, Auxerre, Meaux, Châlons-sur-Marne, Laon, Beauvais. Il y avait aussi plusieurs abbés parmi lesquels Étienne Harding bien sûr et des laïcs comme Thibaut de Champagne et le comte de Nevers. Parmi tous ces personnages, plusieurs étaient des amis personnels de saint Bernard.

Dès le prologue de la Règle, on s’aperçoit que la publicité de l’ordre était prête à favoriser son essor et que le tout s’inscrivait dans un plan délibéré, à long terme. On lit :

*« Nous parlons premièrement à tous ceux qui méprisent à suivre leurs propres volontés et désirent avec pur courage servir de chevalerie au souverain-roi, et avec un soin studieux désirent endosser et endossent perpétuellement la très noble armure de l’obéissance. Et donc nous vous admonestons — vous qui avez mené séculière chevalerie jusqu’ici en laquelle Jésus-Christ n’en fut mie cause, mais que vous embrassâtes seulement pour faveur humaine — de suivre ceux que Dieu a élus de la masse de perdition, et a ordonnés par son agréable pitié à la défense de la Sainte Église, et que vous vous hâtez à vous ajouter à eux perpétuellement... »*

Hugues de Payns exposa devant la docte assemblée les nécessités de l’ordre telles qu’il les concevait. Puis le texte fut étudié et discuté article par article. La Règle latine qui en résulta comportait soixante-douze articles. Tout, ou presque, y était prévu : les devoirs religieux des frères, les règlements fixant les actes journaliers (repas, distribution d’aumônes, vêtements, armement, etc.), les obligations des frères les uns vis-à-vis des autres, les rapports hiérarchiques...

Le souci du détail fut très poussé puisqu’on y décidait comment seraient faites les chaussures, comment tailler les moustaches, le nombre de prières à réciter à telle ou telle occasion, etc.

Il s’agissait d’adapter une règle monastique aux impératifs rencontrés par des guerriers. Les templiers, par exemple, ne pouvaient se voir imposer des jeûnes aussi sévères que dans d’autres ordres, sinon comment auraient-ils eu la force de se battre ? Pour la même raison, un moine fatigué était dispensé de satisfaire à toutes ses obligations de prières : il lui fallait se reposer pour reconstituer ses forces de guerrier. De même, l’obéissance au Maître devait être absolue, militaire.

La règle fut rapidement complétée par plusieurs bulles pontificales ainsi que par les “Retrais” qui développèrent notamment tout ce qui touchait à la discipline et aux sanctions éventuelles et qui énumérèrent l’ensemble des devoirs auxquels chacun était soumis.

La Règle fut traduite en français en 1140 et reçut à cette occasion quelques modifications. Notamment, le nouveau texte recommandait d’attirer les excommuniés dans l’ordre pour leur rédemption. L’article dit en effet :

« *Là où vous saurez assemblés des chevaliers EXCOMMUNIÉS, là nous vous commandons d’aller et s’il y en a qui veulent se rendre et ajouter à l’ordre de chevalerie des parties d’Outre-Mer, vous n’en devez pas attendre le profit temporel tant que le salut éternel de leur âme* », alors que le texte de la règle latine précisait : « *là où l’on aura appris que sont réunis des chevaliers NON EXCOMMUNIÉS...* », c’est-à-dire exactement l’inverse.. »

Erreur de copiste ? C’est ce que pensent la plupart des commentateurs, mais c’est impossible car d’autres passages de la règle latine interdisant la fréquentation d’hommes excommuniés furent eux-mêmes modifiés. Il s’agissait donc bien d’un changement volontaire — et important — sur lequel nous aurons l’occasion de revenir.

D’autres modifications avaient d’ailleurs été apportées sans même attendre la rédaction de la Règle en français. Une fois Hugues de Payns rentré en Occident, le patriarche de Jérusalem avait révisé douze articles et en avait ajouté vingt-quatre parmi lesquels le fait de réserver le manteau blanc de l’ordre aux seuls chevaliers.

En réalité, la version latine et la version française semblent répondre à deux logiques différentes sur plusieurs points. Le concile de Troyes avait déclaré laisser au pape et au patriarche de Jérusalem le soin de parfaire la Règle eu égard aux nécessités du rôle de l’ordre en Orient. C’est d’ailleurs essentiellement à partir de 1163, après la parution de la bulle *Omne Datum Optimum* que tous ces règlements furent fixés définitivement. Ce texte renforçait encore les pouvoirs de l’ordre et de son Grand Maître. Il autorisait les templiers à conserver pour eux seuls le butin pris aux Sarrasins, mettait l’ordre sous la seule tutelle du pape, lui permettant ainsi d’échapper à toute autre forme de pouvoir de l’Église, y compris à celui du patriarche de Jérusalem. Lorsque l’on sait, par exemple, que la nomination des évêques dépendait très largement du roi et du pouvoir politique en général, on comprend l’importance d’une telle mesure, puisqu’elle protégeait les templiers de toute



ingérence à ce niveau et leur donnait en quelque sorte un statut international. La bulle confirmait de plus que les possessions de l'ordre étaient exemptées de dîme ; en revanche, avec accord de l'évêque local, les templiers avaient pouvoir de lever la dîme à leur profit. Le texte interdisait par ailleurs de soumettre les templiers à des serments et stipulait que seuls les frères de l'ordre pouvaient participer à l'élection du Grand Maître. La bulle fixait et figeait les statuts de l'ordre et interdisait à quiconque, ecclésiastique ou non, d'y changer quoi que ce fut. Elle permettait enfin au Temple d'avoir ses propres chapelains auprès desquels les frères pouvaient se confesser sans avoir recours à une personne extérieure à l'ordre, de construire des chapelles et des oratoires privés. De plus, ils étaient les seuls à pouvoir utiliser les églises et chapelles des paroisses excommuniées.

Ainsi, l'ordre du Temple se trouvait entièrement autonome, sans que personne, si ce n'est le pape — mais en avait-il le pouvoir ? — ne puisse s'ingérer dans ses affaires. Cette indépendance était réelle sur le plan économique comme sur celui de l'organisation militaire ou sur le plan spirituel et rituel. Tout s'est passé comme si l'on avait laissé le soin aux templiers de préserver des secrets en leur évitant d'avoir besoin de qui que ce soit d'extérieur à l'ordre, fût-ce pour se confesser. Ne doit-on pas voir là sinon la preuve, du moins un indice important confirmant l'existence d'un "secret" de l'ordre, sans doute en liaison avec des découvertes faites à Jérusalem ?

## **Le moine et le guerrier ou la théologie de la guerre**

Le Temple n'avait rien à voir avec un ordre religieux normal. Ses privilèges étaient exorbitants, qu'il s'agît du pouvoir de décision, d'organisation, ou de la mise en place d'une puissance financière et économique au sens large. Les chevaliers cultivaient la pauvreté personnelle mais l'ordre lui-même se voyait conférer toutes les possibilités de devenir extrêmement riche, et d'une certaine façon riche aux dépens du reste de l'Église, puisqu'il se trouvait exempté de dîme. Ceci était justifié par la nécessité pour l'ordre d'entretenir une véritable armée en Terre Sainte, mais en même temps, le fait d'être un ordre militaire avec ce que cela représente en terme de puissance, laquelle pouvait apparaître comme un privilège supplémentaire.

Cela posait d'ailleurs un redoutable problème : ne devait-on pas considérer qu'il y avait incompatibilité entre les fonctions de moine



et de soldat ? Ne fallait-il pas voir dans les notions de recherche de la sainteté et de quête chevaleresque deux éthiques radicalement opposées ? Demurger écrit à ce propos :

*« Pour les concilier, il fallait une évolution spirituelle considérable, celle-là même, d'ailleurs, qui a permis la croisade. L'Église a dû modifier sa conception de la théologie de la guerre. Elle a dû accepter la chevalerie et lui faire une place dans la société chrétienne, dans l'ordre du monde voulu par Dieu. »*

Le christianisme primitif est souvent représenté comme condamnant toute guerre et toute violence. Il préconisait pour toute réponse l'amour et uniquement l'amour, même en cas d'agression. Ne faut-il pas tendre l'autre joue ? Selon Matthieu, lorsque Pierre a tiré son épée pour couper l'oreille d'un serviteur du Grand Prêtre, le Christ ne lui a-t-il pas dit :

*« Rengaine ton glaive car tous ceux qui auront pris le glaive périront par le glaive » ?*

Dans une telle approche, il n'y a pas de place pour le combat, même de façon défensive. Mais les choses ne sont pas si simples. D'abord, le reproche fait à Pierre est relaté de façon bien différente chez les autres évangélistes. Marc ne rapporte pas cette phrase et Luc se contente de faire dire à Jésus : *« Cela suffit »* et de lui faire guérir l'oreille blessée. Quant à saint Jean, il prête à Jésus cette réflexion : *« Rengaine ton glaive. La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirais-je pas ? »*, ce qui est le signe de l'acceptation de son destin par le Christ, de sa soumission au nécessaire sacrifice, et non d'un reproche à saint Pierre. Par ailleurs, à une autre occasion, Matthieu lui-même signale une autre parole du Christ :

*« N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive. »*

De la même façon, on trouve dans l'évangile apocryphe de saint Thomas :

*« Certainement les hommes pensent que je suis venu pour jeter la paix sur l'univers. Mais ils ne savent pas que je suis venu pour jeter sur terre des discordes, le feu, l'épée, la guerre. »*

Paul du Breuil voit là une allusion du Christ à l'extrême subversivité de toute vérité (1).

Les théologiens n'étaient donc pas sans ressources pour justifier des actes guerriers. Néanmoins, il fallait étayer par une véritable théologie de la guerre des choix qui auraient pu jeter le trouble dans les esprits. On a donc évité de considérer le phénomène

(1) Paul du Breuil : *la Chevalerie et l'Orient*.

en lui-même pour ne plus s'intéresser qu'à ses raisons et aboutir à une notion de guerre juste. Se battre pour s'emparer des richesses de l'autre ou par simple bravade ne pouvait être admis, mais se battre pour se défendre ou pour sauver les siens, pour maintenir le droit et l'ordre, devient légitime à condition que toutes les autres méthodes aient échoué.

Saint Augustin fut sans doute le premier à élaborer une théologie de la guerre juste :

*« Sont dites justes les guerres qui vengent les injustices, lorsqu'un peuple et un État, à qui la guerre doit être faite, a négligé de punir les méfaits des siens ou de restituer ce qui a été ravi au moyen de ces injustices. »*

Il écrivait aussi :

*« Le soldat qui tue l'ennemi, comme le juge et le bourreau qui exécutent un criminel, je ne crois pas qu'ils pèchent, car en agissant ainsi, ils obéissent à la loi » (1).*

Demurger signale qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, Isidore de Séville ajouta à cette définition une précision capitale :

*« Est juste la guerre qui est faite après avertissement pour récupérer des biens ou pour repousser des ennemis. »*

Ceci permettra de justifier les croisades en tant que récupération des lieux saints. Il fallait à tout prix, fût-ce à celui d'une guerre, maintenir sur terre l'ordre voulu par Dieu. Refuser la violence aurait eu pour conséquence un recul du christianisme et aurait fait le jeu du démon en lui livrant des populations dont les âmes auraient été perdues. On passa dès lors rapidement de la notion de guerre juste à celle de guerre sainte. Il s'agissait de défendre le seul vrai Dieu et la foi de son peuple. Le guerrier se battait pour le Christ, défendant le chrétien contre l'infidèle. Il devait même permettre que des peuples puissent recevoir l'enseignement de la "vraie foi" et se convertissent, une fois le pouvoir de leurs anciens maîtres détruit.

## La guerre sainte

La notion de guerre sainte était d'ailleurs bien connue en Orient. Elle restait cependant, théoriquement, très liée spirituellement à la purification intérieure, et ceci aussi bien dans les doctrines esséniennes ou zoroastriennes que dans le djihad islamique.

(1) Cf Demurger : *Vie et mort des templiers*.

Saint Augustin disait aussi : *« Nous devons vouloir la paix et ne faire la guerre que par nécessité, car on ne cherche pas la paix pour préparer la guerre, mais on fait la guerre pour obtenir la paix. Soyez donc pacifiques, même en combattant, afin d'amener par la victoire ceux que vous combattez au bonheur de la paix ».*



La spiritualité du moine et le rôle de guerrier avaient été conciliés autant que faire se peut dans l'islam avant de l'être dans le christianisme. Ainsi, les musulmans rabites d'Espagne qui menaient une vie très austère et faisaient vœu de défendre les frontières contre les chevaliers chrétiens, préférant mourir plutôt que de reculer. Et ce n'est pas le seul rapprochement que l'on puisse faire entre les conceptions guerrières en Orient et en Occident.

On voit bien quels dérapages pouvait entraîner la notion de guerre sainte puisqu'elle faisait disparaître celle de guerre juste, défensive. On pouvait désormais, au nom de Dieu, mener des guerres de conquête sous la seule condition que les territoires concernés fussent peuplés d'hérétiques, de païens ou d'infidèles. Cette conception servit à justifier un peu plus tard la croisade contre les Albigeois. Ce ne fut qu'une façon pour les barons du nord de faire main basse sur le Languedoc sous le prétexte d'une guerre sainte contre les cathares déclarés hérétiques. Ce furent d'ailleurs les moines de Cîteaux qui prêchèrent cette pseudo-croisade avec l'appui de saint Bernard (1).

Bernard se rendit dans le Languedoc, espérant ramener les hérétiques dans le droit chemin. Il rencontra des succès divers, se caractérisant le plus souvent par l'indifférence, voire l'énervement de la population. Il fut même parfois accueilli à coups de pierres, ce qui avait le don de l'exaspérer au point de s'adresser à Dieu afin qu'il fasse que le pays se dessèche. Toujours est-il que, perdant tout espoir de convertir ces hérétiques obstinés, Bernard pensa qu'il n'y avait plus qu'à les réduire par l'épée et le feu des bûchers. Et c'est un cistercien qui, dit-on, s'exclama à Béziers, alors que la question se posait de savoir comment l'on distinguerait dans la population les cathares des bons catholiques :

*« Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. »*

Tout ceci illustre les dévoiements possibles d'une théologie de la guerre. Néanmoins, force est de reconnaître que l'Église ne pouvait s'opposer à la lutte contre l'insécurité. Il fallait donc des hommes armés pour faire la police, pour s'opposer à des bandes ennemies venant piller.

Or, ces hommes d'armes, ces défenseurs, étant trop souvent tentés de devenir à leur tour pilliers, violeurs, il était indispensable de "moraliser" la fonction de soldat. C'est peut-être bien de cette idée qu'est née la Chevalerie, avec son code de l'honneur censé empêcher les débordements. Celui qui était adoubé chevalier jurait de ne se battre que pour de justes causes.

Il ne s'agissait pas d'une idée très originale puisqu'elle était déjà

(1) Cette croisade commença en fait, environ cinquante ans après la mort de saint Bernard.



appliquée en Iran bien avant les croisades. Selon Paul du Breuil (1), *« les Persans avaient constitué une institution, la fotowwat — substantif qui signifie proprement libéralité, générosité, abnégation — caractérisant bien une sorte de confrérie dont le grade de “fata” était conféré par les “sheiks”, seigneurs ou maîtres de sociétés initiatiques. »*

L'introduction du système chevaleresque permit à l'Église de faire la part du feu. Elle compléta son arsenal de lutte contre la violence en imposant des périodes de répit : les “trêves de Dieu”. Elle multiplia à l'occasion des fêtes religieuses les périodes durant lesquelles tout combat était interdit. Elle devait aussi faire en sorte que le chevalier ne sortît pas du rôle qui lui était imparti. Elle possédait pour cela une arme redoutable : l'excommunication et, pour les fautes moins graves, le pèlerinage pénitentiel. Voilà pour le principe général et la coexistence d'une société religieuse et d'une société guerrière. Mais il y a loin de cet équilibre précaire au fait de mêler totalement les fonctions de moine et de guerrier. Lorsque le bras qui bénit est le même que celui qui tue, il y a de quoi se poser quelques cas de conscience.

### **Saint Bernard, sergent recruteur pour les moines-guerriers**

Certains, à l'époque, se sont insurgés contre la création d'un ordre militaire. Ainsi en témoigne la lettre adressée à Hugues de Payns par le prieur de la Grande-Chartreuse, Guigues :

*« Nous ne saurions en vérité vous exhorter aux guerres matérielles et aux combats visibles ; nous ne sommes pas non plus aptes à vous enflammer pour les luttes de l'esprit, notre occupation de chaque jour, mais nous désirons du moins vous avertir d'y songer. Il est vain en effet d'attaquer les ennemis extérieurs, si l'on ne domine pas d'abord ceux de l'intérieur (2)... Faisons d'abord notre propre conquête, amis très chers, et nous pourrons ensuite combattre avec sécurité nos ennemis du dehors. Purifions nos âmes de leurs vices, et nous pourrons ensuite purger la terre des barbares (...). Car ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre les principautés, les puissances, contre les régisseurs de ce monde des ténèbres, contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes, c'est-à-dire contre les vices et leurs instigateurs, les démons. »*

Ces critiques arrivèrent parfois à faire douter les templiers eux-mêmes et Hugues de Payns dut rappeler, dans une lettre adressée aux premiers d'entre eux, qu'il s'agissait d'une nécessité. Cherchant à lever leurs doutes, il écrivait :

(1) Paul du Breuil : *la Chevalerie et l'Orient*.

(2) C'est exactement le sens de la Djihad islamique.

« Voyez, frères, comment l'ennemi sous prétexte de piété s'efforce de vous conduire au piège de l'erreur.

Ô trompette ennemie, quand cesseras-tu ? Comment l'ange de Satan se transforme-t-il en ange de lumière ? Si le diable conseillait de désirer les pompes du monde, on le reconnaîtrait aisément. Mais il dit aux soldats du Christ de déposer les armes, de ne plus faire la guerre, de fuir le tumulte, de gagner quelque retraite afin qu'en présentant un faux-semblant d'humilité il ôte la vraie humilité. Qu'est-ce en effet qu'être orgueilleux sinon ne pas obéir en ce qui nous est ordonné par Dieu ? Ayant ainsi secoué les supérieurs, Satan se tourne vers les inférieurs pour les mettre en déroute.

Pourquoi, dit-il, travaillez-vous inutilement ? Pourquoi dépenser en vain un tel effort ? Ces hommes que vous servez vous font participer à leur labeur, mais ils ne veulent pas vous admettre à la participation de la fraternité (confrérie). Quand viennent vers les soldats du Temple les salutations des fidèles, quand des prières sont faites dans le monde entier pour les soldats du Temple, il n'y est fait de vous aucune mention, aucun rappel. Et quand presque tout le travail corporel vous incombe, tout le fruit spirituel rejaillit vers eux. Retirez-vous donc de cette société et offrez le sacrifice de votre travail dans un autre lieu où le zèle de votre ferveur soit manifeste et fructueux. »

Le Grand Maître répondait ainsi également aux tentatives de débauchage faites auprès des hommes qui servaient le Temple sans être chevaliers. Hugues de Payns avait bien compris où se trouvaient les points faibles de l'ordre. Il ne fallait pas laisser se développer la critique, il convenait d'y répondre avant même qu'elle ne s'étende et il devenait urgent qu'une personnalité de l'Église, incontestable, vint au secours des templiers. A trois reprises, il demanda à son ami Bernard de jouer ce rôle d'autorité spirituelle et de défendre la mission particulière des templiers. Le saint homme de Clairvaux lui répondit :

« A trois reprises, sauf erreur de ma part, tu m'as demandé, mon très cher Hugues, d'écrire un sermon d'exhortation pour toi et tes compagnons (...). Tu m'as dit que ce serait pour vous un vrai réconfort de vous encourager par mes lettres, puisque je ne puis vous aider par les armes. Et vous m'avez assuré que je vous serais très utile si j'animais par mes paroles ceux que je ne peux aider de mes armes. »

Et Bernard produisit le *De laude novae militiae*, véritable outil de propagande, critique des guerriers traditionnels et apologie de cette nouvelle milice de Dieu que constituait l'ordre du Temple.

Il commença par critiquer vigoureusement les hommes d'armes de son temps :

« Quelle est, chevalier, cette inconcevable erreur, cette inadmissible folie qui fait que vous dépensez pour la guerre tant de peine et d'argent et ne récoltez que des fruits de mort ou de crime ?

Vous affublez vos chevaux de soeries et vous voilez vos cottes de mailles de je ne sais quels chiffons. Vous peignez vos lances, vos écus et vos selles, vous incrustez vos mors et vos étriers d'or, d'argent et de pierres



précieuses. Vous vous parez pompeusement pour la mort et vous courez à votre perte avec une furie sans vergogne et une insolence effrontée. Ces oripeaux sont-ils le harnais d'un chevalier ou les atours d'une femme ? Ou bien vous croyez que les armes de vos ennemis se détourneront de l'or, épargneront les gemmes, ne perceront pas la soie ! D'ailleurs on nous a souvent démontré que trois choses principales sont nécessaires dans la bataille : qu'un chevalier soit alerte à se défendre, rapide en selle, prompt à l'attaque. Mais vous vous coiffez au contraire comme des femmes, à l'incommodité de votre vue ; vous entortillez vos pieds dans des chemises longues et larges et vous cachez vos mains délicates et tendres dans des manches amples et évasées. Et, ainsi accoutrés, vous vous battez pour les choses les plus vaines, telles que le courroux déraisonnable, la soif de gloire ou la convoitise des biens temporels. Tuer ou mourir pour de tels objets ne met pas l'âme en sûreté. »

Quel réquisitoire ! A cette guerre en dentelles, futile, Bernard opposait celle des moines-soldats de l'ordre du Temple. Il mettait l'accent sur la simplicité de leurs mœurs, leur désintéressement, leur charité et surtout, il expliquait pourquoi ces moines avaient le droit et même le devoir de tuer, quelle était la sainteté de leur mission :

« Le chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille : en mourant, il fait son salut ; en tuant, il travaille pour le Christ. Subir ou donner la mort pour le Christ n'a, d'une part, rien de criminel, et de l'autre mérite une immensité de gloire...

Sans doute, il ne faudrait pas tuer les païens, non plus que les autres hommes, si l'on avait un autre moyen d'arrêter leurs invasions et de les empêcher d'opprimer les fidèles. Mais dans les circonstances présentes, il vaut mieux les massacrer que de laisser la verge des pécheurs suspendue sur la tête des justes, et que de laisser les justes exposés à commettre aussi l'iniquité. Quoi donc ? S'il n'était jamais permis à un chrétien de frapper avec le glaive, le précurseur du Christ aurait-il seulement recommandé aux soldats de se contenter de leur solde ? Ne leur aurait-il pas plutôt interdit le métier des armes ?

Mais il n'en est pas ainsi, et bien au contraire. Porter les armes est permis, à ceux-là, du moins, qui ont reçu leur mission d'en haut, et qui n'ont pas fait profession d'une vie plus parfaite. De plus qualifiés, en est-il, je vous le demande, que ces chrétiens dont la puissante main tient Sion, notre place forte, pour notre défense à tous, et pour que, les transgresseurs de la loi divine étant chassés, la nation sainte, gardienne de la vérité, y ait un sûr accès ? Oui, qu'ils dispersent, ils en ont le droit, ces gentils qui veulent la guerre ; qu'ils suppriment ceux qui nous troublent ; qu'ils bont hors de la cité du Seigneur tous ces ouvriers d'iniquités qui rêvent de ravir au peuple chrétien ses inestimables richesses enfermées dans Jérusalem, de souiller les Saints Lieux et de s'emparer du sanctuaire de Dieu ! »

Après avoir justifié le rôle des templiers, Bernard voulut montrer qu'ils étaient une élite, les meilleurs des hommes, et participer ainsi à l'excellence de leur recrutement :

« Maintenant, pour donner à nos chevaliers qui militent non pour Dieu



mais pour le diable, un modèle à imiter, ou plutôt pour leur inspirer de la confusion, je dirai brièvement le genre de vie des Chevaliers du Christ, leur façon de se comporter tant à la guerre que dans leurs maisons. Je veux qu'on voie clairement la différence qu'il y a entre les soldats séculiers et les soldats de Dieu. Et d'abord, la discipline ne fait pas défaut chez ceux-ci. Ils n'ont pas de mépris pour l'obéissance. Sur l'ordre du chef, on va, on vient ; on se revêt de l'habit qu'il donne, et l'on n'attend pas d'un autre que lui le vêtement ni la nourriture. Aussi bien dans le vivre que dans l'habillement, on évite le superflu ; on réserve son attention pour le nécessaire.

C'est la vie en commun, menée dans la joie et dans la mesure, sans femmes ni enfants. Et pour que la perfection angélique soit réalisée, tous habitent dans la même maison, sans rien posséder en propre, attentifs à maintenir entre eux un même esprit dont la paix est le lien. Cette multitude, on dirait qu'elle n'a qu'un cœur et qu'une âme, tant chacun, loin de suivre sa volonté personnelle, s'empresse d'obéir à celle du chef. Ils ne restent jamais oisifs ; ne vont ni ne viennent par pure curiosité ; mais quand ils ne sont pas en campagne (ce qui arrive rarement), pour ne pas manger leur pain sans l'avoir gagné, ils recousent leurs vêtements déchirés, réparent leurs armes (...). Entre eux, pas de préférence de personnes ; on juge selon le mérite, non d'après la noblesse (...). Jamais une parole insolente, une besogne inutile, un éclat de rire immodéré, un murmure, si faible soit-il, ne demeurent impunis. Ils détestent les échecs, les jeux de hasard, ont la chasse à courre en horreur, et ne se divertissent même pas à la chasse à l'oiseau dont tant d'autres raffolent. Les mimes, les diseurs de bonne aventure, les jongleurs, les chansons bouffones, les jeux de théâtre sont à leurs yeux autant de vanités et de folies qu'ils écartent et abominent. Ils ont les cheveux courts, car ils savent que, selon le mot de l'apôtre, il est honteux pour un homme de soigner sa chevelure. Ils ne se peignent point et se baignent rarement. Aussi les voit-on négligés, hirsutes, noirs de poussière, la peau brûlée par le soleil et aussi bronzée que leur armure. »

Quel portrait, quelle façon de justifier ces hommes et de les montrer si différents des autres guerriers ! On ne peut pas dire que Bernard cherche à attirer des recrues en leur promettant la facilité, mais les hommes dont le Temple a besoin doivent être capables de faire preuve de la plus totale abnégation et de supporter une vie rude parsemée de souffrance.

Bernard cherchait à pousser chacun à s'engager plus avant et en prêchant la seconde croisade à Vézelay, il s'exclamait :

« La terre tremble, elle est ébranlée parce que le Dieu du ciel est en voie de perdre sa terre, celle qui est à lui depuis qu'il y a vécu parmi les hommes plus de trente ans (...). Maintenant, à cause de nos péchés, les ennemis de la croix relèvent leur tête sacrilège, et leur épée dépeuple cette terre bénie, cette terre promise. Et si personne ne résiste, hélas, ils vont se lancer sur la ville même de Dieu Vivant, pour détruire les endroits où s'est accompli le salut, pour souiller les Lieux Saints qu'a empourpré le sang de l'Agneau Immaculé. (...) Donnez-vous aux chiens ce qu'il y a de plus saint, aux pourceaux les perles précieuses ? (...)

Mais, je vous le dis, le Seigneur vous offre une chance. Il regarde les

*enfants des hommes pour voir si, parmi eux, il s'en trouvera qui le comprennent, qui le recherchent et qui souffrent pour lui. Dieu a pitié de son peuple ; à ceux qui sont tombés dans les fautes les plus graves, il propose un moyen de salut. Pécheurs, considérez cet abîme de bonté, soyez pleins de confiance. Il veut non votre mort, mais votre conversion, votre vie : il vous ménage une possibilité non contre vous mais pour vous. Il daigne appeler à le servir, comme s'ils étaient pleins de justice, des homicides et des voleurs, des parjures et des adultères, des hommes chargés de toutes sortes de crimes. N'est-ce point là de sa part une invention exquise, et que lui seul pouvait trouver ? »*

En tout cas, ce n'était pas mal trouvé de la part de saint Bernard. Quel homme politique ! Il faisait d'une pierre deux coups, recrutant des hommes rudes pour se battre en Orient et soulageant l'Occident d'une partie des gibiers de potence qui l'habitaient. Il inventait en quelque sorte la Légion étrangère et donnait réellement une chance à des hommes de se racheter. Toutefois, du moins à ses débuts, l'ordre du Temple, quant à lui, fut fort sélectif dans son recrutement et n'accepta pas les gens de sac et de corde qui se proposèrent et en tout cas, il n'en fit pas des chevaliers.

Les templiers avaient désormais les moyens de faire la guerre, ils étaient établis. Dans le prolongement, on avait transformé l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en ordre militaire, lui aussi. Pourquoi n'a-t-on pas assimilé les deux ordres dès le départ ? Pourquoi ne pas avoir fait fusionner les neuf ou dix templiers des premiers temps avec les Hospitaliers ? Ç'eût pourtant été la solution la plus logique plutôt que de mettre au point deux structures différentes avec leurs logistiques propres. Mais, ne l'oublions pas, le Temple avait une mission particulière à assumer depuis les découvertes faites à Jérusalem. Dès lors, il n'était pas possible de mêler les deux ordres puisqu'ils ne poursuivaient pas des objectifs strictement identiques.

Et comme l'écrit Louis Lallement dans *la Vocation de l'Occident* à propos des templiers :

*« L'ordre du Temple, dont le manteau blanc chargé d'une croix rouge était aux couleurs rouges de Galaad, constituait au XII<sup>e</sup> siècle comme l'armature de la chrétienté. »*

Une armature que certains ne songeraient plus dès lors qu'à détruire.





Hormis la barbe, de rigueur dans le Temple, on peut douter que Jacques de Molay ait eu ce visage. Il n'existe aucune description de cet homme. En outre, il ne portait pas la croix de Malte sur sa cotte d'armes mais une croix plus simple telle que celle de notre couverture. (Paris, Bibliothèque nationale - Giraudon)





Illustration fantaisiste. Sur ce document, la croix du Temple est une croix tréflée n'appartenant pas à l'ordre. (xv<sup>e</sup> siècle. Paris. Bibliothèque nationale - Giraudon)



Le pape Clément, qui ne le fut point envers le Temple, reçoit ici un ouvrage de Jean André. (Amiens. Bibliothèque municipale - Giraudon).



Un des sceaux du Temple. Monter un cheval «en tandem» n'était pas un mode de locomotion particulier aux Templiers. Outre que les chevaux étaient plus gros, plus solides que celui qui est représenté ici, l'on voyait fréquemment, dans toutes les armées, deux hommes assis sur le même «roncin». A noter qu'en Terre-Sainte, par suite de la chaleur intense, les sceaux étaient rarement en cire mais en plomb. (Paris. Archives nationales - Lauros - Giraudon)



Le château de Ponferrada (Espagne) accueillit des Templiers en fuite. Son architecture ressemble à celle de la citadelle de Tomar (Portugal) qui elle aussi recueillit des persécutés du Temple. (Lauros - Giraudon)





On ne sait trop ce qui se passait lors des chapitres du Temple. On peut, comme ici, en imaginer la solennité. (François-Marius Granet (1775-1849) Paris, Musée du Louvre, Lauros - Giraudon)



Collioure. Les châteaux templiers avaient tous cet aspect trapu et austère. Il est faux de penser que les châteaux dits « arabes » inspirèrent les architectes de France et d'ailleurs. (Lauros - Giraudon)



La fin des deux maîtres du Temple (18 mars 1314) a inspiré maints écrits et maintes œuvres picturales. L'illustration de Daniel Vierge (1851-1904) pour l'Histoire de France de Michelet comporte quelques erreurs. L'île aux Juifs n'était pas si proche de Notre-Dame, laquelle n'avait pas encore été « renforcée » par Viollet-le-Duc. La femme du premier plan porte un hennin, coiffure qui fut lancée par Isabeau de Bavière quelque soixante-quinze ans plus tard. (Paris - Bibliothèque nationale - Lauros - Giraudon)



Les Templiers menés en prison selon une gravure d'époque. Il est certain qu'on les y poussa moins respectueusement. (Chroniques de France, fin du XIV<sup>e</sup> siècle. British Museum, Londres. Bridgeman-Giraudon)





Jacques de Molay et Geoffroy de Charny dans les flammes. Aussi fausse que celle de Daniel Vierge, cette illustration a le mérite d'être d'époque. (© Snark. Coll. particulière. Cl. Edimedia)

## DEUXIÈME PARTIE

### Le Temple, puissance économique et politique : les mystères de sa richesse





# I

## Les possessions du Temple

### **Assurer la logistique**

Une fois l'ordre approuvé, sa règle lui permettant d'assumer son double rôle, religieux et militaire, on pouvait considérer que le cadre juridique favorable à son développement était acquis. Condition nécessaire mais non suffisante car les templiers avaient besoin d'une logistique puissante. Il leur fallait non seulement opérer des recrutements importants pour former les bataillons de moines-soldats en Terre Sainte, mais assurer l'entretien de ces armées en opérations. Il fallait leur fournir la nourriture, les armes, les vêtements, les équipements, les chevaux, etc.

Les besoins allaient rapidement devenir colossaux. On imagine mal, de nos jours, comment les templiers ont pu faire front. On dut parfois entretenir jusqu'à quinze mille "lances" en Palestine, or une lance signifie un chevalier avec son entourage : écuyer, sergents d'armes. Ces quinze mille lances représentent donc en fait entre soixante et cent mille hommes. A cela il faut ajouter l'intendance : tous les frères convers chargés de l'approvisionnement, de l'entretien, des réparations, du logement. Songeons qu'afin d'avoir toujours à disposition une monture fraîche, chaque

chevalier possédait trois chevaux tandis que deux autres étaient attribués à chacun de ses sergents. Autour de cette troupe gravitaient également les chapelains du Temple et les ouvriers chargés des constructions et de leur entretien. N'oublions pas que les templiers construisirent et défendirent d'immenses forteresses en Palestine et qu'ils assurèrent également la garde de nombreuses places-fortes en Espagne.

Il était donc absolument nécessaire de garantir les arrières de l'ordre et de financer l'effort de guerre à partir de l'Occident. Miser sur un courant continu de dons eût été trop risqué et de toute façon insuffisant. Ces dons étaient absolument nécessaires mais l'utilisation de leurs produits devait être rationalisée et maximisée. Il convenait, bien sûr, de provoquer un véritable élan de sympathie et de générosité vis-à-vis du Temple et de le rendre le plus durable possible. Ensuite, il faudrait gérer de façon à multiplier l'efficacité du financement.

## La quête

Pour ce qui est de la première phase, la propagande organisée par saint Bernard devait s'avérer efficace : ceux qui ne s'engageraient pas dans les rangs de l'ordre se sentiraient souvent obligés de donner afin de participer à cet élan. La véritable "tournée" qu'Hugues de Payns et ses compagnons firent après le concile de Troyes permit d'amorcer le système. Elle avait, bien sûr, pour double but le recrutement et la collecte des dons.

Hugues de Payns commença par les régions où il était sûr d'être bien reçu : la Champagne, d'abord, cela va de soi, puis l'Anjou et le Maine. Il connaissait bien Foulques V d'Anjou qui avait participé à la première croisade et entretenait une centaine d'hommes d'armes en Terre Sainte. Il était déjà acquis à la cause des templiers. Qui plus est, Hugues de Payns était chargé auprès de lui d'une mission plutôt agréable, puisqu'il était porteur d'une lettre de Baudouin, roi de Jérusalem. Celui-ci, dépourvu d'héritier mâle, souhaitait voir Foulques épouser sa fille Mélisande et lui succéder sur le trône de Jérusalem. Foulques accepta et facilita la tournée d'Hugues de Payns auprès de ses vassaux.

Hugues continua son périple en passant par le Poitou et la Normandie. Il y rencontra le roi Henri 1<sup>er</sup> d'Angleterre qui lui conseilla de franchir la Manche. Le premier Maître de l'ordre, recommandation en poche, sillonna alors la Grande-Bretagne et se rendit même jusqu'en Écosse. Partout, il fut bien reçu et

accumula dons et cadeaux divers. L'or et l'argent récoltés furent rapidement convoyés vers Jérusalem tandis qu'Hugues continuait sa tournée en passant par la Flandre avant de la terminer à son point de départ : la Champagne. A cet instant, une petite troupe s'était déjà formée autour de lui, au fil des étapes, prête à s'embarquer pour l'Orient.

Pendant ce temps, ses compagnons de la première heure n'étaient pas restés inactifs. Eux aussi avaient recruté, chacun se rendant là où il était sûr d'être le mieux reçu : Godefroy de Saint-Omer en Flandre, Payen de Montdidier dans le Beauvaisis et en Picardie, Hugues Rigaud dans le Dauphiné, la Provence et le Languedoc. Un autre était allé en Espagne.

Ainsi, en 1129, les habitants de la vallée du Rhône purent-ils voir passer une troupe menée par Hugues de Payns et Foulques d'Anjou avec pour destination la Terre Sainte. En très peu de temps, le Maître du Temple avait réussi à recruter trois cents chevaliers, sans compter les écuyers et les sergents qui les accompagnaient.

La tournée de propagande avait été un réel succès et les dons commençaient à affluer de toutes parts. Durant des décennies, le mouvement en faveur du Temple n'allait cesser de croître. Déjà des maisons de l'ordre se créaient en Occident et se mettaient en devoir non seulement d'assurer l'intendance mais également de poursuivre la propagande afin d'attirer de nouvelles recrues et des dons. A bien y regarder, l'essor de l'ordre apparaît fantastique, presque inexplicable dans son ampleur.

## **Tout se donne**

Les premiers dons furent bien entendu ceux des premiers templiers eux-mêmes puisque leur règle leur interdisait de rien posséder en propre. Ils devaient tout remettre à l'ordre. Ce fut donc le cas pour les possessions d'Hugues de Payns, de Godefroy de Saint-Omer à Ypres en Flandre, de celles de Payen de Montdidier à Fontaines, etc. Mais il y eut aussi des biens et des droits offerts par des particuliers : des maisons, des terres, des armes, des objets divers, de l'argent, des vêtements, des "taxes"... Il arrivait même que quelqu'un fit don de sa propre personne à l'ordre du Temple en échange d'un avantage spirituel. Bernard Sesmon de Bézu en fut un curieux exemple. Il fit don de sa personne afin que les templiers l'aidassent à sauver son âme et l'accueillissent dans leur ordre lorsque sa mort serait proche, le faisant ainsi



participer *in extremis* à leur engagement et aux bénéfices célestes pouvant en résulter. Il précisait :

*« et si la mort venait me surprendre alors que je suis occupé dans le siècle, que les frères me reçoivent et que, dans un lieu opportun, ils inhument mon corps et me fassent participer à leurs aumônes et bénéfices ».*

En contrepartie, il faisait des templiers ses héritiers.

Outre ces aspects testamentaires, on vit également des gens vendre leurs biens à l'ordre en viager. D'autres cédaient des droits divers ou des emplacements particuliers comme le bief d'une rivière pour que les templiers pussent y construire un moulin. Roger de Béziers, lui, fut très généreux. Il donna

*« son domaine appelé Campagne, situé dans le comté de Razès, sur le fleuve Aude qui le divise en son milieu (...) avec tous ses habitants, hommes, femmes et enfants, ses maisons, cens, usages, ses condamines et terres labourables, ses prés, paturages, garrigues, ses cultures et terrains incultes, ses eaux et aqueducs, avec tous les moulins et droits de moulin, les pêcheries avec entrées et sorties ».*

Ceci sans contrepartie aucune puisqu'il précisait :

*« Les frères du Temple ne me devront, sur leur domaine, ni revenus, ni leudes, ni droit de péage et de passage. »*

Certains dons furent nettement plus modestes comme celui de ce paysan qui s'engagea à fournir tous les ans à Pâques dix œufs à la maison du Temple proche de chez lui.

Ceux qui donnaient étaient souvent désintéressés ou attendaient de leur acte un bénéfice quant au rachat de leurs péchés. Mais d'autres traitaient ceci comme des affaires. Leurs dons se faisaient alors contre certaines libéralités de la part de l'ordre et souvent la garantie de celui-ci de les protéger, eux et leurs intérêts, assurance très appréciable dans les époques d'insécurité.

En tout cas, tout alla très vite. Les biens se multiplièrent rapidement. Ainsi, la maison des templiers de Douzens dans l'Aude, ne reçut pas moins de seize donations conséquentes en cinq ans. En Flandre, l'engouement fut fulgurant : en quelques jours, quatre commanderies furent installées, à Ypres, Cassel, Saint-Omer, Bas-Warneton. A partir de là, toute la région fut aussitôt quadrillée et en plus, le comte Guillaume Clito leur accorda le *relief des Flandres*, c'est-à-dire les redevances dues par chaque héritier lorsqu'il entrait en possession de son fief.

En Languedoc, une réunion publique avait été organisée à la cathédrale de Toulouse pour faire connaître l'ordre. L'effet immédiat fut bien sûr une quête substantielle, mais il fut suivi de nombreuses donations tant dans le Languedoc que dans le Roussillon. Cette région fournit d'ailleurs un bel exemple de l'extension continue de l'ordre.

En 1130, les templiers reçurent un immeuble à Perpignan. Ils transformèrent les lieux en forteresse avec une église fortifiée. En 1136 et 1137, des maisons, des prairies, des terres cultivables, des vignes et des hommes y travaillant, leur furent donnés. Ce fut la même chose en 1138 et 1140. On sait moins bien ce qui se passa les années suivantes mais en 1149, Gaufred, comte de Roussillon, offrit le Mas de la Garrigue du Pont-Couvert-sur-Réart qui fut érigé en préceptorie. En 1157, les templiers se virent transférer des droits divers. En 1170, le comte Guinard leur fit don de son château du Mas-Pal auprès duquel ils créèrent le village de Bom-pas. En 1176, d'autres terres vinrent s'ajouter à toutes ces possessions. En 1180, ils commencèrent à assécher un ensemble d'étangs qui venaient de leur être donnés. Dix ans plus tard, les templiers devinrent propriétaires de tous les terrains plats situés à l'ouest de Perpignan. En 1207, le roi d'Aragon leur remit des terres qu'il avait en Roussillon et en 1208, l'évêque d'Elne leur attribua l'église de la ville avec ses revenus. De nouvelles donations de terres et de droits intervinrent en 1214, 1215 et 1217. En 1237, suite à de nouvelles donations, la commanderie cheftaine du Roussillon fut installée au Mas-Deu, entre Trouillas et Villemolagne.

Ceci montre la régularité des dons sur un siècle. De fait, dans ce laps de temps, le Temple reçut dans cette région bien d'autres terres mais nous ne les avons pas citées, n'en connaissant pas toujours très précisément les dates (1).

Le mouvement de générosité qui s'exerça en faveur de l'ordre du Temple prit des proportions particulièrement importantes en France. Cependant, d'autres pays participèrent à cette construction. Pour schématiser, on pourrait dire l'Europe entière. Certains néanmoins allèrent plus loin que d'autres. Ce fut tout particulièrement vrai des royaumes de la péninsule ibérique. Dès mai 1128, la reine Thérèse de Portugal avait donné aux templiers le château de Soure, point de résistance aux sarrasins. N'oublions pas que les arabes de la dynastie des Almoravides occupaient encore, à l'époque, la moitié de la péninsule.

En 1130, l'entrée de Raymond III de Barcelone dans l'ordre, apportant avec lui le château d'Oranera, fut le point de départ d'une vague de recrutement, de dons de forteresses et d'argent. Quant au roi Alphonse de Castille et d'Aragon, il voulut même donner par testament aux templiers le tiers de son royaume. Des protestations s'élevèrent et le testament finit par être cassé mais l'ordre fut tout de même dédommagé par l'attribution des forteresses de Curbin, Montjoye, Calamera, Monzon et Remolina.

(1) Cf Fernand Arnaudès : *les Templiers en Roussillon* (Bélisane, 1986).



Parfois certaines places fortes ne leur furent offertes qu'en échange de quelques efforts. C'est ainsi que Dom Alphonse de Portugal leur octroya celle de Cera et toute la région alentour à condition d'en chasser les sarrasins qui l'occupaient. Ils le firent et en profitèrent pour fonder les villes de Coimbra, Ega et Rodin. Devant leur puissance grandissante, de petits ordres militaires qui s'étaient fondés en Castille et en Aragon, tel l'ordre de Montréal, se fondirent dans le Temple, apportant leurs biens avec eux.

Ainsi, assez rapidement, l'ordre du Temple se retrouva solidement implanté en France, Espagne, Portugal, Angleterre, Allemagne, Belgique, puis en Arménie, en Italie et à Chypre, sans oublier la Terre Sainte.

### **L'organisation des commanderies**

Tous ces dons provoquèrent bien des jalousies. On a vu que le testament du roi d'Aragon fut contesté ; ici et là des particuliers se considérèrent comme lésés, d'autres ordres religieux même protestèrent car, au fur et à mesure de la montée de l'engouement pour le Temple, ils voyaient les dons se raréfier à leur égard. Par une sorte d'équilibre mystérieux inhérent à la nature humaine, plus les templiers avaient d'amis et plus ils suscitaient les jalousies et les inimitiés. A de nombreuses reprises, des évêques et même le Saint-Siège durent intervenir pour régler des litiges. Ainsi, dans le cas de la chapelle d'Obstal, les templiers avaient obtenu que les aumônes faites en ce lieu pendant les trois jours des Rogations et les cinq suivants appartenissent à l'ordre, les chanoines de Saint-Martin d'Ypres en bénéficiant le restant de l'année. Il fallut l'intervention de l'archevêque de Reims et des évêques de Chartres, Soissons, Laon, Arras, Mons et Châlons, et même une confirmation pontificale pour rendre cette disposition possible.

Quoi qu'il en soit, la multitude et la diversité de ces présents réclama vite de la part des templiers une aptitude toute particulière à la gestion et à l'organisation. Ils choisirent pour cellule de base de leur développement la commanderie. En fait, si leur création dépendit le plus souvent du hasard et se réalisa en fonction des opportunités, leur développement répondit à des critères rationnels.

L'organisation de ces commanderies occidentales fut en tout point remarquable. Elles réunirent, selon les régions, des cultures, des prés, des vignes, des sources, des rivières, des étangs, des bâtiments divers, des rentes, des droits. Autant qu'ils le purent,



les templiers cherchèrent à réaliser un maillage efficace des régions où ils étaient bien implantés. Ils s'attachèrent aussi à mettre la main sur certains lieux réputés pour avoir abrité des cultes antiques et censés posséder des pouvoirs particuliers. Aussi souvent que possible, ayant tout à fait les pieds sur terre, ils essayèrent également de s'assurer des revenus réguliers plutôt qu'aléatoires. Ils transformèrent chaque fois qu'ils le purent les droits et pourcentages qu'ils avaient reçus en des redevances fixes. Il est vrai que chaque jour d'entretien de leur armée d'Orient leur coûtait extrêmement cher et devait à tout prix être assuré. Ils ne pouvaient se permettre d'être à la merci d'une mauvaise récolte. C'est aussi pour cela qu'ils créèrent un peu partout des silos, achetant et stockant du grain les années de forte production et le revendant, plus cher certes, mais à un prix restant fort raisonnable, lorsque la récolte était mauvaise. Résultat : des bénéfices confortables pour l'ordre mais aussi une absence totale de famine dans les régions dans lesquelles il était implanté ; — et cela pendant les deux siècles de son existence.

Pour rationaliser l'exploitation de ses terres et de ses droits et en maximiser le rendement, le Temple ne pouvait se satisfaire des dons qui lui étaient faits. Gérer des terres dispersées n'eût été ni très pratique, ni très économique. L'ordre inventa donc le remembrement. Il compléta ses possessions par une politique d'achats et d'échanges, cherchant à former des ensembles cohérents pour l'exploitation. S'il existait des droits détenus par des tiers sur les terres ou les biens qui lui avaient été remis, il tentait toujours de racheter ces droits de façon à posséder un maximum de biens libres de toute obligation. Quant aux terres les plus isolées ou les moins intéressantes qui ne s'intégraient pas au sein d'une exploitation rationnelle, il n'hésitait pas à s'en débarrasser, soit en les échangeant, soit en en concédant la gestion.

Le but était toujours dans un premier temps de permettre à la commanderie de vivre en auto-subsistance, puis de dégager les surplus les plus importants possible de façon à financer l'effort de guerre en Orient.

La puissance de l'ordre en inquiétait plus d'un et il n'était pas rare que l'on cherchât à décourager les gens de céder leurs biens au Temple. Les moines-soldats n'hésitaient pas, pour arriver à leurs fins, à utiliser la ruse. Ils employaient des intermédiaires, véritables hommes de paille, pour acheter les biens qu'ils convoitaient et se les faisaient revendre ensuite.

En fait, les templiers n'étaient pas les seuls à pratiquer une véritable politique foncière. Leurs amis cisterciens leur ressemblaient un peu en la matière, mais ils procédaient moins systématiquement.

Les templiers avaient eu conscience dès le départ de l'importance des échanges commerciaux pour le développement économique. L'emploi de ces termes peut sembler curieux car ils appartiennent à un vocabulaire moderne. Cependant, en dépit des différences d'époques, ils conviennent, dans la mesure où l'ordre du Temple se comporta exactement de la même façon que les multinationales actuelles.

Le recrutement avait été rapide, mais tous ceux qui désiraient s'engager n'étaient pas toujours taillés pour faire des soldats d'élite. Il y avait parmi eux des bourgeois et des paysans dont on faisait rarement des chevaliers et puis il fallait aussi "recycler" les blessés qui ne pouvaient plus combattre. On les affecta le plus souvent dans les commanderies occidentales où l'on utilisa au mieux les connaissances et les compétences de chacun. Ils se chargèrent des cultures, du défrichement, du commerce. Il y avait peu d'homme d'armes dans ces commanderies, le plus souvent juste deux ou trois chevaliers et parfois quelques sergents, surtout chargés de la police, c'est-à-dire de la protection des maisons du Temple et des routes utilisées pour son commerce.

En dehors du Maître et de quelques chevaliers, la commanderie abritait généralement un aumônier, un infirmier, un économe, un percepteur des droits dus au Temple, quelques artisans "frères de métiers", dirigés par un "maréchal", un frère responsable de la vente des produits, un chapelain et un clerc plus spécialement chargé du courrier et de l'équivalent des actes notariés actuels. S'y ajoutaient des domestiques et des artisans laïques qui formaient la "mesnie", la "gent" du Temple. Cette domesticité était fort nombreuse. Ainsi, à Baugy, dans le Calvados, elle comprenait un berger, un vacher, un porcher, un gardien de poulains, un forestier, deux portiers et six laboureurs. Bien entendu, la composition de ces groupes dépendait des exploitations et de l'importance des terres possédées, car parfois les templiers avaient à gérer des surfaces grandes comme un demi-département, avec des fermes disséminées, des villages fortifiés, des chapelles multiples à desservir, etc.

Dans l'administration des biens de l'ordre, l'économe ou percepteur pouvait être secondé par un lieutenant ou par un cellerier.

Les templiers savaient employer des méthodes rationnelles mais cela ne les empêchait pas de se montrer pragmatiques et de s'adapter aux habitudes locales. Cela était d'autant plus nécessaire qu'ils employaient une main-d'œuvre installée sur place : vilains ou serfs. Ces derniers leur appartenaient souvent à la suite de donations ou d'héritages. Si certains de ces serfs furent affranchis par les templiers ce ne fut pas pour des raisons humanitaires. En effet,



les frères de l'ordre possédèrent même des esclaves sans avoir d'état d'âme. Il leur arrivait d'en acheter et d'en vendre. C'étaient généralement des prisonniers maures. En Aragon, chaque commanderie utilisait en moyenne une vingtaine d'esclaves. En fait, les templiers se pliaient aux normes de la région, sachant très bien qu'une politique trop libérale d'affranchissement, par exemple, eût pu leur aliéner une noblesse qui n'aurait pas souhaité les suivre sur ce terrain et aurait redouté la démonstrativité de telles mesures. Ils n'utilisaient donc des vilains que là où cela ne posait aucun problème mais, lorsque les conditions s'y prêtaient, ils n'hésitaient pas à affranchir leurs serfs car ils s'étaient rendu compte que les hommes libres produisaient nettement plus que les autres.

Ils apprenaient souvent à leurs paysans de nouvelles méthodes d'exploitation et ne voulant pas perdre cet investissement en formation, comme diraient les économistes modernes, ils leur faisaient parfois signer des contrats les obligeant à investir dans l'exploitation pour des travaux d'amélioration. Dès lors, le vilain n'était pas tenté de partir, voulant récupérer les fruits de ses efforts. Par ce moyen, le Temple stabilisait son personnel tout en organisant un système d'investissement permanent qui fut une source importante de progrès pour l'agriculture de l'époque.

Aux paysans les moins fortunés, ils confiaient des terres en fermage ou en location. Parfois, dans les régions insuffisamment peuplées, ils rencontraient des difficultés pour assurer l'exploitation des lieux. Il leur fallait alors attirer des cultivateurs en leur offrant des avantages particuliers. Ceci fut particulièrement vrai dans la péninsule ibérique, à propos de terres reprises aux arabes. Il leur arriva même alors de faire appel à des musulmans pour cultiver et mettre en valeur les lieux sous certaines conditions de soumission. Ainsi, à Villastar, à la frontière du royaume de Valence, ils demandèrent aux sarrasins chassés par la reconquête chrétienne de revenir. A cet effet, en 1267, ils leur accordèrent une charte dans laquelle ils leur garantissaient le droit de pratiquer leur culte, les exemptaient de rentes et de redevances pour un certain temps, exigeaient d'eux une stricte neutralité militaire et leur demandaient de jurer fidélité à l'ordre du Temple. Quel exemple de politique réaliste dans une époque que l'on croit parfois intégralement soumise à un idéal religieux !

Les commanderies furent réellement des centres de production importants et des exemples pris dans le Midi et dans le Nord le montrent bien.

A Richerenches, en Provence, la générosité de nombreuses familles de la région avait permis aux templiers de posséder un immense



domaine. Plusieurs centaines de personnes furent engagées pour défricher le sol, assécher les zones marécageuses. Ensuite, on éleva sur ces terres des milliers de chevaux et de moutons qui vivaient quasiment libres sur d'immenses surfaces clôturées de murs de pierres sèches. La laine des moutons permettait la confection de vêtements ensuite exportés. Les peaux servaient à fabriquer des sacs, des protections, des harnais. La chair des moutons était salée ou fumée pour être conservée et expédiée notamment en Terre Sainte. La commanderie elle-même était installée dans un quadrilatère de soixante-quatorze mètres au nord, quatre-vingt-un au sud, cinquante-huit à l'est et cinquante-cinq à l'ouest, entouré de remparts et de tours. A l'intérieur, outre la commanderie proprement dite et les logements, on trouvait une chapelle, la forge, les bâtiments agricoles et les ateliers dans lesquels se développait un artisanat qui n'avait pas pour seul but la satisfaction des besoins locaux.

Les templiers de Richerenches avaient également aménagé les rivières et les étangs proches, ce qui leur avait permis d'étendre leurs pacages, mais aussi de s'adonner à la pisciculture. Amateurs de poissons et souvent fins gourmets, ces moines-soldats nous laissèrent même des recettes de cuisine. Ainsi celle-ci qu'une chronique nous a conservée :

*« Un beau brochet de cinq à six livres, vide de ses entrailles, abondamment rincé à l'eau vinaigrée est farci de thym, sarriette, laurier, truffes et huile d'olive. Cuit à four très chaud pendant une heure, refroidi sur le bord d'une fenêtre et enveloppé de gelée, il est coupé en tranches tel un pâté » (1).. »*

## **La commanderie, puissance économique et commerciale**

Nous avons vu qu'outre l'exploitation agricole, les templiers monnayaient des services, tels ces moulins qu'ils affectionnaient et dont l'emploi était soumis à redevances. C'était d'ailleurs également l'un des péchés mignons de leurs amis cisterciens dont les monastères bourguignons, au XIII<sup>e</sup> siècle, possédaient chacun en moyenne une dizaine de moulins. Moulins à eau, le plus souvent, mais aussi à vent, ils servaient, bien entendu, à la mouture des grains, au pressage des olives et des cerneaux de noix pour la fabrication de l'huile, mais aussi à des tâches artisanales et semi-industrielles comme le foulage des draps de laine. Parfois, les templiers associaient des tanneries à leurs moulins ou en profitaient pour mettre en place de véritables réseaux d'irrigation. Ils

(1) Cf Isabelle Amadeo et René Laget : *Histoire des templiers en Provence*.

en faisaient bénéficier les autres agriculteurs, contre redevance.

Les templiers possédaient aussi des fours mais il faut noter que les droits qu'ils faisaient payer pour leur utilisation étaient généralement moins élevés qu'ailleurs, ce qui leur attirait une clientèle fidèle et leur valait quelques inimitiés chez leurs concurrents.

Les templiers percevaient encore d'autres droits. Outre les dîmes que nous avons évoquées, ils tiraient des revenus de maisons de rapport qu'ils louaient, ainsi que de boutiques. Ils détenaient parfois des droits sur l'ensemble des ventes faites dans les foires, notamment à Provins, comme le rappelle Bruno Lafille (1) :

*« On ne vend à Provins aucune balle de laine, aucun écheveau de fil, aucune couette, coussin, voiture ou roue sans que les templiers ne prélèvent un impôt sur le prix de vente. »*

En effet, le comte Henri leur avait cédé contre dix marcs et demi d'argent le tonlieu perçu lors des foires. En 1214, ils acquirent aussi le tonlieu des animaux destinés à la boucherie. Ils touchaient enfin un droit sur le pesage des laines. La  *pierre de poids*  qui servait d'étalon au poids de la ville de Provins leur fut confiée et ils montèrent deux établissements de pesage : un à Sainte-Croix dans la ville basse et un à La Madeleine dans la ville haute.

On a du mal à imaginer la richesse que tout cela représentait pour l'époque. En 1307, quand fut fait l'inventaire de la maison templière de Baugy qui n'était qu'un établissement très secondaire et modeste, on n'en trouva pas moins : quatorze vaches, cinq génisses, un bouvillon, sept veaux, deux grands bœufs, cent moutons, cent quatre-vingts brebis et agneaux, quatre-vingt-dix-huit porcs et truies, huit juments, huit poulains de plus d'un an, quatre poulains à lait, six chevaux, des tonneaux de vin et de bière, des silos pleins de blé, de froment, d'avoine, des granges pleines de foin et d'herbe, trois belles charrues et de nombreux instruments aratoires.

La richesse agricole des commanderies était due en grande partie aux extraordinaires qualités de gestionnaires des templiers. Elle les mettait à la tête de ce que l'on pourrait appeler un véritable empire financier, d'autant qu'ils surent aussi être des banquiers, comme nous le verrons plus loin. Mais ils utilisèrent également leur expérience pour faire progresser les techniques de l'époque. Notamment, ils améliorèrent les méthodes de stockage en silos, ce qui permit d'éviter durant l'existence de l'ordre toutes les famines. Celles-ci réapparurent après la disparition du Temple.

En tout cas, cette richesse légitime aux yeux de certains a généré toutes les légendes écrites et parlées de trésors cachés sur les lieux

(1) Cf Bruno Lafille : *les Templiers en Europe* (Famot).

des anciennes commanderies du Temple. On ne prête qu'aux riches certes, mais n'oublions pas qu'une grande partie de cette richesse était investie et que les surplus servaient essentiellement à financer l'effort de guerre en Orient. Néanmoins, chacun a le droit de rêver en découvrant ces souterrains dont les commanderies étaient très souvent dotées. Louis Charpentier pense que leur entrée peut être détectée en des lieux portant généralement des noms tels que l'Épine, Épinay, Pinay, Épinac, Belle-Épine, Courbe-Épine, etc. Ces souterrains sont souvent difficiles à repérer de nos jours. En partie effondrés ou inondés, le sol bouleversé ne permet pas toujours de retrouver leurs traces. On a tout de même réussi à en dégager certains comme à Dormelle, en Seine-et-Marne. Il y avait là une magnifique galerie voûtée en berceau, suffisamment grande pour que trois cavaliers pussent y chevaucher de front. Elle se dirigeait vers la commanderie de Paley, située à neuf kilomètres. Et il en est bien d'autres ainsi sous le sol de France. Mais nous verrons un peu plus loin que si les souterrains du Temple existent bien et sont parfois reliés à ses mystères, ce n'est pas seulement par les "épines" qu'on peut les découvrir, mais plutôt par d'autres clés qui sont celles de saint Pierre.



## II

# Le Temple, puissance financière

### Assurer la sécurité des transports et des échanges

Nous avons vu comment le Temple s'était assuré une puissance foncière considérable, comment il avait organisé la culture de ses terres, l'élevage, l'artisanat, etc. Cependant, dès le départ, — et il convient d'insister sur ce point — les templiers avaient également parfaitement perçu que les biens créaient d'autant plus de richesses qu'ils circulaient plus rapidement. Surtout, ils devaient acheminer vers la Palestine la majeure partie de leurs surplus occidentaux, qu'il s'agisse de ravitaillement, d'équipement ou d'espèces monétaires.

Avant les croisades, la Méditerranée était sillonnée par les vaisseaux des commerçants italiens. Malgré de nombreux interdictions formulées et renouvelées par le pape, ils n'hésitaient pas à commercer avec les infidèles et même à leur livrer des armes. On sait fort bien aujourd'hui combien l'intérêt général et le sens patriotique sont des notions étrangères au monde des marchands. Néanmoins, ce type d'échanges devint beaucoup plus difficile à réaliser une fois les croisés sur place. Le manège devenait quelque peu voyant. Les marchands se consolèrent vite en s'apercevant que les besoins

d'importations des croisés seraient énormes. Il fallait assurer l'intendance de cette armée, lui livrer les céréales, les habits, les armements, les chevaux, le bois (fort rare en Orient). En retour, les vaisseaux repartaient leurs cales emplies d'étoffes de coton et d'épices. L'Occident découvrait les produits orientaux et la mode n'allait pas tarder à les répandre.

L'implication de l'empire byzantin dans le conflit provoqua également un développement du commerce en mer Noire et en mer Égée.

Les templiers ne pouvaient se désintéresser de ce commerce. Ils tenaient dans chacune de leurs commanderies, avec ce sens de l'organisation qui les caractérisait, l'état précis des excédents produits. Une centralisation des renseignements était réalisée dans chaque province de l'ordre afin d'organiser de la façon la plus rationnelle possible l'acheminement des denrées vers l'Orient. Le reste des excédents était soit stocké, soit vendu et les produits financiers en résultant étaient pour partie exportés, eux aussi, afin d'assurer le règlement des dépenses qui devaient être faites sur place, en Terre Sainte. Les besoins en espèces sonnantes et trébuchantes étaient considérables. Citons par exemple la construction de la forteresse de Japhet. Elle coûta 11 000 besants sarrasins aux templiers et ils durent en dépenser 40 000 autres par an pour son entretien. Chaque jour, 1 800 personnes y mangeaient, et même 2 200 en temps de guerre. Chaque année, on devait y acheminer la charge de 12 000 mulets en orge et en froment sans compter toutes les autres victuailles. La garnison comprenait cinquante frères chevaliers, trente sergents, cinquante turcoples, trois cents balistaires, huit cent vingt écuyers et hommes d'armes divers et quarante esclaves, tous nourris, logés, équipés aux frais de l'ordre du Temple. Et presque tout venait d'Occident. Les templiers organisaient eux-mêmes les transferts grâce à leur flotte sur le rôle de laquelle nous reviendrons. Par la même occasion, ils acheminaient également vers la Palestine des biens pour le compte de tiers.

L'importance de tous ces transferts nécessitait non seulement des transports maritimes, mais aussi l'acheminement de quantités considérables de marchandises en direction des ports. Il fallait donc assurer la protection des routes et du commerce en général et si la soi-disant mission d'origine concernant la protection des routes de Palestine n'avait sans doute été qu'une couverture, en revanche les templiers assumèrent réellement cette tâche en Occident. Il leur fallait protéger et favoriser le commerce et pour cela faire en sorte que les marchandises circulent rapidement et sans risques.

Ceci fut à l'origine de ce que l'on pourrait appeler les routes templières. Ils organisèrent en effet des points de surveillance réguliers sur les chemins importants. Ils s'arrangèrent pour installer des maisons tout au long des voies commerciales, chacune étant séparée de la suivante d'environ une journée de marche. Ceci permettait aux voyageurs de dormir chaque nuit à l'abri de toute attaque, eux et leurs biens. En outre, des frères de l'ordre patrouillaient sur ces voies afin de dissuader d'éventuels brigands et, en cas d'agression, ils n'étaient jamais très éloignés et pouvaient donc se lancer à la poursuite des marauds. Lorsqu'il n'y avait pas de maison, les templiers organisaient un camp protégé près d'un puits permettant de bivouaquer.

Sur les axes les plus importants aux yeux de l'ordre, les relais templiers étaient encore plus rapprochés. Les points stratégiques et les passages dangereux étaient gardés par des châteaux ou des sites fortifiés comme le Château-Pèlerin, le Krak des Chevaliers (1) ou le Gué de Jacob en Terre Sainte. Ce qui était vrai pour cause de guerre en Orient, l'était aussi pour raison de sécurité commerciale en Occident. On en trouve de très nombreux exemples. Ainsi, entre Payns et Coulours, dans l'Yonne, les templiers possédaient une maison ou une grange en moyenne tous les huit kilomètres, gardant en particulier les gués et les passages dangereux. Pour arriver à ce résultat, ils durent souvent procéder par achats ou par échanges de terres, ce qui démontre, s'il en était besoin, qu'il s'agissait bien d'une politique délibérée. De cette façon, le voyageur se trouvait en permanence sur les terres de la milice ou dans sa zone d'influence et de surveillance.

## **Les routes templières**

On a pu repérer quels étaient les principaux axes commerciaux utilisés et protégés par l'ordre du Temple. Suivons Louis Charpentier qui a consacré d'intéressantes recherches à ce sujet : deux voies essentielles reliaient la Méditerranée au nord de la France en passant, l'une par la maison-cheftaine de Paris et l'autre par celle de Payns. La première partait de Marseille et remontait par Arles, Nîmes, Alès, Le Puy, Lezoux, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Pouques, Nemours, Paris, Tille-près-Beauvais, Abbeville, pour rejoindre la mer près de Berk au Temple-sur-l'Authie. Elle se prolongeait sans doute jusqu'à Boulogne et Calais où

(1) Le Krak des Chevaliers ne fut pas construit par les templiers, cependant ils y ont entretenu une garnison.



l'on s'embarquait normalement vers l'Angleterre. A moins que les templiers n'aient possédé près de Berk un lieu d'embarquement discret.

La seconde route partait également de Marseille et joignait Avignon par l'étang de Berre avant de remonter la vallée du Rhône par la rive gauche tout en restant éloignée du fleuve. Elle atteignait Lyon, puis Belleville, Mâcon, Châlon, Troyes, Payns, et rejoignait Abbeville par Compiègne et Montdidier.

Entre ces deux chemins existait une voie intermédiaire qui permettait sans doute d'éviter la route enneigée du Massif Central en hiver. Elle passait près de Saint-Étienne et traversait Bourbon-Lancy et Auxerre où elle bifurquait soit vers Payns, soit vers Paris. Une autre voie renforçait ce parcours sur la partie est et remontait les Alpes par Grenoble, Voiron et Bourg.

Pour se rendre vers la Basse-Manche et la Bretagne, un autre chemin partait du bassin de Thau et remontait par Espalion, Riomen-Montagne, suivait l'Indre en parallèle jusqu'à Villedieu, puis passait par Le Mans, Balleroy et le Cotentin jusqu'à Saint-Vaast-la-Hougue et Valcanville près de Barfleur. Du Mans, une route permettait de rejoindre Rennes, Saint-Malo, Saint-Cast et Saint-Brieuc.

Du bassin de Thau, on pouvait aussi atteindre Bordeaux par Montauban, rencontrant à Damazan la voie venant de Port-Vendres par Perpignan et Toulouse.

Les routes transversales, allant d'ouest en est, aboutissaient toutes aux passages et aux cols, précise Charpentier (1) :

*« Celle des Flandres vers Strasbourg, doublée par une parallèle de Berk à Colmar. Celle de la Basse-Seine (on embarque à Caudebec) vers le Jura par le sud ou le nord de Paris, Payns, Troyes ou Besançon. Rejointe par celle de Bretagne qui passe par Rennes, Le Mans, Orléans, Auxerre.*

*Une route de la Basse-Loire vers les mêmes régions du Jura, passait par Nantes, le sud de la Loire, Bourges, Pouébo, Châlon.*

*De Payns, rayonnaient également diverses voies vers l'est, par les Vosges, le Jura ; au sud-ouest vers La Rochelle et Bordeaux.*

*Il faut mentionner également les routes vers les cols pyrénéens où l'on peut accéder par des transversales vers Puymorens, Peyresourde et le Somport.*

*Vers les cols des Alpes, par Restefond-Mont-Genèvre, Mont-Cenis et certainement (...) vers le Saint-Bernard. »*

Le jalonnement des chemins par des établissements templiers était particulièrement serré dans les Flandres et la Champagne, en ces régions qui constituaient la plaque tournante du commerce du nord, notamment pour ce qui concernait la draperie. Une

(1) Louis Charpentier : *les Mystères templiers* (Robert Laffont).

voie particulière reliait les grandes villes de foire de Champagne à la Flandre, par la principauté de Liège.

A propos de l'importance des routes, Demurger fait justement remarquer :

*« Ce n'est pas un hasard si, dans la première liste des provinces de l'ordre, donnée par la règle, vers 1160, figure une province de Hongrie par où passent obligatoirement les voies empruntées par les croisés qui répugnent à faire le Saint-Passage par mer. En Italie aussi, les chemins suivis par les pèlerins attiraient les templiers : ils avaient un établissement à Trévise, au départ de la route des Balkans vers Constantinople, et, hors d'Italie, à Trieste, Pola, Ljubliana et Vrana en Croatie ; Vercelli, en Piémont, voyait arriver des Alpes les pèlerins allant à Rome et ceux qui voulaient gagner la Terre Sainte ; templiers et Hospitaliers y étaient naturellement installés. »*

Il convient également de dire l'importance des implantations templières tout au long des chemins de pèlerinage conduisant les Jacques en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Mettre au point un maillage géographique de cette ampleur, l'installer, l'équiper, le pourvoir en hommes, tout cela ne s'est pas fait en un jour. Un plan déterminé dès le départ conduisit sans doute l'ensemble des opérations.

## **Du commerce à la finance**

Le Temple entendait favoriser le commerce en assurant la sécurité des chemins mais aussi en diminuant le tarif des péages. Permettre la circulation des denrées et des biens d'une province à l'autre, d'un pays à l'autre, impliquait le change des monnaies, la circulation de l'argent. Dans ce domaine également, il convenait d'assurer la sécurité des transferts et de créer des instruments monétaires adaptés. Les opérations traditionnellement réalisées par des banquiers italiens le plus souvent lombards, étaient extrêmement limitées. Le Temple allait y remédier. Bénéficiant d'une formidable implantation, il devait transformer ses commanderies en guichets et agences bancaires et créer bon nombre d'instruments financiers nouveaux. Ainsi, le Temple fut non seulement un grand propriétaire terrien, un producteur, un transporteur, voire parfois un commerçant, mais aussi un banquier, le tout conçu dans le même esprit que les multinationales modernes.

Dans chaque province de l'ordre, un frère trésorier fut désigné. Il fut chargé de coordonner l'ensemble des opérations financières et de vérifier toute la comptabilité des maisons. En effet, à toute requête de l'ordre, devaient pouvoir être présentés immédiatement



tous les comptes de recettes et dépenses de n'importe quelle maison.

Les trésoriers de la commanderie de Paris jouèrent quant à eux un rôle d'une importance toute particulière puisque, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, ils furent les administrateurs du trésor des rois de France. Ils gèrent les fonds de l'État en assumant à bien des égards, sinon totalement, le même rôle que les futurs surintendants des finances. En cas de besoin, c'est-à-dire très fréquemment, ils avançaient de l'argent au roi. Parfois, ils étaient amenés à contracter des emprunts au nom du Trésor royal, auprès de banquiers italiens, offrant leur garantie de remboursement. Ils vérifiaient les comptes des comptables et receveurs des deniers publics. Ainsi, la commanderie de Payns était chargée de percevoir les taxes dues au royaume en Champagne et en Flandre. Certaines commanderies importantes se voyaient investies de responsabilités financières suffisamment lourdes pour que l'on juge utile d'adjoindre au trésorier des comptables et des caissiers.

Malgré le soin mis à protéger les routes, ce n'était pas la peine de tenter le diable en transportant sur soi des sommes considérables. Or, les transactions réalisées à l'occasion des foires pouvaient mettre en jeu des quantités énormes d'argent. Le problème du transfert de fonds se posait aussi de façon cruciale pour l'Orient. Les croisés étaient très souvent amenés à emprunter des sommes considérables sur place qu'ils s'engageaient à rembourser sur leurs revenus en Europe. Comment faciliter ce jeu financier sans courir trop de risques ?

## **Des banquiers au Moyen Age**

Les frères du Temple mirent au point toute une panoplie d'instruments financiers pratiques et sûrs, dont on peut dire qu'ils ne diffèrent guère dans les principes de ceux des banques modernes. Les commanderies de l'ordre se transformèrent tout d'abord en agences de banque de dépôt. Elles n'étaient d'ailleurs ni les seules ni les premières à jouer ce rôle. C'était souvent le cas des monastères, assez sûrs dans la mesure où les brigands hésitaient à violer des lieux du culte. Dans le cas des templiers, outre cette protection de principe, les déposants pouvaient compter sur une défense musclée de leurs biens. Ces moines étaient des soldats et c'était là une garantie supplémentaire appréciable pour le cas où l'autre n'aurait pas suffi. Ceci n'empêcha d'ailleurs pas le Temple de Londres d'être attaqué à deux reprises. En 1263, le jeune prince Édouard, désargenté, força les coffres du Temple et s'empara de



dix mille livres appartenant à des Londoniens et en 1307, Édouard II vola au Temple cinquante mille livres d'argent, de bijoux et de pierres précieuses.

Quoi qu'il en soit, et même si le roi d'Angleterre ne fut pas toujours honnête, les souverains de ce pays eurent suffisamment confiance dans la probité et la sûreté de l'ordre pour lui confier, comme ce fut aussi le cas en France, la garde du trésor royal. Un certain "Roger le Templier", précepteur au Temple de Londres, fut également aumônier du roi Henri II d'Angleterre et c'était lui qui répartissait comme bon lui entendait les aumônes royales entre les pauvres qui venaient quémander au palais.

Des templiers tels que Ugoccione de Vercelli et Giacomo de Montecuco furent aussi les conseillers financiers du pape.

Outre ces clients célèbres, nombreux étaient ceux qui utilisaient les services du Temple pour y déposer leurs richesses. L'argent de chaque déposant était enfermé dans une huche qui était parfois équipée de deux serrures avec une clé pour le client et une pour le trésorier.

On déposait aussi ses bijoux au Temple, ainsi que des objets précieux, voire des titres de rentes ou de propriété. Parfois, les dépôts servaient de caution à des emprunts sollicités par les particuliers. Les templiers pratiquaient en effet le prêt sur gages et le prêt hypothécaire. Ils jouaient aussi les notaires, conservant des actes et servant d'exécuteurs testamentaires.

Ils étaient également administrateurs de biens pour le compte d'autrui mais, dans ce cas, un frère distinct du trésorier était désigné. On ne mélangeait pas les genres.

Comme banquiers, ils tenaient les comptes courants de particuliers qui déposaient leur argent auprès d'eux, pouvaient le retirer, faire effectuer des règlements pour leur compte ou charger les templiers de recevoir des encaissements à leur profit. Régulièrement, il était procédé à un arrêté des comptes. On recommençait alors à partir du solde à nouveau issu du résultat de la période précédente. En général, sauf raison spéciale, l'ordre du Temple arrêtaient les comptes trois fois par an : à l'Ascension, à la Toussaint et à la Chandeleur.

En plus, les templiers tenaient pour leurs gros clients une comptabilité par nature d'opérations.

Jules Piquet (1) donne l'exemple des rubriques figurant dans les comptes remis à Blanche de Castille :

(1) Jules Piquet : *les Templiers : étude de leurs opérations financières*. Thèse de droit publiée chez Hachette en 1939.

Recettes :

- Remboursement de prêts consentis à divers particuliers et abbayes ;
- Provenant de l'exploitation du domaine douairier de la reine mère :
  - versements des prévôts,
  - versements des baillis,
  - Sous-total.
  - versements se rapportant aux particuliers.
- Recette provenant de l'exploitation du domaine de Crépy :
  - versement des impôts,
  - versement des baillis
  - Total.
- Un versement du roi.

Compte créditeur de la reine au Temple :

- + Total des recettes pour quatre mois,
- Total des dépenses pour quatre mois.
- = Total général et nouveau solde créditeur de la reine auprès du Temple.

Le chapitre des dépenses était moins divisé (prêts, dons, frais de l'hôtel de la reine). Le compte était suivi d'un état mentionnant les divers débiteurs de la reine mère. On y trouvait trace d'avances très importantes consenties à des monastères et des abbayes.

Au dos du document, le comptable avait aussi inscrit d'autres renseignements témoignant de son souci d'envoyer un extrait de compte explicite et évitant toute fausse interprétation ou erreur.

De plus, le rapprochement des deux comptabilités, — celle tenue pour le compte du client et celle de la commanderie —, constituait un embryon de comptabilité en partie double.

Il est certain que les templiers attachaient un intérêt tout particulier en France à l'arrêté des comptes des baillis, prévôts, maîtres des monnaies, etc., dans le cadre de la mission de gestion du trésor royal lorsque celle-ci leur était confiée. De même, ils apportaient un soin extrême aux comptes ouverts au nom du Saint-Siège pour lequel ils centralisaient le produit d'un certain nombre de redevances, notamment celles liées au financement des croisades.

## **Des financiers puissants et incontournables**

L'importance de certains trésoriers de l'ordre fut considérable. Ce fut le cas du frère Aymard, homme de confiance de Philippe-Auguste. On le vit administrer le trésor royal, veiller à la valeur des monnaies, présider les cessions de l'Échiquier de Normandie et figurer parmi les trois exécuteurs testamentaires de Philippe-Auguste. On doit citer également Jean de Milli, frère Gillon et bien d'autres. Il convient par ailleurs de signaler que lorsque le trésorier du Temple de Paris gérât le Trésor royal, il se retrouvait de



fait officier royal et, à ce titre, était admis au conseil du roi où se décidaient les mesures concernant les finances du royaume. C'est dire toute l'importance de ce rôle et le "lobby" financier que pouvait représenter à l'époque l'ordre du Temple.

Sur le plan technique, la gamme des instruments développés par l'ordre était fort vaste. Ainsi, Jules Piquet rappelle que :

*« Lorsque le Temple devait faire un paiement par le débit d'un compte, il exigeait une lettre émanant de son client ou au moins scellée de son sceau. Cet écrit était nécessaire pour éviter les conséquences juridiques d'un paiement fait en dehors de la volonté du titulaire du compte. »*

Sur ces "mandats" du Temple figuraient la date d'émission, la somme, le nom du bénéficiaire et celui du tireur avec son sceau ; autant dire l'ensemble des renseignements figurant sur nos chèques modernes. Et, effectivement, ces ordres écrits fonctionnaient comme des chèques. Ils étaient même endossables, comportant des mentions permettant le paiement à un tiers ou à un représentant. De plus, une formule de correspondance devait figurer sur l'ordre, indiquant le motif du paiement, de façon à permettre la comptabilisation par nature de l'opération.

En ce qui concernait les retraits, la faible quantité de monnaie en circulation, à l'époque, rendait les opérations délicates . Aussi, le Temple demandait-il à être prévenu quelque temps à l'avance pour les retraits importants.

Pour tout paiement, le trésorier du Temple exigeait un reçu tel que celui-ci :

*« Je, monsieur Regnault de Nantollet, chevalier, fais savoir à tous que j'ai eu et reçu du trésorier du Temple quatre livres et quatre sous parisis, du blé qui fut pris par la main Guet pour la reine de Navarre, desquelles quatre livres et quatre sous parisis dessus dit je me tiens à bien payé. En témoignage de ceci, j'ai mis en ces lettres mon sceau. Données à Paris, le lundi après les Brandons. »*

Chaque fois que cela était possible, les templiers préféraient ne pas transférer de monnaies sonnantes et trébuchantes et procédaient plutôt par des virements de compte à compte. En 1224, Henri III d'Angleterre devant verser quatorze mille marcs d'argent au comte de La Marche, le Temple procéda par un virement entre la maison de Londres et celle de La Rochelle.

Les templiers étaient véritablement les rois de la compensation évitant le maniement de fonds. Ainsi, le roi d'Angleterre avait prêté sept cent quatre-vingt marcs à des marchands florentins. La somme était remboursable au Temple de Londres à la Pentecôte 1261. En cas de retard, une pénalité de deux cents marcs était prévue. Par ailleurs, le roi d'Écosse, devait cinq cent cinquante marcs aux



mêmes marchands de Florence. Or, le roi d'Angleterre devait aussi de l'argent au roi d'Écosse, pour un montant de cinq cent cinquante marcs. Les templiers procédèrent à la compensation des dettes : celle du roi d'Écosse fut éteinte, mais il ne reçut rien et le roi d'Angleterre se vit verser deux cent trente marcs par les Florentins pour solde de tout compte.

Véritable banque de dépôts, le Temple consentait bien entendu des prêts. L'importance des dons, des redevances perçues, les produits des surplus commercialisés mettaient l'ordre à la tête d'une encaisse monétaire importante et d'énormes disponibilités financières. Une grande partie servait certes à la Terre Sainte, mais cela laissait encore de forts confortables reliquats. Ils étaient utilisés pour faciliter par des achats la politique terrienne du Temple ou pour consentir des prêts. Aux croisés tout d'abord, souvent à court d'argent sur place. A cet égard, le témoignage de Suger est éloquent. Il écrivait à Louis VII :

*« Nous ne pouvons pas imaginer comment nous aurions pu subsister dans ce pays sans l'assistance des templiers... Ils nous prêtèrent une somme considérable. Elle doit leur être rendue. Nous vous supplions de leur rembourser sans retard deux mille marcs d'argent. »*

Parfois, les actes de prêts passés avec le Temple comportaient des clauses particulières montrant à quel point les moines savaient se protéger contre toute perte. Ainsi, Pierre Desde de Saragosse et sa femme Élisabeth obtinrent un prêt de cinquante morabotins pour effectuer leur pèlerinage au Saint-Sépulcre en échange de leur héritage : maisons, terres, vignes et jardins. Ils laissaient aux templiers les revenus de ces biens durant leur absence. Ils devaient récupérer leur propriété lors du remboursement de leur dette mais déclaraient qu'en tout état de cause leur héritage serait au Temple après leur mort. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'ordre faisait une bonne affaire.

Juridiquement, toutes ces transactions posaient tout de même quelques problèmes aux templiers. En effet, l'Église interdisait aux chrétiens de pratiquer le taux à intérêt, laissant cette pratique aux usuriers juifs qui, passage obligatoire, en profitaient pour pratiquer des taux extrêmement élevés. Quelques ordonnances royales du début du XIII<sup>e</sup> siècle tentèrent de moraliser leurs pratiques en leur interdisant de réclamer plus de quarante-trois pour cent l'an. Les templiers avaient parfaitement perçu ce que la position de l'Église avait de gênante car le crédit est l'une des bases du commerce. D'ailleurs, l'Église n'était pas totalement dupe et même si le pape Grégoire le Grand avait pu affirmer qu'il était presque impossible de ne pas pécher lorsque l'on faisait profession d'acheter

et de vendre, les prélats préféraient en général fermer les yeux sur ce qui se passait. Ils ne dédaignaient pas toujours de s'acoquiner avec des marchands, pourvu que ce leur fût de quelque profit et protégeaient généralement les banquiers lombards dont les pratiques étaient fort peu différentes de celles des juifs. Cependant, ce qui pouvait être admis pour de simples fidèles était sans doute moins facile à accepter d'un ordre religieux. Or, pas question pour les financiers du Temple de prêter de l'argent et de prendre des risques sans que cela rapporte. Ils n'eurent heureusement guère de peine à trouver des solutions.

Il faut mettre à part un cas un peu particulier : les prêts au Trésor royal. Ils s'effectuaient réellement sans intérêts mais n'étaient pas pour autant sans présenter des avantages pour les templiers, en termes de notoriété et sur le plan du pouvoir économique et politique. Par exemple, l'ordre était en même temps dépositaire de la "livre", étalon pour les poids du royaume, ce qui était signe, aux yeux de tous, de la probité des moines-soldats et démontrait qu'on pouvait leur faire confiance.

Pour les autres cas, le taux faisait l'objet d'un camouflage. La somme à rembourser mentionnée dans le contrat pouvait être supérieure à celle réellement prêtée, ce qui permettait d'inclure l'intérêt sans le mentionner. Ceci impliquerait cependant que les trésoriers du Temple aient tenu une double comptabilité ou disposé de caisses noires.

En tout cas, les templiers s'entouraient d'un maximum de précautions : garanties diverses, notamment hypothécaires, cautions. Certaines de ces garanties pouvaient d'ailleurs prendre des formes curieuses. Par exemple, un morceau de la Vraie Croix servit de gage pour s'assurer du remboursement d'un prêt consenti à Baudouin II de Constantinople. Ils pratiquaient d'ailleurs largement le prêt à gage, ancêtre du Crédit municipal actuel plus connu sous le nom de "Ma Tante", où l'on peut porter "au clou" un objet et obtenir un prêt en échange, tout en espérant récupérer son bien plus tard.

Parfois, le Temple ne prêtait pas lui-même mais se portait caution pour quelqu'un. En tout cas, la probité de l'ordre était telle que même les infidèles n'hésitaient pas à recourir à sa garantie lorsqu'ils traitaient avec les Francs. C'est cette confiance dans l'honnêteté des templiers qui faisait qu'ils étaient souvent constitués séquestre. A l'occasion d'un litige, on déposait les sommes en jeu ou les biens dans les mains du Temple qui en prenait soin et les administrait jusqu'à ce que les choses soient réglées. Ce fut le cas pour la forteresse de Gisors qui était l'objet d'une querelle entre le roi d'Angleterre et le roi de France.



Tout ceci montre combien la gamme de produits et de services, comme l'on dit aujourd'hui, offerte par les templiers à leurs clients, était large. Et encore n'avons-nous pas évoqué leur rôle de gestionnaires pour compte d'autrui, de trésorier-payeur de rentes (abondamment provisionnées à l'avance), etc. Et à tout cela, il faut encore ajouter l'une de leurs missions les plus délicates : l'organisation de transferts de fonds. Les templiers évitaient autant que faire se pouvait d'avoir à y recourir en pratiquant la compensation à grande échelle entre leurs commanderies. Il n'empêche que les lieux où arrivaient le plus d'espèces n'étaient pas toujours ceux où les besoins de liquidités étaient les plus forts. Aussi, de temps à autre, était-il nécessaire d'alimenter en espèces sonnantes et trébuchantes telle ou telle commanderie, voire de vider les coffres trop remplis de telle autre. L'ordre avait une grande habitude de l'organisation de ces transferts de fonds qu'il savait fort bien protéger. Au point que le pape lui confiait souvent le soin de convoier en Terre Sainte le produit des taxes levées en faveur des croisades.

Lorsque la mission était particulièrement périlleuse, l'ordre faisait appel à de véritables commandos de spécialistes qu'il formait tout spécialement dans ce but. Ce fut le cas lorsqu'il fallut convoier des fonds envoyés par le roi d'Angleterre au comte de Toulouse, alors que le Languedoc était ravagé par les soudards de Simon de Montfort durant la croisade contre les Albigeois. Cette délicate mission fut confiée au templier Alain de Kancia qui s'en acquitta avec succès.

Néanmoins, chaque fois que possible, les templiers s'arrangeaient pour transmettre l'argent à distance sans avoir à transporter de monnaies. A cet effet, ils inventèrent la lettre de change qu'ils libellaient selon une monnaie de compte, sorte d'étalon, servant ensuite de référence de change pour les monnaies locales.

Autre façon de rapatrier des produits sans risques : la particularité du commerce avec la Terre Sainte. En effet, l'approvisionnement qui venait d'Occident et qui était vendu sur place aux croisés rapportait de l'argent aux templiers. Il servait partiellement à acheter des produits locaux mais pas en quantité suffisante pour équilibrer ce marché, loin s'en faut. Or, les croisés ayant besoin d'argent sur place, le Temple leur prêtait le produit de ces ventes et se faisait rembourser en Occident sur les produits des terres des croisés emprunteurs. Ainsi, les capitaux se rapatriaient d'eux-mêmes.

En tout cas, la place prise par l'ordre du Temple dans le monde bancaire de l'époque, fut rapidement essentielle, au point que



que même les banquiers italiens, pourtant jaloux de nature, passaient souvent par le Temple pour garantir leurs propres opérations.

Le moins que l'on puisse dire est qu'un monde sépare les "pauvres chevaliers du Christ" n'ayant soi-disant qu'un cheval pour deux, et ce rôle de financiers qu'ils jouèrent extrêmement rapidement. Un monde entre ces pauvres gardiens des routes de Terre Sainte et ces inventeurs ingénieux d'instruments financiers. Un monde entre la légende entretenue de leurs débuts et ces comptables, ces manieurs de capitaux, cette multinationale presque incroyable pour l'époque.



### III

## L'argent du Temple

#### Les navires du Temple

L'ordre, s'était donc organisé de façon à ne dépendre de personne et même de manière à ce que ce soient les autres qui ne puissent de passer de lui. Tout cela n'aurait cependant servi à rien si les templiers avaient été à la merci d'armateurs pour transporter marchandises et gens sur les mers. De plus, le transport maritime présentait un aspect stratégique important en raison du trafic intense que les croisades provoquaient entre l'Orient et l'Occident.

L'ordre du Temple ne pouvait pas se désintéresser de cet aspect. Il se fit donc armateur, assurant son indépendance sur les mers et pratiquant le transport d'hommes et de marchandises pour le compte de tiers. Il se dota d'une flotte capable de rivaliser avec celle de la République de Venise et tenta même de s'emparer du monopole du commerce en Méditerranée. Il n'y parvint pas, cependant, mais réussit à s'assurer une forte part du marché dans les secteurs les plus divers.

Outre les marchandises, une grande partie du trafic provenait du transport des pèlerins. A partir de la seule Marseille, les templiers en acheminaient trois à quatre mille par an. Avant de les



embarquer, ils les hébergeaient dans leurs maisons comme à Biot, Bari, Arles, Saint-Gilles, Brindisi, Marseille ou Barletta. A Toulon, ils avaient fait construire tout spécialement deux maisons dans le quartier de *la carriero del Templo*, à côté des remparts qui protégeaient la ville d'éventuels raids de barbaresques. Ils avaient même fait percer une petite porte spéciale dans la muraille pour circuler librement et discrètement.

Les pèlerins avaient confiance dans le Temple car, ainsi que le fait remarquer Demurger, non seulement les vaisseaux de l'ordre étaient escortés, mais ils n'avaient pas coutume de vendre leurs passagers comme esclaves aux musulmans, pratique malheureusement trop fréquente des Pisans et des Génois.

Certains noms des navires templiers nous ont été conservés : la *Rose du Temple*, la *Bénite*, la *Bonne aventure*, le *Faucon du Temple*. Il y en avait de toutes les tailles et de toutes les spécialités. Certains, les "huissiers", étaient tout spécialement équipés pour le transport des chevaux. Il fallait les construire de façon très particulière, en prenant bien soin aux jointures. Joinville écrivait à ce sujet :

« On fit ouvrir la porte du bateau et l'on mit dedans tous nos chevaux que nous devons mener outre-mer. Puis on referma la porte, on la boucha bien, comme on étoupe un tonneau, parce que, lorsque le navire est en mer, toute la porte se trouve dans l'eau. »

Durant le transport, les chevaux étaient entravés de telle façon qu'ils ne pouvaient pratiquement pas bouger. Quant à leur sortie du bateau, elle s'effectuait à peu près selon la technique des péniches de débarquement actuelles, permettant de s'approcher le plus près possible d'un rivage. Chaque navire huissier ne pouvait transporter qu'entre quarante et soixante chevaux. On imagine sans peine l'importance du trafic permanent nécessaire pour alimenter l'armée des croisés en montures.

Afin d'accompagner et de protéger ces nefs méridionales un peu pataudes, mais capables de transporter des volumes importants, ils avaient adapté, en Méditerranée, des vaisseaux plus rapides que ceux qui y croisaient habituellement.

## Les ports templiers

Pour assurer leur indépendance, les templiers tinrent à posséder des ports privés. Ce fut le cas à Monaco, Saint-Raphaël, Majorque, Collioure, et sans doute Martigues, Mèze sur le bassin de Thau qui n'était pas encore coupé de la mer, et Saint-Tropez. Vers la

Manche, il faut citer Saint-Valéry-en-Caux et Barfleur ainsi que Saint-Valéry-sur-Somme. En Bretagne, on peut aussi signaler le port templier de l'Ile-aux-Moines, particulièrement bien protégé puisque situé dans le golfe du Morbihan. Ils y embarquaient généralement des pèlerins en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces ports privés ne suffisaient cependant pas à éponger l'ensemble de leur trafic. Aussi entretenaient-ils de surcroît des appontements dans d'autres ports importants comme Toulon, Marseille, Hyères, Nice, Antibes, Villefranche, Beaulieu, Menton. Dans les ports provençaux, ils bénéficiaient de franchises accordées par le comte de Provence, ce qui n'était pas sans poser quelques problèmes. Les armateurs locaux, qui ne bénéficiaient généralement pas de privilèges semblables, trouvaient cette concurrence un tantinet déloyale. L'atmosphère était même carrément à la fronde dans certains cas. A Marseille, les autorités durent céder partiellement à la pression et limitèrent les droits des vaisseaux templiers au seul commerce réalisé avec la Terre Sainte et l'Espagne. Ceci est particulièrement intéressant car cela signifie que ces deux pôles importants du commerce méditerranéen étaient loin d'être les seuls à intéresser les templiers. En tout cas, considérant cette restriction comme inadmissible, les templiers, bientôt suivis des hospitaliers, abandonnèrent le port de Marseille pour ancrer leurs vaisseaux à Montpellier. Les Marseillais comprirent rapidement que ce détour de trafic leur coûtait plus cher qu'il ne leur rapportait. La clientèle du Temple était fidèle et prête à changer de port pour emprunter ou louer ses vaisseaux. Les Marseillais durent alors supplier pour voir revenir les deux ordres-soldats. Un accord finit pas être conclu, selon lequel deux fois par an un navire templier et un hospitalier partiraient de Marseille sans acquitter la moindre taxe. Fort intelligemment, l'ordre du Temple ne se servit pas de cette possibilité pour embarquer ses propres marchandises qu'il pouvait toujours charger dans d'autres ports lui appartenant, mais uniquement pour remplir ses cales de produits appartenant à des marchands marseillais. Voilà qui confirme, s'il en était besoin, que les templiers étaient des entrepreneurs particulièrement avisés et retors. Et comme ils étaient aussi des organisateurs-nés, ils contribuaient autant que faire se pouvait aux améliorations techniques et à la sûreté des ports. Ainsi, à Brindisi, leur doit-on la construction d'un phare.

### **Les mystères du port de La Rochelle**

Un port semble avoir tout particulièrement mérité les soins de l'ordre du Temple : La Rochelle. Pourquoi ? Certes, il s'agissait



d'un havre particulièrement bien protégé grâce à l'île de Ré et l'île d'Oléron. Entre les deux, un chenal qui porte toujours le nom que lui donnèrent les templiers : le Pertuis d'Antioche. Cela n'explique pas pour autant que six grandes routes templières aient abouti à La Rochelle et paraît assez fou lorsque l'on sait que ce port était censé ne servir aux templiers que pour assurer l'exportation des vins de Bordeaux vers l'Angleterre.

Dans *Les Mystères templiers*, Louis Charpentier décrit ces six voies templières :

« 1° La Rochelle-Saint-Vaast-La Hougue-Barfleur avec routes adjacentes vers la côte atlantique et la Bretagne.

2° La Rochelle-baie de la Somme par Le Mans, Dreux, Les Andelys, Gournay, Abbeville.

3° La Rochelle-les Ardennes, par Angers, la région parisienne et la Haute-Champagne.

4° La Rochelle-la Lorraine, par Parthenay, Chatellerault, Preuilly-en-Berry, Gien, Troyes : route doublée de Preuilly à la forêt d'Othe par Cosnes.

5° La Rochelle-Genève, par le Bas-Poitou, la Marche, le Mâconnais, avec dérivation de Saint-Pourçain-sur-Sioule vers Châlon et Besançon.

6° La Rochelle-Valence du Rhône par le Bas-Angoumois, Brive, le Cantal et le Puy, doublée d'une route joignant La Rochelle à Saint-Vallier par Limoges, Issoire et Saint-Étienne. »

De plus, il existait un véritable réseau de commanderies pour protéger La Rochelle et ceci sur un rayon d'environ cent cinquante kilomètres. On comptait une quarantaine de commanderies en protection rapprochée dans les Charentes. A moins de cinquante kilomètres, on trouvait Champgillon, Sènes, Sainte-Gemme, Bernay, Le Mung, Port-d'Envaux. Une vingtaine de kilomètres au-delà, on pourrait indiquer Saint-Maixent, La Barre et Clairin, Ensigne, Brêt, Beauvais-sur-Matha, Aumagne, Cherver, Richemont, Châteaubernard, Angles, Goux, Les Épaux, Villeneuve. Si l'on ajoute encore trente kilomètres, on trouve de nouveau une bonne quinzaine de commanderies. Soit ! On pourrait, sans doute, prendre bon nombre de lieux en France et trouver sur une même distance un environnement en commanderies tout aussi fourni, sans que cela doive nous mener à des conjectures bien aventureuses. Dans le cas de La Rochelle, il faut cependant ajouter que les templiers y avaient installé, sans raison apparente, une maison provinciale qui avait la haute main sur de nombreuses autres commanderies et établissements.

Il est exclu de donner à ce port une quelconque importance en relation avec l'Orient. Tout au plus peut-on penser qu'il s'agissait d'un relais pratique sur une route maritime conduisant de l'Angleterre à l'Espagne ou au Portugal. Encore ceci est-il loin



d'être évident, d'autres solutions paraissant beaucoup plus commodes. En effet, La Rochelle est trop au sud pour que les relations avec l'Angleterre soient très rapides et trop au nord pour celles avec le Portugal.

Jean de La Varende fut sans doute le premier à émettre une hypothèse pour tenter d'expliquer l'importance de ce port aux yeux des templiers, il écrivait (1) :

*« Les biens du Temple étaient d'argent. Les templiers avaient découvert l'Amérique, le Mexique et ses mines d'argent. »*

Hypothèse folle certes, d'autant que l'on ne peut trouver aucune preuve irréfutable allant dans ce sens. Cependant, elle mérite qu'on l'examine un peu plus attentivement. Pourquoi, à première vue, cette hypothèse ressemble-t-elle tant à un canular ? Le fait que l'Amérique ait été découverte bien plus tard par Christophe Colomb, et qui plus est par hasard puisqu'il cherchait à atteindre les Indes par l'ouest. Voire, car cette dernière affirmation est à ranger au rayon des impostures de l'Histoire. Christophe Colomb n'a rien découvert du tout et à son époque, cela faisait belle lurette que le continent américain était régulièrement visité.

## La découverte des Amériques

Sans même aborder l'histoire plus ou moins légendaire de saint-Brendan (2), il suffit de remonter aux Vikings pour trouver des navigateurs qui abordèrent les côtes américaines. Ils donnèrent au pays le nom de "Wineland" et créèrent même des établissements le long des côtes de l'Amérique du nord. Il ne s'agit nullement d'une légende puisque ces installations ont été retrouvées et examinées par des archéologues.

Il convient aussi d'évoquer les Basques qui allaient depuis bien longtemps pêcher aux alentours de Terre-Neuve et dans l'estuaire du Saint-Laurent. A chaque fois, leur campagne de pêche durait plusieurs mois et ils avaient installé sur place des sortes de camps de base où ils préparaient le poisson pour le conserver (3).

Pour ceux qui ne seraient toujours pas convaincus, citons les cartes de Piri Reis, bien antérieures à Colomb, retrouvées depuis et qui représentaient assez parfaitement les côtes américaines.

Simplement, ceux qui faisaient de telles découvertes, n'ayant

(1) Jean de La Varende : *les Gentilshommes* (Dominique Wapler éditeur).

(2) A propos de saint Brendan, il faut noter que saint Malo, qui l'aurait accompagné dans son voyage, finit par se réfugier à l'île d'Aix, juste au sud de La Rochelle.

(3) Cf Michel Lamy : *Histoire secrète du Pays Basque* (Albin Michel).

pas comme Colomb une mission à remplir, n'allaient pas le crier sur les toits. Il préféraient garder le secret et exploiter éventuellement les lieux sans que personne ne vienne leur faire concurrence, plutôt que de tout sacrifier à la gloire.

Pour Jacques de Mahieu (1), c'est évident, les templiers connaissaient l'existence du continent américain. Ils se rendaient au Mexique et, dans ce but, embarquaient à La Rochelle. C'était aussi l'avis de Louis Charpentier qui expliquait ainsi l'importance de ce port. Il reste donc à les suivre pour examiner sinon les preuves, du moins les indices susceptibles d'étayer leur thèse.

Jacques de Mahieu rapporte que Motecuhzoma II Xocoyotzin, plus connu sous le nom de Montezuma, "l'Empereur à la barbe blonde", s'adressa ainsi à Hernàn Cortés après la conquête de son pays par les Espagnols :

*« Je vous considère comme des parents : car d'après ce que dit mon père, qui l'avait entendu du sien, nos prédécesseurs, dont je descends, n'étaient pas des naturels de cette terre, mais des nouveaux venus, lesquels arrivèrent avec un grand seigneur qui, peu après, retourna dans son pays : de longues années plus tard, il revint les chercher : mais ils ne voulurent pas s'en aller car ils s'étaient installés ici et avaient déjà des enfants et des femmes et une grande autorité dans le pays. Lui s'en retourna fort mécontent d'eux et leur dit qu'il enverrait ses fils les gouverner et leur assurer la paix et la justice, et les anciennes lois et la religion de leurs ancêtres. C'est la raison pour laquelle nous avons toujours espéré et cru que ceux de là-bas viendraient nous dominer et nous commander et je pense que c'est vous, étant donné d'où vous venez. »*

L'exactitude de cette tirade est sujette à caution. Il n'empêche que les envahisseurs espagnols furent d'abord accueillis à bras ouverts. Les indigènes attendaient effectivement le retour d'hommes blancs, barbus, portant des armures et montés sur des chevaux, venus sur des vaisseaux ressemblant plus ou moins à ceux des Espagnols.

## **Des templiers en Amérique : des preuves ?**

En fait, de tels propos pourraient tout aussi bien se rapporter aux Vikings qu'aux chevaliers du Temple. C'est d'ailleurs ce que pense Jacques de Mahieu. Il voit dans ce chef venu d'ailleurs un Jarl Viking sans doute nommé Ullman. Ceci a en tout cas l'avantage de rappeler que les routes de l'Amérique étaient plus connues qu'on ne l'enseigne dans nos écoles. L'hypothèse viking n'empêche d'ailleurs pas la venue plus tardive des templiers. D'autant

(1) Jacques de Mahieu : *les Templiers en Amérique* (Robert Laffont, 1981).



qu'il existe un curieux document à ce sujet : la chronique de Francisco de San Anton Munon Chimalpahin Cuanhtlehnantzin, descendant des princes de Chalco, ayant embrassé la religion chrétienne. Il écrivit l'histoire de son peuple, un groupe ethnique assez particulier : les Monohualques Teotlixques Tlacoachcalques que l'on désigne souvent sous le nom générique de Chalques.

Les gens de ce peuple, lorsqu'ils s'installèrent au Mexique, venaient de l'autre côté de la Grande-Mer, c'est-à-dire l'Océan Atlantique. Ils disaient avoir navigué sur des "coquillages", terme qu'il faudrait rapprocher de celui des "coques" de nos navires. Ils étaient "étrangers à ce pays, envoyés de Dieu et militaires". Voilà une définition qui correspondrait bien à celle de moines-soldats. L'hypothèse vaut d'être examinée.

Ces hommes se donnaient également un autre nom, celui de Tecpantlaques. Or Tecpan signifie Temple, palais. Ils auraient donc été les "gens du Temple". Toutefois il semble étonnant qu'ils n'aient pas conservé la langue de leurs ancêtres, sauf s'ils étaient en très petit nombre et s'ils se sont fondus dans un peuple préexistant, devenant simplement sa caste dirigeante. L'appellation troublante de "gens du Temple" peut également vouloir dire, tout simplement qu'il s'agissait d'un peuple très religieux,

L'américaniste Munoz Camargo, dans son *Histoire de Tlaxcala*, considère comme certain que ces hommes n'étaient autres que des membres de l'*Ordo Pauperum Commilitonum Christi Templique Salomonici* ou, si l'on préfère, l'ordre du Temple. L'organisation sociale des élites de ce peuple lui semble en effet parfaitement correspondre à celle de la hiérarchie des chevaliers du Temple (1).

Si l'on en croit Chimalpahin, les templiers, — si c'est bien eux —, seraient arrivés au Mexique à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui n'aurait pas pu donner à La Rochelle une importance considérable pendant longtemps : une trentaine d'années tout au plus. Toujours selon les mêmes sources, les templiers auraient tout d'abord exploré la région du Saint-Laurent et Terre-Neuve.

Tout cela pourrait expliquer pourquoi les Mexicains, et particulièrement les Chalques, attendaient le retour d'hommes barbus devant les gouverner et provenant d'au-delà la Grande-Mer où se lève le soleil.

Jacques de Mahieu pense par ailleurs avoir trouvé des traces de la présence templière en Amérique dans un certain nombre de symboles.

D'abord, les hommes de Pizarre s'étonnèrent de trouver des croix dressées au Pérou. Mais la croix est un symbole si courant de

(1) Munoz Camargo : *Histoire de Tlaxcala* (Mexico, 1892).



par le monde, en dehors même de la religion chrétienne, même si la croix à branches inégales n'est pas la plus répandue. Élément plus intéressant : on trouve au Mexique de nombreuses croix pat-tées semblables à celles de l'ordre du Temple. On en découvre jus-que sur le bouclier de Quetzalcoatl, sur des vases, des pectoraux de bronze. Elles sont fréquentes également en Bolivie, en Colom-bie et au Pérou. Jacques de Mahieu décrit aussi des croix sembla-bles à des "croix cathares" (si tant est que cette expression ait un sens), et signale la présence de "sceaux de Salomon" au Paraguay.

Tout cela ne saurait être probant, pas plus que la présence de quelques mots ressemblant au français au sein des langues précolombiennes.

Pour Jacques de Mahieu, il ne fait aucun doute que les tem-pliers chargeaient dans le golfe de Santos et dans le port de Par-naíba des lingots d'argent qui leur auraient permis de battre mon-naie et de financer la construction des cathédrales. Toujours selon le même auteur, en échange de l'argent qui donna son nom au rio de la Plata, les templiers auraient fourni... des conseils, leur technologie, leurs techniques. Pour Jacques de Mahieu :

*« Ce n'est pas là une simple supposition. Nous avons vu d'ailleurs que l'édifice principal de Tiahuanacu, que les indigènes appellent Kalasasaya et qui n'était pas terminé, en 1290, lors de la prise de la ville par les Araucans de Kari, était une église chrétienne dont feu le Pr Hector Greslebin put, en reproduisant en plâtre, à échelle réduite, les ruines actuelles et les blocs de pierre travaillée qui se trouvent à un kilomètre, sur ce qui consti-tuait un chantier, dresser la maquette. Plus encore, la statue de deux mètres de haut que les Indiens appellent El Fraile, "Le Moine", est la copie exacte, style à part, de celle de l'un des apôtres du portail gothique d'Amiens : même livre à fermeture métallique dans la main gauche, même rameau à "manche" cylindrique dans la droite, mêmes proportions du visage ».*

Il note aussi l'existence, au même endroit, d'une frise représen-tant pratiquement l'Adoration de l'Agneau, telle qu'on la voit au tympan de la cathédrale d'Amiens.

*« Le motif central répond dans ses moindres détails à la description apo-calyptique de l'Agneau. Les quarante-huit figures des trois rangées supé-rieures représentent, avec leurs attributs respectifs, les douze apôtres, les douze prophètes mineurs et les vingt-quatre vieillards porteurs de cithares et de coupes d'or, tels que les décrit saint Jean. Sur la rangée inférieure, on voit deux anges en train de jouer de la trompette, instrument inconnu dans l'Amérique précolombienne. »*

De même, on retrouve sur un bouclier mexicain un cœur iden-tique à celui gravé par les dignitaires templiers enfermés dans le donjon du Coudray à Chinon.

Mais sont-ce là des preuves ? Non, tout juste des indices encore très insuffisants, même si certains sont troublants. Après tout, les

preuves peuvent aussi bien être recherchées en Occident que sur le continent américain.

Certains évoquent à ce propos de curieuses sculptures figurant au grand tympan de la basilique Sainte-Madeleine de Vézelay qui date du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. On voit un homme, un enfant et une femme aux oreilles immenses. L'homme porte des plumes qui le rapprochent des guerriers mexicains et Jacques de Mahieu croit discerner sur la tête un casque viking. La femme a le torse nu et une jupe longue. Il s'agirait donc de la représentation d'une famille d'Incas aux oreilles distendues par des anneaux. En fait, ces oreilles démesurées sont sans doute là pour représenter la curiosité.

De même, si certains voient dans un sceau secret du Temple la représentation d'un Indien avec un arc, c'est sans doute qu'ils l'ont mal regardé ou ont omis de reconnaître dans ce sceau la reproduction gnostique de l'abraxas qui ne semble pas avoir de rapport avec les Amériques. Alors, les templiers ont-ils fait représenter des Indiens au tympan de Vézelay ? Il est vrai que, pas très loin de là, à "Island", à sept kilomètres d'Avalon, on a mis au jour une sculpture représentant un homme dont les traits rappellent ceux des Indiens. Cette sculpture appartenait à la chapelle de la commanderie templière dite de "Saulce-d'Island". Elle est de plus très proche d'autres représentations existant à la commanderie de Salers.

Alors, à chacun de se faire une idée.

## **La croix du Temple sur les caravelles**

Plus intéressant, l'héritage du Temple milite dans le sens d'une présence templière Outre-Atlantique. En effet, après la disparition de l'ordre, les templiers d'Espagne et du Portugal se rassemblèrent dans d'autres ordres religieux, certains ayant même été créés pour la circonstance afin de leur servir de refuge et, d'une certaine façon, de leur donner l'occasion de poursuivre leur œuvre.

Un grand nombre d'entre eux se retrouvèrent ainsi dans l'ordre de Calatrava en Espagne. La création de celui-ci, quoique plus ancienne que la chute du Temple, n'est pas sans rapport avec lui. En 1147, le roi de Castille s'était emparé de la forteresse de Calatrava. Il en avait confié la garde aux templiers. Ceux-ci, ne disposant pas, eu égard à tous les autres points qu'ils tenaient, d'un nombre suffisant d'hommes à affecter à la garde de cette place très exposée, avaient dû renoncer. Un ordre spécial avait alors été créé dans ce but sans que l'on sache que plus tard il recueillerait



les moines-soldats désormais orphelins du Temple. En Aragon, le même but fut assigné à l'ordre de Montesa.

Au Portugal, c'est l'ordre du Christ qui joua essentiellement ce rôle. Il fut créé pour la circonstance en 1320. Il reçut en son sein, non seulement la plupart des templiers portugais mais aussi beaucoup de Français qui, ayant échappé à la rafle de Philippe le Bel, avaient réussi à rejoindre la forteresse templière de Tomar. Le royaume portugais fut pour eux un asile absolument sûr. Il faut dire qu'il devait beaucoup aux templiers et spécialement à l'un d'entre eux dont la figure était devenue quasi-légendaire. Il s'agissait d'un prieur provincial de l'ordre, Galdim Païs, qui avait mené la reconquête de Santarem et de Lisbonne sur les musulmans. En récompense, le roi Alphonse-Henri avait offert à l'ordre le lieu de Tomar pour y fonder une forteresse autour de laquelle s'étaient créées une dizaine de commanderies. On leur avait également donné un port sur l'Atlantique, à Serra del Rei. Après l'abolition du Temple, Tomar devint le siège de l'ordre du Christ et tous les navires templiers de Méditerranée qui n'avaient pas été saisis vinrent se réfugier dans le port de Serra del Rei. Les chevaliers du Christ jurèrent de ne jamais rien faire "publiquement ou secrètement" qui fut de nature à nuire au Portugal, à son roi et à sa famille. Ils adoptèrent la même règle que celle des chevaliers de Calatrava et l'habit qui leur fut donné était identique à celui du Temple : manteau blanc et croix pattée rouge. Seule une petite croix blanche inscrite à l'intérieur de la croix de gueules, venait marquer une différence. De plus, les dignitaires de l'ordre du Temple conservèrent leur rang dans les nouvelles structures.

Avant de partir rechercher la route des Indes par l'ouest, Christophe Colomb consulta les archives de l'ordre de Calatrava. Certains auteurs l'accusent même d'être carrément allé voler des documents au Portugal. Après quoi, il mena une expédition, cinglant vers les Amériques à la tête de trois caravelles qui portaient sur leurs voiles la croix pattée du Temple. Était-ce une façon de se faire reconnaître de loin en arrivant ? De montrer "patte blanche" pour être bien accueilli ? Notons pour la petite histoire qu'en 1919, des officiers américains achetèrent le porche de la chapelle Saint-Jacques à Beaune. Ils le firent démonter et transporter pour l'installer au musée de Boston aux États-Unis. Or, la chapelle Saint-Jacques était l'ancienne église de la commanderie templière de Beaune et les soldats en question appartenaient à la secte des Chevaliers de Colomb qui prétendaient se rattacher à l'ancien ordre du Temple. Quant à Salvador de Madariaga, biographe de Christophe Colomb, il pensait que le but secret de la conquête des



Amériques était d'y trouver suffisamment de métaux précieux pour avoir de quoi subventionner la reconstruction du Temple de Salomon à Jérusalem.

Les navires portugais qui se lancèrent à la conquête de terres inconnues arboraient, coïncidence troublante, le pavillon de l'ordre du Christ, celui des templiers réfugiés. C'est donc sous le signe du Temple que s'effectua l'épopée des grands découvreurs de terres. C'est bien le pavillon des templiers qui ornait le vaisseau de Vasco de Gama.

Il faut aussi se souvenir du nom que se donnaient parfois les artisans compagnons du Devoir de Liberté, descendants des "Enfants de Salomon" protégés des templiers. Entre eux, ils avaient coutume de se traiter d'Indiens et l'une de leurs chansons traditionnelles évoquait "la Rochelle des Amériques vers la Jérusalem du Temple".

Autre pièce à verser au dossier, la carte d'Opicinus de Canestrus, datée de 1335-1337. Jeanne Franchet en a examiné les figures. On y discerne un vieillard barbu qui pourrait être le Grand Maître du Temple et qui serre l'abacus, bâton de commandement, dans sa main gauche. Le vieillard tient une colombe dans l'autre main et l'on peut lire tout à côté le nom de la vallée de la fin des temps : Josaphat. L'œil de la colombe se trouve à l'emplacement de Chypre, lieu qui était devenu le centre oriental du Temple après la perte de la Terre Sainte. On distingue également l'image du lion britannique auprès duquel apparaissent des lettres évoquant Rocela : La Rochelle. N'oublions pas qu'Aliénor d'Aquitaine avait donné des terres dans cette région aux templiers, alors qu'elle était reine de France, et qu'elle confirma ces donations lorsqu'elle fut reine d'Angleterre. Sur la carte, on peut aussi distinguer l'inscription *apage indicu*. Selon Jeanne Franchet, il faut y voir une allusion à un voyage lointain au pays des Indiens, *apage* signifiant *loin d'ici* et *indicus* voulant dire *indien* (1).

## Le trafic des métaux précieux

Selon ceux qui pensent que les templiers se sont rendus en Amérique, les moines-chevaliers rapportèrent de ces voyages des cargaisons complètes de métaux rares, essentiellement l'argent, si courant au Mexique. Il est de fait que les templiers semblent avoir possédé des quantités considérables de métaux précieux et sans doute plus d'argent que d'or. Ce métal était très rare en Europe.

(1) Jeanne Franchet : *Voyage des templiers* (in revue Atlantis, numéro 344, mai-juin 1986).

Doit-on penser que l'ordre se le procurait outre-Atlantique ? A l'époque, l'émission de monnaie nouvelle passait souvent par une moindre quantité de métal précieux dans la composition des pièces : une dépréciation monétaire qui correspondait à une dévaluation déguisée. Cela était dû non seulement au manque de liquidité des rois mais aussi à la rareté des métaux précieux.

En 1294, en raison de cette pénurie, une ordonnance fut prise, interdisant l'exportation de l'argent et obligeant tous les sujets en possession d'une vaisselle d'or ou d'argent à la remettre aux ateliers monétaires du royaume de France. On imagine aisément tout l'intérêt que les templiers auraient pu avoir à aller chercher ce métal en Amérique. Les monnaies d'argent en circulation étaient encore plus rares que celles d'or et une bonne partie remontaient à l'empire romain ou avaient été refondues à partir de ces pièces antiques. Or, en Europe, il n'y avait aucune mine d'argent en exploitation, les gisements de Russie et d'Allemagne n'étaient pas encore connus.

Les templiers ont bien sûr exploité des mines par eux-mêmes. Ainsi, dans le Razès, au sud de Carcassonne, près de Rennes-le-Château, ils firent venir des ouvriers allemands pour exploiter la mine d'or de Blanchefort. En fait, dans ce cas précis, il s'agissait peut-être moins d'exploiter des filons déjà travaillés par les Romains que de récupérer un dépôt en métal précieux qui aurait pu être caché dans la mine. En effet, les ouvriers allemands (donc discrets puisque ne parlant pas la langue locale) étaient tous des fondeurs et non des mineurs (1).

L'extrême rareté de l'argent est certaine en ce qui concerne cette période et pourtant, durant le laps de temps où vécut le Temple, des pièces d'argent se mirent à circuler, sans explication apparente. Or, ce métal était également fort rare en Orient. D'où provenait-il ? Qui le rapportait ? Qui en faisait le commerce ? Ce qui est sûr, c'est que les templiers n'en manquaient pas. A leur retour de Terre Sainte, ils en rapatrièrent dix charges de mulets, c'est-à-dire environ cinq cents kilos.

La clé de l'énigme, c'est peut-être plus tard dans le temps qu'il faut aller la chercher : à l'époque de Charles VII, durant la Guerre de Cent Ans. Et le personnage qui détint cette clé fut Jacques Cœur.

## **Ressemblances entre Jacques Cœur et les templiers**

Jacques Cœur fut, comme les templiers, un financier, un propriétaire terrien, un commerçant, un armateur, un exportateur,

(1) Cf Abbé M.-R. Mazières : *les Templiers du Bézu* (Philippe Schrauben, éditeur).



un exploitant de mines. Comme eux il fut abattu lorsqu'il devint trop puissant.

Il commença comme marchand à Bourges, dans le secteur de la pelleterie et de la draperie. Il sut acheter des peaux à des prix intéressants, les apprêter, les vendre. Ainsi, commença-t-il à faire fortune et put-il acquérir par adjudication le droit de frappe des monnaies royales à l'atelier monétaire de Bourges. Sa première expérience en la matière aurait pu lui coûter cher car il fut plus ou moins impliqué dans une affaire de fraude. Cela ne l'empêcha pas, par la suite, de prendre à ferme l'atelier monétaire de la capitale, en 1436. Il fut aussi banquier et pratiqua le change des monnaies, les prêts, etc., tout comme les templiers.

Tout ceci devait mener Jacques Cœur à être argentier du roi, mais aussi commissaire royal auprès des États du Languedoc, auprès des États d'Auvergne, membre de la Commission royale de la draperie, commissaire du roi chargé de l'installation du Parlement de Toulouse, visiteur général des gabelles, sans parler des nombreuses et importantes missions diplomatiques qui lui furent confiées.

Jacques Cœur s'intéressa au commerce vers l'Orient. Au mois de mai 1432, il s'embarqua dans l'intention de procéder à une étude de marché en Orient. Il s'aboucha avec un marchand narbonnais nommé Jean Vidal et prit place sur la *galée de Narbonne*. Le trajet aller se passa bien et sans doute Jacques Cœur fit-il des affaires, mais au retour, le vaisseau coula. Les passagers furent à la fois sauvés et capturés par des marins de Calvi qui finirent de les dépouiller en leur volant tout ce qui n'avait pas été perdu dans le naufrage. Il existait, à l'époque, des systèmes d'assurances et Jacques Cœur fut partiellement dédommagé. Expérience non couronnée de succès, mais tout de même riche d'enseignement pour notre financier car, à Damas, il avait jaugé les possibilités que pouvait offrir un commerce bien organisé avec l'Orient.

Il avait pu se rendre compte que la vente des textiles et des fourrures dans les pays du Levant, lui permettrait de rapporter en retour de la soie tissée de fils d'or, des épices, etc., et que tout cela devrait être d'un bon rapport.

Alors Jacques Cœur organisa ses comptoirs occidentaux et monta son "entreprise" sous forme de holding chapeautant diverses compagnies, hiérarchisées, dirigées de main de maître. Périodiquement, il opéra des concentrations horizontales et verticales destinées à accroître l'efficacité de son empire commercial et, parfois, à éliminer la concurrence. Il possédait des comptoirs un peu partout en France mais pour arriver à organiser son commerce



international, il en arriva à la même conclusion que les templiers : il lui fallait une flotte qui n'appartînt qu'à lui.

Il utilisa bien sûr les ports de Marseille et de Collioure, qui avaient déjà servi aux templiers, mais il se dit que pour bénéficier d'un maximum d'avantages, mieux valait s'affirmer dans un port moins fréquenté, moins important, mais pouvant le devenir. Ainsi, obtiendrait-il des franchises et des avantages plus substantiels.

Il choisit Montpellier. Ce port bénéficiait de plusieurs atouts : une juridiction particulière sur le plan économique, rapide et efficace pour le commerce, mais aussi l'inestimable autorisation de commercer avec les Sarrasins à la seule condition que cela ne portât pas sur des matières stratégiques comme les armes, le fer et le bois, dont les infidèles auraient pu se servir contre les chrétiens. Le port de la ville se trouvait à Lattes. Il était un peu envasé et Jacques Cœur fit exécuter des travaux permettant d'assurer durablement un chenal large de quatre à six mètres et profond de un mètre vingt-cinq. Le financier pouvait ainsi embarquer ses marchandises et les convoier jusqu'à Aigues-Mortes où ses vaisseaux de haute-mer attendaient leur cargaison. Il y avait là la galée *Saint-Michel*, la *Notre-Dame-Saint-Denis*, la *Notre-Dame-Saint-Michel*, la *Notre-Dame-Saint-Jacques*, *La Rose*, le *Navire de France* et la *Notre-Dame-Sainte-Madeleine*. Ces vaisseaux se répartissaient entre les ports où Jacques Cœur avait des appontements et ils y disaient, par leurs noms, sa dévotion à la Vierge.

A partir de 1445-1446, il put organiser son négoce avec l'Orient. Commerce fructueux et payant, mais aussi occasion de nouer de véritables relations dans les pays du Levant, ce qui devait l'amener à se voir confier des missions diplomatiques d'importance. Lors de son procès, cependant, l'Orient devait peser lourd dans les accusations. D'abord une histoire d'esclave chrétien évadé que Jacques Cœur aurait remis aux Infidèles dans le cadre de ses bonnes relations avec eux, et surtout un trafic d'armes avec les musulmans. L'argentier ne nia pas vraiment mais prétexta un accord tacite avec Charles VII et une dispense pontificale.

## Jacques Cœur et le trafic de l'argent

L'accusation la plus grave portait sur l'exportation vers l'Orient de grandes quantités d'argent malgré les interdictions. Ceci était passible de la peine capitale. L'argentier s'était rendu compte que ce métal était encore plus rare en Orient qu'en Occident et qu'il y était fort prisé. En revanche, l'or y était relativement plus

abondant qu'en Europe. On pouvait donc réaliser de gros bénéfices en exportant de l'argent vers l'Orient et en rapportant de l'or en échange. L'argent s'y payait beaucoup plus cher qu'en Occident et l'or n'y coûtait que moitié prix (1).

Seulement, pour exporter de l'argent, encore fallait-il en avoir. Jacques Cœur se mit donc en tête d'exploiter des mines. Il acquit la concession de mines de plomb argentifère à Pampailly, dans la vallée de la Brévanne, près de Lyon. Il en obtint les droits d'exploitation sans difficulté car elles étaient à l'abandon.

Jacques Cœur fit creuser des galeries s'enfonçant jusqu'à deux cent cinquante mètres de fond puis s'étendant latéralement sur cinq cents mètres pour certaines d'entre elles. Il fit tout remettre en état, installa un système d'aération avec cheminées, et des galeries de drainage pour évacuer l'eau. Il donna à son personnel une sorte de convention collective qui organisait le travail mais aussi un certain nombre d'avantages sociaux. Il fit planter du blé et exploiter une vigne près de la mine pour faciliter la subsistance des mineurs. Il veilla à ce que ces hommes fussent bien nourris, bien logés, bien soignés et un prêtre était chargé de venir dire la messe tous les dimanches.

Ces mines étaient situées à une trentaine de kilomètres de Lyon mais il en possédait encore d'autres à Saint-Pierre-la-Palud et Chissien, ainsi que dans le Beaujolais à Joux-sur-Tarare.

Voilà donc la provenance de cet argent que Jacques Cœur exportait vers l'Orient, sauf que... la galène argentifère de ces mines était d'une teneur en métal très inférieure au seuil de rentabilité de l'époque. Et cela, nous en sommes absolument sûrs. En effet, à la suite du procès de Jacques Cœur, Dauvet fut chargé d'évaluer et d'expertiser les biens de l'argentier. Homme d'une grande intégrité, fort scrupuleux et méthodique, Dauvet fit son travail avec une conscience professionnelle remarquable.

N'étant pas lui-même un spécialiste des mines, il n'hésita pas à faire venir des techniciens allemands pour procéder à l'expertise des gisements appartenant à Jacques Cœur. Le verdict fut sans appel : l'exploitation des mines de Jacques Cœur était déficitaire et il ne pouvait en être autrement. Cela était vrai même si l'on prenait en compte le trafic avec le Levant car, de surcroît, les quantités produites étaient extrêmement faibles. Cependant, à tout hasard, et songeant que Jacques Cœur avait dû y trouver intérêt

(1) Lors de son procès, attaqué sur le problème de l'exportation d'argent, Jacques Cœur chercha à se défendre : « *Dit qu'il y a prouffit a porter argent blanc en Syrie, car quant il vault six escus par deca, il en vault sept par dela (...) qu'il monstrera bien que pour ung marc d'argent, a fait venir ung marc d'or au royaume* ».



d'une façon ou d'une autre, on reprit l'exploitation des mines. Ce fut une catastrophe et très rapidement, on dut arrêter les frais. Les mines de Pampailly étaient tout juste capables de fournir deux cent dix kilos d'argent par an et l'on était très loin de couvrir les frais de production.

Alors ? Il y a loin entre la réalité et les bruits qui couraient à l'époque et qui faisaient de ces mines la source mirifique de la fortune de l'argentier, légende que lui-même entretenait. Il laissait même accroire que lui appartenait "le gouvernement et l'administration de toutes les mines d'or et d'argent de ce royaume" alors que cela était faux. Il lui fallait bien expliquer la provenance de ces quantités assez considérables de métal qui transitaient sur ses navires.

Jacques Cœur tenait beaucoup à ce que l'on crût que ses mines étaient très productives, au point de continuer à les exploiter et à y investir, en l'absence de toute rentabilité. Lorsque l'on sait la façon expéditive, et sans état d'âme, dont il se débarrassait des filiales qui ne fournissaient pas des résultats suffisants, on est bien obligé de se poser des questions sur son attitude concernant ces mines. On peut légitimement se demander si elles ne lui servaient pas tout simplement de couverture justifiant ses transports d'argent. Mais alors, si tel était le cas, d'où venait donc l'argent de Jacques Cœur ? D'où provenait ce métal dont il faisait un si fructueux commerce ? D'Amérique ? Certains de ses vaisseaux cinglaient-ils à travers l'Atlantique dans le sillage de ceux du Temple ? Est-ce pour cela que Jacques Cœur installa des bâtiments dans le port de La Rochelle ? Rien ne permet de l'affirmer, mais il est permis de rêver.

## Jacques Cœur, les templiers et l'alchimie

Une autre hypothèse a été émise à propos de Jacques Cœur, qui permettrait d'expliquer les quantités de métal qu'il manipula. Il s'agit de l'alchimie, cet art qui permet de transformer des métaux vils en argent et en or. Nous ne nous étendrons pas sur le symbolisme alchimique des hôtels bâtis par Jacques Cœur. Il est incontestable et prouve pour le moins l'intérêt que l'argentier portait à cette étrange science.

A propos de Jacques Cœur, Petrus Borel écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises* :

« Plusieurs ont estimé qu'il avait la pierre philosophale et que tous ces commerces qu'il avait sur la mer, ces galères et les monnaies qu'il



*gouvernait, n'étaient que des prétextes pour se cacher, afin de n'être pas soupçonné, et ce bruit a été fort répandu, comme l'a remarqué Lacroix du Maine en sa bibliothèque. »*

D'ailleurs, Jacques Cœur ne s'est pas contenté de donner un sens alchimique à la décoration de ses bâtiments, il a aussi rédigé des écrits alchimiques. Un "livre entier manuscrit" de sa main aurait appartenu à M. de Rudavel, conseiller à Montpellier, mais il a disparu et n'a jamais pu être retrouvé. On a aussi parlé d'une amitié entre Jacques Cœur et Raymond Lulle qui avait la réputation d'être alchimiste. Malheureusement, l'argentier est né près d'un siècle après la mort du docteur illuminé.

La visite de Jacques Cœur à Damas, ville reliée à l'histoire de la Rose-Croix et capitale des alchimistes arabes, est plus intéressante. Quelle quête l'emmenait là-bas ? Dans une de ses lettres, Jacques Cœur disait :

*« Je scay bien que la conquête du Saint Graal ne se puet faire sans moy. »*

Et l'on trouve à la porte centrale de son hôtel un vase alchimique sans col avec un cœur orné d'une coquille et surmonté d'une croix templière. Dans le cas des templiers, gardiens du Graal selon Wolfram, on a aussi parlé d'alchimie. Roger Facon nous fait remarquer (1) :

*« Le prince des marchands eut voulu nous indiquer que sa quête de l'hermétisme lui avait fait emprunter la voie humide (coquille), avant d'être reçu dans la société fermée (matras lute) du Temple (croix pattée) qu'il ne s'y serait point pris autrement. »*

La croix pattée figure également sur la cheminée de la chambre de Jacques Cœur.

Toujours est-il qu'après son procès, ayant réussi à s'enfuir, Jacques Cœur fut protégé par le pape. Le souverain-pontife lui confia même le soin — ou presque —, de mener une croisade. En fait, c'est surtout l'organisation et le commandement des navires qui lui furent remis, le véritable commandement restant dans les mains de l'archevêque de Tarragone. L'argentier ne put finir le voyage. Il s'arrêta à l'île de Chio pour y mourir en 1456.

Que de points communs entre Jacques Cœur et le Temple, le plus important étant sans doute celui avec lequel on s'acharna contre ces financiers de génie, comme on le fera encore plus tard avec Nicolas Fouquet.

(1) Roger Facon et Jean-Marie Parent : *Gilles de Rais et Jacques Cœur, la conspiration des innocents* (Robert Laffont).



## TROISIÈME PARTIE

### Les mystères spirituels de l'ordre





# I

## Les templiers hérétiques

### Les accusations d'hérésie

Nous reviendrons plus tard sur le déroulement du procès, mais il nous faut analyser dès maintenant l'une des accusations les plus terribles portées contre l'ordre du Temple : celle d'hérésie.

Philippe le Bel avait rédigé lui-même un réquisitoire qui devait par la suite être lu dans toutes les églises du royaume afin d'expliquer aux fidèles les raisons de l'arrestation des templiers. Le roi jouait l'indignation et écrivait :

*« Une chose amère, une chose déplorable, une chose assurément horrible à penser, terrible à entendre, un crime détestable, un forfait exécrationnable, un acte abominable, une infamie affreuse, une chose tout à fait inhumaine, bien plus, étrangère à toute humanité, a, grâce au rapport de plusieurs personnes dignes de foi, retenti à nos oreilles, non sans nous frapper d'une grande stupeur et nous faire frémir d'une violente horreur ; et, en pesant sa gravité, une douleur immense grandit en nous d'autant plus cruellement qu'il n'y a pas de doute que l'énormité du crime déborde jusqu'à être une offense pour la majesté divine, une honte pour l'humanité, un pernicieux exemple du mal et un scandale universel. »*

Ne dirait-on pas un texte de Mme de Sévigné, en moins élégant ?

Philippe le Bel poursuivait en parlant de bestialité, d'abandon de Dieu, etc. Il ajoutait :

*« Naguère, sur le rapport de personnes dignes de foi qui nous fut fait, il nous est revenu que les frères de l'ordre de la milice du Temple, cachant le loup sous l'apparence de l'agneau et, sous l'habit de l'ordre, insultant misérablement à la religion de notre foi, crucifient de nos jours à nouveau notre Seigneur Jésus-Christ, déjà crucifié pour la rédemption du genre humain et l'accablent d'injures plus graves que celles qu'il souffrit sur la croix, quand, à leur entrée dans l'ordre et, lorsqu'ils font leur profession, on leur présente son image et que, par un malheureux, que dis-je ? un misérable aveuglement, ils le renient trois fois et, par une cruauté horrible, lui crachent trois fois à la face ; ensuite de quoi, dépouillés des vêtements qu'ils portaient dans la vie séculière, nus, mis en présence de celui qui les reçoit ou de son remplaçant, ils sont baisés par lui, conformément au rite odieux de leur ordre, premièrement au bas de l'épine dorsale, secondement au nombril et enfin sur la bouche, à la honte de la dignité humaine. Et après qu'ils ont offensé la loi divine par des entreprises aussi abominables et des actes aussi détestables, ils s'obligent, par le vœu de leur profession et sans craindre d'offenser la loi humaine, à se livrer l'un à l'autre, sans refuser, dès qu'ils en seront requis, par l'effet du vice d'un horrible et effroyable concubinat. Et c'est pourquoi la colère de Dieu s'abat sur ces fils d'infidélité. Cette gent immonde a délaissé la source d'eau vive, remplace sa gloire par la statue du Veau d'or et elle immole aux idoles. »*

Ensuite de quoi, le roi se défendait par avance d'avoir ajouté foi à des racontars, affirmait détenir suffisamment d'éléments pour proférer de telles accusations, et donnait ses ordres concernant l'arrestation.

L'essentiel des griefs était contenu dans ce texte, même si le procès devait ajouter quelques fioritures. Laissons pour l'instant de côté l'accusation de sodomie pour ne retenir que le crachat sur la croix et le reniement du Christ. Et pourtant, les templiers ne semblaient pas se considérer comme hérétiques. Ils ne nièrent pas avoir commis des fautes, considérant d'ailleurs que cela est inhérent à la condition humaine. Mais, hérétiques, non ! Et surtout pas une hérésie de l'ordre tout entier.

Aurait-on tout inventé ? Sûrement pas non plus. En fait, les choses ne sont pas si simples et eux-mêmes reconnaissaient que certaines parties de leur rituel pouvaient prêter à interprétation, mais c'était seulement, selon eux, parce qu'on ne savait plus très bien à quoi correspondaient ces éléments et, en tous cas, leurs cœurs restaient purs.

## **Les aveux**

Ce qui est certain, c'est que leur rituel contenait des points sur lesquels il convient de s'interroger. En effet, les déclarations des dignitaires eux-mêmes ont de quoi surprendre.



Interrogé, le 24 octobre 1307, le Grand Maître de l'ordre, Jacques de Molay, déclara que lors de sa réception, à Beaune, il lui fut présenté une croix de bronze sur laquelle était l'image du Christ et on lui demanda de renier cette image et de cracher sur la croix. Il s'exécuta mais, dit-il, s'arrangea pour cracher à côté.

Interrogé trois jours avant, Geoffroi de Charney, précepteur de Normandie, avait déclaré :

*« qu'après qu'on l'eut reçu et qu'on lui eut mis le manteau au cou, on lui apporta une croix sur laquelle était l'image de Jésus-Christ et le même frère qui le reçut lui dit de ne pas croire en celui dont l'image y était représentée, parce qu'il était un faux prophète et qu'il n'était pas Dieu. Et alors celui qui le reçut lui fit renier Jésus-Christ trois fois, de la bouche, non du cœur, à ce qu'il dit (1). »*

Hugues de Pairaud, visiteur de France, fit une déposition analogue quant à sa propre réception et ajouta que lorsqu'il accueillait de nouveaux frères dans l'ordre, il faisait apporter une croix et leur disait :

*« qu'il leur fallait, en vertu des statuts dudit ordre, renier trois fois le Crucifié et la croix et cracher sur la croix et sur l'image de Jésus-Christ, disant que, quoi qu'il le leur ordonnât, il ne le faisait pas du fond du cœur. Requis de déclarer s'il en avait trouvé quelques-uns qui refusassent de le faire, il dit que oui, mais qu'ils finissaient par renier et par cracher. »*

Geoffroy de Gonnevillle, précepteur d'Aquitaine et de Poitou, déclara avoir refusé de se plier à ce rite. Celui qui le recevait, Robert de Torteville, Grand Maître d'Angleterre, lui dit alors que s'il jurait sur les Évangiles de dire aux frères qui pourraient l'interroger qu'il avait bel et bien craché, il lui en ferait grâce. Geoffroy de Gonnevillle jura et Robert de Torteville le fit tout de même cracher, mais en interposant sa main devant la croix. Selon lui, ces coutumes avaient été introduites dans l'ordre par un Grand Maître qui avait été prisonnier du Sultan (2). Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une des mauvaises et perverses introductions dans les statuts de l'ordre, de Maître Roncelin ou encore de Maître Thomas Bérard.

Il fut aussi des templiers pour nier totalement ces pratiques qui n'étaient peut-être pas la règle partout. Certains historiens ont pensé que les déclarations que nous avons citées avaient été obtenues sous la torture et n'avaient aucune valeur : d'ailleurs, Jacques de Molay est revenu sur ses aveux. Il est certain que nombre de frères durent dire n'importe quoi pour que l'on cessât de les torturer, mais que penser de la multitude des confessions qui ne furent pas toutes obtenues sous la contrainte ?

(1) Les citations d'interrogatoires proviennent des traductions réalisées par Georges Lizerand (in *le dossier de l'affaire des templiers*, Les Belles Lettres).

(2) Ce Grand Maître serait Gérard de Ridefort qui fut prisonnier du sultan.

On ne peut que remarquer que soixante-douze templiers entendus par le pape, — comme Jacques de Molay et les dignitaires, comme ceux qui furent interrogés en Allemagne et en Angleterre —, ont reconnu qu'ils avaient renié le Christ et craché sur la croix. Selon les lieux, on renia et cracha tantôt une fois tantôt trois, mais partout les aveux reviennent, même si les templiers dirent avoir fait cela "de la bouche et non du cœur". Des frères qui ne furent pas torturés et n'eurent pas de raison d'avoir peur de l'être, avouèrent. Ce fut le cas à Florence où les commissaires procédèrent sans contrainte, directement au nom du pape, ou pour d'autres en Angleterre, en Sicile, à Pise, à Ravenne où nulle violence ne fut exercée.

De plus, en tous ces endroits, les confessions diffèrent toutes quelque peu les unes des autres, apportant des touches personnelles. Si elles avaient été obtenues par ruse ou contrainte, elles auraient correspondu à un modèle standard. Or elles furent accompagnées de remarques, parfois naïves et assez "vécues" qui leur confèrent un caractère de véracité. Il n'y a pas de ces exagérations communes aux méthodes de l'Inquisition qui n'hésite pas à faire dans la fioriture diabolique pour mieux convaincre ensuite les foules de la justesse des procédures eu égard à l'abomination des aveux. Dans ces conditions, il n'est guère possible de douter : de nombreux templiers ont bien été contraints de cracher sur la croix et de renier le Christ, lors de leur réception dans l'ordre. Il s'agit là d'une véritable énormité : comment des moines ont-ils pu renier le Christ en masse, et pourquoi ?

Il est manifeste que l'on ne sent aucun engagement hérétique profond, pas d'adhésion à une doctrine qui nierait le Christ, chez ces templiers qui passent pourtant aux aveux. S'ils avaient été réellement hérétiques, certains auraient été prêts à subir le martyre pour leurs croyances, pour défendre leur doctrine. Or, rien de tel, pas de militantisme. Et pourtant ces éléments rituels sont réels. Les frères semblent les avoir vécus comme une sorte de rite sans grande importance, une coutume à laquelle il fallait se plier, avec passivité, et ne pas en avoir été affectés outre mesure. Cela signifie très vraisemblablement que dans les temps terminaux de l'ordre, le sens de ces rites n'était plus connu, plus expliqué, et peut-être même perverti. Ce qu'ils avaient pu contenir d'initiatique n'avait laissé la place qu'à une pratique sans signification réelle.



## La réception dans l'ordre

Le cérémonial de réception dans l'ordre était en principe fixe et ne semblait pas devoir permettre la critique.

On ne devenait pas chevalier du Temple comme cela. Il fallait accepter toute une période de mise à l'épreuve avant d'être reçu. Outre que la réponse ne venait pas immédiatement, le postulant subissait une période probatoire pouvant durer plusieurs mois, durant laquelle on lui imposait des tâches dures et rebutantes. Il devait apprendre ainsi qu'il n'entrait pas dans l'ordre pour les honneurs, mais pour servir. *“Non nobis Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam”* disait la devise de l'ordre.

Lorsque la décision de recevoir le postulant était enfin prise, on réunissait le chapitre pour l'accueillir. La cérémonie de réception se déroulait de nuit comme les mystères antiques. Le postulant attendait dehors, encadré de deux écuyers porteurs de torches. Il devait parfois patienter longtemps ainsi. Pendant ce temps, le commandeur demandait aux frères si l'un d'eux pensait devoir s'opposer à l'initiation de la nouvelle recrue. Si personne ne disait mot, on l'envoyait chercher et on l'introduisait dans une pièce proche du chapitre. On lui demandait s'il désirait réellement devenir templier. Devant sa réponse positive, on lui faisait remarquer combien sa vie serait rude, comment il devrait obéir, quoi qu'il lui en coûtât, quelles peines il encourrait s'il violait les règlements extrêmement stricts de l'ordre. Si l'impétrant persistait, ses réponses étaient rapportées au chapitre. Le commandeur demandait alors si tous étaient d'accord pour accueillir le néophyte et le Chapitre répondait : *“Faites-le venir, de par Dieu”*. Le nouveau frère était conduit devant l'assemblée réunie et disait :

*« Sire, je suis venu devant Dieu, devant vous et devant les frères, et vous prie, et vous requiers par Dieu et par Notre-Dame, que vous m'accueilliez en votre compagnie et dans les bienfaits de la Maison, comme celui qui a tout jamais veut être serf et esclave de la Maison. »*

Le commandeur lui montrait alors ce que sa demande impliquait comme engagement et renoncement :

*« Beau frère, vous requerez bien grande chose car de notre religion, vous ne voyez que l'écorce qui est par dehors. Car l'écorce est telle que vous nous voyez avoir beaux chevaux et belles robes, et ainsi vous semble que vous serez à votre aise. Mais vous ne savez pas les forts commandements qui sont par dedans : car c'est une grande chose que vous, qui êtes sire de vous-même, deveniez serf d'autrui. Car, à grand-peine, vous ne ferez jamais à votre désir : si vous voulez être en la terre qui est en deçà de la mer, l'on vous mandera au-delà : si vous voulez être en Acre, on vous mandera en la terre de Tripoli, ou d'Antioche, ou d'Arménie : ou l'on vous*



*mandera en Pouille ou en Sicile, ou en Lombardie, ou en France, ou en Bourgogne, ou en Angleterre, ou en plusieurs autres terres où nous avons nos maisons et possessions. Et si vous voulez dormir, on vous fera veiller ; et si parfois vous voulez veiller, on vous commandera d'aller reposer en votre couche... Quand vous serez à table, que vous voudrez manger, on vous commandera d'aller où l'on voudra et vous ne saurez jamais où. Maintes fois vous devrez entendre des réprimandes. Or, regardez, beau frère, si vous pourrez souffrir toutes ces duretés. »*

Devant l'acquiescement du postulant, il était ajouté :

*« Beau frère, vous ne devez pas requérir la compagnie de la Maison pour avoir seigneuries ni richesses, ni aise de votre corps, ni honneur. Mais vous le devez requérir pour trois choses : l'une pour éviter et laisser le péché de ce monde ; l'autre pour faire le service de notre Seigneur ; et la troisième pour être pauvre et faire pénitence en ce siècle afin de sauver votre âme ; et telle doit être l'intention pour laquelle vous la devez demander. »*

A plusieurs reprises, de nouveau, il était demandé au postulant s'il persistait à vouloir entrer dans l'ordre. Puis on le faisait sortir et une fois de plus le Chapitre était consulté pour donner de façon ultime son avis sur le candidat. Ensuite on faisait entrer celui qui allait devenir un nouveau frère du Temple.

Toute l'assistance se levait et priait tandis que le chapelain récitait l'oraison du Saint-Esprit. Le commandeur posait alors six questions au candidat. Tout d'abord, était-il marié ou fiancé ? En fait, il arrivait de recevoir un homme marié. Il devait alors s'engager à ce que ses biens reviennent à l'ordre après sa mort et sa femme devait y consentir. Notons également, même si ce fut rare, qu'il y eut des cas de femmes entrant dans l'ordre. Bien entendu, ces moniales templières n'étaient pas des guerrières et vivaient à l'écart des frères. Ceci ne fut guère organisé que pour recevoir des dons et le danger d'une telle situation n'échappa à personne ; l'expérience fut arrêtée et il fut précisé :

*« Dames por sorrors de ci en avant ne soient receues. »*

Citons pour mémoire le monastère de femmes templières qui existait à la Combe-aux-Nonnains, en Bourgogne, et qui dépendait de la commanderie d'Épailly. Citons aussi le ralliement de mère Agnès, abbesse des Camaldules de Saint-Michel de l'Ermo, et de toute sa communauté, à l'ordre des templiers. Signalons encore des cas similaires à Lyon, Arville, Thor, Metz, etc.

Mais revenons à notre postulant. On lui demandait aussi s'il avait des dettes dont il ne pouvait s'acquitter, s'il n'appartenait pas à un autre ordre, s'il était sain de corps, s'il n'avait pas soudoyé quelqu'un pour entrer dans l'ordre, s'il était noble (pour être chevalier) ou du moins homme libre (pour être sergent), s'il était prêtre, diacre ou sous-diacre, et s'il n'était pas sous le coup d'une

excommunication (encore que cela n'ait pas été très longtemps un handicap).

Puis on lui rappelait encore une fois l'abandon de son libre arbitre :

*« Or, beau frère, entendez bien ce que nous vous disons : vous promettez à Dieu et à Notre-Dame que, tous les jours de votre vie, vous serez obéissant au Maître du Temple et à quelque commandeur sous lequel vous serez placé. »*

Alors les serments s'enchaînaient, tous faits devant "Madame Sainte-Marie" et tous destinés à ancrer dans l'esprit du postulant qu'il ne s'appartenait plus. Il prononçait les vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté, de fidélité à la règle. On lui faisait jurer de recouvrer la Terre Sainte par les armes, de ne pas sortir du Temple pour entrer dans un autre ordre, de n'écouter ni la médisance, ni la calomnie. Aurait-on craint qu'il prêtât une oreille attentive à ce qui se murmurait parfois sur les pratiques de l'ordre ?

Puis le commandeur "recevait" le nouveau frère et lui promettait "du pain, de l'eau et la pauvre robe de la maison, et de la peine et du travail en suffisance". Il lui passait le manteau de l'ordre sur les épaules et en fermait les aiguillettes. Le chapelain lisait un psaume qui disait : *« qu'il est bon, qu'il est agréable d'habiter tous ensemble comme des frères »* et poursuivait par l'oraison du Saint-Esprit. Le commandeur donnait au nouveau templier le baiser de paix, l'embrassant sur la bouche, ce qui était la coutume de l'époque. La cérémonie était terminée.

## Un secret bien protégé

On trouvait dans cette réception tous les éléments pour sensibiliser le postulant à l'importance de son engagement et pour solenniser celui-ci. Mais on aurait de la peine à y découvrir des éléments initiatiques et encore moins hérétiques. En tout cas rien qui ait affaire avec les aveux dont nous avons parlé. Ceci signifie, évidemment, que cette cérémonie "officielle" devait comporter des adjonctions qui l'étaient moins.

On sait, selon les témoignages, que la réception avait lieu de nuit. Pourquoi ? Pourquoi devait-elle se dérouler toutes portes closes et gardées, avec des sentinelles veillant autour des bâtiments ? Pourquoi une discrétion absolue était-elle réclamée sur le déroulement des réunions ? Pourquoi avait-on puni, voire jeté dans des oubliettes, des frères qui se seraient insurgés contre le déroulement des réceptions ? Existait-il réellement des éléments de rituel



différents de ceux décrits officiellement et si oui, à partir de quelle époque ?

Au moment du procès, l'avocat Raoul de Presles affirma tenir du templiers Gervais de Beauvais une révélation importante selon laquelle :

*« il y avait dans l'ordre un règlement si extraordinaire, et sur lequel un tel secret devait être gardé, que chacun aurait préféré se faire couper la tête que de le révéler ».*

Il ajoutait :

*« Au chapitre général, il y a une pratique tellement secrète que, supposez, par malheur, qu'un étranger en fut témoin, fût-ce le roi de France en personne, eh bien, les maîtres du chapitre, sans craindre aucun châtiement, tueraient ce témoin et n'auraient pas le moindre égard pour sa qualité. »*

Raoul de Presles prétendait également que Gervais de Beauvais possédait un exemplaire des statuts secrets de l'ordre et que, pour tout l'or du monde, il ne l'aurait montré à personne.

Était-ce cette règle dont Jacques de Molay aurait fait détruire des exemplaires peu de temps avant l'arrestation ?

Des templiers anglais, sans être torturés, évoquèrent l'existence de deux réceptions dans l'ordre, la seconde étant secrète et "répréhensible". Eux-mêmes n'y avaient pas assisté, mais, à leurs dires, il existait une hiérarchie parallèle. Et c'est sans doute là que réside la clé du mystère.

## **L'existence d'une règle secrète**

L'existence d'une règle secrète est à peu près certaine. Elle correspond à plusieurs témoignages de templiers et nous venons de voir que certains évoquaient plusieurs types de réceptions. Certains pensent qu'elles étaient au nombre de trois : une première "officielle" sans rite condamnable, puis, plus tard et pour certains frères seulement, la seconde avec le reniement du Christ, enfin la troisième, plus secrète encore, réservée aux seuls membres du chapitre général. Avec le temps, l'incompréhension de certains rites aurait fait confondre un peu le tout et les postulants, à leur entrée dans l'ordre, auraient suivi des rites qui ne leur étaient pas destinés. C'est cela qui brouille les pistes, mais rappelons-nous la phrase du templier Gaucerand de Montpezat :

*« Nous avons trois articles que personne ne connaîtra jamais, excepté Dieu, le diable et les maîtres. »*



Gillette Ziegler écrit :

*« Il faut donc admettre l'existence d'une règle secrète, connue de quelques chefs et qui aurait été détruite. Certains faits semblent le prouver : en Angleterre, Guillaume de La More, Grand Maître, avait donné un manuscrit, pour en faire copie, à un chevalier, Guillaume de Pokelington, et comme un chapelain, entré au Temple depuis six mois seulement, Gaspard de Nofferton, voulait jeter un regard sur ce texte, le Grand Maître arracha le papier des mains du copiste et l'emporta. D'autre part, le frère Gaspard de Cauche expliquait : « Outre-mer, j'ai vu une ou deux fois le Grand Maître Thibaud Gaudin prier les frères qui détenaient les livres se rapportant aux règles de l'ordre de les lui remettre. J'ai ouï dire et je crois qu'il en faisait brûler certains, en rendait d'autres aux plus anciens de l'ordre, et gardait le reste pour lui. Des anciens disaient que Guillaume de Beaujeu et Thomas Bérard avaient fait de même. »*

Nombreux sont ceux qui se sont mis sur la piste de cette fameuse règle secrète. En 1877, fut publiée la traduction d'un texte latin provenant de la Grande Loge Maçonnique de Hambourg. On pensait qu'il s'agissait d'une copie de la règle des templiers.

Dans la première partie, on retrouvait effectivement la règle officielle avec des ajouts rédigés en 1205 par Mathieu de Tramlay. En plus, une seconde partie était censée contenir les "statuts secrets des frères élus" et le "baptême du feu ou statuts secrets des frères consolés", dus à un certain Maître Roncelin.

Il y avait effectivement un Roncelin qui avait été admis dans l'ordre en 1281 et son nom avait été cité au procès comme celui d'un maître qui aurait "introduit de mauvaises coutumes", selon le témoignage notamment de Geoffroy de Gonnevillle. Ce Roncelin aurait été l'un des membres de la famille de Fos, près de Marseille, qui possédait également un château à Bormes-les-Mimosas.

La date de 1281 correspondrait à une introduction bien tardive des règles secrètes et cela ne colle pas du tout avec le fait qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle les rituels n'étaient plus compris.

Les notions de "frères élus" et de "frères consolés" font inmanquablement songer aux cathares et à leur cérémonie du "consolamentum". Nous y reviendrons. Malheureusement, ces statuts miraculeusement retrouvés sont des faux, sans doute destinés à prouver la filiation de l'ordre du Temple et de la Franc-Maçonnerie. On peut en effet noter nombre d'incohérences dans cette prétendue règle secrète. Les statuts sont signés du copiste Robert de Samfort, procureur de l'ordre du Temple en Angleterre en 1240. Comment pourraient-ils avoir été inspirés par un Roncelin censé être entré dans l'ordre en 1281 ? De plus, le texte est bourré de contradictions. Ainsi, il y est écrit que jamais les statuts ne seront traduits en langue vulgaire et qu'ils ne seront jamais mis entre

les mains de frères. Or, le document soi-disant retrouvé est en langue française. Certains éléments semblent même avoir été empruntés à un ouvrage de 1818 : le *Mysterium Baphometis Revelatum* de Hammer-Purgstall.

Tout ceci n'exclut nullement l'existence d'une véritable règle secrète. Ce n'est pas celle-là, voilà tout. Il est donc inutile de s'appesantir sur le contenu des articles de ce faux.

## **La protection des lieux templiers : les secrets de l'épine et des étangs**

Sans doute les cérémonies secrètes régies par une règle secrète ont-elles existé, et pour les pratiquer, il convenait d'utiliser des lieux appropriés et protégés. Louis Charpentier (1) associe leur secret au terme d' "épine" et à ses dérivés. Pour lui, les endroits présentant de telles caractéristiques toponymiques correspondaient à des sites dissimulés propres à ces cérémonies. Il évoque ainsi des lieux nommés l'Épine, Épinay, Pinay, Épinac, etc. Et il précise :

*« Aujourd'hui, cela peut être le nom d'un champ, d'une maison, d'un hameau, voire d'une ville comme pour Épinay-sur-Orge, mais on peut être certain que les commanderies n'en sont pas loin. Celles que désigne ainsi Épinay-sur-Orge existaient à Ris et à Viry. Parfois le nom s'est étendu, surtout lorsqu'il s'agit de forêts, comme la forêt de Courbépine, en forêt d'Othe, près de la baylie de Coulours. »*

Et Louis Charpentier n'a pas tort ; lorsqu'on y regarde de près, la fréquence des "épine" près des commanderies ne semble pas devoir grand-chose aux lois des probabilités. Prenons quelques exemples parmi des centaines : dans la région de Cognac, un village de l'Épine est situé à mi-chemin des commanderies de Cherves et de Richemont. De même dans la Vienne où la chapelle de la commanderie de Béruges se trouvait au lieu-dit l'Épinay, près de la forêt de l'Épine. Dans les Deux-Sèvres, on rencontre l'Épine près de Saint-Maixent-l'École, là où se trouvait une commanderie templière. Dans l'Indre, on avait une commanderie de Lespinaz ou de l'Épinat. Et l'on n'en finirait pas de citer les lieux templiers associés à des épines.

Pourquoi le choix de ce toponyme ? Symboliquement, l'épine a toujours joué un rôle de protecteur contre les intrus, le moyen de préserver un autre monde plus secret, mais aussi le rôle initiatique de la barrière que doit savoir franchir le preux pour arriver au bout de sa quête. N'est-ce pas l'aubépine, ancêtre de la rose, ou "ceinture d'épines" qui interdisait l'approche du château de

(1) Louis Charpentier : *les Mystères templiers* (Robert Laffont).



la Belle au Bois Dormant ? Certains templiers dirent à propos de leur Baphomet qu'il faisait fleurir les arbres et germer la terre. Or, dans le *Livre biblique des Juges*, on peut lire :

« Alors, tous les arbres dirent au buisson d'épines : viens et règne sur nous. Et le buisson répondit : « Si c'est de bonne foi que vous voulez m'oindre pour votre roi, réfugiez-vous sous mon ombrage. Sinon un feu sortira du buisson d'épines et dévorera les cèdres du Liban. »

L'épine apparaît ainsi comme le roi des arbres et c'est elle qui servit de couronne au fils de Dieu lors de la Passion. Ne doit-on pas songer à ce moment à la Vierge, tant aimée des templiers et qui était dite *Lilium inter spinas*, lys au sein des épines.

L'épine apparaîtrait alors comme l'indication du lieu à franchir, de la barrière symbolique au-delà de laquelle se trouve le secret recherché. La lumière serait au-delà de l'épine et dans ce sens ce toponyme pourrait indiquer l'entrée de passages secrets permettant d'accéder aux commanderies par des souterrains. Peut-être convient-il également de songer à la tradition qui veut que l'Arche d'Alliance ait été faite dans le bois de l'épine, exactement du *spina-christi*, variété résineuse qui ne ressemble pas à l'épine de chez nous.

Autre élément fréquent près des commanderies : la présence d'étangs. Ils servaient à la pisciculture, les poissons étant nécessaires pour les repas des moines les jours où il convenait de manger maigre. Mais ces étangs pouvaient servir également de réseaux de protection rendant certains lieux plus difficilement accessibles à qui ne les connaissait pas bien. Ainsi, la commanderie du Bliizon, dans la Brenne, près de Loches, était située au bord d'un réseau comprenant une vingtaine d'étangs. Entre ceux-ci se trouvaient des bâtiments appartenant à la commanderie, aux lieux-dits *le Temple* et *Lépinrière*. Cachaient-ils l'accès à des cryptes mystérieuses et inondables en cas de danger ?

On ne peut pas omettre d'évoquer à ce propos la **Forêt d'Orient, dans l'Aube**, l'un des endroits les plus fascinants pour qui s'intéresse à l'ordre du Temple. Là aussi, les maisons de l'ordre étaient protégées par un véritable réseau d'étangs et de ruisseaux. A ce sujet, Louis Charpentier parle de caches sous ces étangs et ce n'est pas une remarque gratuite. Quinze ans avant lui, Léon Mizelles avait déjà mis en évidence ce système en découvrant une cache dans le vivier de la commanderie de Coulours, inondable si besoin était. Dans le cas de la Forêt d'Orient, les recherches sont devenues impossibles, la plupart des sites templiers ayant été immergés sous un lac artificiel dont les eaux servent au refroidissement d'une centrale nucléaire.

Parler de lieux protégés et d'accès secrets signifie qu'il y avait



quelque chose à protéger, mais quoi ? Sans doute des lieux souterrains plus propres que d'autres au déroulement de certaines cérémonies. Là non plus, nous ne parlons pas à la légère. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer à *la Bove des Chevaliers* que nous décrit Michel-Vital Le Bossé dans un fort intéressant petit ouvrage (1).

Le lieu se trouve dans l'Orne, dans la vallée de la Touque. Il est très exactement situé dans le bois de la Jaunière, près d'un endroit appelé *la Chevalerie*. La toponymie alentour est intéressante, de *la Prévotière* à *Babylone* en passant par *la Porte-Lancière*, *la Croix-Rouge*, *les Rouges-Terres*, *le Nouveau-Monde*, *le Pont-Percé* et *le Pont de Vie*. La "bove" en question n'est qu'un des nombreux souterrains dus à l'ordre du Temple dans cette région, mais son plan est pour le moins curieux, semblant évoquer la possibilité de cérémonies secrètes avec sa salle en forme de croix celte, sa petite pièce ronde à sept renforcements, ses passages du rectangle au carré et au cercle. Doit-on y voir un prototype des lieux secrets des templiers ? Il est difficile de le dire, mais ce qui est certain, c'est que de tels endroits n'étaient pas construits ainsi gratuitement.

## Gnostiques et esséniens

Si des cérémonies secrètes ont réellement eu lieu au sein de l'ordre du Temple, il reste à se demander à quelle doctrine il convient de les rattacher. Le plus généralement, c'est aux croyances gnostiques que l'on s'adresse à ce sujet. Ceci serait assez logique dans la mesure où la gnose, sous l'une ou l'autre de ses formes, inspira à peu près toutes les hérésies du Moyen Age. De plus, le contact avec la Méditerranée orientale ne pouvait que favoriser la contagion gnostique.

Les gnostiques avaient forgé leurs doctrines à partir d'un fond commun puisé dans les mythes grecs, égyptiens et même babyloniens. La "gnose" était en fait une tentative de connaissance intégrale du monde et des principes qui le régissent. Pour ses adeptes, c'est par la compréhension que l'homme a une chance, aussi minime soit-elle, d'atteindre à la divinité ou du moins de s'en approcher. Cette quête de la connaissance devait conduire à *Sophia*, la sagesse. En général, les gnostiques pensaient que plusieurs vies étaient nécessaires pour atteindre ce stade et ils croyaient à la transmigration des âmes et à la réincarnation. Le corps était pour eux

(1) Michel-Vital Le Bossé : *Sur la route des templiers en Normandie* (Editions Charles Corlet).

la prison de l'âme, mais, par les épreuves subies et surmontées lors des vies successives, chaque être pouvait espérer réintégrer un état primordial.

Si le gnostique fut surtout grec, il s'implanta également en Palestine. Les manuscrits découverts à Qumran et couramment appelés "manuscrits de la Mer Morte" nous renseignent sur les croyances des Esséniens. Les textes retrouvés nous décrivent entre autres l'histoire du *Maître de Justice* supplicié "sur un bois" par les juifs. Les fidèles auxquels il avait prodigué son enseignement pensaient être les seuls élus de Dieu. Leur doctrine était basée sur des livres secrets remontant à Moïse (ce qui nous ramènerait à l'Arche d'alliance). Ils se disaient "fils de la Lumière" et entendaient mener la lutte contre les ténèbres. Ils enseignaient le détachement de soi et le mépris du moi. L'âme devait être arrachée au corps et à ses contingences et il fallait entamer ce processus sans attendre. Le corps est mauvais, pensaient-ils, ce n'est pas Dieu qui l'a créé, mais le Démon, divinité secondaire créatrice mais également Dieu régnant sur les forces du mal. Par la création, le Démon a emprisonné les âmes dans la matière.

Pline disait des Esséniens : *Ils formaient une nation sans femmes, sans amour, sans argent*. Ce dernier point n'aurait certes pas pu convenir aux templiers.

Les bases principales des Esséniens se trouvaient à Khirbet Qumran, sur les bords de la mer Morte, là où furent trouvés les manuscrits, et en Égypte, près du lac Maoris.

Leur influence en Palestine était considérable. Saint-Jean-Baptiste fut des leurs, ce saint si aimé des templiers qui lui consacrèrent de nombreuses chapelles. Certains prétendent même que le Christ était essénien et que c'était lui qui se trouvait désigné sous le nom de "Maître de Justice".

En tout cas, les croyances esséniennes continuèrent à être véhiculées bien après l'époque du Christ, tout en subissant diverses influences comme celle de l'hermétisme alexandrin. Les templiers ont parfaitement pu rencontrer les restes de telles croyances en Palestine, renforcées par les survivances gnostiques particulièrement vivaces en Grèce, à Constantinople et à Alexandrie.

## **Les templiers et la gnose : l'abraxas**

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'archéologue autrichien Hammer-Purgstall parla de quatre statues qui avaient été conservées au musée impérial de Vienne. Elles auraient été trouvées dans d'anciennes



maisons de la ville ayant appartenu aux templiers. Or, il s'agissait d'idoles gnostiques de période décadente. L'une ressemblait plus ou moins à la représentation d'un pharaon avec des cornes et une barbe. Mais en fait, strictement rien ne prouve que ces statues aient appartenu aux templiers. De plus, l'enquête sur les rapports entre le Temple et la gnose est difficile à mener. Le terme "Gnose" recouvre des doctrines parfois si différentes les unes des autres et, qui plus est, ayant reçu des influences croisées multiples. Il n'est guère aisé de trouver les points communs existant entre la gnose syriaque, l'égyptienne et l'asiatique.

Ceci nous laisse malheureusement une fois de plus au niveau des conjectures. Une preuve du gnosticisme de l'ordre a été recherchée dans des coffrets dont les dessins avaient été publiés par Hammer-Purgstall et d'autres détenus par le duc de Blacas. Ils ont été très largement commentés et de façon fort savante un peu partout. Malheureusement, une fois de plus, s'ils sont incontestablement d'inspiration gnostique, nul ne peut dire qu'ils furent templiers, même si l'un d'eux fut trouvé "à quelques kilomètres à peine d'une commanderie", ce qui n'est tout de même pas une preuve.

Beaucoup plus intéressante apparaît l'utilisation de l'*abraxas* par les templiers. Parmi les sceaux de l'ordre, il en est un en effet, abrité aux Archives nationales, sur lequel figure bel et bien un *abraxas* accompagné de la mention *Secretum Templi*.

Lucien Carny nous dit (1) :

« L'*abraxas* est un symbole gnostique, sinon le symbole de la gnose. Il se compose d'un personnage dont le corps est couvert d'une armure, le buste terminé par une robe courte, de laquelle sortent, à la place des deux jambes, deux serpents, chacun ayant deux têtes. En général, le personnage tient de la main gauche un bouclier rond ou ovale, sur lequel sont écrites les trois lettres sacrées I A O ou A O I ou I A OMEGA, et de l'autre main, un fouet qui est celui du dieu égyptien Amon-Ra, symbole de la fermeté, du gouvernement, du pouvoir, de la loi, de l'empire sur les êtres et les choses, le sceptre fouet Amsu. Ce personnage a une tête de coq. »

Celle-ci est tournée vers le ciel rappelant l'appel matinal au soleil. Comme le lever de l'étoile du matin, Lucifer, le coq précède et semble provoquer le lever du soleil. En ce sens, les templiers virent peut-être en lui un symbole rappelant saint Jean-Baptiste, précurseur et annonciateur du Christ.

Cet *abraxas* servait de sceau secret à certains dignitaires du Temple. La croix de l'ordre y figurait, au-dessus de l'être à tête de coq. La curieuse inscription *Secretum Templi* pourrait laisser penser que ce sceau était l'apanage d'un cercle intérieur de l'ordre, celui précisément auquel auraient été réservées certaines cérémonies.

(1) Lucien Carny : *les Sceaux de l'ordre du Temple* (in *Atlantis* n° 268).



Cependant, ce sceau secret figure sur une charte d'octobre 1214, signée par le frère André de Colours, précepteur des demeures du Temple en France. Dans cette charte, il reconnaissait qu'il ne pourrait vendre sans la permission du roi, la forêt que les templiers possédaient entre Senlis et Verneuil. On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un texte particulièrement hermétique. L'expression "sceau secret" peut tout simplement désigner un contre-sceau, moyen de vérification, d'identification. Il n'empêche que les templiers n'ont certainement pas choisi d'orner leur "sceau secret" d'un abraxas sans intention particulière. On peut penser qu'il était réellement lié à une hiérarchie parallèle de l'ordre. D'ailleurs, un autre sceau retrouvé aux Archives nationales par Lucien Carny milite en ce sens. Il s'agit du contre-sceau du *Prieuré secret de l'ordre du Temple* comme l'indique l'inscription. Malheureusement fort abîmé, il ne permet pas de reconnaître ce qui était représenté au centre. Tout juste croit-on pouvoir distinguer un oiseau penché sur quelque chose, et encore est-ce loin d'être une certitude. En tout cas, ceci prouve l'existence d'un organe interne et secret et confirme les dépositions d'un certain nombre de templiers. Ce prieuré a-t-il quelque chose à voir avec le mystérieux prieuré de Sion lié à la rupture du Temple à Gisors ? Difficile à savoir. Mais il nous éclaire sur l'existence d'un cercle intérieur utilisant les symboles des gnostiques.

Chez ces derniers, l'abraxas panthée était plus particulièrement répandu chez les disciples de Basilide qui avait réalisé une fusion des courants mithraïques, orientaux et celtiques de la religion naissante. Selon saint Jérôme, abraxas correspondait au nombre mystique de Mithra : dans les deux cas, la valeur numérique des lettres additionnées donnait 365, ce qui faisait de lui une représentation cosmologique, interprétation renforcée par la présence de sept étoiles à ses côtés.

Or, le culte héroïque de Mithra, qui s'était largement diffusé dans les légions romaines en raison de ses accents martiaux, aurait assez bien convenu aux moines-soldats du Temple. Apulée disait qu'abraxas et Mithra étaient des noms redoutables ayant le pouvoir de faire remonter vers leur source les torrents les plus impétueux, d'apaiser subitement les flots de la mer en courroux, de calmer tout à coup les plus furieuses tempêtes, d'éteindre la lumière du jour, de couvrir d'un voile la face de l'astre des nuits, de faire tomber les astres du firmament, d'empêcher le jour de naître ou la nuit de se terminer, de faire écrouler la voûte des cieux, ramollir la terre, pétrifier les fontaines, liquéfier les montagnes, ranimer les cadavres, précipiter les dieux aux enfers et transférer du

séjour des vivants au séjour des morts la lumière qui éclaire le monde. Quelle puissance ! Il faut aussi rappeler que la tradition enseignait que Mithra était né dans une caverne ou une grotte, où il fut adoré par des bergers et reçut de nombreux cadeaux. Dans les rites du culte qui lui était rendu, les fidèles communiaient et un texte mithraïque disait :

*« Celui qui ne mangera pas mon corps et ne boira pas mon sang, de manière à ne faire qu'un avec moi, se sera pas sauvé. »*

L'abraxas était censé donner la vigilance, le pouvoir et la sagesse. C'est pour cela que le personnage portait une tête de coq, symbole de "l'éveillé", de celui qui annonce l'arrivée de la lumière. Pythagore disait dans ses *Vers dorés* :

*« Nourrissez le coq et ne l'immolez pas ! »,*

C'est d'ailleurs ce que faisaient les Gaulois. Le mot "coq", lui-même, vient du celtique "kog" qui veut dire rouge comme sa crête et ses caroncules, rouge comme l'aurore qu'il annonce. Les templiers ne détestaient pas représenter ce gallinacé et on le trouve au plafond de la préceptorie de Metz, entre Renard et Ysengrin, ce qui est d'autant plus normal que selon Paul de Saint-Hilaire (1), c'était un Templier,

*« frère Nivard, qui avait été l'auteur de la toute première version du célèbre Roman de Renart, l'Ysengrinus, et qu'eux-mêmes se servaient de ce récit comme d'un code secret à n'utiliser que dans les cas extrêmes. Ce qu'ont fait Richard Cœur-de-Lion, prisonnier de l'empereur alors qu'il voyageait sous l'habit de chevalier du Temple, et Philippe de Novare. Ce dernier, dans sa Geste des Chiprois, nous en livre le mode d'emploi. Assiégé en 1229 dans la tour des hospitaliers à Chypre, il rédigea pour prévenir le seigneur de Beyrouth de sa triste situation et réclamer son aide, un poème sur le modèle du Roman de Renart où chacun des personnages jouait son propre rôle, lui-même se représentant sous les traits de Chantecler. Les trouvères étant autorisés à circuler librement d'un camp à l'autre, il fit mémoriser par l'un d'eux le texte, le chargeant d'aller le chanter au sire de Beyrouth. Celui-ci n'eut aucune peine à décoder le message et arma aussitôt une flotte pour aller délivrer son ami. »*

Ainsi, le coq Chantecler, qui est capable de rouler Renart, apparaît parmi les héros d'un conte templier.

Alors, le coq de l'abraxas templier est-il une preuve de l'adhésion des moines-soldats aux doctrines gnostiques ? Sans doute pas car l'abraxas était relativement à la mode à l'époque et on le trouve également sur les sceaux de Marguerite de Flandre ou des comtes de Champagne. Il servit aussi à Rotrou qui fut archevêque de Rouen vers 1175 ou à Marie, dame de La Ferté, ou encore

(1) Cf Paul de Saint-Hilaire : *le Coq, mythes et symboles* (Les Guides du Mystère, Dédale édition, 1990) et *les Seaux templiers* (Pardès, 1991).

à Seffried, évêque de Chichester, voire au roi Louis VII. Il est vrai que dans ce dernier cas, la raison pourrait être identique à celle de l'ordre du Temple. Alors disons que cet élément apporte une présomption intéressante.

Paul de Saint-Hilaire, dans un fort attachant ouvrage consacré aux sceaux templiers, paru aux Éditions Pardès, signale également l'existence du mot abraxas gravé sur des croix pattées et rappelle que *pas moins d'un dixième des empreintes laissées par l'ordre du Temple sont des intailles gnostiques des premiers siècles, récupérées et montées en sceaux*. Sept intailles à l'abraxas ont été retrouvées ainsi que cinq "flans". Toutes figuraient sur des sceaux apposés sur des actes datés allant de 1210 à 1290.

Comment croire que ce choix ait été uniquement celui du hasard ?





## II

# Les templiers, les cathares, le Graal et les secrets de saint Pierre

### Templiers et cathares

Au Moyen Age, les cathares furent incontestablement les principaux représentants des doctrines gnostiques en Occident. Or, il est remarquable que le développement du catharisme en France se soit essentiellement opéré là où les templiers enregistrèrent dès la création de l'Ordre leur meilleur essor. En Languedoc, bien sûr, mais aussi en Champagne, ce qui est moins connu et plus curieux.

C'est au Mont-Aimé qu'il faut chercher les cathares champenois. Au sommet trônait le château de la reine Blanche qui dominait le petit village de Bergère-les-Vertus. N'est-il pas étrange qu'après la déroute de Napoléon I<sup>er</sup>, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> eût exigé, en dépit de tout ce qui put lui être dit, qu'une gigantesque revue des troupes victorieuses — Anglais, Prussiens, Autrichiens et Russes — eût lieu au pied du Mont-Aimé ? Pourquoi ce lieu incongru ? Pourquoi doubla-t-on cette revue militaire d'une cérémonie religieuse avec l'installation de sept autels où des prêtres officièrent

simultanément ? L'abbé Mathieu, qui fit des recherches à ce propos, était persuadé qu'Alexandre I<sup>er</sup> se sentait l'héritier spirituel des cathares (1). Mais revenons au Moyen Age.

Le Mont-Aimé se nommait antérieurement Montwimer. Curieux lieu, sillonné de souterrains et qui connut le martyre de cent quatre-vingt-trois cathares brûlés le 15 mai 1239. L'évêque manichéen d'Hippone, Fortunat, chassé d'Afrique par saint Augustin, s'y était réfugié à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Un chroniqueur du XIII<sup>e</sup> siècle s'intéressa particulièrement à lui. Nul ne sera étonné d'apprendre que ce chroniqueur était cistercien. Il se nommait Albéric de Troisfontaines et son monastère était l'une des premières fondations de saint Bernard, situé à une vingtaine de kilomètres de Saint-Dizier.

La présence de l'évêque manichéen avait sans doute créé sur place une première source d'hérésie qui n'eut aucun mal à se réveiller lorsque les cathares reprirent le flambeau en Languedoc. Les premiers "bonshommes" qui vinrent à Montwimer, peut-être pour une sorte de pèlerinage, trouvèrent un terrain favorable déjàensemencé. Ils créèrent là le premier évêché cathare du nord de la France. Persécutés, ils périrent sur le bûcher, ce martyre étant l'œuvre de l'un des leurs, repent et reconverti dans la chasse de ses anciens amis : Robert le Bougre. Avait-il tant besoin de faire oublier son passé qu'il alla jusqu'à faire emmurer vivants des cathares ?

En tout cas, les deux grands lieux d'expansion du Temple à son origine, le Languedoc et la Champagne, furent aussi les terres privilégiées du catharisme. Certains n'ont pas hésité à voir là un véritable phénomène d'identité. Pour Jules Loiseleur :

*« Le templérisme fut simplement une branche de cette grande souche cathare qui a produit des rejetons si divers. »*

D'ailleurs, les cathares ne pensaient-ils pas que le Christ n'était pas Dieu mais une créature inférieure à Dieu ? Loiseleur ajoute :

*« Toute la vie de ce Christ fantôme n'a été qu'une apparence. Il n'est point réellement présent dans la Sainte Cène : sa croix, ses images ne méritent aucune vénération. »*

Ainsi se trouve expliqué le reniement du Christ par les templiers. On a, par ailleurs, assimilé la cordelette que les moines-soldats portaient sur eux au fil de lin remis aux cathares à l'occasion du *consolamentum*.

(1) Cf Renée-Paule Guillot : *les Cathares de Monségur sont-ils nés au Mont-Aimé ?* (Historia n° 442, septembre 1983).



## Le catharisme et la gnose

Il est vrai qu'il existe des rapports évidents entre le catharisme et le gnosticisme. Ceci n'est plus à démontrer. Si les templiers ont effectivement eu des contacts avec certaines branches gnostiques en Orient, la fréquentation des cathares en Occident a pu faciliter la contagion. On sait que le catharisme est issu du bogomilisme qui a lui-même pris naissance dans les monastères bulgares en tant que christianisme primitif (et proche des doctrines esséniennes) rendu dualiste par les mythes gnostiques véhiculés dans l'Origénisme.

A l'occasion de la deuxième croisade, en 1147, un certain nombre d'occidentaux auraient fait la connaissance, à Constantinople, de la doctrine dualiste. Elle leur aurait été rapportée par des marchands grecs qui commerçaient régulièrement avec la Bulgarie et qui avaient fini par se convertir au bogomilisme. Les croisés auraient rapporté ces doctrines dans leurs bagages. Christine Thouzellier, spécialiste du catharisme, voit là une des sources de l'introduction du bogomilisme en France. En tout cas, cette doctrine se répandit très rapidement en Languedoc et en 1167, on vit Nicetas, évêque hérétique de Constantinople, propager le dualisme absolu au concile de Saint-Félix-de-Caraman, dans le Lauragais.

Pour les cathares, Dieu ne peut être relié à la matière. Situé sur un plan incomparablement plus élevé, Il ne saurait en rien être mêlé à la création matérielle et à l'incarnation des âmes dans des corps de chair. Néanmoins, afin que ces âmes puissent être sauvées, Dieu aurait suscité une émanation de lui-même pour établir un pont entre le ciel et la terre : le Christ.

Par le *consolamentum*, les cathares pensaient rendre à l'homme son âme divine (1). Maurice Magre, dans *la Clef des choses cachées*, écrivait :

*« Il y a un secret libérateur qui a été transmis depuis le commencement du monde... Ce secret était l'essence de l'enseignement que Jésus avait donné. Joseph d'Arimathie l'avait emporté avec lui à travers le monde, jusqu'aux limites les plus lointaines de l'Occident. »*

Être "parfait" n'était qu'un état préparatoire. C'est par le *consolamentum* qu'on recevait le salut. L'essence de ce sacrement nous est demeurée cachée. On ne connaît que les formules du rite et l'on sait qu'il comportait une réunion d'hommes purifiés. L'apport spirituel était transmis par un parfait qui l'avait lui-même reçu selon une chaîne censée être ininterrompue. Il transmettait cette

(1) A ce sujet, nous renvoyons le lecteur notamment aux ouvrages que Jean Blum a consacrés au catharisme.

vie supérieure dont il était le dépositaire. Un baiser était le symbole du don reçu et ce baiser circulait entre les croyants qui étaient présents, comme le signe visible du courant d'amour qui passait de l'un à l'autre. Pour Maurice Magre (1), le consolamentum était « *le secret de Jésus, l'esprit du Graal* ».

Les cathares ne voyaient dans l'incarnation christique qu'une valeur symbolique. Elle aurait eu lieu en image uniquement, sans réalité charnelle, Dieu ne pouvant s'incarner dans la matière. Elle n'aurait été que le signe apparent de la véritable mission du Christ qui, elle, se serait effectuée dans un monde supérieur. Et cela aussi pourrait assez bien s'accorder avec le reniement des templiers. Mais peut-on considérer pour autant que le catharisme a investi l'ordre du Temple ?

## Les templiers furent-ils cathares ?

Dom Gérard écrit :

*« L'ordre du Temple fut à la base de l'enseignement (du catharisme) et de sa propagation aussi bien dans le peuple que parmi les seigneurs occitans. L'ombre de l'ordre recouvre les parfaits et les croyants. Il ne suffirait que de dénombrer les commanderies de l'ordre éparpillées en cette région, de se souvenir de son action dans le vaste mouvement d'organisation et de conquête de Catalogne, d'Aragon, des Espagnes et des Baléares pour se rendre compte de leur présence. Il suffirait aussi de se rappeler combien de malheureux, de poursuivis, ont trouvé refuge dans les maisons du Temple ; de se rappeler quelle fut leur attitude à la bataille, ne serait-ce qu'à Montségur avec Bertrand de La Beccalaria, ne serait-ce enfin qu'à Montredon, à Carcassonne et tant d'autres lieux » (2).*

Il est de fait que templiers et cathares semblent parfois étonnamment proches. Combien d'éléments de croyances les lient ? Ainsi, cette conception selon laquelle il existe un dieu mauvais qui, seul, a créé les êtres animés d'une existence matérielle, qui préside à leur conservation, qui peut favoriser et enrichir ses fidèles et *qui a donné à la terre la vertu de faire germer et fleurir les arbres et les plantes*, expression que l'on trouve aussi bien dans l'enquête concernant les templiers que dans celle réalisée au sujet des cathares. Cependant, si les templiers avaient été à proprement parler convertis au catharisme, si leur foi avait été aussi forte que celle des parfaits occitans, à l'heure de la mort, ne les aurait-on pas vus revendiquer leurs croyances ? Ils n'auraient certainement pas, une fois sur le bûcher, réaffirmé leur orthodoxie et leur foi en une

(1) Auteur sur lequel devrait paraître prochainement une fort intéressante biographie due à Geneviève Schweyer.

(2) Dom Gérard : *Qui a instruit les cathares ?* (in Atlantis n° 254, 1969).



religion qu'ils auraient honnie s'ils avaient été cathares. Ils n'avaient de toute façon rien à perdre à ce moment-là. Ceci, en particulier, empêche de croire en un Temple entièrement hérétique et conscient de cette hérésie. S'il est indéniable qu'il a existé dans l'ordre un rituel de reniement du Christ, les témoignages nous montrent que dans les dernières années au moins, ceux qui le pratiquaient ne savaient pas vraiment ce qu'ils faisaient.

On peut songer à une sympathie des templiers pour les cathares. On peut penser à une doctrine propre à un cercle intérieur suffisamment proche de certaines croyances cathares pour que des échanges aient eu lieu, des discussions. On ne peut songer à faire de l'ordre du Temple une sorte de cinquième colonne du catharisme dans l'Église. Certes, il y a loin entre l'attitude des templiers et celle de saint Bernard vis-à-vis des cathares, lequel avait échoué à convaincre les populations occitanes et ne croyait plus qu'à un règlement militaire du problème.

Les templiers eurent pour les cathares bien plus de sympathie et en subirent sans doute quelque contagion. En effet, Louis Charbonneau-Lassay fait remarquer (1) que dans les graffiti laissés par les dignitaires templiers à Chinon, on peut reconnaître les instruments de la passion du Christ. Or, il n'y a que trois clous et cette innovation (avant, on en représentait toujours quatre) aurait été, selon lui, introduite par les cathares. Cet élément n'a pas une grande importance quant au fond, mais il montre cependant qu'il y eut entre des templiers et des cathares suffisamment de contacts pour qu'il en transparaisse quelque chose.

## **Des cathares dans le Temple**

Jusqu'en 1136, il était interdit d'accueillir dans l'ordre du Temple des chevaliers excommuniés. Cependant, à partir de cette date, la règle fut modifiée. L'ordre fut désormais habilité à recevoir en son sein des excommuniés ainsi que tous ceux qui avaient commis des fautes graves, sous la seule réserve qu'ils aient manifesté un repentir. Le nouveau texte était fort clair. Certains ont vu dans la modification de la règle une erreur de copiste mais elle est exclue, des éléments ayant été rajoutés par ailleurs dans le même sens, comme l'ajout de l'absolution préalable. D'ailleurs, dès 1143, on vit les templiers anglais inhumer en terre chrétienne le corps de Geoffroy de Mandeville, comte d'Essex, mort excommunié.

(1) Louis Charbonneau-Lassay : *le Cœur rayonnant du donjon de Chinon, attribué aux templiers* (Arché, 1975).



Ceci permit donc aux templiers d'accueillir des cathares en leur sein et d'autant plus aisément qu'ils n'avaient pas montré beaucoup d'empressement à aider les barons du nord dans leur croisade contre les Albigeois.

Ainsi, Pierre de Fenouillet, qui fut dépossédé de ses biens en tant qu'hérétique, se retira chez les templiers du Mas Deu en Roussillon. Il y fut enterré vers 1242. Cela n'empêcha d'ailleurs pas les inquisiteurs de le faire exhumer, rejuger et condamner une nouvelle fois de façon posthume en 1262. De même, Pons III de Vernet, cathare, se retira au Mas Deu. Lui non plus n'eut pas droit au repos que les morts peuvent attendre. Les sinistres inquisiteurs dominicains firent exhumer et brûler ses restes. Nous citerons aussi la famille d'Aniort. Ses liens avec le catharisme et la résistance de ses membres contre les barons du nord lui valurent bien des ennuis, mais elle compta en même temps plusieurs des siens dans l'ordre du Temple.

Bien d'autres cathares ou sympathisants furent aussi templiers. On aurait de la peine à croire que cela n'ait pu avoir aucune influence sur l'ordre. Mais il y a tant de façons de laisser une empreinte sans pour autant convertir une telle institution tout entière à une hérésie. Et encore une fois, rappelons-le, si les cathares surent souvent se rendre au bûcher en chantant et en proclamant leur foi, on ne vit aucun templier mourir en affirmant sa croyance en une doctrine autre que celle de l'Église catholique.

On ne peut donc pas arguer d'un ordre du Temple massivement converti à la foi cathare, mais plutôt d'une sympathie pour les chevaliers languedociens *foydis* qui comptèrent nombre de leurs parents et amis dans l'ordre. Toutefois, au-delà, on peut sans doute imaginer des contacts plus secrets entre le cercle intérieur du Temple et les cathares occitans, et ceci dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler la quête du Graal.

## Les templiers et la quête du Graal

Le Graal est incontestablement l'un des éléments rapprochant les cathares et les templiers. Certains mythes veulent que la coupe du Graal ait été, au moins un temps, sous la garde de purs cathares. On la voit d'ailleurs représentée sur le blason du Sabarthez. Elle aurait même été abritée à Montségur, puis "sauvée" juste avant la reddition de la forteresse solaire. Les dessins retrouvés dans une grotte de Montrépal de Sos, dans l'Ariège, seraient le témoignage de son passage. Or, cette grotte est proche d'une

maison templière située à Capoulet-Junac. Dans cette caverne à double issue, le Graal apparaît accompagné de la lance, du tailloir, d'une épée brisée, de croix rouges et de cinq gouttes de sang.

Dans son *Parsifal*, vers 1200, le troubadour Wolfram von Eschenbach fit des templiers les gardiens du Graal. Il disait tenir toute l'histoire de "Kyot der Provinzal" qui l'aurait découverte à Tolède, dans un manuscrit. Il évoquait aussi un païen du nom de Flégétanis qui était renommé pour son savoir. Il était de... la lignée de Salomon, et c'est lui qui aurait rédigé toute l'histoire de la quête du Graal. Il avait vu dans les constellations célestes des mystères à la pensée desquels il tremblait car là était le secret du Graal qu'une troupe d'anges était venue déposer sur la terre.

Or, le nom de Flégétanis dérive de Falak-Thani, désignation arabe du deuxième ciel placé sous l'invocation d'Aïssa, c'est-à-dire Jésus.

Dans l'ouvrage de Wolfram, qui aurait été lui-même un templier souabe, l'ermite Trevizent dit à Parsifal :

« *De vaillants chevaliers ont leur demeure au château de Montsalvage, où l'on garde le Graal. Ce sont des templiers qui vont souvent chevaucher au loin, en quête d'aventures.* »

Il situe de surcroît le château du Graal près de la frontière espagnole.

Dans son *Titurel*, Wolfram von Eschenbach écrit :

« *On peut chez les chevaliers du Temple, voir plus d'un cœur désolé, eux que Titurel avait plus d'une fois tirés de rudes épreuves lorsque son bras défendait chevaleresquement le Graal avec l'aide du leur.* »

Wolfram n'est pas le seul à mêler les templiers à cette quête, que ce soit de façon directe ou indirecte. Robert de Boron, dans *l'Estoire dou Graal*, fait bâtir le Temple du Graal par Titurel. Ce dernier se fait aider par Merlin à qui Joseph d'Arimathie a expliqué les plans du Temple de Salomon. Dans une autre aventure liée à ce cycle, le *Perlesvax* ou *Perlevaux*, les gardiens du Graal qui protègent leur précieux bien dans une île, sont des guerriers à la vie monacale, habillés d'un vêtement blanc orné d'une croix rouge, comme les templiers. De même, dans *Perceval le Gallois*, Joseph d'Arimathie a fait cadeau à Evelach, l'ancêtre de Galaad, d'un bouclier blanc orné d'une croix rouge. C'est encore la croix rouge du Temple qui figure sur la voile blanche de la nef conduisant Parsifal dans une région inconnue, dans le roman de Wolfram. Notons aussi que, à part Wolfram, l'auteur essentiel des romans liés au cycle de la Table Ronde fut Chrétien de Troyes et que la Champagne fut sans doute le principal foyer de diffusion de la littérature graalique. De là à voir une fois de plus



l'influence templière, il n'y a qu'un pas que l'on doit pouvoir franchir.

Cela convient d'ailleurs parfaitement aux templiers car, manifestement, le mystère du Graal est basé sur la transmission d'une initiation tout aussi guerrière que spirituelle et sacerdotale. Julius Evola écrit :

*« Il est hors de doute que, parmi les différents ordres chevaleresques, l'ordre des Templiers, plus que tout autre, dépassa la double limitation que représentaient d'une part le simple idéal guerrier de la chevalerie laïque, et, d'autre part, l'idéal purement ascétique du christianisme et de ses ordres monastiques, se rapprochant sensiblement, ainsi, du type de la "chevalerie spirituelle du Graal". En outre, sa doctrine intérieure avait un caractère initiatique. C'est pourquoi cet ordre fut spécialement visé et exterminé et, à vrai dire, précisément par la coalition des représentants des deux principes qu'il surpassait idéalement : le pape, allié à un souverain de type laïque, sécularisé et despotique, ennemi de l'aristocratie : Philippe le Bel » (1).*

Ce qui est certain, c'est qu'en 1247, trois ans après la chute de Montségur, Guillaume de Sonac, Grand Maître de l'ordre du Temple, fit parvenir un mystérieux colis à Henri III, roi d'Angleterre. Il s'agissait d'un vase sur lequel nous ne savons rien de plus. Faut-il imaginer qu'il avait un rapport avec le Graal ? Il était en tout cas assez précieux pour être convoyé par une escorte de templiers très importante.

## Les templiers et le Christ

Comment expliquer dans ce cadre le fait précis du reniement du Christ par les templiers ? Nous avons vu qu'ils n'avaient pas à proprement parler embrassé une autre foi. Il faut donc considérer que ce reniement n'est pas nécessairement à prendre au pied de la lettre.

On a du mal à croire que ce rite a durablement existé dans le cadre de l'entrée même des frères au Temple. Comment ne se serait-il pas trouvé des néophytes suffisamment horrifiés par un tel acte pour aller le dénoncer à l'extérieur, poussés par la crainte d'un châtement éternel ? Une pratique de masse de ce rite ne tient pas debout, d'autant que les postulants restaient libres de renoncer jusqu'au dernier moment. De plus, si tel avait été le cas, on se demande pourquoi quatre-vingts templiers, prisonniers du Soudan, auraient préféré mourir plutôt qu'abjurer leur foi.

Beaucoup de frères ont déclaré avoir renié "de bouche, non de cœur" et certains disent s'en être confessés. Il semble évident que

(1) Julius Evola : *le Mystère du Graal et l'idée impériale Gibeline* (Editions traditionnelles).



ceci fut présenté aux postulants comme, non pas un reniement réel, mais une sorte d'épreuve par laquelle il fallait passer sans y attacher trop d'importance. C'est d'ailleurs ce que déclarèrent certains d'entre eux. De plus, tout ceci n'est possible que si ce rite est très tardif, du moins en ce qui concerne les nouvelles recrues. En revanche, on peut sans aucun doute l'intégrer sans problème dans le processus d'une initiation qui aurait été donnée plus tard et seulement aux frères jugés capables de la recevoir. Si l'on admet l'existence d'un cercle intérieur à l'ordre, poursuivant un but plus secret que celui des croisades, et si l'on considère que ce cercle a pu quitter l'ordre officiel à un certain moment, on pourrait fort bien comprendre que des rites aient pu cesser, avec le temps, d'être compris et d'être appliqués au niveau où ils auraient dû l'être.

Certains auteurs ont cru, quant à eux, que les templiers faisaient la distinction entre deux Jésus : le "fils de Dieu" et celui qui meurt sur la croix, qui n'auraient pas été une seule et même personne.

Louis Charpentier écrit :

*« La croix est un supplice qui, en Palestine, est purement romain. On sait que les juifs lapidaient — s'ils eussent décidé la mise à mort de Jésus, ils l'auraient lapidé, comme ce fut le cas pour Étienne. »*

Et il ajoute :

*« Jamais un procureur romain n'aurait condamné un homme pour une raison religieuse, si celui-ci n'avait pas entraîné des désordres contre Rome. »*

D'ailleurs, l'inscription figurant sur la croix avec les raisons de l'exécution n'indiquait pas que le Christ se disait fils de Dieu, mais *Roi des juifs*. L'homme crucifié aurait donc été martyrisé pour avoir voulu se proclamer roi, bafouant ainsi l'autorité romaine en Palestine.

L'existence de deux personnages différents, ensuite amalgamés dans les textes sacrés, expliquerait d'ailleurs bien des énigmes. Sans doute cela permettrait-il de comprendre pourquoi le Christ qui prêche de tendre l'autre joue lorsqu'on est frappé, qui déclare que celui qui tire l'épée périra par l'épée, peut en même temps justifier dans une parabole (Luc XIX, 27) un roi disant :

*« Amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, et égorgez-les en ma présence. »*

C'est aussi le Christ qui déclare :

*« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, je suis venu apporter non la paix mais l'épée. »*

Comment concilier : *« Honore ton père et ta mère et que celui*

*qui maudira son père soit puni de mort » et « Je suis venu mettre la division entre le fils et le père. »*

N'est-ce pas cette deuxième face de Jésus qui peut apparaître cohérente avec ce que dit le Sanhédrin à Pilate :

*« Voici celui que nous avons trouvé soulevant notre nation, défendant de payer le tribut à César et se disant le Christ, le Roi. »*

Nous nous garderons bien d'émettre un quelconque avis sur cet aventureux sujet, néanmoins il nous faut l'analyser dans la mesure où l'un des secrets des templiers aurait été pour certains la découverte de documents révélant cette dualité du personnage de Jésus (1).

Certains, dont Robert Ambelain, n'hésitent pas à voir dans cette dualité le signe que le Christ avait un jumeau. Deux hommes : le saint et le roi guerrier. On entrerait alors dans le symbolisme de l'ordre du Temple, celui du moine et du guerrier, celui des deux hommes sur un même cheval comme le montre leur sceau le plus célèbre. Ces deux êtres qui, tels Castor et Pollux, peuvent alternativement participer au monde céleste et à celui de la matière, circulant sur cet axe du monde que représente leur lance et montés sur un cheval, animal psychopompe, alors que leur écu porte le rai d'escarboucle, l'une des formes de la marelle, laquelle relie le ciel et la terre.

Si les templiers s'étaient effectivement inscrits dans cette logique, on comprendrait qu'ils aient vu dans le dualisme des gnostiques une approche intéressante de la divinité, mais aussi qu'ils aient conservé leur secret pour un cercle intérieur.

Il est exact que l'on note dans les Évangiles l'existence d'un jumeau : Thomas, que Jean appelle Didyme. Or, en grec, *didyme* signifie jumeau. Le plus curieux, c'est que Thomas a aussi le sens de jumeau, venant de l'hébreu *taoma*. Thomas ne serait pas un nom ou un prénom mais une désignation. Ajoutons que certains passages de l'Évangile de Jean peuvent laisser penser que Jésus avait des frères.

Encore une fois, ce qui nous intéresse ici n'est pas la validité de ces thèses. Il suffirait qu'elles aient été partagées peu ou prou par les templiers pour devenir explicatives d'un certain nombre de mystères. Mais disons aussi que rien, absolument rien, ne permet d'affirmer que de telles croyances ont bien existé dans l'ordre du Temple ; simplement, cela simplifierait la compréhension de l'énigme templière.

(1) Pour expliquer les anomalies des Évangiles quant au personnage historique de Jésus, nous renverrons d'une part à Henri Blanquart : *les Mystères de la nativité christique*, (Le Léopard d'or) et d'autre part à Robert Ambelain (*Jésus ou le mortel secret des templiers*, Robert Laffont).

L'existence d'une double personne expliquerait aussi l'ambiguïté des relations que certains ont cru pouvoir déceler entre Jésus et Marie-Madeleine. Si le Christ est double et a un jumeau, si l'un est saint et l'autre pas... Notons au passage que les templiers ont dédié de nombreuses chapelles et maisons à Marie-Madeleine, comme à Provins par exemple.

On ne sera pas surpris d'apprendre que Marie-Madeleine tint un rôle important dans les écrits gnostiques fondamentaux : la *Pistis-Sophia*, les *Livres du Sauveur*, l'*Évangile de Marie*, la *Sophia de Jésus*, l'*Évangile de Philippe*, l'*Évangile de Pierre* et l'*Évangile de Thomas*.

Dans l'*Évangile de Philippe*, on lit :

« *Le Christ aimait Madeleine plus que tous les disciples.* » — « *Ils lui dirent : pourquoi l'aimes-tu plus que nous ?* » et Jésus répondit : « *Pourquoi ne vous aimé-je pas comme elle ?* »

Dans cet évangile, Philippe précise même que Jésus embrassait souvent Marie-Madeleine sur la bouche.

Les templiers eurent-ils connaissance de tels textes gnostiques ? Si oui, quel effet cela eut-il sur eux ? Nous ne saurions le dire. Peut-être un jour, la découverte d'un manuscrit oublié dans une crypte templière... Qui sait ?

## Saint Pierre et les clés du Temple

En fait, celui qui détient les clés du Temple, c'est sans doute saint Pierre. Certains frères de l'ordre le dirent d'ailleurs, affirmant que le reniement du Christ était fait pour rappeler que Pierre, lui aussi, avait renié Jésus.

Suivons Luc, décrivant l'arrestation du Christ :

« *L'ayant donc saisi, ils l'emmenèrent et le firent entrer dans la maison du Grand Prêtre. Pierre suivait de loin. Comme ils avaient allumé du feu au milieu de la cour et s'étaient assis autour, Pierre s'assit au milieu d'eux. Or, une servante le vit assis près de la flambée et, le dévisageant, elle dit : Celui-là aussi était avec lui ! Mais il le nia en disant : Femme, je ne le connais pas. Peu après, une autre, l'ayant vu, déclara : Toi aussi, tu en es ! Mais Pierre répondit : Mon amie, je n'en suis pas. Environ une heure plus tard, une autre soutenait avec insistance : Sûrement, celui-là aussi était avec lui, et d'ailleurs, il est Galiléen ! — Mon amie, dit Pierre, je ne sais ce que tu dis. Et au même instant, comme il parlait encore, un coq chanta, et le Seigneur, se retournant, fixa son regard sur Pierre. Pierre alors se souvint de la parole du Seigneur, qui lui avait dit : Avant que le coq chante aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois. Et sortant dehors, il pleura amèrement.* »



Or, de nombreux templiers précisèrent qu'il leur était demandé de renier le Christ par trois fois, comme saint Pierre.

Mais qui était Pierre ? En réalité, il s'appelait Simon, fils de Jonas (1). "Pierre" n'était qu'un surnom.

Alain Marcillac nous signale que Petros, en hébreu signifie "celui qui ouvre", ce qui explique qu'il détienne des clés pour attributs. Le Christ lui a dit :

*« Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »*

Il existe un évangile de Pierre particulièrement cher à la secte gnostique des Docètes.

Il est intéressant de se poser la question de savoir quelle idée l'on se faisait de saint Pierre à l'époque des templiers. Pour cela, le mieux est sans doute de s'adresser à Jacques de Voragine qui écrivit sa *Légende dorée* vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

Pierre "reçut du Seigneur les clefs du royaume des cieux", il est donc bien l'intermédiaire rêvé pour accéder à l'initiation. Selon saint Clément, saint Pierre avait l'habitude de se lever chaque matin "au chant du coq" pour faire raison et pleurer abondamment. Le coq, présent sur l'abraxas, accompagne d'ailleurs souvent saint Pierre dans l'iconographie.

A propos de Simon le magicien, Pierre aurait dit à Néron :

*« De même qu'il y a en Jésus-Christ deux substances, savoir, celle de Dieu et celle de l'homme, de même en ce magicien se trouvent deux substances, celle de l'homme et celle du diable. »*

Ajoutons que saint Pierre fut mêlé à une scène au cours de laquelle Simon le magicien fit bouger la tête d'un mort. Cette tête avait-elle les caractéristiques d'un "baphomet" ?

Pierre a sa fête le 29 juin, dans le cancer, signe opposé à celui de la naissance de Jésus. Il demeure sur cette terre pour accomplir sa tâche après la disparition du Christ. Dans l'optique des Gémeaux, Castor et Pollux, l'un est au ciel quand l'autre est sur terre. Ainsi, par rapport au Christ, Pierre fait partie du monde inversé. D'ailleurs, n'a-t-il pas été crucifié la tête en bas ?

A la date du 29 juin, selon Maurice Guingand, la constellation d'Ophiucus forme avec la tête et la queue du serpent cet ensemble d'étoiles que les anciens appelaient le serpenteaire. Celui-ci, qui semblait brandir deux serpents, fut assimilé à saint Pierre tenant les

(1) C'est dans les « grottes de Jonas » que certains templiers se réfugièrent à la chute de l'ordre, pour échapper aux arrestations. Il serait intéressant de savoir si ce sont eux qui avaient nommé ces grottes ainsi.

clés du Paradis. Mais alors comment ne pas songer à l'abraxas à tête de coq figurant sur le sceau secret de l'ordre du Temple et qui, lui-même, tient en main deux serpents ?

Et puis Pierre a un point commun avec Marie-Madeleine. Selon les textes (y compris les hétérodoxes), c'est tantôt elle, tantôt lui, qui rencontre le Christ le premier après sa mort. La scène de la rencontre est notamment rapportée dans l'*Apocalypse de Pierre*, texte découvert à Nag-Hammadi. C'est sans doute le seul point commun dans la mesure où Pierre n'aime guère Marie-Madeleine et même "déteste la race des femmes". De là à ce que certains rites instituant des relations ambiguës entre hommes soient liés à cette réputation de Pierre de détester les femmes ? En tout cas, il figure clés en main, à la droite du Christ sur le portail de Vézelay, avec à son côté Marie-Madeleine.

Je suis conscient que, pour beaucoup de lecteurs s'intéressant à l'ordre du Temple, entendre parler de saint Pierre comme de l'une des clés essentielles de son contenu initiatique, a de quoi étonner. En effet, pour ceux qui s'intéressent à l'ésotérisme, Pierre ne présente en général aucun intérêt, contrairement à Jean. On a tellement dit que les templiers étaient "Johannistes" que l'on en est devenu myope sinon aveugle dans l'analyse de leurs mystères. Strictement rien ne confirme l'idée que les templiers auraient pu privilégier l'unique enseignement de saint Jean. Ils lui ont consacré un certain nombre de chapelles mais beaucoup moins qu'on ne l'a prétendu. Nous aurons l'occasion d'en reparler. De plus, l'accès à la parole de saint Jean peut demander des étapes préliminaires. Enfin, on a tort de mépriser trop souvent saint Pierre qui est bel et bien le possesseur des clés.

Au risque d'étonner quelques personnes, il faut dire que les templiers ont consacré de nombreuses églises et chapelles à saint Pierre. Or, le plus souvent, il ne s'agit pas de lieux quelconques. Il est fréquent de les trouver à quelques kilomètres des commanderies auxquelles elles étaient généralement reliées par des souterrains.

Ainsi, dans le Lubéron, la ferme Saint-Pierre située près du hameau de Puyvert, était une maison templière. Des départs de souterrains y ont été repérés. Dans la chapelle, lors de fouilles, furent retrouvés des squelettes d'hommes qui mesuraient nettement plus de deux mètres.

Citons aussi, simplement pour l'exemple, la vieille église Saint-Pierre à Saint-Raphaël avec sa tour des templiers. A Saint-Émilion existe une église monolithe fort énigmatique quant à sa décoration à inspiration alchimique. Cet édifice, avec ses galeries souterraines, porte la croix pattée de l'ordre du Temple. L'église date



de l'époque à laquelle Bertrand de Blanchefort était Grand Maître et son château familial se trouvait à moins de quarante kilomètres de là. Est-ce un hasard si une tradition veut que la chapelle Saint-Pierre de Rians possède une cache abritant des archives templières de première importance ? A Saint-Merri, à Paris, on montre souvent un "baphomet" templier ornant le portail. En fait, cette sculpture est récente mais peu importe car il règne sur Saint-Merri une "tradition templière" dont on ne connaît pas l'origine. En tout cas cette église se nommait primitivement Saint-Pierre-des-Bois, comme la commanderie templière située à une dizaine de kilomètres au nord de Sélestat en Alsace, et dont on peut voir les ruines au hameau de Herrenhofstadt.

Il ne servirait à rien de multiplier ces exemples qui ont simplement pour but de montrer que les templiers n'ont jamais méprisé saint Pierre, tout au contraire. Mais il est également intéressant de regarder de plus près quelques-uns des lieux les plus couramment reliés aux "mystères" de l'ordre du Temple.

Ainsi, que doit-on penser de la chapelle Saint-Pierre-aux-Bœufs, près de Gisors ? Et que penser de la chapelle Saint-Pierre proche du château d'Arginy ? Et la chapelle de la ferme Saint-Pierre proche de la commanderie de Sainte-Eulalie-de-Cernon sur le Larzac ? Et de l'abbaye Saint-Pierre-de-Bhagari (1) qui est l'un des points-clés du dispositif templier du Verdon ?

Nous reviendrons plus en détail sur certains de ces lieux importants dans les derniers chapitres de ce livre qui seront consacrés à l'analyse de sites particuliers. Ce qu'il convient de retenir pour l'instant, c'est que, près des commanderies templières, notamment les plus importantes et les plus chargées de mystères, existent des fermes et des chapelles dédiées à saint Pierre, qu'elles étaient reliées à ces commanderies par des souterrains dont on peut encore assez fréquemment retrouver les traces.

Revenons un moment aux cérémonies évoquées précédemment. Ne s'expliqueraient-elles pas mieux si l'on supposait que le néophyte pouvait être conduit d'abord à une chapelle Saint-Pierre, puis amené par ses mentors à la salle de réception en passant par un souterrain ? Souvenons-nous : la cérémonie avait lieu de nuit. Avant le chant du coq, à l'égal de saint Pierre, le nouveau chevalier du Temple aurait renié le Christ trois fois. Alors, et alors seulement, les clés de la connaissance lui seraient données et, tel saint Pierre, il devrait préparer le règne de Dieu en ce monde.

Si les témoignages des frères, à l'occasion du procès, n'ont pas été plus précis, c'est uniquement, comme nous l'avons déjà dit,

(1) Ce Bhagari qui est au Verdon ce que le Bugarach est à la région de Rennes-le-Château.



parce que les rites n'étaient plus compris. Ceci implique que le cercle pensant et "initiatique" qui animait le Temple, l'avait quitté. L'ordre, sur la fin, n'était plus qu'une coque sans âme, ne fonctionnant plus que sur sa lancée. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'opposa pas une grande résistance à l'opération de police menée contre lui.



### III

## Le mystère du baphomet

### **Les prétendues pratiques obscènes des templiers**

Si l'on en croit les accusations portées à leur encontre, les Templiers auraient flirté avec ce monde à l'envers dont le prince est le démon, univers de la négation et des valeurs retournées. D'une certaine façon, en tant qu'inversion, l'accusation de sodomie dont ils furent l'objet, les reliait dans les conceptions de l'époque à un culte satanique.

La sodomie comme pratique courante entre frères de l'ordre est une accusation qui a été très souvent et très abondamment commentée. L'importance qui lui a été donnée laisserait à penser que certains la considéraient moins comme une déviation que comme un véritable élément cultuel. Or, il faut tout de même préciser que la plupart des aveux ont été obtenus sous la torture et que rien ne vient suggérer des cérémonies organisées à ce sujet. Il s'agissait de comportements individuels dont nous devons savoir s'ils étaient ou non tolérés par l'ordre, et non d'une constante de celui-ci. Disons tout de suite qu'officiellement, cette pratique était lourdement punie si elle était constatée. De plus, l'ordre s'était organisé plutôt de façon à empêcher de tels agissements mais surtout



pas à les encourager. Ainsi, lorsqu'ils se reposaient en leurs dortoirs, les templiers étaient tenus de conserver braies et caleçons. Une lumière devait briller toute la nuit pour éviter que dans le noir...

Il est frappant que, même sous la torture, des chevaliers aient refusé de reconnaître ce vice. Beaucoup d'entre eux déclarèrent que, lors de leur réception dans l'ordre, cette pratique leur avait été indiquée comme permise. Frère Mathieu du Bois-Audemar précisait :

*« Il (celui qui le recevait) me dit que si quelque chaleur m'incitait à exercer mes instincts virils, je fisse coucher un des frères avec moi et eusse commerce charnel avec lui ; de même, je devrais permettre la réciproque à mes frères. »*

La plupart témoignèrent en ce sens, mais ils déclaraient également ne l'avoir jamais fait et ne pas en avoir été requis par d'autres frères. Ceux qui avouèrent cette pratique sous la torture, revinrent sur leurs déclarations dès lors que la crainte du supplice s'était éloignée. Ainsi, Ponsard de Gisy qui déclara même que la charge relevée contre l'ordre de *“donner licence aux frères de s'unir charnellement (était) fausse”* et qu'il ne la reconnut que contraint et forcé.

Il est d'ailleurs curieux de constater que ceux-là même qui reconnaissaient allègrement avoir renié le Christ, se sont défendus avec acharnement contre l'accusation d'uranisme. Cela prouve à quel point la sodomie faisait horreur à la plupart d'entre eux et dans ces conditions on voit mal comment elle aurait pu être généralisée dans le Temple. Sans doute, comme dans tout ordre religieux, certains prirent-ils quelques privautés à cet égard, mais les véritables aveux furent rares, Raoul de Tavernay déclara, désabusé :

*« Il faut bien tolérer cela, en raison de la chaleur du climat d'outre-mer. »*

Guillaume de Varnage donna une toute autre explication. Il prétendait que ce vice était toléré, bien que contre nature, seulement envers les plus jeunes, et cela afin qu'ils ne fussent pas tentés de fréquenter des femmes à l'extérieur. On aurait craint qu'ils ne révèlent sur l'oreiller les secrets de l'ordre.

Plus lourde de conséquences fut la déclaration de Guillaume de Giaco, valet du Grand Maître. Il reconnut avoir satisfait *“une fois”*, à Chypre, aux exigences de Jacques de Molay. Hugues de Narsac surenchérit en déclarant que Molay était coutumier du fait. Pourtant, le Grand Maître, qui avoua un peu tout ce que l'on voulut sous la torture, n'accepta jamais de reconnaître ce vice.

L'on peut affirmer ici, sans crainte d'être taxé d'exagération,

que si certains cas d'uranisme furent établis dans l'ordre du Temple, il dut en exister chez les hospitaliers et les teutoniques. Pour ce qui concerne ces derniers, il suffit de se reporter à l'ouvrage de Henryk Sienkiewicz : *Krzyzacy (la Croix)*, plus connu en France sous le titre : *Les Chevaliers teutoniques*. Dans une scène qui manque certainement d'émotion, mais point de précision, Siegfried, le Grand Maître, personnage retors et scandaleux, tient à discuter du rapt d'une jeune fille avec son protégé :

« Après le départ de Bergow, Siegfried fit aussi sortir les deux novices, car il voulait rester seul avec frère Rotgier, qu'il aimait d'un amour véritablement paternel. On faisait même, dans l'ordre, diverses suppositions sur l'origine de cette affection démesurée, mais on n'en savait pas davantage... »

Voire, puisque, lorsque Rotgier meurt dans un combat d'homme à homme, Siegfried devient fou de douleur et fait ignoblement torturer Jurand dont il a capturé la fille.

Cet amour passionné et terrible est rendu plus nettement encore dans deux scènes du film admirable qu'Alexandre Ford a tiré, en 1959, de l'ouvrage de Sienkiewicz. Là, le doute n'est plus permis.

Des templiers homosexuels, sans doute y en eut-il, mais il convient de ne pas généraliser et, de plus, il n'est absolument pas question d'en faire un quelconque élément rituel. Or, l'Inquisition et parfois l'opinion publique avaient coutume, à l'époque, d'associer les notions d'hérésie et de déviations sexuelles. Ainsi, le terme de bougre qui désignait les cathares aux doctrines issues de Bulgarie, servait aussi à indiquer qu'un individu était sodomite.

De là à ce que les inquisiteurs aient souhaité faire l'amalgame pour les templiers, il n'y a qu'un pas. D'autant qu'ils se basaient tout de même sur quelques éléments suspects. L'homosexualité était assez courante dans les pays du Levant et, après tout, les templiers auraient fort bien pu en subir la contagion. Certains avaient même cru voir dans la présence de deux chevaliers sur un même cheval, sur le sceau de l'ordre, un signe équivoque. Mais surtout, il y avait les baisers reçus lors de la réception du nouveau templier. Celui qui recevait le néophyte l'emmenait généralement à part et lui demandait de lui faire trois baisers : au bas de l'épine dorsale, sur le nombril et sur la bouche. Parfois, c'était lui qui embrassait ainsi la nouvelle recrue.

On s'est beaucoup interrogé sur ce rite très largement reconnu par les frères, y compris en l'absence de tortures. Sans doute faut-il y voir un sens symbolique. Au cours d'une cérémonie initiatique, le baiser sur la bouche pouvait manifester la transmission du souffle et du spirituel. Le baiser sur le nombril (parfois sur le sexe) aurait



permis de communiquer la force créatrice, l'élan de vie. Quant au troisième, sur l'anus, certains y voient le point de départ de cette énergie que les mystiques orientaux appellent la *kundalini* et qui doit animer un à un les *chakras* de l'être. Bien entendu, il n'est pas question d'en déduire que les templiers auraient pu pratiquer pour autant un culte extrême-oriental. Mais leur rituel pouvait être en rapport avec des découvertes similaires concernant la circulation d'énergies subtiles dans le corps.

Cependant, comme le pense Jean Markale, c'est peut-être Rabelais qui nous fournit la meilleure hypothèse. Il faut pour cela se rapporter à son dialogue entre Humevesne et Baisecul dans *Pan-tagruel*. Jean Markale indique :

*« Il y a dans toute l'œuvre de Rabelais, une volonté délibérée d'insister sur la valeur des souffles, et particulièrement des souffles du bas. Les esprits délicats jugeront que c'est de la scatologie, mais ils devraient pourtant s'apercevoir de la signification symbolique des souffles du bas qui proviennent du monde souterrain, autrement dit de la manière dont on retire la matière première des philosophes, celle qui à force d'opérations et de transformations, devient la pierre philosophale, autrement dit, la pure lumière de l'esprit. »*

Si Jean Markale a raison, c'est bien au sein du symbolisme d'un rituel qu'il nous faut inscrire ces baisers, mais le moins que l'on puisse dire, une fois de plus, c'est que son sens n'était plus compris des derniers templiers.

## Réalité du baphomet

L'article 46 de l'acte d'accusation portait :

*« Que dans toutes les provinces ils avaient des idoles, c'est-à-dire des têtes dont quelques-unes avaient trois faces et d'autres une seule, et qu'il s'en trouvait qui avaient un crâne d'homme. »*

L'article 47 précisait :

*« Que dans les assemblées, et surtout les grands chapitres, ils adoraient l'idole comme Dieu, comme leur Sauveur, disant que cette tête pouvait les sauver, qu'elle accordait à l'ordre toutes les richesses et qu'elle faisait fleurir les arbres et germer les plantes de la terre. »*

Guillaume Paris demanda aux inquisiteurs d'interroger les chevaliers à ce sujet et plus précisément en ce qui concernait une *“idole qui est en forme de tête d'homme à grande barbe”*.

Effectivement, quelques templiers témoignèrent sur ce point. Leurs dires ne concordent guère et laissent à penser qu'il n'y avait pas une seule et unique tête. Les uns l'ont vue barbue, d'autres l'ont crue sculptée ou ont affirmé qu'il s'agissait d'un simple crâne.



Régnier Larchant prétendait l'avoir vue une douzaine de fois, *“lors de chapitres ; en particulier à Paris, le mardi après le dernier Saint-Pierre et Saint-Paul”*. Il affirmait :

*« C'est une tête, avec une barbe. Ils l'adorent, la baisent et l'appellent leur Sauveur (...). Je ne sais pas où on la garde. J'ai l'impression que c'est le Grand Maître, ou celui qui préside le chapitre, qui la détient par devers lui. »*

Plus tard, il reprécisa qu'elle était en bois argenté et doré à l'extérieur et qu'elle avait une barbe ou une espèce de barbe.

Jean Cassanhas, toulousain, la décrivit recouverte d'une *“espèce de dalmatique”* et de cuivre jaune. Il entendit que l'on parlait de démon à son sujet et il lui fut dit :

*« Voilà un ami de Dieu qui converse avec Dieu quand il veut. Rendez-lui grâce de ce qu'il vous a conduit dans cet ordre comme vous le désiriez ».*

Si l'un la vit d'argent, avec une barbe, elle redevint dorée dans le témoignage de Gaucerand de Montpezat pour qui elle avait *“la forme barbue”* d'un homme, faite *“en figure de baffomet”* (*in figuram baffometi*) et qui était indispensable pour que le chevalier pût être sauvé.

Jean Taillefer parla d'une figure humaine placée sur l'autel de la chapelle lors de sa réception et Raymond Rubey l'a dit peinte sur un mur, sous forme de fresque. Jean du Tour la vit peinte, lui aussi, mais sur un morceau de bois, et il *“l'adora au cours d'un chapitre, tout comme les autres”*.

Raoul de Gisy apporta quelques précisions :

*« J'ai vu la tête dans sept chapitres différents : elle ressemble au visage d'un certain démon, d'un Maufe ; et toutes les fois que je jetais les yeux sur elle, un tel effroi s'emparait de moi que c'était à peine si je pouvais la regarder ; cette tête était adorée dans les chapitres. »*

A une autre reprise, il précisa que cette tête fut tirée d'un sac. On lui fit remarquer qu'adorer cette idole était une très mauvaise action. Il répondit :

*« On avait bien fait pis en reniant Jésus, on pouvait bien adorer la tête à présent. »*

Mais visiblement, ces templiers qui assistaient à un rituel secret emprunt de magie, ne comprenaient pas grand-chose à ce qui se passait.

Certains ne l'avaient jamais vue, *“car ils n'assistaient pas aux chapitres généraux”*, tels Mathieu de Bois-Audemar et Pierre de Torteville. D'autres n'en avaient même jamais entendu parler, comme Geoffroy de Gonneville.

Guillaume de Herblay déclara :

« Quant à la tête, je l'ai vue lors de deux chapitres que tint le frère Hugues de Pairaud, visiteur de France. J'ai vu les frères l'adorer. Moi, je faisais semblant de l'adorer aussi ; mais jamais de cœur. Je crois qu'elle est en bois, argenté et doré à l'extérieur (...), elle a une barbe ou une espèce de barbe. »

Hugues de Pairaud confirma :

« Je l'ai vue, tenue et palpée à Montpellier, lors d'un chapitre, et je l'adorai ainsi que tous les autres frères présents (...). Je l'ai laissée au frère Pierre Alemandin, précepteur du Temple de Montpellier, mais j'ignore si les gens du roi l'ont trouvée. Cette tête avait quatre pieds, deux par-devant, deux par-derrrière. »

Pour le frère Barthélémy Boucher, cela ressemblait à une tête de templier, « avec un bonnet, une barbe blanche et longue ». André Armani lui vit trois visages, un autre ne lui en accorda que deux. On raconta à l'un que c'était la tête de l'une des onze mille vierges, mais il ne le crut pas puisque la tête était barbue de l'un des côtés et qu'elle présentait un aspect terrifiant, remarque qui revient d'ailleurs fréquemment. On l'adorait soi-disant en criant « Y, Allah ! », à l'identique des musulmans. Guillaume Bos la vit en bois, de couleur blanche et noire comme l'étendard du Temple. Arnaud de Sabatier la crut aussi en bois.

Un chevalier du midi, Déodat Jaffet, s'était vu présenter une tête par le précepteur. Elle avait trois visages. On lui avait dit : « Tu dois adorer ceci comme ton Sauveur et le Sauveur du Temple », et le précepteur avait ajouté : « Béni soit celui qui sauvera mon âme. »

Petrus Valentini, qui n'était pourtant que frère servant, aurait vu trois fois l'idole lors de sa réception, à Santa Marie i Capita et à Castro Araldi. A chaque reprise les frères vénéraient la tête comme Dieu car elle fournissait à l'ordre sa richesse et avait pouvoir de le sauver. Celle montrée à Castro Araldi est par ailleurs décrite par Vivolus comme blanche, avec le visage d'un homme.

Bernard de Selgues affirmait que la tête était conservée à Montpellier (1), qu'elle était liée au diable et apparaissait parfois sous la forme d'un chat qui leur parlait. C'est aussi sous l'image d'un chat (et d'une femme) que Bertrand de Sylva vit l'idole, mais Eudes Baudry évoqua un porc en bronze. Pour d'autres ce fut un veau. En tout cas, sa venue était la promesse de moissons abondantes, d'argent, d'or, de santé et de toutes sortes de biens temporels.

Les pratiques qui accompagnaient les apparitions de la tête ne semblaient pas non plus être uniformes. Leur capuce ôté, les frères baisaient l'idole comme on baise les reliques et lui disaient :

(1) Certains pensent qu'un Baphomet serait caché dans l'une des maisons que l'ordre possédait près de Montpellier à Mauguio, à Castries, Saint-Christol ou Fabrègues.



*“Deus adjura me”*. Puis ils s’étendaient à terre pour l’adorer. *“Adorez cette tête, c’est votre Dieu, c’est votre Mahomet”*, disaient certains et on la comparait à une vieille momie *“aux yeux brillants comme la clarté du ciel”*, comme des *“pierres précieuses qui illuminaient le chapitre”*.

Voilà bien des éléments disparates, mais certains peuvent s’expliquer. D’abord, il y eut manifestement plusieurs têtes. D’autre part, on note quelques points revenant régulièrement : le métal ou le bois, et dirons-nous plutôt, les deux associés. Il y a aussi la pilosité. S’il arrive que la tête ne soit pas barbue, c’est parce qu’elle a deux faces, dont l’une est glabre. Notons aussi qu’elle converse avec Dieu, qu’elle apporte la richesse telle une corne d’abondance, qu’elle est le Sauveur et que ceux qui regardent sa face en sont terrifiés.

## **Baphomets vrais et faux**

Les inquisiteurs cherchèrent à retrouver ces mystérieuses têtes. Le 11 mai 1307, la commission convoqua Guillaume Pidoye, administrateur et gardien des biens du Temple et, à ce titre, détenteur des reliques et châsses saisies lors de l’arrestation des templiers à Paris. Il fut prié, ainsi que ses collègues, Guillaume de Gisors et Raynier Bourdon, de présenter aux commissaires toutes les figures de métal et de bois qu’ils auraient pu saisir. Il n’y en avait qu’une qui puisse présenter un intérêt dans le cadre de l’enquête. Il s’agissait d’un buste de femme, doré, sorte de reliquaire contenant un crâne, enveloppé de *“syndron rouge”* et portant une étiquette avec l’inscription *“CAPUT L V III m”* (tête 58 m). On est loin des descriptions du baphomet, encore que l’on puisse rapprocher ce crâne de la figurine féminine dont parla le chevalier Pierre Girald de Marsac. Celui qui l’avait reçu dans l’ordre l’aurait tirée de sous ses vêtements en lui disant de mettre toute sa confiance en elle afin que tout allât bien.

La *Chronique de Saint-Denis* mentionne un curieux objet trouvé au Temple de Paris *“un vieux morceau de peau, qui semblait tout embaumé, comme une étoffe brillante, et qui avait dans ses orbites des escarboucles étincelantes comme la lumière du Paradis.”* Voilà qui nous rappelle quelque chose, mais à part cela, nous n’avons pas grand-chose de concret à nous mettre sous la dent.

Généralement, les ouvrages consacrés au Temple ont pour coutume de représenter le baphomet comme un petit diable barbu et hermaphrodite. Ses seins de femme, son sexe viril et ses ailes



membraneuses de chauve-souris sont devenus indissociables du terme de baphomet, et pourtant cela n'a strictement rien à voir avec le peu que l'on sache grâce aux témoignages. Cette description imaginaire est le fait d'une assimilation. Les occultistes du siècle dernier décidèrent, se basant ou non sur quelques traditions, que le petit démon ornant le portail de l'église Saint-Merri, non loin de la tour Saint-Jacques, à Paris, n'était autre qu'un authentique baphomet templier. Est-ce parce que le lieu est proche de l'ancien enclos du Temple que l'on en décida ainsi ?

Il s'agit en tout cas d'un petit démon sculpté, haut de trente centimètres et trônant à la place normalement réservée au Christ en gloire : le sommet du portail central. Malheureusement, l'église Saint-Merri, telle qu'on peut la voir, ne date que du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle a été édifiée de 1530 à 1612, agrandie en 1743 et restaurée en 1842. Elle en avait bien besoin car les révolutionnaires l'avaient successivement transformée en "Temple du commerce" et en "Temple théophilanthropique", avant de la rendre au culte catholique en 1803. Les diverses campagnes de travaux sont de toute façon trop récentes pour que la statuette ait pu être un vrai baphomet. D'ailleurs, le clergé local affirme que cette statuette en plâtre ne date que du début du XIX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle elle aurait pris la place d'un Jéhovah primitif. Pour d'autres, le baphomet serait "authentique" mais aurait été placé là de façon tardive.

En 1870, à la demande du ministre des Beau-Arts, M. de Ronchaud fit une description détaillée de l'édifice, pour le compte de l'inventaire général des richesses nationales :

*« En 1842, on a placé sous le dais de la double voussure un double rang de statuettes représentant des personnages assis. Ces statuettes sont des moulages empruntés à la décoration de la porte méridionale du transept de Notre-Dame. Ce sont des ouvrages du XIII<sup>e</sup> siècle. Le petit démon qu'on voit à la pointe à une place ordinairement réservée à l'image de Dieu est également une restauration. »*

Le petit diable du portail de Saint-Merri a beau être décrit partout comme un authentique baphomet templier, il ne correspond pas pour autant aux témoignages recueillis lors du procès. En effet, il y est toujours question d'une tête et seulement d'une tête. L'assimilation vient en fait des pseudo-coffrets templiers ayant appartenu au duc de Blacas et sur lesquels on pouvait voir un personnage hermaphrodite. C'est sans doute le rattachement malencontreux de ces coffrets au Temple qui a fait prendre le petit diable de Saint-Merri pour une représentation du baphomet. A la limite, le seul point commun, c'est que notre diabolotin a la tête d'un démon barbu. C'est peu.

Mais peut-être existe-t-il d'autres images du baphomet. Ainsi, à Saint-Bris-le-Vineux, dans l'Yonne, on a parfois reconnu une tête baphométrique sculptée. Elle orne non pas la commanderie templière dont il ne reste d'ailleurs pas grand-chose mais une maison qui appartient à l'ordre et qui est devenue la poste du village. Elle représente une tête cornue, la bouche ouverte, apparemment barbue. Fait à signaler : elle manifeste quelque ressemblance avec celle du petit démon de Saint-Merri. Or, tout près, existait une autre commanderie : à Merry.

A Barbezières, en Charente, la commanderie n'a conservé que sa chapelle. Au XV<sup>e</sup> siècle, les bâtiments d'habitation ont laissé la place à un château. Au second étage, on a placé une "tapisserie de pierre", ensemble de graffiti récupérés sur les lieux-mêmes. Alain Lameyre signale (1) :

*« L'heureux élu qui saura déchiffrer le message secret auquel renvoient ces signes aura accès au trésor enfoui de l'ordre. Un baphomet rouge et or aurait été identifié grâce à un examen aux rayons X. L'empreinte en est conservée par un professeur de Bourges qui n'hésite pas à affirmer qu'outre sa valeur symbolique et initiatique, ce baphomet figurerait le plan des souterrains de l'ancienne commanderie. La figure géométrique que ce symbole permet de mettre en évidence est un X, au centre duquel se trouve le point d'or caractéristique ; ce point indiquerait l'emplacement de la crypte où serait enfoui le trésor. »*

Un X comme la forme indiquée par les jambes du démon de Saint-Merri. Néanmoins, ceci nous laisse plus que sceptique.

A Salers, dans le Cantal, existe encore une maison templière qui servait de relais sur la route du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est maintenant une école. En dépit de remaniements réalisés à la Renaissance, elle a conservé quelques éléments datant du XII<sup>e</sup> siècle. Suivons la description qu'en fait Annette Lauras-Pourrat (2) :

*« Dès l'entrée, à gauche de la voûte, l'arc part d'une colonne très simplement stylisée ; à droite, l'épaisse porte de bois clouté dissimule une figure étrange : les yeux relevés vers les tempes ont quelque chose d'oriental ; le menton est dessiné, malgré la barbe qui l'orne ; les cheveux très longs, abondants, féminins, sont ceints d'une couronne de feuillage. (...) Cette figure énigmatique symbolise l'androgynie. De chaque côté, deux colonnes sont garnies de lions sculptés, la tête humaine et couronnée : le lion de Juda et le lion de David. Les médaillons des quatre clés de voûte sont tous différents. Le premier est la simple croix templière. Le deuxième médaillon est une rose sur une espèce de trèfle à quatre feuilles (symbole de Saint-Jean) garni de lettres si mystérieuses que le rébus n'est pas encore déchiffré. Le troisième représente la rose dans l'octopode, rose de 24 parts (8×3) avec le rappel de la croix pattée au centre. Enfin, le quatrième*

(1) Cf Alain Lameyre : *Guide de la France templière* (Tchou).

(2) Annette Lauras-Pourrat : *Guide de l'Auvergne mystérieuse* (Tchou).



*médaillon rappelle le visage de la porte, avec des yeux en amande, une barbe qu'on dirait rapportée comme celle des pharaons égyptiens ; une mèche de cheveux qui ressemble fort à une flamme part du sommet de la tête pour s'épanouir en éventail. Cette figure symboliserait l'être qui capte les courants telluriques en même temps que les courants spirituels. »*

Faut-il voir dans cette tête barbue celle d'un baphomet ? La relation avec le monde végétal pourrait nous y inciter.

Évoquons également la sculpture d'orant qui orne la paroi de l'église de Roth dans les Ardennes belges. Elle pourrait représenter l'énigmatique idole. Autre image intéressante : celle qui figure en graffiti dans la mystérieuse pyramide de Falicon, au-dessus de Nice. La tête dessinée est très semblable à celle de Saint-Bris-le-Vineux. Or, la pyramide de Falicon était reliée par des souterrains à une maison templière.

A Provins, un baphomet barbu, ailé, cornu et hermaphrodite, aurait décoré le sommet du porche de l'église Sainte-Croix, construite par Thibaud IV de Champagne après qu'il eut rapporté des croisades un fragment de la vraie croix. Mais ce baphomet n'aurait été posé que bien plus tard et serait de toute façon très largement postérieur à la chute de l'ordre.

Doit-on détecter une allusion au baphomet dans l'église de la commanderie de Charrière, à Saint-Moreil dans la Creuse ? Il y avait là dix têtes sculptées. Celles de la nef montrait des chevaliers casqués et imberbes et celles du chœur les révélait le visage encadré d'une abondante pilosité. Notons au passage (nous y reviendrons) que cette église était dédiée à saint Jean-Baptiste avant d'être dédiée à sainte Claire, cette Claire qui a plus de rapports avec la claire-fontaine qu'avec l'amie de saint François.

C'est peut-être un baphomet qui décore également la clé de voûte de la chapelle Notre-Dame-de-Piété, près de Sainte-Eulalie-de-Cernon.

En 1951, on a retrouvé dans une commanderie templière du Somerset en Angleterre, une fresque que l'on a suspendue dans la petite église de Templecombe. On y voit une tête d'homme barbu, grandeur nature. Le visage ressemble à celui que l'on attribue généralement au Christ. Selon Séverin Batfroi (1), cette tête serait identique à celle du Suaire de Turin et le baphomet ne serait autre que la reproduction du visage du Saint-Suaire. Dans le même ordre d'idée, Jean-Gaston Bardet (2) pense que les templiers ont possédé le Saint-Suaire, linge dont on ne sait précisément ce qu'il devint entre 1207 et 1353. Cela expliquerait, selon lui, qu'il soit

(1) Séverin Batfroi : *Histoire secrète des Alpes* (Albin Michel).

(2) Jean-Gaston Bardet : *Mystique et magie*.



réapparu chez les chanoines de Lirey, à vingt kilomètres de la Forêt d'Orient qui fut l'un des berceaux de l'ordre. Si cette hypothèse était exacte, comment expliquer que les templiers aient renié le Christ ? Bardet prétend précisément qu'ils ont caché le suaire qui apportait la preuve de l'existence de ce Christ qu'ils reniaient. Mais alors pourquoi en auraient-ils répandu l'image au moyen du baphomet ? Tout cela ne serait guère logique. Et même si l'on pense que le reniement n'était que le rappel de celui de saint Pierre, on voit mal pourquoi les templiers auraient caché une telle relique.

Ce que les représentations du baphomet ont bien du mal à nous apprendre, peut-être le trouvera-t-on dans l'étymologie de ce terme.

### Hypothèses étymologiques concernant le baphomet

Diverses hypothèses ont été présentées à ce sujet mais de toute façon, il faut être prudent car plusieurs formes différentes ont été données à ce terme telles que *bafumet*, *bahomet*, *bahumet*.

On pourrait voir là une transformation du mot *baphé* qui signifie baptême en grec, et de *meteos*, initiation. Cette formule serait peut-être à rapprocher du baptême de feu des gnostiques, manifestation renouvelée de la descente des langues de feu sur la tête des apôtres.

On a dit aussi qu'il s'agissait d'une déformation de *Mahomet*. C'est ce qu'affirmait au XIX<sup>e</sup> siècle Sylvestre de Sacy qui aurait découvert dans un glossaire du XVIII<sup>e</sup> siècle le terme *bohomerid* signifiant *mosquée*. L'hypothèse ne tient guère si l'on se souvient que l'islam interdit la représentation humaine.

Hammer-Purgstall croyait que le mot était lié à l'arabe *bahoumid* désignant le veau, mais nul ne sait où il avait trouvé ce terme.

Jean-Louis Bernard (1) y voit un dérivé de l'association des noms de deux dieux égyptiens : *Phtah* et *Sekhmet*. Et Gérard de Sède trouve dans *Bapheus mete* la traduction de *teinturier de la lune*, c'est-à-dire alchimiste.

Pour Victor-Émile Michelet, il s'agissait de l'abréviation de l'expression *TEMpli Omnium Hominum Pacis ABbas* à lire cabalistiquement de droite à gauche en ne retenant finalement que les lettres que l'on veut bien. A partir de là, on peut démontrer ce que l'on veut. Peu convaincante également, l'hypothèse complémentaire utilisant *TEM* (parcelle) *OPH* (serpent) et *AB* (père), soit *partie du serpent des origines*.

(1) Jean-Louis Bernard : *Histoire secrète de Lyon et du Lyonnais* (Albin-Michel).

Pour Jacques Breyer, *baphomet* est *oubah-phoumet*, la bouche du père.

On a aussi songé au port de Chypre : *Bapho*, où les templiers s'installèrent. Il y eut à cet emplacement dans l'antiquité un temple dédié à Astarté. On y adorait la déesse sous la forme d'une pierre noire et on lui sacrifiait des enfants, comme au dieu Baal. Albert Ollivier imagine que les templiers ont peut-être rapporté de Chypre une tête ou des ossements que l'on aurait voulu ensuite rattacher au culte d'Astarté. Tout est possible et son contraire. Bien d'autres hypothèses ont été émises sans être véritablement probantes.

Soit dit en passant, toutes ces interprétations ne sont peut-être que des élucubrations car le terme de *baphomet* n'est sans doute pas le véritable nom de cet objet que les templiers ne nommaient jamais dans leurs dépositions. Ils ne parlaient que de tête ou d'idole. Il pourrait s'agir d'une mauvaise interprétation de la déclaration d'un frère qui y aurait vu une figure *mahométrique*, c'est-à-dire pour lui tout simplement démoniaque. En effet, tout semble être parti de la déposition de Gaucerand de Montpezat qui s'accusa d'avoir adoré une image baffométrique, terme dérivé de Mahomet en langue d'oc. D'ailleurs, en 1265, le troubadour Olivier le Templier écrivait dans *Ira et dolor* :

« (les Turcs) savent que chaque jour ils nous abaisseront, car Dieu dort, qui veillait autrefois, et baphomet manifeste son pouvoir et fait resplendir le sultan d'Égypte ».

Il ajoutait :

« Aucun homme qui croit en Jésus-Christ ne demeurera plus, s'il le peut, en ce pays, du Moustier de Sainte-Marie on fera la bafomerie. »

Il désignait ainsi la mosquée.

## Saint Jean-Baptiste au centre de l'énigme

Le terme de *baphomet* n'est donc vraisemblablement pas à associer à la tête adorée dans certains chapitres. Néanmoins, à tout hasard, nous tenterons une dernière explication étymologique. Certains ont en effet voulu voir dans ce mot l'association de saint Jean-Baptiste à Mahomet sous la forme *BAPtiste-MaHOMET*.

La clé de l'énigme pourrait se trouver au village d'Anzeghem, en Flandre, entre Audenaerde et Courtrai (1). Là se trouve une

(1) Cf Paul de Saint-Hilaire : *la Flandre mystérieuse* (Rossel).

Notons que l'on peut également voir dans cette chapelle une curieuse représentation du Graal.



vieille église templière dédiée à saint Jean-Baptiste. Sur l'autel de droite est exposée une tête de bois très ancienne, barbue, avec un manche s'enfonçant dans la nuque pour la présenter à la vénération des fidèles. C'est en fait un reliquaire contenant un fragment du crâne de saint Jean-Baptiste, l'un des personnages les plus vénérés par les templiers. Voilà qui finalement correspondrait fort bien aux têtes barbues décrites par ces derniers, en tout cas nettement mieux que le petit diable de Saint-Merri à Paris.

Cela coïnciderait même parfaitement si on se reporte à ce qu'écrivait Maurice Magre dans *Jean de Fodoast*. Il racontait comment les templiers et les chevaliers teutoniques qui se battaient contre les Mongols, avaient vu ceux-ci presque vaincus, dispersés, se rassembler tout à coup, réattaquer et vaincre, après avoir vu, brandie au milieu d'eux au bout d'une perche, l'image d'une tête barbue à l'aspect horrible. Maurice Magre nous apprend que cette tradition fut rapportée par Henri de Silésie qui participa à la bataille. Serait-ce un *baphomet* pris aux templiers qui aurait décidé de la victoire des Mongols et de la défaite du Temple ? Et cette perche ne nous fait-elle pas songer au manche fixé dans la nuque du reliquaire d'Anzeghem ?

Maurice Magre ajoutait :

« Il se pourrait bien que les grands conquérants, ceux qui ont une emprise sur les peuples de l'univers, fussent des hommes qui se sont servis de la magie et ont canalisé les forces du monde à leur profit au moyen de signes. »

Or, pour le templier Bartholomée Rocherii, la tête du *baphomet* devait être invoquée en cas de péril. Elle était capable de sauver.

Mais revenons à saint Jean-Baptiste dont la tête d'Anzeghem contient une relique. Les templiers lui ont rendu un véritable culte. D'une part, ils lui ont dédié nombre de leurs églises et chapelles, mais en plus, ils ont beaucoup utilisé un symbole qui le liait au Christ : l'agneau. Il n'est pas rare de trouver des croix templières ornées de cet agneau porteur d'une bannière sur laquelle figure, comme en surcharge, la croix pattée de l'ordre. Ce symbole orne également parfois les clés de voûte de leurs églises. Ainsi le retrouvons dans celle de la commanderie de Brélevennez dans les Côtes d'Armor. L'agneau associé à la croix pattée se retrouve aussi à Jouers, près d'Accous, dans les Pyrénées-Atlantiques avec des têtes coupées sculptées, — têtes barbues dont l'une est censée être celle d'Abraham. L'*Agnus Dei* figure à plus de dix-sept reprises sur des empreintes de sceaux templiers et a été retrouvé huit fois sur des flancs correspondant à une période assez longue puisque s'étendant de 1160 à 1304.



Or, saint Jean-Baptiste s'intègre, et cela est fondamental, dans la vieille tradition du culte des têtes coupées. Il fut décapité à Machéronte, en Arabie. Hérodiade fit apporter sa tête à Jérusalem et la fit enterrer avec soin auprès de la maison d'Hérode, dans la crainte que le prophète ne ressuscitât, si son chef était inhumé avec son corps, selon ce que rapporte Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée*. Le corps aurait été enterré à Sébaste par des disciples fidèles. En 362, l'empereur Julien le fit exhumer et brûler. Or, la tradition raconte qu'en 453, sous Marcien, saint Jean révéla à deux moines de Jérusalem l'emplacement de sa tête. Ils allèrent en toute hâte au palais qui avait appartenu à Hérode. Ils y trouvèrent selon les indications du saint, son précieux chef, enveloppé dans des sacs de poil de chèvre provenant sans doute des vêtements que le baptiste portait dans le désert. Mais la relique disparut de nouveau, volée par un potier qui l'enfouit à Emèse. Bien plus tard, saint Jean-Baptiste lui-même intervint une fois de plus auprès d'un moine afin que sa tête fût retrouvée. Le sac fut déterré et la relique rapportée à Constantinople. Ou du moins est-ce ce que l'on tenta de faire car la tête ne voulut rien savoir et se refusa à prolonger le voyage au-delà d'un lieu situé près de Chalcédoine. Néanmoins, après une longue période de repos, la relique se laissa transporter à Constantinople. Un chanoine d'Amiens nommé Wallon de Sarton l'y retrouva en 1204. Comme le Graal, elle s'enchâssait dans un plat d'argent. Il la rapporta à Amiens après avoir vendu le plat pour payer son voyage.

Or, si le sceau du maître d'Angleterre portait un Agnus-Dei, son contre-sceau était orné du chef tranché de saint Jean-Baptiste avec l'inscription : *Je suis le garant de l'agneau*. Cette tête barbue, hirsute et quelque peu horrifiante, tantôt présentée de profil, tantôt sur le plat de Salomé, on la retrouve sur au moins sept empreintes relevées en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. Tête coupée et barbue, pouvant exprimer la terreur, voilà qui ressemble fort au baphomet.

Le chef de saint Jean-Baptiste avait d'étranges pouvoirs. En effet, Hérodiade, qui avait demandé à sa fille Salomé d'obtenir d'Hérode la tête de ce saint qui repoussait ses avances, mourut dans des conditions bizarres. La légende dit que tenant dans ses mains la tête coupée du Baptiste, elle l'aurait insulté. La tête se serait animée, lui aurait soufflé au visage, et Hérodiade serait morte aussitôt. D'autres légendes font état de versions différentes.

Saint Jean-Baptiste apparaît ainsi comme une figure assez semblable à celle d'Orphée dans le cadre du culte des têtes coupées. Orphée fut mis à mort par des femmes Thraces qui lui en

voulaient de ne pas s'intéresser à elles. Sa tête, coupée, devint un objet de culte ; interrogée, elle rendait des oracles. Comme le rappelle Raymonde Reznikov (1), telle fut aussi la tête du celtique Bran le Béni, talisman protecteur et symbole de résurrection. Bran avait été blessé à la jambe par un coup de lance empoisonnée, épisode qui n'est pas sans rapport avec l'histoire du roi Pêcheur, dans la quête du Graal. Il ordonna à ses compagnons de lui couper la tête et d'aller l'enterrer à Gwynn Vryn, la colline blanche, à Londres. Cette tête devint alors un symbole d'immortalité et un puissant talisman, source de protection, de vie, de victoire et de richesse. La tête de Bran le Béni joua à peu de chose près le même rôle que le Graal. Ne retrouve-t-on pas là notre baphomet qui apportait la richesse, donnait la victoire et la vie, faisait fleurir les arbres et germer les plantes ? On pourrait également rappeler l'histoire de Cuchulain dont la tête fut coupée par Lug. Le "chef" du héros irlandais fut enterré à Tara, centre politique et religieux d'où les rois d'Irlande tiraient leurs pouvoirs magiques. Cette tête était donc elle aussi protectrice.

Dans la version primitive galloise utilisée par Chrétien de Troyes pour écrire son *Perceval le Gallois ou le conte du Graal* se déroule une scène qui n'est pas sans rapport avec notre propos. Chez le Roi-Pêcheur, au château du Graal, deux hommes entrent dans la chambre. Ils portent une grande lance d'où coulent jusqu'à terre trois ruisseaux de sang. Deux pucelles les suivent avec un grand plat sur lequel une tête humaine coupée dégouline, elle aussi, de sang. Dans son roman, Chrétien se contente de faire voir à Perceval non plus une tête mais la coupe du Graal.

Dans le récit français de *Perlesvaux*, Lancelot rencontre le chevalier au bouclier vert qui lui signale un lieu extrêmement dangereux par lequel il va devoir passer : le *Château des Barbes*. Là, tout chevalier doit soit abandonner sa barbe, soit se battre pour la conserver. Quand Lancelot arrive au château, il voit le portail d'accès tout recouvert de barbes et d'un grand nombre de têtes coupées de chevaliers. Lancelot se défait de ceux qui l'attaquent. Le lendemain, il lui faut encore couper la tête d'un géant pour sauver sa vie, mais il doit revenir un an plus tard faire couper sa propre tête par le même géant qui est reparti avec son chef sous le bras. Jean Markale (2) signale que la même histoire se trouve dans un récit irlandais bien antérieur, le festin de Brierin, dont le héros est le célèbre guerrier Cuchulain. Ce "jeu du décapité" comme on l'appelle, se termine par un simulacre de décapitation,

(1) R. Reznikov : *Montségur secret* (Bélisane).

(2) Jean Markale : *Gisors et l'égname des templiers* (Pygmalion).



et il se réfère à un thème bien connu dans l'hagiographie chrétienne : les saints céphalophores (porteurs de leur tête après une agression) du type de saint Denis en France, de saint Trémeur et de sainte Tryphine en Bretagne, ou de saint Mitre en Provence.

La tête de saint Jean-Baptiste, coupée à la demande d'Hérodiade, s'intègre bien dans le mythe. Et puis le Christ n'est-il pas mort sur le Golgotha, le "Mont du Crâne" d'Adam ? N'est-ce pas là que le précieux sang fut recueilli dans la coupe du Graal ?

*« Le crâne, lui, évoque dans les traditions initiatiques, la caverne qu'éclaire l'œil du Monde. Le tumulus chauve, le calvaire, le Golgotha est "crâne" et il portera le signe de la Rédemption » (1). »*

La tête de Méduse, coupée par Persée, pétrifie celui qui la regarde et Athéna la possède figurée sur son bouclier. Dans la mythologie scandinave, c'est la tête de Mimir qui sert d'oracle à Odin, à la fontaine, et qui orne le bouclier de ses guerriers.

Par certains aspects, le baphomet peut faire songer à Janus. A la fois jeune et vieux, il était représenté par les Romains avec deux visages, l'un glabre et l'autre barbu. L'un regardait vers le passé et l'autre vers l'avenir. Janus a donné son nom à notre mois de janvier qui débute l'année après la renaissance du soleil au solstice d'hiver. Il présidait aussi aux entreprises propices et son nom est à rattacher à celui de Jean, ce Ioan qui traverse le temps et les mythes d'origines diverses. Il s'accorde assez bien avec la dualité apparente des deux cavaliers templiers sur un même cheval. Janus bifrons, comme deux fois Jean, le baptiste et l'évangéliste, celui du solstice d'été et celui du solstice d'hiver, saints quasi-gémellaires. Janus du passé et Janus de l'avenir, Jean le précurseur et Jean qui doit revenir avec le retour du Christ.

Janus ou Jean-Baptiste, il n'y a pas grande différence sur le plan symbolique, mais il nous faut retenir ce rapport important avec le culte des têtes coupées car nous aurons l'occasion de le confirmer.

Daniel Réju nous conte, quant à lui, une bien étrange histoire (2). A la fin du siècle dernier, on découvrit dans l'île de Sein une grotte creusée par les druides, face à la mer et accessible uniquement par bateau. Les prêtresses celtes y rendaient, paraît-il, des oracles. On y fit une curieuse trouvaille :

*« Il s'agissait d'une statuette en bois noir dont le bras droit (auquel manquait la main) se dressait vers le ciel, tandis que le gauche pendait le long du corps. La statuette avait une tête disproportionnée, avec deux gros trous ronds à l'emplacement des yeux, une barbe triangulaire faite avec cinq traits verticaux, une paire de cornes et une poitrine de femme. Et, entre*

(1) Henri Dotenville : *Histoire et Géographie mythiques de la France* (G.-P. Maisonneuve et Larose).

(2) Daniel Réju : *la Quête des templiers et l'Orient* (Rocher).



*les deux seins, en relief, figurait une croix du Temple, de belle taille et bien visible. »*

Cette statue a disparu. Confiée à un prêtre des Côtes d'Armor, elle lui fut volée peu après.

Il y a dans cette description bien des points de ressemblance avec le baphomet. Et quelques-uns qui font songer à Isis-Astarté, ou encore Ishtar qui, en Phénicie, se nommait Baalit. Les cornes en forme de croissant doivent alors être associées au symbolisme lunaire. Et Réju fait remarquer combien le croissant se retrouve souvent sur les pas des templiers :

*« Plus étonnant encore, ces lieux sont concentrés sur un axe Gisors (les Croissants-de-Gisors) - Nogent-le-Rotrou - Bellême - Angers d'une part, et sur diverses provinces parmi les plus empreintes de tradition celtique, Normandie, Ile-de-France, Pays de Loire et Bretagne, d'autre part. »*

Celte ou orientale, l'origine importe peu du moment où elle s'inscrit dans la ligne d'une tradition universelle. La tête coupée du baptiste présente toutes les caractéristiques lui permettant de jouer le même rôle protecteur que celle de Bran le Béni.

## **Les pouvoirs du baphomet**

Selon les témoignages, l'adoration de la tête se déroulait essentiellement lors de la tenue des chapitres, si secrets que des menaces terribles pesaient sur ceux qui auraient osé révéler ce qui s'y passait. Curieusement, il est vrai, les chevaliers ne révélèrent jamais ce secret et on ne sembla pas trop vouloir les y forcer. Lorsque des questions trop précises leur étaient posées, ils prétendaient ne jamais y avoir été admis, afin de les éluder. A moins que les révélations qui pourraient avoir été faites n'aient pas été consignées par les greffiers pour des raisons que nous ignorons.

Raoul de Presles, témoignant, dit que le recteur du temple de Laon, Gervais de Beauvais, lui avait affirmé qu'il y avait dans le chapitre général de l'ordre une chose si secrète (*quidam punctus adeo secretus*), que si, pour son malheur, quelqu'un la voyait, fût-ce le roi de France, nulle crainte de tourments n'empêcherait ceux du chapitre de le tuer à l'instant.

Certains des templiers, nous l'avons vu, prêtaient des propriétés particulières au baphomet, de véritables pouvoirs talismaniques. Pour cette raison, ils entouraient la tête de cordelettes de fil blanc qui étaient ensuite remises aux frères. Ceux-ci les portaient autour de leur ceinture, à même la peau. Précisons que ces cordelettes ne sont pas à confondre avec la cordelière de l'ordre,

emblème de chasteté. Ainsi, ils étaient protégés par la tête lors même qu'elle n'était pas auprès d'eux.

Mais rencontrer la tête face à face n'était pas sans danger, ce qui nous rappelle les pouvoirs de celle de Méduse coupée par Persée. Les actes du procès en témoignent si l'on en croit une curieuse histoire. Un chevalier, mis en présence du baphomet, était ressorti plus pâle qu'un mort, le visage défait, terrifié, hagard. Il déclara qu'il n'aurait plus jamais de joie en ce monde, tomba dans un état dépressif et ne tarda pas à mourir. Avait-il vu, comme le supposent Michel Angebert et Gautier Darcy (1) sa propre "ombre" se glisser sous les traits du baphomet ?

Quant à ses pouvoirs, nous avons vu que, comme l'Arche d'alliance, cette idole permettait de converser avec Dieu. Faut-il songer aussi à cette tête enchantée de Cervantes dans son *Don Quichotte*, roman réellement initiatique, tête délivrant des oracles (même s'il ne s'agit que d'un truc) ? Elle serait à rapprocher de celle que le pape Sylvestre II avait rapportée d'Espagne et qui répondait par oui ou par non aux questions qu'on lui posait. Albert le Grand aurait possédé une tête similaire, tout comme Gerbert d'Aurillac. Des écrits arabes parlent également d'une tête d'or oraculaire possédée par un sorcier du Caire du nom d'El-Ghirby.

Ces pouvoirs magiques sont à rapprocher du témoignage apporté par M<sup>e</sup> Antoine Sici de Vercil, notaire, à la Commission du 4 mars 1311. Il déclara alors :

*« Sur la tête d'idole, voici : plusieurs fois à Sidon, j'ai ouï-dire qu'un seigneur de cette ville avait aimé une dame noble d'Arménie mais ne l'avait jamais connue charnellement durant sa vie ; morte, il la vint connaître dans son tombeau, en secret, la nuit où on l'enterra. Aussitôt après, il entendit une voix qui lui dit : "Reviens quand sera venu le temps de l'enfantement ; tu trouveras ta progéniture et ce sera un chef humain." Le terme s'étant écoulé, le chevalier revint au tombeau, et trouva une tête humaine entre les jambes de la dame ; il entendit pour la seconde fois la voix qui lui disait : "Garde cette tête, parce que tous les biens te viendront d'elle. »*

Jean Senandi, qui avait vécu en Syrie, raconta que l'ordre avait acheté la place de Sidon et que Julien, l'un des seigneurs de la ville, était entré dans l'ordre et lui avait donné une tête obtenue par l'un de ses ancêtres après avoir abusé du cadavre d'une vierge. Julien avait apostasié, été chassé de l'ordre et il était mort dans la misère. Mais les templiers auraient bien pu garder la précieuse tête.

Hugues de Faure confirma l'achat de Sion par les templiers sous la maîtrise de Thomas Bérard auquel certains frères imputaient l'introduction dans le Temple de mauvaises coutumes. Il donna cependant une version un peu différente de l'histoire. Il aurait

(1) Gautier Darcy, Michel Angebert : *Histoire secrète de la Bourgogne* (Albin Michel).



entendu dire à Chypre que l'héritière de Maracleo à Tripoli avait été aimée par un homme qui avait exhumé et violé son cadavre, puis lui avait coupé la tête. Une voix lui avait conseillé de la conserver précieusement car elle ferait périr tous ceux qui la regarderaient. Il l'avait enveloppée et enfermée dans un coffre et lorsqu'il voulait anéantir une ville ou vaincre les Grecs, il lui suffisait de sortir la tête et de la dévoiler. Voulant attaquer Constantinople, il prit le bateau. Sa vieille nourrice trop curieuse ouvrit le paquet pour voir ce qu'il contenait. Immédiatement, une tempête s'abattit sur le navire qui fut englouti avec tout son équipage, à l'exception de quelques marins qui survécurent et racontèrent l'histoire. Depuis, on ne trouverait plus le moindre poisson dans cette partie de la mer.

Selon Guillaume Avril, cet épisode pourrait s'être déroulé au tourbillon de Sétalias, où une tête surgissait parfois, entraînant tous les navires proches par le fond.

Notons enfin que la vierge violée se nommait Yse, rappelant Isis. Les alchimistes ne disent-ils pas que la matière première se recueille "au sexe d'Isis" ?

Promesse d'abondance, parfois cornu, le baphomet nous fait songer à Cernunnos, dieu du panthéon celtique qui faisait lui aussi pousser les arbres et germer les plantes. Les hermétistes parlent également d'une figure appelée *Bahumid el Kharouf*, c'est-à-dire le secret de la nature et de la totalité des mondes. Patrick Rivière indique qu'on appelle cette figure "*celui qui crée et qui ressuscite*", ce qui suggère l'idée de fécondité et d'abondance attachée à Cernunnos qui se manifestait sous la forme d'un homme cornu (1).

A ce sujet, on peut voir sur la basilique de Vaison-la-Romaine une représentation du Christ. Jésus y apparaît... cornu, ses cornes présentant l'aspect d'un croissant lunaire.

Les pouvoirs de cette tête liée au Christ purent également être en liaison avec des forces telluriques, voire démoniaques, au moins sur le plan symbolique. Lorsqu'on franchit un seuil, ce qui est de l'autre côté peut revêtir bien des formes différentes et surprenantes. Or, l'un des aspects que prend la manifestation du gardien du seuil est précisément le changement de tête (2).

## Les templiers gardiens du diable

Les caractéristiques magiques attribuées au baphomet ont fait penser à certains que les templiers pratiquaient des cultes

(1) Patrick Rivière : *Sur les sentiers du Graal* (Robert Laffont).

(2) Cf Jean Richer : *Sur les formes du Gardien du seuil* (Atlantis n° 358).



démoniaques. Rien n'est moins sûr, même si la bulle de suppression de l'ordre les accuse d'avoir élevé des autels à Baal pour initier et consacrer les leurs aux idoles et aux démons. Il n'est nullement exclu que des petits groupes, à l'intérieur du temple, aient eu quelque commerce avec le démon et qu'ils aient pris des risques inconsidérés à ce sujet, mais cela se passa pour des raisons bien particulières. Pour le comprendre, il faut remonter aux origines, à l'occupation du Temple de Salomon.

Jérusalem est liée au Mont Sion, ce nom de Sion est antérieur à Israël. D'origine cananéenne, il nous rappelle qu'aucun des noms sacrés de ces lieux n'est réellement d'origine israélite, même si cela étonne — ni Sion, ni Jérusalem, ni Moriah.

Selon Pierre Dumas (1), Sion est à relier à Saphon, les deux mots en hébreu ne diffèrent que d'une seule lettre. *“Le dernier terme, qui en hébreu désigne le nord, est d'abord le nom de la principale montagne sacrée de Canaan, montagne polaire.”* Or, celle-ci, véritable centre du monde, était consacrée à Baal. Le dieu s'y manifestait dans le tonnerre et les éclairs, dans le temple que la déesse Anat lui avait construit au sommet de la montagne.

Sion apparaît en l'occurrence comme une montagne cosmique, ayant sa tête dans le ciel et sa base ancrée profondément dans le monde souterrain, comme le *Mashu* (nom signifiant “les jumeaux”) du mythe babylonien, montagne sur laquelle Gilgamesh poursuit sa quête pour parvenir au Paradis. Mashu est une montagne double comme les deux colonnes du Temple de Salomon et Gilgamesh passe entre ces deux montagnes-colonnes comme s'il franchissait une porte au seuil des enfers. De la même façon, la porte peut s'ouvrir sur les cieux et Ézéchiël assiste à la gloire de Yahvé arrivant au Temple par le porche qui fait face à l'Orient. Et ces portes de Yahvé étaient les colonnes du Temple.

Salomon a fait construire des lieux de culte pour des divinités “étrangères”, comme le temple de Kamosh, dieu de Moab, sur le Mont des Oliviers, ou encore des temples à Astarté et Milkom.

Une légende musulmane prétend qu'il avait obtenu de Dieu de mettre Iblis, le démon, en prison, de bien l'enfermer et de l'empêcher d'agir. Mais la terre ne donnait plus de produits, les graines ne germaient plus, les arbres ne poussaient pas et la famine s'installa. Salomon dut se résoudre à réclamer la libération d'Iblis. Nous devons nous souvenir à ce moment des particularités du baphomet qui, comme Iblis, favorise la germination.

Ainsi, le Temple de Salomon apparaît à travers le mythe comme une porte instaurant une communication aussi bien avec les cieux

(1) Pierre Dumas : *Jérusalem, le Temple de Salomon, histoire et symbolisme* (Bélisane).

qu'avec le monde infernal. Ceci est renforcé par la présence de l'Arche d'alliance, elle même moyen privilégié de communication avec Dieu, tout comme le baphomet selon certains témoignages de templiers.

Allons un peu plus loin dans l'examen des rapports possibles entre le Temple et le démon. Plongeons-nous dans le passionnant ouvrage de Jean Robin consacré à *Seth, le dieu maudit* (1). Il nous rappelle que la pierre de bornage d'une enceinte sacrée était désignée sous le nom de pierre d'asile, c'est-à-dire par jeu sur les mots de "pierre de l'âne", cet âne, animal du dieu Seth qui était aussi Typhon.

Seth, le dieu rouge à tête d'âne, dieu de la violence et de l'orage (ce qui le rapproche de Baal), assassin de son frère Osiris, était celui que certains auteurs arabes nommaient *Agathodaïmon*, le "bon serpent". Robin écrit :

« *Seth, dans un contexte gnostique assez tardif, fut invoqué sous le nom de Io (l'âne) ou Iao (divinité à tête de coq — dont on verra plus loin la fonction éminemment séthienne) que l'on rapprochera d'autant plus facilement de Yahvé que le temple juif d'Éléphantine, par exemple, était appelé "temple du dieu Ya'on" dans les papyri araméens trouvés in situ.* »

Et il ajoute :

« *L'identification du coq et de l'âne (Io et Iao) hypostasiant tout deux Seth, n'est nullement accidentelle et fortuite. Elle semble relever au contraire d'une tradition ésotérique devenue dans doute très fermée au sein du judaïsme exotérique, qui fut lui aussi tenté de diaboliser ces représentations de Seth, qu'il ne comprenait plus. Certes, dans le christianisme, l'épisode bien connu de l'Évangile relatif au reniement de Pierre atteste la fonction ésotérique du coq. (...) Le coq fait ici explicitement fonction d'accusateur à l'égard de Pierre qui incarne bien sûr l'exotérisme.* »

La crête du coq ne fut-elle pas le modèle du bonnet phrygien des initiés, celui des bergers d'Arcadie ? Quant à l'âne, n'oublions pas qu'il fait partie des animaux de la crèche.

Selon Weysen qui a étudié tout particulièrement la présence des templiers dans la région du Verdon (2) :

« *La présence de Nascien, ancien duc Séraphe, beau-frère d'Evalac, roi du Graal, dans l'île tournoyante et dans le temple de Sarras où se trouvait une idole Asclaphas, liée à l'âne figurant sur la forteresse de Valcros, suggère une liaison entre les gnostiques naasènes. Nascien peut en effet signifier "celui qui connaît le navire", c'est-à-dire la nef du Saint-Graal, ou symboliser les naasènes, gnostiques ophites dont le dieu était Sabaoth, créateur du ciel et de la terre et à qui l'on attribuait une tête d'âne ou de sanglier comme au dieu Seth l'Égyptien. Ces gnostiques ophites ou naasènes vénéraient le serpent, symbole de la gnose. Sabaoth ou Iadalbaoth ou Iao*

(1) Jean Robin : *Seth, le dieu maudit* (Trédaniel).

(2) Alfred Weysen : *l'île des Veilleurs* (Arcadie).



*était un dieu à tête d'âne qu'un graffiti du Palatin (III<sup>e</sup> siècle) représentait ironiquement crucifié devant un dévôt agenouillé. (...) Le dieu exotérique Seth ou Typhon, fils du Tartare, à corps de serpent et à tête d'âne portait aussi le nom de Akephalos (sans tête). »*

Ces gnostiques assimilaient volontairement Sem, Seth et Melki-Tsedek, mélange également constaté chez certains manichéens et chez les Ismaéliens du vieux de la montagne.

Nous avons vu que Ioan-Janus-Jean-Baptiste peut avoir un lien avec Seth invoqué sous le nom de Io. Seth, également appelé *Akephalos*, le sans-tête, qui nous ramène à Jean-Baptiste. Or, dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, ouvrage contemporain des templiers, on trouve ce curieux passage concernant saint Jean-Baptiste :

*« Jean est appelé Lucifer ou étoile du matin, parce qu'il fut le terme de la nuit de l'ignorance et le commencement de la lumière de la grâce. »*

Jacques de Voragine dit aussi :

*« Il remplit le ministère des Thrônes qui ont pour mission de juger et il est dit de Jean qu'il reprenait Hérode en disant : il ne vous est pas permis d'avoir pour femme celle de votre frère. »*

Curieux quand on songe *a contrario* que Seth convoitait Isis, la femme de son frère Osiris. Deux Jean aux deux solstices et deux visages à Janus, un pour la lumière et un pour les ténèbres.

Décidément, quels purent être les rapports des templiers avec ce monde inversé ? Pour Alain Marcillac :

*« On pourrait déduire que le mot baphomet représente la pierre de Beth-El qui sert à retenir le diable dans le Tehom. En conséquence, les templiers auraient été, du moins symboliquement, les veilleurs ou les gardiens du diable pour permettre à l'humanité de s'élever vers les hauteurs de la vraie spiritualité. »*

Les templiers gardiens du diable, l'empêchant de sortir mais domestiquant ses pouvoirs mieux que Salomon, afin que la germination de la terre ait lieu ? Les templiers durant l'histoire desquels aucune famine ne sévit ? Après tout, saint Pierre a deux clefs. Si l'une ouvre la porte du Paradis, l'autre peut ouvrir celle des enfers. Est-ce là le secret ou une partie du secret trouvé par Hugues de Payns et ses amis à l'emplacement du Temple de Salomon à Jérusalem ?

En effet, une tradition judaïque veut que le rocher de Jérusalem s'enfonce dans les eaux souterraines du Tehom. Dans la Mishma, il est dit que le Temple se trouve au-dessus du Tehom dont Alain Marcillac rappelle qu'il est similaire à Apsu. Ainsi, de même qu'à Babylone existait la porte d'Apsu, à Jérusalem, le rocher du Temple ferme la bouche du Tehom. Souvenons-nous



aussi de l'homme descendu dans un puits au temps d'Omar. Au fond, il aperçut une porte, en franchit le seuil et découvrit un paysage luxuriant. Il en rapporta une feuille et alla prévenir Omar, mais on ne retrouva jamais la porte. Cependant, jamais son souvenir végétal ne sécha.

Les templiers étaient installés en ce lieu. C'est à partir de là que toute leur aventure commença, avec l'aide des rabbins embauchés par Étienne Harding et ses cisterciens. Les templiers ne seraient-ils pas devenus ainsi les gardiens du diable ? Veilleurs qui eurent peut-être la tentation d'utiliser à leur profit des forces qu'ils crurent pouvoir dominer, ce qui est la base même de la magie.

Qu'importe en l'occurrence que l'on croie ou non au diable. Ne suffit-il pas qu'ils y aient cru ?

On lit dans l'Apocalypse :

*« Puis je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme et scella l'entrée au-dessus de lui afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis. Après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. »*

Et l'agneau cher à saint Jean-Baptiste est couché sur le livre de l'Apocalypse de Jean l'évangéliste, fermé de sept sceaux qui doivent rester scellés jusqu'à ce que les temps soient venus. A ce moment sans doute, les deux visages de Janus se regarderont l'un l'autre. En tout cas, c'est vraisemblablement auprès des deux saints Jean qu'il faut chercher le secret des deux templiers sur un même cheval, et par-delà le regard horrifiant de la tête coupée de saint Jean-Baptiste, posée sur son plat comme le Graal sur le tailloir.



## QUATRIÈME PARTIE

### Des assassins aux races maudites





# I

## Les templiers et l'islam

### Les templiers au contact de deux mondes

Les templiers ont souvent été accusés de s'être convertis à l'islam. Nous avons vu que le terme de baphomet avait pu être rapproché du nom du prophète. Et pourtant l'ordre fut sans doute vierge de toute trahison à cet égard. Il n'en demeure pas moins que l'attitude des templiers à l'égard de leurs ennemis, — de ceux qui considéraient les chrétiens comme des infidèles, de ces musulmans que leur mission consistait à combattre —, ne fut pas toujours comprise. On leur reprocha de fraterniser avec l'adversaire.

En entrant dans Jérusalem, les croisés avaient fait un immense massacre d'infidèles. Les templiers n'appliquèrent jamais de telles méthodes. Entrer dans un pays par la force est une chose, s'y maintenir en est une autre et l'on ne peut guère espérer une issue heureuse à une occupation qui se fait dans le mépris des populations locales. Dès le début, l'ordre l'avait bien compris. Il faut dire que, contrairement à bon nombre de croisés qui venaient pour une campagne militaire puis repartaient assez rapidement, eux demeuraient sur place. De plus, ils s'intéressèrent de très près à la civilisation qu'ils rencontrèrent en Orient. Ils essayèrent de la

comprendre, d'en assimiler l'essence. Ils ne furent pas les seuls car tous les occidentaux qui demeurèrent suffisamment longtemps sur place, subirent plus ou moins l'influence de l'Orient. Le climat les amena à des façons de vivre différentes. On frappa des monnaies bilingues avec une face en arabe afin de faciliter les échanges. Par exemple, les Vénitiens frappèrent à Saint-Jean-d'Acre un besant d'or portant notamment le nom de Mahomet et l'année musulmane. De quoi provoquer un beau scandale en Occident. De nombreux croisés étudièrent l'arabe et l'arménien. Ce fut notamment le cas de la plupart des Grands Maîtres de l'ordre du Temple qui s'attachèrent également des secrétaires musulmans.

De même, sur le plan juridique, les usages du droit musulman remplacèrent le jugement de Dieu encore très pratiqué en Occident. Le serment était prêté sur les différents livres sacrés chrétiens propres aux latins, grecs, maronites, nestoriens ou jacobites, et sur les textes sacrés musulmans ou juifs.

Maints croisés succombèrent aux charmes de l'Orient au point d'épouser des musulmanes. Leurs enfants, de plus en plus nombreux, finirent même par constituer une véritable communauté dont on désignait les membres sous le nom de *poulains*.

Les templiers ne manifestèrent aucune animosité *a priori* contre les hommes de l'islam, même lorsqu'ils les combattirent. Ils eurent d'ailleurs, dans leurs propres troupes, des auxiliaires musulmans en grand nombre auxquels ils donnèrent le nom de *Turcoples*.

Sans doute apprécièrent-ils aussi les connaissances scientifiques des arabes. L'astronomie babylonienne était très en avance sur toutes les autres. L'université du Caire surclassait largement celles d'Occident. Les plus grandes et les plus riches bibliothèques étaient islamiques. La civilisation mise en place dans le sud de l'Espagne par les dynasties musulmanes transformait en béotiens les barons francs du nord. C'est au contact des savants, des intellectuels, des juristes et des médecins de l'islam qu'allait se former l'élite intellectuelle de l'Occident. C'est là qu'on allait se perfectionner en mathématiques, en physique, en astronomie, en agronomie, en philosophie. L'inventeur de l'algèbre était arabe (*Khwarezmi*), comme Al Tusi qui inventa la trigonométrie. Des savants comme Rhazès ou Avicenne étaient connus dans toute l'Europe. Ceci ne pouvait que forcer le respect et l'admiration des croisés les plus conscients, et notamment des templiers qui se frottaient à cette civilisation tant en Espagne qu'en Orient, alors qu'en Occident, tous les clercs ne savaient pas écrire.

Il est vrai que le respect manifesté par les templiers vis-à-vis de



leurs ennemis n'était pas toujours compris par les chevaliers mal dégrossis tout juste arrivés d'Europe.

Un jour, l'émir Ousama et le capitaine turc Ounour vinrent rendre visite à Foulques d'Anjou, à Jérusalem. Ousama désira se recueillir. Il rapporta par la suite ce qui se passa :

*« J'entrai dans la mosquée El-Aqsa, qui était occupée par les templiers, mes amis. A côté, se trouvait une petite mosquée que les Francs avaient convertie en église. Les templiers m'assignèrent cette petite mosquée pour faire mes prières (...). Un jour, j'y entrai, je glorifiai Allah. J'étais plongé dans ma prière lorsqu'un des Francs bondit sur moi, me saisit et retourna ma face vers l'Orient en disant : « Voici comment l'on prie ! » Une troupe de templiers se précipita sur lui, se saisit de sa personne et l'expulsa. (...) Ils s'excusèrent auprès de moi en disant : « C'est un étranger qui est arrivé ces derniers jours du pays des Francs. Il n'a jamais vu prier personne qui ne soit tourné vers l'Orient. » Je répondis : « J'ai assez prié pour aujourd'hui. » Je sortis, m'étonnant combien ce Satan avait le visage décomposé, combien il tremblait, et quelle impression il avait ressentie de voir quelqu'un prier dans la direction du Kibah. »*

Compréhension, tolérance, respect mutuel, faisaient partie de la philosophie des templiers, mais de là à voir une conversion, il y a un pas que beaucoup ont franchi trop vite. D'autant que cela n'empêcha pas les moines-soldats d'être de tous les combats, de s'y comporter vaillamment et de payer un lourd tribut aux guerres d'Orient. Combien de barons francs durent de ne pas être vaincus grâce à l'intervention providentielle des templiers qui firent basculer la bataille. Combien de fois des croisés durent-ils se mordre les doigts de ne pas avoir voulu les écouter.

## **La réal-politique des templiers et la présomption de Saint Louis**

En tout cas, les chevaliers de l'ordre du Temple, même lorsqu'ils étaient persuadés de s'engager dans une tactique menant à la catastrophe, se montrèrent toujours solidaires des autres croisés et ne les abandonnèrent jamais. Ainsi, devant Mansourah, le 8 février 1250. Ils avaient mis en garde le comte d'Artois, frère du roi, le prévenant qu'il était folie d'essayer de prendre la ville. Le comte les traita de couards. Le Grand Maître Guillaume de Sonnac pâlit sous l'insulte et répondit que les templiers n'avaient pas l'habitude d'avoir peur et qu'ils l'accompagneraient. Mais il le prévint aussi que nul sans doute n'en reviendrait. En effet, ce fut un massacre. Les chevaliers tombèrent sous les flèches et les cimenterres des mameluks et trois seulement en réchappèrent.

Les templiers durent aussi combattre la folie de Saint Louis qui ne pensait qu'à en découdre, persuadé du bon droit des armées

franques, et qui fut à l'origine de quelques-uns des plus beaux désastres de ces guerres orientales. On a l'habitude de voir en ce roi un personnage doté de toutes les qualités et de toutes les vertus. Quelle erreur ! Saint Louis, roi de la croisade contre les Albigeois et du massacre de populations languedociennes, fut aussi celui qui s'éleva contre les traités passés entre les templiers et le sultan de Syrie. Il humilia le Grand Maître et les dignitaires de l'ordre et les obligea à faire amende honorable, en présence de l'armée entière, pieds nus, comme des pénitents vulgaires, pour avoir passé un traité avec des ennemis. Il fit bannir de Terre Sainte Hugues de Jouar qui avait négocié pour l'ordre. Le fanatisme de ce roi ne devait avoir pour effet que d'entraîner ses hommes au massacre et cela gratuitement. Ce que les templiers avaient su gagner tantôt les armes à la main, tantôt en négociant, Saint Louis savait le perdre en faisant de surcroît massacrer ses hommes. Comme l'écrit Georges Bordonove :

*« Ils n'avaient pas beaucoup de raisons d'admirer en Saint Louis le stratège, ni le diplomate : c'était plutôt le prince des occasions manquées qu'un grand capitaine. »*

Moralement, ils durent parfois souffrir atrocement en se faisant traiter de lâches alors que jamais ils ne reculèrent, puis en voyant tomber la fine fleur de la chevalerie européenne, parce que tel baron ou tel roi mégalomane ou illuminé croyait que sa seule présence garantissait la victoire. Combien de templiers tombèrent au combat, pour rien si ce n'est l'orgueil de ces fous...

La politique de l'ordre était avant tout réaliste. Ils avaient compris qu'il fallait diviser pour régner et que, de toute façon, il était impossible de se battre sur tous les fronts à la fois. D'ailleurs les quinze places fortes qu'ils possédaient abritaient derrière leurs remparts une importante population musulmane. Mal la traiter eût été suicidaire. Il était donc sage de respecter les coutumes locales et même la religion musulmane, et de s'allier avec certains princes de l'islam pour geler le jeu au moins sur un front ou un autre. Et il est vrai qu'ils jouèrent parfois un rôle singulier d'arbitres entre les royaumes turcs de Syrie et le califat fatimide du Caire.

Cela se déroulait toujours dans le plus profond respect mutuel. D'ailleurs, les musulmans tenaient les templiers en très haute estime et leur demandaient souvent de servir de garants pour l'exécution des accords qu'il leur arrivait de signer avec des princes chrétiens comme Richard Cœur de Lion. Il faut dire que ce dernier n'avait pas de parole. Ainsi, malgré des négociations avec Saladin et des échanges de cadeaux, il avait eu l'inélégance de faire passer au fil de l'épée deux mille cinq cents prisonniers turcs.



Les templiers surent être fidèles à leurs alliances. Ils passèrent notamment des accords durables avec Damas, en particulier pour lutter contre l'atabeg de Mossoul. L'essentiel était d'empêcher que toutes les forces de l'islam ne fussent réunies dans une seule main car alors les croisés ne seraient plus parvenus à faire face.

Du côté musulman, certains grands chefs comme Nour-ed-Din tentèrent cette unification. Conscients du danger, les templiers aidèrent le roi Amaury I<sup>er</sup> à passer un accord avec le calife en Égypte. L'ambassade, qui comprenait Hugues de Césarée, Guillaume de Tyr et le templier Geoffroy Foucher, devait beaucoup aux tractations menées par l'ordre du Temple avec le vizir Chawer. Ainsi, l'armée égyptienne se joignit aux Francs pour lutter contre Chirkouh qu'envoyait Nour-ed-Din. Un homme exceptionnel accompagnait Chirkouh : Salahal-Din, plus connu ensuite sous le nom de Saladin.

Finalement l'ensemble des opérations se solda par un traité de paix signé entre Amaury I<sup>er</sup> et Chirkouh, et Saladin fut l'hôte d'Amaury pendant plusieurs jours. Le roi franc lui prêta même des vaisseaux pour rapatrier ses blessés plus commodément. Ainsi, en 1167, à la suite de la campagne d'Égypte, les Francs purent se présenter comme de véritables arbitres des conflits régionaux. Ils installèrent une sorte de protectorat franc en Égypte, donnant raison à la politique des templiers.

Malheureusement, le roi Amaury I<sup>er</sup> viola le traité, en s'emparant d'une ville et y massacrant tous les habitants. Chawer se leva alors contre lui, n'hésitant pas à pratiquer la tactique de la terre brûlée en mettant le feu aux faubourgs du Caire. Les templiers avaient refusé de participer à la violation du traité et à partir de ce moment, furieux, ils menèrent une politique propre, se refusant en général à se compromettre comme garants de traités alors que les barons francs manquaient trop souvent de parole.

Rapidement, Saladin devint maître de l'Égypte. Il en profita, en 1171, pour supprimer le califat fatimide du Caire, faisant disparaître du même coup le schisme religieux et réunifiant tout le Proche-Orient sous la foi sunnite, ce que les templiers voulaient éviter à tout prix.

L'ordre recherchait en permanence des solutions de paix durables, mais avec quelles difficultés ! Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, Armand de Périgord pouvait écrire au Maître de l'ordre en Angleterre :

*« Le sultan de Damas et le seigneur de Krac ont rendu immédiatement au culte chrétien tout le terrain en deçà du Jourdain, sauf Nablus, Saint-Abraham et Beissen. Il n'y a pas de doute que cette situation heureuse*



*et prospère pourrait durer longtemps si les chrétiens d'en deçà mer voulaient dès maintenant agréer cette politique. Mais hélas ! combien de gens en cette terre et ailleurs nous sont contraires et hostiles par haine et par jalousie. Ainsi, notre couvent et nous, avec le concours des prélats de l'Église et de quelques pauvres barons de la terre qui nous aident comme ils le peuvent, nous assurons seuls le poids de la défense. »*

Les rois, eux, après avoir plastronné, donné des leçons à tous, à l'image de Saint Louis, rentraient en Europe à moins d'avoir perdu la vie sur place, de... maladie. Les templiers n'avaient plus alors qu'à faire face aux conséquences catastrophiques des campagnes des souverains et à reconstruire patiemment et avec opiniâtreté ce que l'orgueil royal avait détruit. Il ne faut certes pas généraliser, mais en principe, ceux qui ne faisaient que passer en Orient, le temps d'une croisade, étaient plus nuisibles qu'utiles et, en plus, ils méprisaient ceux qui vivaient sur place et avaient parfois adopté quelques coutumes locales.

### **Le risque de se brûler les doigts**

La diplomatie des templiers se heurtait à bien des difficultés dans la mesure où d'autres qu'eux passaient des accords avec les musulmans. Les différents traités, non coordonnés, n'étaient pas toujours compatibles entre eux. Des conflits surgirent, notamment en raison de la politique pro-égyptienne des hospitaliers qui s'opposait à celle d'un ordre du Temple lié avec Damas.

Furieux de leurs propres erreurs et de leurs défaites peu glorieuses, certains rois et grands barons ne tenaient pas à faire savoir quelles avaient été les conséquences de leur impéritie et de leur entêtement. Dans ce cas, on a toujours tendance à en vouloir à celui qui avait pour seul tort d'avoir raison. Rentrés en Europe, certains ne se privaient pas d'accuser l'ordre de pactiser avec l'ennemi et d'être responsables des problèmes en Orient. De ce fait, lors du procès, on voulut à tout prix essayer, mais sans y parvenir, de prouver que le Temple s'était converti à l'islam.

On se tourna vers le personnage de Gérard de Ridefort. Il fut élu à la tête de l'ordre en 1184 alors que le royaume de Jérusalem traversait une crise grave. Le roi Baudouin, sans enfant, étant atteint de la lèpre, la régence avait été confiée à Guy de Lusignan. Puis Baudouin s'était fâché avec lui et avait désigné à sa place le comte de Tripoli. Deux partis s'étaient formés, prêts à en découdre pour imposer chacun son candidat. Dans le passé, Gérard de Ridefort avait espéré épouser la fille du comte de Tripoli. Ses hommages

avaient été repoussés. Il était alors entré dans l'ordre du Temple mais avait gardé au fond de son cœur une blessure qui ne parvenait pas à se refermer. Devenu Grand Maître, la situation lui fournissait une occasion de faire payer au comte de Tripoli le camouflet qu'il lui avait infligé. Baudouin V étant mort, Ridefort parvint à faire écarter le comte de Tripoli de la succession et à imposer le couronnement de Guy de Lusignan. Or, peut-être avait-il également pour cela quelques motivations plus liées à l'ésotérisme. Les Lusignan ne faisaient-ils pas partie du monde mythique, tout comme Godefroi de Bouillon, et cela grâce à Mélusine ?

En tout cas, la division devait faire les affaires de Saladin et pour une fois le Temple en était partiellement responsable. Une erreur tactique de Ridefort tourna mal. On faillit s'emparer de Saladin mais il s'échappa de justesse et finalement ce fut Guy de Lusignan qui fut capturé à la suite de la désastreuse bataille de Hattin. Ridefort faisait également partie des prisonniers. Il fut amené par les Sarrasins avec Renaud de Châtillon et le roi. On les conduisit chez Saladin. Sur sa tente flottait une bannière noire avec l'inscription : *Salah-ed-Dyn, le roi des rois, le vainqueur des vainqueurs, est comme les autres hommes, l'esclave de la mort*. Saladin reçut somptueusement ses captifs de haut rang. Il tendit à Guy de Lusignan la "coupe de paix" : un sorbet à la neige de l'Hermon : "*C'est une noble coutume des arabes qu'un captif ait la vie sauve s'il a bu et mangé avec son vainqueur*", avait-il déclaré. Puis Saladin avait tué Renaud de Châtillon qui s'était montré coupable d'actes de brigandage, mais il avait épargné Gérard de Ridefort sans que l'on sache très bien pourquoi.

Les autres templiers capturés s'étaient vus proposer soit de renier leur foi, soit de mourir. Aucun n'avait faibli. Ils avaient été deux cent trente à se voir attacher à des poteaux, puis torturer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors pourquoi le Grand Maître avait-il été épargné ? Il fut envoyé à Damas avec le roi et Saladin se servit d'eux pour demander à des garnisons chrétiennes de déposer les armes. Ensuite, il les relâcha. Avaient-ils trahi leur cause ou Saladin avait-il habilement manœuvré en jetant le doute et en ôtant ainsi toute crédibilité à des ennemis qu'il aurait, sinon, transformés en héros ou en martyrs ?

On accusa Ridefort de s'en être sorti en livrant le roi, et bien qu'il ait continué à se battre et soit mort au combat devant Acre, un an après, on continua à parler de lui comme d'un traître. Et lorsque Geoffroy de Gonneville, commandeur d'Aquitaine et de Poitou, dit au procès que l'usage de mauvais principes fut introduit dans l'ordre par un Maître qui avait été prisonnier des



Sarrasins et qui aurait trahi, on pensa immédiatement à Ridefort. Pourtant, certains templiers déclarèrent plutôt que ces pratiques avaient été introduites par Maître Thomas Bérard, grand ami de la famille de Voisins, bien connue des amateurs du mystère de Rennes-le-Château (1). Lorsqu'on se penche sur la maîtrise de Bérard, qui dura de 1256 à 1273, on a cependant du mal à trouver une piste intéressante concernant une quelconque trahison au profit de l'islam. On peut tout de même rapporter une curieuse affaire.

En 1263, le pape Urbain IV convoqua le maréchal du Temple, Étienne de Sissey, pour lui faire savoir qu'il était indigne et déchu de ses prérogatives. On ne connaît pas les raisons de ce courroux papal. Certains auteurs ont supposé qu'il s'agissait d'une aventure galante. Étienne de Sissey refusa de démissionner et fut excommunié par le pape. Cela ne l'empêcha pas de retourner se cacher au sein de l'ordre, protégé par Thomas Bérard. Ce dernier fut fait prisonnier lors de la prise de Saphad. Il aurait été relâché alors que d'autres templiers auraient été exécutés mais tout cela est fort vague et ne permet pas de conclure.

On peut songer aussi à Guillaume de Sonnac (1247-1250) à propos duquel on disait que : « *le Maître du Temple et le Soudan d'Égypte avaient fait si bonne paix ensemble qu'ils s'étaient fait saigner tout les deux dans la même écuelle* ».

Saint Louis lui en voulut d'avoir traité avec l'ennemi. Cela n'empêcha pas Guillaume de Sonnac de mourir au combat en sauvant la vie de Saint Louis, lequel fut fait prisonnier et ne cracha pas sur l'argent de l'ordre du Temple qui servit à payer sa rançon.

De toute façon, il est difficile d'imaginer une conversion massive de l'ordre à l'islam, à la suite de l'un de ces épisodes.

Plus intéressant sans doute est le problème des relations des templiers avec la secte des assassins qui joua un rôle important en Orient jusqu'en 1265, date de la destruction de la citadelle d'Alamout par les Mongols.

## L'ordre des assassins

Les "assassins" étaient liés à la secte des ismaéliens. Ils se refusaient donc à croire à la mort d'Ismaël, une façon pour eux de se tenir à l'écart de la tradition découlant de Mahomet. L'ismaélisme avait réuni de nombreux partisans, notamment en Iran où le fait de s'écarter un peu du monde arabe n'était pas pour déplaire. On n'y avait pas oublié les vieilles croyances zoroastriennes que les arabes avaient repoussées.

(1) Cf Michel Lamy : Jules Verne, initié et initiateur (Payot).



Un personnage devait utiliser ce souvenir de la religion mazdéenne pour asseoir un formidable pouvoir : Hassan-Ibn-Sabbah, le “vieux de la montagne”. Dans sa jeunesse, il avait rencontré un jour des cavaliers et leur avait demandé où ils se rendaient. Leur réponse, que l’on connaît par les mémoires d’Hassan-Ibn-Sabbah lui-même (1), ne manquait pas d’intérêt :

*« Nous venons d’une terre qui a cessé d’être et nous allons vers un pays qui va naître. Toi, le solitaire, marche encore. Regarde le soleil et les grottes secrètes. La douzième heure est proche. Va recevoir le message qui t’attend ! »*

Un message qui aurait sans doute passionné Gérard de Nerval.

Hassan avait ensuite été conduit vers la lumière spirituelle par des “guides” qui l’avaient soumis à des épreuves initiatiques fort longues. Son initiation avait plus d’un point de ressemblance avec celle de la franc-maçonnerie. Là, il avait appris à voir derrière le voile des religions. Le “Maître inconnu de la Montagne” lui avait remis la robe blanche et la ceinture rouge et Hassan était parti vers l’accomplissement de son destin. Il savait que pour cela, il lui faudrait parfois ne pas hésiter à employer les forces obscures, la fin à ses yeux justifiant les moyens.

Hassan-Ibn-Sabbah avait poursuivi sa formation à la Maison des Sciences du Caire, et c’est là qu’il avait connu pour la première fois le pouvoir du haschich, “l’herbe de la sécurité”, qui permettait d’être totalement indifférent à la souffrance et à la mort. Le haschich exacerbaient les goûts, servant d’aphrodisiaque à l’être sensuel, accroissant la violence des couleurs, donnant plus de richesse aux impressions du goût et du toucher, mais surtout faisant oublier toute prudence et tout élément moral.

Hassan-Ibn-Sabbah décida de faire de l’Iran le centre de l’ismaélisme, en y fondant un ordre à la fois religieux et militaire, fait d’hommes dévoués corps et âme. On était en 1081, an I de l’ismaélisme réformé, naissance de la secte des assassins d’Alamout. Dans un premier temps, Hassan-Ibn-Sabbah recruta des fidèles, ce qui n’alla pas sans lui causer quelques problèmes avec les chefs politiques et religieux de l’époque. Un jour, traversant la contrée iranienne de Roudbar, il aperçut, dans un paysage déchiré, une muraille dominant un précipice : la forteresse d’Alamout, le “nid d’aigle”. Il sut alors qu’il avait trouvé le lieu d’où partirait sa puissance.

Le gouverneur d’Alamout, l’Alide Mahdi, était opposé à l’ismaélisme et fidèle à Melik-Shah. Hassan passa son chemin, provisoirement. Il lui fallait trouver un havre pour ses fidèles, certains

(1) Cf le passionnant ouvrage de Jean-Claude Frère : l’Ordre des Assassins (Culture, Art, Loisir, 1973).

le suivant depuis... neuf ans. Voilà qui nous rappelle les templiers. Il y avait parmi eux quelques Francs qui affirmaient l'avoir vu opérer des miracles : lors d'une tempête, Hassan avait calmé les éléments et sauvé leur bateau. Depuis, ils étaient prêts à le suivre au bout du monde s'il le fallait.

Quelques mois après son premier passage dans les parages, certains de ses hommes entrèrent à Alamout et commencèrent à assurer la propagande auprès de la population. Ils parlaient sans cesse d'un personnage mystérieux qui méditait des heures assis sur une pierre, vêtu d'une robe blanche et d'une ceinture rouge. On disait qu'il ne mangeait ni ne dormait jamais. La population était peu à peu gagnée, en grande partie par la curiosité. Une nuit, un de ses hommes fit entrer Hassan-Ibn-Sabbah dans Alamout. Il prit en rien de temps une grande importance. Un jour, alors que l'Alide Mahdi voulait se rendre à la chasse, tous ses serviteurs refusèrent de le suivre, le Dih-Khoda (le chef ou guide) l'ayant interdit. Inquiet, Mahdi rentra dans ses appartements du donjon. Il n'avait plus aucun pouvoir dans sa propre forteresse. Un jour, Hassan vint le voir et lui dit que sa place était ailleurs. Mahdi n'eut plus pour ressource que de partir. Hassan lui fit remettre de l'argent et lui dit de prévenir les hommes du sultan qu'il y avait désormais un maître à Alamout, qu'il avait fondé un ordre de moines-guerriers, qu'il se nommait Hassan-Ibn-Sabbah, surnommé "Sheykh al-Djebbal", le "seigneur de la montagne".

En un rien de temps, Hassan prit possession de presque toutes les citadelles de la région du Roudbar. Un peu partout, les populations villageoises voyaient en lui la résurrection des doctrines ancestrales du vieil Iran. Un élan nationaliste accompagnait leur conversion à l'ismaélisme dont l'aspect messianique les fanatisait. Melik-Shah tenta bien d'envoyer des armées pour déloger Hassan, mais elles durent renoncer devant la résistance de la population. Parfois même, les hommes du sultan passèrent du côté du "Seigneur de la Montagne".

Alamout narguait l'islam orthodoxe. Le roc, qui ressemblait à un lion étendu sur les genoux, la tête appuyée sur la terre, semblait lancer un avertissement. Hassan n'allait pas tarder d'éveiller des forces terribles. Que faire pour le déloger ? Il n'existait qu'un passage accessible, et pour l'atteindre on devait escalader une partie de la montagne grâce à des trous pratiqués dans le roc. Le château pouvait tenir un siège. Il était capable d'abriter une garnison très importante. Son point faible était l'approvisionnement en eau et en vivres en cas de blocus de longue durée. On ne pouvait guère compter en tout cas sur une complicité à l'intérieur



pour surprendre Hassan-Ibn-Sabbah. Il avait pris la précaution d'expulser tous ceux qui auraient pu lui être défavorables, ainsi que tous les hommes chétifs, vieux et malades et leurs familles, sauf ceux qui étaient savants dans une science quelconque ; il avait également chassé les conteurs et les musiciens, afin qu'ils ne répandissent pas la dissipation.

De partout, des ismaéliens se rendaient à Alamout pour recevoir l'enseignement de Hassan. Le seigneur de la montagne retenait auprès de lui les plus forts et les plus dévoués.

Hassan passait de longues heures dans sa bibliothèque dans la fenêtre de laquelle s'encadrait un paysage aride et grandiose. Il rédigeait ses mémoires et méditait. La vie à Alamout était d'une grande austérité. L'usage du vin était interdit sous peine de mort. Les femmes avaient le droit d'habiter le village abrité derrière les remparts, mais elles étaient interdites au château. Tout ce qui pouvait amollir ou distraire les esprits était banni. Les fidèles passaient leur temps entre les exercices physiques, l'entraînement au maniement des armes, les exercices de piété et l'étude des langues. Ils étaient vêtus comme Hassan de robes blanches et de ceintures rouges. Tous se sentaient privilégiés, car ils étaient rares ceux que Hassan acceptait comme hôtes de la forteresse, triés sur le volet, élite de ses troupes.

## Les paradis artificiels du Vieux de la Montagne

Hassan-Ibn-Sabbah mit au point pour ses fidèles un enseignement initiatique comportant sept degrés. Le septième était illustré par la maxime : *“Rien n'est vrai, tout est permis”* qui n'est pas sans rappeler le *“Fais ce que voudras”* de Rabelais. Une fois le corps de sa doctrine définitivement mis au point, il inaugura son enseignement par une cérémonie qui rappelait les vieilles traditions de l'Iran avestique. Sur la plus haute terrasse du château, il procéda à un sacrifice inspiré des cérémonies magiques de Zarathoustra. Il fit élever un autel au *“Maître de l'Univers”* et s'y livra, avec ses fidèles à des pratiques cultuelles sur lesquelles nous n'avons malheureusement que fort peu de précisions. Alors que le feu du sacrifice montait vers le ciel, Hassan s'exclamait (1) :

*« A l'Orient des pures lumières aurorales s'oppose l'Occident des masses corporelles, l'ombre sinistre des prisons retenant captifs dans leur nuit les enfants de lumière. »*

(1) Cf Jean-Claude Frère : *op. cit.*



Hassan-Ibn-Sabbah avait posé les bases d'une chevalerie spirituelle, avec ses rites et ses mythes, notamment celui de la recherche de l'Ile Verte qui rappelle à plus d'un titre les légendes celtiques. Alamout apparaît comme une préfiguration de la citadelle céleste, tout comme le Mont Salvage de la quête du Graal.

On imagine aisément que cela ne devait pas rassurer les pouvoirs installés, et en juin 1092, l'émir Arslan-Tach attaqua Alamout à la tête d'un millier d'hommes. Il mit le siège et brûla les villages ismaéliens des alentours. Hassan fit prévenir l'un de ses *dais* (grand lieutenant) qui se trouvait en mission dans une autre contrée. Le dai Al-Kebir Abou-Ali tomba à l'improviste sur les troupes ennemies et les massacra. L'armée d'Arslan-Tach était défaite, balayée, anéantie.

Fou de rage, le grand vizir décida une offensive générale. Il réunit des dizaines de milliers de guerriers et les fit marcher sur Alamout. L'affaire était sérieuse. Quelle que fût leur bravoure, les hommes de Hassan-Ibn-Sabbah auraient du mal à résister à un tel déferlement. Le vieux de la montagne décida d'employer la ruse et le 16 octobre 1092, alors que le grand vizir Nizame al-Mulk était en visite à Bagdad, il fut assassiné par un affidé de Hassan : un *fidawi*. Cinq semaines plus tard, le sultan Melik-Shah, qui venait d'ordonner à son général, Kiril-Saregh, de lancer l'ultime offensive contre Alamout, mourut empoisonné dans son propre palais d'Ispahan.

L'empire se trouvait désorganisé et, pour faire bonne mesure, Hassan envoya ses *fidawi* assassiner quelques-uns des personnages les plus importants parmi ceux qui pouvaient lui nuire. L'effroi s'installa à la cour et toutes les opérations menées contre le vieux de la montagne (1) furent arrêtées. Désormais, on y regarderait à deux fois avant de s'attaquer à Hassan-Ibn-Sabbah. Plusieurs provinces se soumirent à lui et ses *dais* portaient ses ordres un peu partout. L'impôt dû au sultan ne lui était plus versé mais remis aux hommes de Hassan et, lorsqu'un émir ou un vizir protestait, il ne faisait pas de vieux os : le poignard ou le poison avait raison de lui. Dans le Roudbar, la dernière forteresse qui ait été dans les mains des ennemis de Hassan, Lemsir, tomba en son pouvoir en septembre 1102. Dans le prolongement, les autres citadelles irakiennes, celles de la plaine, firent également allégeance au seigneur de la montagne et à ses hommes dévoués jusqu'à la mort.

On s'est souvent demandé comment faisait Hassan pour s'attacher ainsi la fidélité aveugle des *fidawi* qu'il envoyait commettre

(1) Le nom véritable était *Seigneur de la Montagne*, mais l'expression de *Vieux de la Montagne* fut si couramment utilisée que nous employons indifféremment les deux termes.

des meurtres, sachant qu'ils seraient probablement arrêtés et torturés.

Hassan avait fait réaliser, dans le château d'Alamout, des jardins avec de l'eau qui courait, et un kiosque à quatre étages. À l'intérieur, les roses le disputaient aux porcelaines et à la vaisselle d'or et d'argent pour orner les divers recoins. Les colonnes étaient recouvertes d'ambre et de musc. Là, il avait installé dix jeunes garçons aux allures d'éphèbes et dix jeunes femmes très belles. Il les habillait de soie et de tissus précieux, les ornait de bijoux d'or et d'argent. Il y avait partout des coupes regorgeant de fruits, des fleurs odorantes et de l'eau, denrée rare en de tels lieux. Et puis des animaux dans le jardin : gazelles, autruches, canards, oies, lièvres, etc. Un couloir secret reliait le kiosque à une grande maison située en dehors de ce lieu paradisiaque.

Ayant détecté un sujet propre à la mission qu'il projetait de lui confier, Hassan le recevait dans la maison et l'invitait à manger des aliments drogués. Endormi, l'homme était transporté dans le kiosque et confié aux éphèbes et aux femmes qui l'aspergeaient de vinaigre pour le réveiller. Lorsqu'il ouvrait les yeux, éberlué, il entendait :

*« Nous n'attendons que ta mort, car cet endroit t'est destiné : c'est un des pavillons du Paradis, et nous sommes les houris et les enfants du Paradis (...). Si tu étais mort, tu resterais toujours avec nous, mais tu ne fais que rêver et tu ne tarderas pas à t'éveiller. »*

Les odeurs l'entêtaient, les oiseaux, les animaux, la végétation lui semblaient si merveilleux qu'il pouvait croire ce qu'on lui racontait. Alors, éphèbes et femmes lui faisaient savoir qu'ils étaient là pour satisfaire tous les désirs de son corps, quels qu'ils fussent.

Hassan arrivait ensuite, lui disant qu'il était capable de visiter le paradis comme il le voulait. Il le faisait arroser d'eau de rose, le conviait à un nouveau repas dans lequel les mets étaient également drogués et le faisait ramener par la galerie secrète jusqu'à la maison sans qu'il s'en rendît compte. Hassan assistait à son réveil et l'informait qu'un sort aussi merveilleux lui était réservé lorsqu'il aurait sacrifié sa vie pour l'ordre.

Marco Polo, qui visita Alamout et se fit raconter l'histoire de la forteresse, confirma ces agissements. Il écrivit :

*« Quand le Vieux voulait occire un grand sire, il leur commandait qu'ils occisent cet homme et leur disait qu'il les voulait mander en paradis, et allaient et faisaient tout ce que le Vieil leur commandait (...). Et en cette manière n'échappait un homme qui ne fut occis quand le Vieil de la Montagne voulait... »*

Ainsi Hassan rendait tangible pour ces hommes ce que promettait le Coran :



*« Sur des lits précieusement cloisonnés,  
Autour d'eux circuleront des jouvenceaux éternels,  
Avec coupes, aiguières et gobelets remplis de frais breuvages,  
Dont ils ne seront point étourdis ni angoissés.  
Avec des fruits délicats selon leurs préférences,  
Et des viandes d'oiseaux selon leurs désirs.  
Pour eux il y a celles aux grands yeux blancs et noirs,  
Modèles des perles soigneusement gardées,  
Adolescentes passionnées, passionnantes ;  
Ils seront parmi les lotus émondés,  
Parmi les ombrages étendus,  
Parmi les eaux vives qui courent ;  
Sur eux il y a des vêtements verts,  
En subtil satin et brocart.  
Et ils sont parés de bracelets en argent,  
Et leur maître leur fait boire un breuvage très pur.*

On comprend ainsi comment les subterfuges de Hassan-Ibn-Sabbah étaient destinés à convaincre les *fidawi* qu'ils avaient un instant pénétré au paradis, au point d'être dévoués corps et âme à leur maître et de n'avoir plus peur de la mort et même de l'attendre avec impatience. Ceci permettait notamment au seigneur de la montagne d'impressionner ses visiteurs en donnant l'ordre à un de ses hommes de se jeter, gratuitement, du haut des remparts. Et l'homme plongeait dans le vide sur un seul signe de Hassan qui affirmait au spectateur ébahi : "Il est devenu un libéré", expression que reprendra Villiers de l'Isle-Adam dans *Axel* en parlant de la mort volontaire (1).

On peut cependant s'étonner que les *fidawi* se soient montrés aussi crédules et ne se soient pas aperçus du subterfuge. Malgré tous les efforts de Hassan, les jardins installés à Alamout, montagne aride, devaient avoir du mal à passer pour le paradis, comme l'a remarqué Maurice Barrès qui visita les lieux.

Mais n'oublions pas l'emploi du haschich que Hassan avait découvert au Caire. La puissance des sens décuplée par la drogue, les *fidawi* voyaient toutes les couleurs plus vives, les odeurs étaient plus fortes, le plaisir leur semblait plus grand et ils perdaient en même temps toute notion de méfiance et de prudence. Ils étaient devenus des *haschischins*, terme que les croisés allaient transformer en celui d'*assassins* qui désignerait désormais ces types de meurtriers.

A partir de là, il suffisait à Hassan d'être sans faiblesse, sans pitié, et c'était bien son cas puisqu'il n'hésita pas à faire décapiter son fils aîné qui avait conspiré contre lui et étrangler son

(1) Notons au passage que Villiers de l'Isle-Adam projetait d'écrire une œuvre sur le Vieux de la Montagne.



deuxième fils qui avait commis le simple crime de consommer du vin.

Le soir du 12 juin 1124, sentant que sa mort approchait, Hassan convoqua ses plus proches fidèles dans sa bibliothèque et désigna pour successeur Kya Buzurg-Humid, confiant par ailleurs l'armée à Hassan-Kasrany et l'administration de l'Ordre à Abou-Ali. Au milieu de la nuit, avant de mourir, il pria tout le monde de le laisser seul en disant :

— *Adieu, et souvenez-vous que mon esprit veille. Tant que vous serez dignes de lui, dignes de le comprendre, il vous conseillera.*

Kya Buzurg-Humid héritait ainsi de plus de soixante-dix mille hommes dévoués corps et âme rien que dans la région du Roud-bar. Il reprit la pratique des rites suivis par Hassan mais commença assez mal sa maîtrise. Il s'éprit d'un jeune homme de la cour du prince du Taberistan. Il semble d'ailleurs que les cas d'homosexualité aient été très fréquent chez les fidèles du vieux de la montagne. Que l'on songe aux éphèbes offerts aux *fidawi* ou au fait que le fils aîné de Hassan ait été entraîné dans une conspiration par son amant. Toujours est-il que Burzug-Humid fit enlever par ses hommes l'objet de ses désirs. Il en découla un conflit, sorte de guerre de Troie homosexuelle, qu'il gagna, mais au prix de lourdes pertes. A partir de là, Burzug-Humid se lança dans des intrigues de cour pas toujours cohérentes. Il eut même tendance à transformer son ordre en mafia, n'hésitant pas à vendre les services de ses tueurs à des princes prêts à payer cher. Mais en même temps, il accrut la puissance de l'ordre, parvenant à posséder soixante-quatorze forteresses en Syrie.

Kya Buzurg-Humid décida de couper les ponts avec la branche fatimide des Ismaéliens et fit assassiner le calife d'Egypte Abou-Ali al-Mansour. Il s'ensuivit une succession de guerres intestines en Egypte qui devaient par la suite faire le lit de la puissance de Saladin. Burzug-Humid faisait sans cesse construire de nouveaux châteaux, organisait de véritables universités ismaéliennes dans d'anciens monastères chrétiens. Mais il eut un tort : désigner son propre fils pour lui succéder, fondant une dynastie qui devait ensuite se poursuivre.

Peu à peu, les textes secrets de Hassan-Ibn-Sabbah furent dévoilés à trop de monde, le recrutement devint moins élitiste. L'ordre demeurerait puissant, de par l'élan acquis, mais il portait en lui les germes de sa perte. L'assassinat politique restait la règle mais le génie manquait aux dirigeants de la secte et les assassins ne surent pas se défendre de l'invasion mongole. Au temps de Hassan, les chefs mongols seraient tombés sous les poignards des *fidawi* et leur armée eût été désorganisée, mais ce temps était loin.

## Les assassins, vassaux des templiers

Les assassins entretenaient d'étranges relations avec les croisés. Dès le départ, le but de Hassan avait été de restaurer la puissance de l'Iran et sa religion zoroastrienne, ce qui passait par la destruction du pouvoir arabe. En cela, les croisés pouvaient l'aider. Il avait donc un intérêt objectif à leur faciliter la tâche. En avril 1102, le comte de Saint-Gilles et ses hommes avaient mis le siège devant la forteresse de Hossnal-Akard, appelée aussi château-fort des Kurdes. Le prince d'Emèse avait décidé de se porter au secours de la forteresse et d'attaquer les croisés à revers. Il n'en eut pas le temps puisqu'il fut poignardé par trois *fidawi* dans une mosquée. Les chrétiens ne surent que plus tard qu'ils avaient été aidés par le seigneur de la montagne. Une alliance tacite se mit en place entre les assassins et les Francs. Une légende courut même, transmise par la *Chanson d'Antioche* datée du XII<sup>e</sup> siècle. Elle racontait que le frère de Godefroi de Bouillon, Baudoin d'Edesse, avait épousé la fille du vieux de la montagne. On devait par la suite prétendre la même chose au sujet de Frédéric II de Hohenstaufen, lequel avait, il est vrai, fait venir à sa cour de Castello del Monte des astronomes et des métaphysiciens appartenant à la secte d'Alamout.

En tout cas, dès qu'une ville tombait aux mains des croisés, les Ismaéliens profitaient de l'affaiblissement du pouvoir arabe pour y développer leur propre propagande.

Nul doute que tout ceci ne pouvait pas laisser les templiers indifférents et les rapports qui se nouèrent entre eux et les assassins en sont la preuve. Ainsi, lorsque le royaume de Jérusalem faillit tomber dans les mains de Conrad de Montferrat, celui-ci fut assassiné par les *fidawi*, favorisant le parti de Guy de Lusignan, soutenu par les templiers. Il est vrai que Conrad de Montferrat avait fait naufrager un bateau appartenant au chef des ismaéliens. Il pouvait s'agir d'une vengeance. Mais ensuite, Philippe de Champagne avait épousé la veuve de Conrad et pris le titre de roi de Jérusalem. Il mourut rapidement et bizarrement en tombant d'une fenêtre. Cet assassinat profitait une fois de plus moins aux assassins qu'aux templiers et au parti de Guy de Lusignan. Ce dernier n'aurait jamais pu régner si le second et le troisième mari d'Isabelle avaient vécu.

En revanche, lorsque le vieux de la montagne lança ses assassins contre Saladin, c'était à la fois pour aider les croisés et pour empêcher la fédération des forces arabes. Mais Saladin avait la baraka. Il échappa plusieurs fois aux tentatives d'assassinat des



*fidawi* et décida de s'attaquer au maître d'Alamout. Ce dernier passa alors un accord avec Saladin : chacun décida de laisser l'autre en paix.

Le plus curieux, c'est sans doute que les assassins aient payé un tribut aux templiers, comme s'ils étaient leurs vassaux : trois mille pièces d'or (ou deux mille ducats). Était-ce une façon d'être en paix avec l'ordre du Temple, ce qui aurait signifié que les Ismaéliens le redoutaient ? Le vieux de la montagne avait d'ailleurs essayé de se dégager de ce tribut en proposant une alliance à Amaury de Jérusalem s'il acceptait de payer à sa place. Mal lui en prit : les émissaires qu'il avait envoyés furent interceptés par les templiers et proprement occis. L'ordre avait compris que c'était le meilleur moyen de se faire respecter. Amaury, mécontent, exigea que le templier responsable de cette exécution, Gautier du Mesnil, lui fût livré. Le Grand Maître refusa et Amaury perdit la face.

Le tribut en question pourrait bien être lié à une forteresse que les templiers ne pouvaient tenir et qu'ils avaient préféré offrir aux assassins plutôt que de la voir tomber dans les mains des arabes. Le vieux de la montagne essaya une fois de plus de se débarrasser de l'impôt. En mai 1250, il envoya des émissaires à Saint Louis qui se trouvait à Acre. Ils lui signalèrent que l'empereur d'Allemagne et le roi de Hongrie leur payaient tribut et qu'il devrait en faire autant, à moins qu'ils les dispensât de payer eux-mêmes les templiers. On imagine l'humiliation du roi qui se vit frappé d'un impôt par des gens qui eux-mêmes devaient en régler un à l'ordre du Temple. Les templiers, bien entendu, s'en mêlèrent et le roi n'eut pas son mot à dire. Ils intimèrent aux émissaires de retourner chez eux et de revenir dans la quinzaine en apportant au roi, de la part du vieux de la montagne *"telles lettres et tels joyaux qu'il se tienne pour apaisé et vous en sache bon gré"*. Et eux qui faisaient trembler les princes, obtempérèrent aux ordres du Temple. Les envoyés revinrent dans la quinzaine, apportant un jeu d'échecs, un éléphant de cristal et *"une beste que l'on appelle orafle (girafe)"* aussi en cristal. Saint Louis renvoya lui-même les émissaires chargés de présents pour le vieux de la montagne et les fit accompagner par le frère Yves le Breton en guise d'ambassadeur.

On voit par tout cela que même si des analogies ont pu être relevées entre les deux ordres, si des accords furent passés entre eux, il est loin d'être prouvé que l'un se calqua peu ou prou sur l'autre comme le voudraient certains auteurs. Voyons plutôt en eux une sorte de quête parallèle du Graal symbolique, en utilisant des moyens différents.

Il est vrai que l'on peut relever quelques points communs



intéressants entres les deux ordres. On évoque généralement l'identité de la tenue : robe blanche à ceinture rouge pour les *fidawi* et manteau blanc à croix rouge pour les templiers. On compare les organisations réciproques : chevaliers, écuyers et frère du temple correspondant au *refik*, *fidawi* et *lassik* des assassins. De même, le Grand Maître, les grands prieurs et les prieurs équivaldraient au seigneur de la montagne, aux *dai* et aux *dailkebir*.

Pierre Ponsoye (1) a par ailleurs montré que l'origine des légendes du Graal pouvait avoir été iranienne. Wolfram von Eschenbach faisait des templiers les gardiens du Graal. Les assassins, dont le nom en arabe signifiait aussi "gardien", ne pouvaient pas ignorer cette origine et dès lors poursuivre cette quête, du moins pour les plus élevés d'entre eux.

A propos de *Gahmuret*, Wolfram évoque le *Barux*, qu'il assimile au calife de Bagdad. Feirefiz apparaît comme un chevalier musulman et rappelle les *refik* du vieux de la montagne. Quant à Flégétanis, il était né de père arabe et c'était un savant astronome. C'est dans les astres qu'il avait découvert le mystère du Graal qu'il n'évoquait pas sans trembler. Et Pierre Ponsoye d'écrire :

« En Flégétanis se trouvent donc attestés expressément, à la fois la source islamique de la notion du Graal, ou plutôt peut-être de la prise de conscience, et le lien de cette source avec la tradition ésotérique dont se réclamait d'autre part l'Ordre du Temple. »

Or, le nom de Flégétanis ne serait en réalité que la transcription du titre d'un livre arabe : *Felek-Thani*, qui signifie "deuxième sphère" ou deuxième ciel planétaire correspondant à mercure.

Dans les romans du cycle arthurien, Lancelot doit subir une épreuve initiatique essentielle. Il lui faut franchir un pont qui est en fait manifesté par la lame tranchante d'une épée, longue comme deux lances. Au-dessous coulent des eaux noires prêtes à l'engloutir. Ce thème se trouve à l'identique dans l'*Avesta* zoroastrien. De l'autre côté du pont, une jeune fille attend Lancelot. Paul du Breuil (2) nous dit à son propos :

« Surprenante transposition de la Daena zoroastrienne, qui ici incarne la reine Guenièvre que le chevalier du Graal va délivrer du château de la Mort, le pays d'où l'on ne revient pas. »

Paul du Breuil montre dans son ouvrage que l'éthique chevaleresque existait chez les Parthes antérieurement à l'Occident. Respect du courage, morale guerrière et code d'honneur servaient de principes à ces guerriers. En Iran, avant les croisades, s'était

(1) Pierre Ponsoye : *l'Islam et le Graal* (Arché, 1976).

(2) Paul du Breuil : *la Chevalerie et l'Orient* (Trédaniel, 1990).

forgée une institution : la *fotowwat*. Paul du Breuil nous dit à son propos :

« *Fotowwat*, substantif qui signifie proprement libéralité, générosité, abnégation, caractérisant bien une sorte de confrérie dont le grade de *fata* était conféré par des sheiks, seigneurs ou maîtres de sociétés initiatiques. »

Il est indéniable que les templiers ont dû découvrir dans l'éthique chevaleresque orientale quelques points communs avec leur propre quête. De là à trouver une quelconque filiation, c'est autre chose. Nous imaginons mal par exemple que les assassins aient pu payer un tribut aux templiers si ceux-ci n'étaient que leurs élèves comme certains l'ont cru. En revanche, au contact des philosophes de la secte et de ses savants, certains templiers ont fort bien pu rapporter dans leur ordre des connaissances et des éléments initiatiques qui ont pu se mêler avec le système propre au Temple.

## Templiers et Druzes : L'héritage du calife Hakem

Il nous faut également nous intéresser à une autre influence possible : celle de l'ordre secret des Druzes. On connaît mal leur origine. On les dit parfois héritiers des gnostiques : ophites, nazaréens, esséniens. On leur prête également des origines enracinées chez les pythagoriciens. Répartis en un cercle extérieur — le peuple — et un centre interne formé d'initiés — les *okkals* — les Druzes véhiculaient un enseignement secret. Sur le plan religieux, ils affichaient à l'extérieur une foi musulmane issue de l'Ismaélisme des Fatimides. Leur essor fut dû au calife Hakem qui régna sur l'Égypte de 996 à 1021. Selon la légende, à sa naissance, toutes les planètes se trouvaient réunies dans le signe du cancer et Saturne présidait à l'heure où il entra dans le monde. On dit aussi qu'il ne mourut jamais mais disparut. On ne retrouva que son ânesse grise et ses sept tuniques dont les boutons n'avaient pas été défaits. Depuis, les Druzes ne cessent d'attendre le retour sans cesse imminent du calife Hakem.

Il avait des yeux bleu sombre et un regard insoutenable, une voix profonde, vibrante. Il passait une bonne part de son temps à s'occuper d'astronomie. Il aimait sa sœur d'un étrange amour. Nerval dit qu' « *elle lui faisait l'effet d'une de ces reines des empires disparus qui avaient des dieux pour ancêtres* ». Se croyant dieu lui-même, Hakem, à l'image des pharaons, décida d'épouser sa sœur afin de reconstituer le couple primordial de la cosmogonie. Pris pour un fou, il fut interné mais ses fidèles soulevèrent le peuple qui le délivra. Il fut sans doute assassiné par Ebn Dawas,



l'amant de cette sœur qu'il aimait tant. Peut-être même fût-ce elle qui organisa le meurtre, et pourtant ses fidèles ne crurent pas à sa mort, attendant toujours son retour. Vers 1130, on le proclama Dieu incarné et ses dais allèrent porter sa parole en Syrie. Selon Gérard de Nerval, la doctrine du calife Hakem mettait en scène un dieu, maître du monde qu'il désignait sous le nom de *Al-Bar*. Ce dieu s'incarnait régulièrement car la folie des hommes l'obligeait à intervenir pour les remettre sur le droit chemin. Chacune de ces incarnations donnait l'occasion d'une lutte entre *Al-Bar* et les anges des ténèbres installés sur terre. Nerval nous dit :

*« Ainsi dans l'histoire du monde qu'écrivent les Druzes, voit-on chacune des sept périodes offrir l'intérêt d'une action grandiose, où ces éternels ennemis se cherchent sous le masque humain, et se reconnaissent à leur supériorité ou à leur haine. »*

Pour les Druzes, Phytagore aurait été l'une de ces incarnations. Par ailleurs, ils croyaient en la transmigration des âmes s'effectuant en fonction des mérites acquis ou non dans la vie précédente.

Le calife Hakem eut deux grands disciples : Hamza-Ben-Ali-Ben Hamad et Mohammad-Ben Ismail-el-Derrzi. C'est du nom de ce dernier que naquit le terme "Druze".

Derrzi eut quelques ennuis : après avoir suscité une émeute dans une mosquée du Caire, il s'enfuit en Syrie où il fonda la secte et l'organisa sur des bases solides. Hamza lui succéda et codifia leur cosmogonie sous la forme de sept ouvrages sacrés. Lorsque Baha-Al-Din Al-Muktana prit l'ordre en main, il le ferma et imposa aux initiés le *katin*, secret inviolable vis-à-vis des profanes, renforcé par le *kakky*, la plus grande prudence même vis-à-vis des Druzes non initiés.

On a parfois accusé les templiers d'adorer un veau, ce qui était manifestement faux, bien qu'il s'agisse d'un point mis en avant lors de l'enquête. Gérard de Nerval qui, au cours de son voyage en Orient, a assez longuement rencontré des Druzes, nous raconte qu'ils lui parlèrent du *horse*, pierre noire taillée selon la forme d'un animal et que les Druzes portaient toujours sur eux. Elle leur servait de signe de reconnaissance. Certaines de ces pierres, trouvées sur des morts, avaient fait croire qu'ils adoraient un veau. N'est-ce pas ce lien que les enquêteurs auraient voulu mettre en évidence ? On ne peut s'empêcher de songer que dans le *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach, le païen Flégétanis adorait un veau dans lequel il voyait un dieu. Si l'on ajoute que le Djebel-Druze fut, selon des légendes, le dernier refuge du Graal apporté là par Galaad au terme de sa quête, la boucle semble se refermer. Nerval voulait assurer le cheikh Druze de son niveau initiatique, mais il était dépourvu



de la pierre noire de la reconnaissance. Il lui expliqua alors que “les templiers français ayant été brûlés, ils n’avaient pu transmettre leurs pierres aux francs-maçons qui sont devenus leurs successeurs spirituels”. Et il est vrai que ce veau-bœuf se retrouvera avec le bucrâne chez les initiés de la renaissance utilisant *le Songe de Poliphile* pour grimoire (1).

## Les tours du diable

Le veau adoré par les Druzes peut servir de point commun avec certaines coutumes des Yézidis qui occupaient les montagnes voisines de Singar en Mésopotamie, soit à peu près la zone d’occupation des Kurdes. Leur nom était hérité de celui du calife Yézid. Ils pratiquaient eux aussi une religion franchement dualiste, mais à la différence des Cathares et de la plupart des gnostiques, ils accordaient la supériorité au principe du mal sur celui du bien. Autant dire que les cérémonies rituelles accumulaient les horreurs en tous genres. Des Mazdéens, ils avaient conservé le culte du soleil et du feu mais au-dessus de tout, ils adoraient le sexe de la femme considérant que c’était par lui que le Mal absolu était venu. Leurs cérémonies se terminaient en orgies au cours desquelles les participants se mêlaient au hasard. Ils y vénéraient également (comme les Druzes) *Tawus e Melek*, l’ange paon, derrière lequel se cachait Satan. Ils lançaient des défis à Dieu et affirmaient que Lucifer avait eu raison de s’incliner devant Adam malgré l’ordre du Créateur.

Selon les Yézidis, il est des lieux privilégiés, véritables centres de projection des influences sataniques dans le monde. Ils sont marqués.

Notamment, il existerait sept tours, dont une dans la zone qu’ils occupaient. Reliées entre elles, elles ressembleraient à une projection des étoiles de la Grande Ourse. Les sept tours en question (qui n’excluent pas d’autres lieux) seraient situées au Niger, au Soudan, dans l’Oural, au Turkestan, sur une île au nord de la Sibérie, en Irak et en Syrie.

Les Yézidis craignaient la tour située sur leur territoire près des rives de Ninive. Leurs prêtres s’abstenaient de la fréquenter de peur de ne savoir dominer les forces qu’ils auraient pu mettre en jeu. En revanche, des magiciens errants s’y rendaient. Ils y passaient généralement plusieurs jours. William Seabrook (2) la décrivit. Il

(1) Cf Michel Lamy : *Jules Verne, initié et initiateur* (Payot).

(2) William Seabrook : *Aventures en Arabie*, cité dans Jean-Marc Allemand : *René Guénon et les sept tours du diable* (Trédaniel, 1990).

fit en effet une visite au sanctuaire de “Cheik-Adi”. Derrière le temple, construit à flanc de montagne et se poursuivant par des réseaux de souterrains, Seabrook vit *“surmontant une autre éminence plus élevée, une tour blanche, semblable à la pointe finement taillée d’un crayon et d’où partaient des rayons d’une éblouissante lumière”*. Cette tour s’élevait du toit plat d’une voûte en maçonnerie, blanchie à la chaux, et le sommet brillant, d’où partaient dans toutes les directions des rayons de lumière, en était constitué par une boule de cuivre soigneusement polie.

Ainsi ces tours étaient censées être situées en des lieux où la communication avec les forces souterraines, le monde du mal, serait possible. Monde du mal ou forces si puissantes qu’elles seraient un danger permanent à manier (1). D’une certaine façon, nos centrales nucléaires ne pourraient-elles être assimilées à de modernes tours du diable ? Lorsque l’on songe que le déluge de feu dû à l’étoile absinthe doit, dans l’Apocalypse, être l’un des signes de la fin des temps, et lorsque l’on sait que Tchernobyl, en russe, signifie absinthe... Mais c’est une autre histoire. Revenons à nos moutons (ou nos veaux d’or).

Lieux dangereux dont les portes s’ouvrent aux initiés, lieux dont *“les portes ne s’ouvrent point pour ceux qui sont au centre de la Terre mais s’ouvrent pour Horus”* comme disaient les Égyptiens.

Or, dans d’anciens textes syriaques, on parle d’une pierre précieuse assimilable au Graal et qui serait la base ou le centre du monde, cachée dans les “profondeurs primordiales, près du temple de Dieu”. Elle est en relation avec un lieu montagneux inaccessible. Combien ce lieu est dangereux, dit Jacob à Béthel, là où la pierre sacrée lui indiqua le chemin de la cité souterraine de Luz. Lieu où une échelle relie la terre tant au ciel qu’au monde infernal. *Terribilis est locus iste*. Car ce lieu est la maison de Dieu et celle-ci est la porte du ciel. Comme le dit Julius Evola (2) :

« Jacob est celui qui lutte contre l’ange et lui impose de le bénir, qui réussit à voir Elohim face à face et à sauver sa vie, en combattant contre le divin lui-même. »

Evola évoque à propos de Jacob le roi du Graal, lui-même boitant et étant blessé à la cuisse.

Tout tourne autour d’un lieu où le contact est possible avec le ciel comme avec les enfers. Il nous rappelle une scène qui se passa lors de l’initiation de Hassan-Ibn-Sabbah, selon ses

(1) Il est en France une montagne creuse qui porta le nom de Pic de la Tour et qui pourrait bien être à considérer au sein du même schéma.

(2) Julius Evola : *le Mystère du Graal et l’idée impériale gibeline* (Editions traditionnelles).

propres dires. Un garde demanda à l'homme qui accompagnait Hassan :

*« Vieux guide, ô toi, le veilleur de la montagne, que nous veux-tu à présent ? »*

Et l'homme répondit :

*« La lumière, ô mon frère, la lumière pour cet homme qui vient de la ville soumise aux occupants maudits.*

*— Entre, vieux guide, et récite à cet égard la grande prière ; ce sera pour lui un premier pas de fait vers la lumière qui vient des ténèbres. »*

La pierre de Béthel, comme les tours du diable, en liaison avec la lumière (Luz) qui vient des ténèbres (c'est une cité souterraine) est à rapprocher des légendes concernant Satan.

C'est alors qu'un ange s'empara de Satan, le couvrit de lourdes chaînes et l'entrava pour mille ans. Dieu vint vérifier que Satan était bien enchaîné au fond d'un abîme et il scella lui-même la pierre qui ferme le gouffre.

Qu'apprirent les templiers en Orient, au contact de toutes ces sectes ? Quels furent dès lors leurs rapports avec Seth-Satan. Qu'apprirent-ils de ce qui permet en certains lieux de communiquer avec des forces qui nous dépassent ? A chacun d'imaginer en fonction de ses propres croyances mais certaines implantations templières analysées à partir des légendes locales nous laissent à penser qu'ils ne furent pas indifférents à l'esprit des lieux et qu'ils jouèrent bien souvent avec le feu.





## II

# La spiritualité inscrite dans la pierre

### Diversité de l'architecture templière

Nous avons vu quelles influences avaient pu subir les templiers, nous avons traqué les secrets qui pouvaient leur avoir été transmis. Mais en fait, aucune filiation certaine ne peut être établie. Cependant tout indique qu'il exista bien une doctrine interne à l'ordre. Il serait étonnant que leurs "fréquentations" n'aient eu aucun impact sur eux. En outre, il est un élément qui revient, lancinant, depuis leur première implantation à l'emplacement du Temple de Jérusalem : la découverte de quelque chose d'extrêmement important. Un secret qui, d'une façon ou d'une autre, apparaissait comme un moyen d'entrer en communication avec un autre monde ou un autre niveau de conscience, monde céleste ou monde infernal ou, plus vraisemblablement, les deux.

Et si cela était, on devrait pouvoir en trouver les traces dans le message qu'ils nous ont laissé inscrit dans la pierre.

Nous savons que l'implantation des commanderies templières correspond pour une part au hasard : les dons qu'ils recevaient et qui leur permettaient donc de construire leurs maisons ou leurs chapelles, voire les bâtiments qui leur étaient offerts tout construits. Mais pour une autre part, il s'agissait de choix.

Choix économiques rationnels correspondant à des achats ou des échanges censés réorganiser, remembrer leurs possessions et en faciliter l'exploitation. Choix liés à la protection des routes en ayant la haute main sur les passages stratégiques. Choix liés également à une démarche plus occulte : lieux sacrés sur lesquels des cultes se pratiquaient depuis la nuit des temps, lieux "chargés" sur le plan tellurique et l'on pourrait dire (mais il faudrait effectuer une enquête serrée pour vérifier qu'il ne s'agit pas de coïncidences) chargés dans la mesure où les templiers semblent avoir affectionné les endroits à forte radioactivité, notamment la proximité de gisements d'uranium.

Pour repérer les lieux où le Temple s'est implanté, le mieux est de se référer aux cartulaires et autres archives, mais aussi de se servir de la toponymie. Nous l'avons déjà dit, les lieux-dits : la Commanderie, le Bayle, le Temple, l'Épine, etc. sont généralement des signes d'une ancienne implantation templière. Il faut cependant rester méfiant : ainsi, dans certaines régions comme les Cévennes, le Temple peut tout simplement désigner un ancien lieu de culte protestant. Parmi les toponymes intéressants, il nous faut indiquer des dérivés comme Tiplié, Temple, Temploir, Templereau, Tempé, voire la Chevalerie, la Cavalerie, la Chevalière, la Croix-Rouge, la Croix-Blanche. Notons aussi que beaucoup de sites templiers intéressants sont installés sur de vieux lieux de culte celtique ou préceltique.

Si le choix du lieu est important, il serait étonnant que l'architecture ne manifeste pas d'une façon ou d'une autre la doctrine ésotérique qui pouvait animer l'ordre de l'intérieur.

Voyons d'abord les commanderies. Lorsqu'elles se situent en ville, la plupart du temps, il ne s'agit que de simples maisons, parfois fortifiées. En campagne, elles se révèlent plus élaborées. En tout état de cause, la priorité dans leur construction réside d'abord dans la fonctionnalité. Hangars, silos, écuries, étables, granges et, bien sûr, ateliers, logements et chapelle, en forment l'essentiel. Généralement, la chapelle est située côté sud et le réfectoire au nord. Le plus souvent, pour des raisons de sécurité, l'ensemble est construit de façon à pouvoir s'articuler autour d'une maison-forte, parfois munie d'une tour, les bâtiments formant enceinte autour d'une assez vaste cour intérieure. Mais en fait tout cela dépend un peu de la région et de sa forme d'architecture dominante.

Les templiers sont avant tout des réalistes et leur organisation est très pragmatique. Parfois, en fonction de leur analyse des différentes formes d'insécurité locale, leurs possessions sont transformées en véritables places fortes. C'est le cas notamment en



Languedoc où la croisade contre les Albigeois fut facteur de déstabilisation. Parfois même, ce furent leurs églises qu'ils transformèrent en forteresses, ou des villages complets sur lesquels ils mirent la main et qu'ils ceinturèrent de murailles. A ce sujet, on peut entre autres citer le cas de Campagne-sur-Aude, situé à une quarantaine de kilomètres au sud de Carcassonne.

Les templiers s'y sont installés au début du XII<sup>e</sup> siècle. Campagne se trouve dans une boucle de l'Aude, servant de protection naturelle. La Commanderie était organisée tout autour de l'église. A l'ouest, la cuisine voisinaît avec le réfectoire des chevaliers ; au nord, les communs et des jardins ; un colombier au nord-est ; les écuries, la bourrellerie, la forge et un grenier à l'est ; les logements des vassaux, des écuyers et des ouvriers au sud-est ; enfin, au sud, les logements du commandeur, des chevaliers et du Baile ainsi que le cimetière. Le tout était fortement fortifié, avec des murs crénelés surmontés d'un chemin de ronde, et un fossé circulaire alimenté par l'eau de l'Aude. Une poterne et une porte protégées étaient accessibles uniquement en barque ; une autre porte était desservie par un "pont-tiroir" que l'on retirait à volonté et gardée par le portier. Nous voyons dans cette organisation, dans la répartition des bâtiments, l'exemple de la rationalité des templiers.

Signalons aussi deux constantes des commanderies templières, du moins chaque fois que cela était possible : le puits et les souterrains. Ils étaient les garants de la sécurité. Le puits offrait l'eau potable permettant de tenir en cas de siège et les souterrains facilitaient le cas échéant l'évacuation, notamment de tout ce qui était précieux ou ne devait pas tomber dans des mains étrangères. Ils permettaient aussi d'entrer et sortir discrètement de la commanderie, notamment à l'occasion de cérémonies particulières. Il n'était pas rare que l'un des accès aux souterrains puisse se faire par le puits. Ce dernier avait également une autre fonction, plus symbolique : la création d'un lien avec les eaux souterraines et leurs propriétés telluriques propres. Les templiers étaient certes extrêmement pragmatiques, mais leurs constructions sacrifiaient aussi à d'autres nécessités plus subtiles.

C'est bien entendu l'aspect fonctionnel qui l'emportait pour la construction de leurs forteresses. On a beaucoup glosé sur l'architecture militaire des templiers, souvent à tort. L'un de ceux qui se passionnèrent le plus à ce sujet fut Thomas-Edward Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie. Étudiant à Oxford, il consacra sa thèse d'histoire aux "Châteaux des Croisés" et passa ses vacances de 1906 à 1909 à parcourir la Syrie (et la France) à la recherche de vestiges de forteresses médiévales. Pour lui, les

architectes militaires occidentaux furent les maîtres de ceux qui édifièrent les châteaux orientaux, et non l'inverse. Ceci a d'ailleurs pu être prouvé depuis. Le futur colonel Lawrence s'attacha tout particulièrement à étudier un lieu de France, en rapport avec sa thèse : Provins.

En Terre Sainte, on attribue souvent aux templiers la construction de tous les châteaux qu'ils occupèrent, y compris le krak des chevaliers qui ne leur doit pas grand-chose. Il est vrai que ceux qu'ils n'édifièrent pas eux-mêmes, ils les réaménagèrent souvent assez largement. Ils ne construisirent réellement que le Chastel-Blanc à Safita, Tortose et Château-Pélerin à Athlit (d'abord dénommé "Château du Fils de Dieu"), ainsi qu'un palais fortifié à Saint-Jean-d'Acre.

Château-Pélerin fut le premier et le plus beau de tous leurs ouvrages militaires. Il résista à toutes les attaques et ne fut évacué qu'à la dernière heure, après la perte d'Acre. Édifié en 1218 sur le promontoire d'Athlit, au sud de Haïfa, il fournit la preuve qu'en matière d'architecture fonctionnelle, les templiers furent moins doctrinaires que pragmatiques.

En Occident, beaucoup de leurs cités et de leurs églises fortifiées ont disparu, mais on peut tout de même en visiter encore quelques-unes comme à La Couvertoirade, sur le Larzac, ou Richerenches dans le Vaucluse, et pour ce qui est des églises, Cruas en Ardèche, Rudelle dans le Lot, Laressingle dans le Gers.

## Les chapelles templières

Attardons-nous un instant sur l'architecture des églises et chapelles templières, là où l'aspect purement fonctionnel cède le pas au sacré, au symbolique et aux signes de la doctrine cachée. Il court un tas d'idées fausses à leur sujet. A écouter certains, une église templière est un édifice circulaire à l'image du Saint-Sépulcre ou possède obligatoirement un clocher octogonal. Ceci est stupide. Ces erreurs furent généralement reprises de Viollet-le-Duc qui écrivait :

*« L'ordre des templiers, spécialement affecté à la défense et à la conservation des lieux saints, élevait dans chaque commanderie une chapelle qui devait être la représentation de la rotonde de Jérusalem. »*

Cela a conduit à leur attribuer, comme à Montmorillon, des chapelles en forme de rotondes, même si elles n'avaient rien à voir avec eux.



S'ils construisirent effectivement des rotondes, comme à Metz ou Laon, leurs chapelles suivirent dans la majorité des cas le style local. Le cul-de-four était de rigueur en Provence alors que le chevet plat l'emportait en Gascogne, Périgord et Saintonge. Très souvent, elles étaient d'une grande sobriété, sans décoration ou presque, surtout lorsqu'il s'agissait de chapelles qui ne servaient qu'aux frères de l'ordre et non aux fidèles extérieurs. Néanmoins, lorsqu'elles étaient destinées au public, on ne lésinait pas toujours sur la décoration.

Parfois, elles manifestaient un symbolisme particulier, livre de pierre dévoilant à ceux capables de les comprendre, des mystères doctrinaux. Ainsi, à Montsaunès, en Haute-Garonne, où l'église fortifiée édifée par les templiers recèle une étrange iconographie. Les chapiteaux de la porte nord illustrent la vie du Christ. Sur l'un, on voit la Vierge, couchée à côté du berceau, et sur l'autre, le Christ, plongé à mi-corps dans une cuve à l'apparence de calice. Il bénit, tandis que de chaque côté, une femme agenouillée le sert. Selon les spécialistes il s'agirait d'une représentation de la guérison miraculeuse de la sage-femme aveugle venue laver l'enfant à sa naissance. Or, cette scène n'existe que dans des évangiles apocryphes, ce qui supposerait que les templiers en aient eu connaissance et qu'ils aient étudié des textes hérétiques. L'intérieur de l'église de Montsaunès est truffé de symboles astrologiques et alchimiques, y compris un "pendule de Salomon" maintenu par deux personnages. Sur les chapiteaux de la porte occidentale, des scènes sont représentées encadrées de petites colonnes torsadées surmontées d'une sorte de petite tour ou d'un minaret de style arabe.

A Montsaunès, on peut également voir le Christ sur les genoux de sa mère. L'enfant est vêtu à la mode orientale et tient à la main un livre fermé représentant la doctrine cachée. A la porte sud, un motif curieux se trouve placé dans l'alignement du soleil au solstice d'hiver. Les rayons de l'astre diurne pénètrent dans l'église par un trou pour aboutir dans un creux au sein d'une dalle qui se trouve à environ trois mètres à l'intérieur. Des fresques montrent un cerf placé sur un damier blanc et rouge et un agneau sur une grille. Cette église abritait une vierge noire qui a été retirée. On est bien loin dans ce cas du dépouillement cistercien.

Il convient aussi d'évoquer Tomar. Malheureusement, des aménagements furent apportés après la fin de l'ordre, mais ceux qui s'employèrent aux différents travaux étaient véritablement des "descendants" des templiers puisqu'il s'agissait de l'ordre des chevaliers du Christ.

La forteresse de Tomar fut édifée sur les ordres de Gualdim



Païss, sixième Grand Maître au Portugal. Chose curieuse, après sa mort en 1195, il ne fut pas enterré dans la rotonde de Tomar mais dans une église de la ville basse : Notre-Dame-des-Oliviers.

L'entrée et la sortie sont marquées par des puits malheureusement en grande partie comblés de nos jours. Une autre église, à tour octogonale, porte le nom de Saint-Jean-Baptiste. Sur la façade, un bas-relief, qu'un sphinx nous engage à examiner attentivement, représente un grand chien qui désigne la constellation dont l'étoile principale est Sirius, ou Sothys pour les orientaux. On voit aussi un lion évoquant la constellation et son étoile, Régulus. Au centre, un "Gaal" est à rapprocher de la constellation de "la Coupe". Ces figures déterminent un angle de 34 degrés. Or la constellation du Lion forme avec la Coupe et l'étoile Sirius du Grand Chien un angle de 34 degrés, au minuit vrai, le 20 janvier (1). Il s'agit du jour où l'on fête saint Sébastien, ce milicien romain qui fut percé de flèches avant d'être... décapité. Encore une tête coupée. Or, saint Sébastien était l'un des saints préférés des templiers. Ce n'est là que l'un des moindres secrets de Tomar. Maurice Guinguand met en lumière quelques autres particularités. Signalons avant d'en finir avec Tomar, que la tombe de Gualdim Païss est vide.

## Les templiers et le culte des têtes coupées

L'une des grandes clés du secret des templiers se trouve sans doute dans la dédicace de leurs églises. Nous avons déjà signalé que, aveuglés par leurs préjugés concernant tant le Johannisme supposé des templiers que l'amour de saint Bernard pour la Vierge, nombre d'auteurs ont quasiment lié systématiquement l'ordre aux dédicaces à Notre-Dame et Saint-Jean. On ne peut leur donner tout à fait tort car Marie signe de nombreux sites templiers notamment en Bretagne. Les *Locmaria* réservent aux fouineurs de biens agréables surprises sous forme de croix templières ou de chapelles ayant appartenu aux moines-soldats.

Quant à saint Jean, c'est souvent le baptiste qu'il désignait, plus que l'évangéliste.

Saint Jean-Baptiste, le berger dont la tête fut coupée. Il nous fait songer qu'il était courant de représenter des têtes sculptées dans la décoration des chapelles et des réfectoires des templiers, des têtes sans leurs corps, comme dans l'église de Charrière près de Saint-Moreil (Creuse) qui était dédiée au Baptiste.

(1) Cf Maurice Guinguand : *l'Or des templiers* (Robert Laffont).

Parmi les nombreuses chapelles auxquelles il prêtait son nom, citons aussi celle de Comps-sur-Artuby, dans le Var où une fresque représente l'Arche d'alliance protégée par des chérubins aux... pieds fourchus. Mais laissons là Jean-Baptiste-Janus, décidément lié au baphomet et à sa tête coupée.

Ne nous arrêtons pas non plus sur saint Pierre, nous en avons déjà parlé. Pierre, trop oublié des commentateurs lorsqu'il s'agit des templiers, Pierre qui paraît trop terre à terre mais qui détient les clés des deux royaumes et le filet-grille des pêcheurs. Saint Pierre, portier des souterrains de l'ordre du Temple. Mais c'est à d'autres saints que nous allons nous intéresser, à ceux qui reviennent très fréquemment dans les dédicaces templières et auxquels nul ne s'intéresse. Et pourtant...

Saint Barthélémy dont le nom fut donné notamment à la commanderie du Puy-en-Velay, mourut écorché vif, après quoi on le décapita.

Saint Adrien : dans le département du Morbihan, près de Baud dont l'église est dédiée à saint Barthélémy, se trouve la chapelle Saint-Adrien, l'un des plus beaux ornements de la vallée du Blavet. Cette chapelle templière est l'un des témoins de l'introduction du culte de saint Adrien en Bretagne par les templiers. A l'intérieur de l'église, des fresques montrent notamment Jean-Baptiste qui, au lieu d'être vêtu d'une peau de mouton, porte une peau de bœuf. Jean-Baptiste, le culte du veau, le baphomet des templiers.

Saint Adrien était prié pour la guérison des maladies gastriques et la chapelle possédait un galet rond avec lequel les pèlerins se frottaient l'abdomen. Ce culte était associé à l'eau et deux fontaines viennent sourdre dans la chapelle même. A l'extérieur, une autre source est surmontée d'une croix sur laquelle on peut voir une guirlande de... têtes coupées.

Signalons tout de même que cette chapelle fut remaniée au XVI<sup>e</sup> siècle et que nous n'avons donc pas de garantie sur l'inspiration templière de la décoration. Mais on peut signaler que les apôtres représentés à l'intérieur sont vêtus de costumes de templiers et de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Adrien souffrit le martyre sous le règne de Maximin. Il fut fouetté à tel point que ses entrailles sortaient de son corps. On lui coupa les pieds et les jambes puis une main. Ensuite, il mourut. La femme qui l'aimait conserva cette main. Sa tête ne fut point tranchée, mais il ne restait plus grand-chose qui y fut attaché.

Saint Maurice : une commanderie porte son nom dans le Verdon. Elle dépendait de l'établissement de Combs-sur-Artuby. C'est



ce saint que le roi René choisit pour patron de l'ordre du Croissant, mais c'est une autre histoire plus liée à l'héritage du Temple qu'à cet ordre lui-même.

On peut citer la commanderie de Saint-Maurice-de-Vouthon près d'Angoulême, celle de Saint-Maurice-sur-Vingeanne près de Dijon, la chapelle Saint-Maurice de Metz, celle de Saint-Maurice-du-Moustoir près de Quimper, etc.

Maurice était le chef de la légion Thébaine.

Dans cette armée, il y avait de nombreux chrétiens et l'on voulut les contraindre à sacrifier aux idoles, lors de la campagne menée en Gaule. Ils refusèrent. L'empereur ordonna de désigner un sur dix d'entre eux et il leur fit... couper la tête. Saint Maurice était du lot. Ses reliques et celles de ses amis, portées dans un sac, permirent à un prêtre de calmer une tempête.

Sainte Catherine : on trouve en Saône-et-Loire une commanderie du Temple Sainte-Catherine. Bien conservée, elle a gardé ses sculptures, notamment des culs-de-lampes ornés de... têtes humaines.

A Valençay, dans l'Indre, une chapelle templière existait aussi sous ce vocable. Il faudrait évoquer la mystérieuse chapelle Sainte-Catherine de Gisors et quelques autres. Notamment la chapelle templière souterraine de Royston, à une trentaine de kilomètres au sud de Cambridge (1). Cette cave est truffée de sculptures et de graffiti fort énigmatiques. Certains sont très proches de ceux laissés par les templiers à Chinon et à Domme. On peut admirer entre autres saint Laurent, très aimé des templiers, Notre-Dame, saint Jean et sainte Catherine, mais aussi le saint Graal.

Selon la légende, l'empereur Maxence était tombé amoureux de Catherine, mais elle se refusait à lui et, de plus, elle convertissait tout le monde autour d'elle, y compris la propre femme de Maxence. Il la fit torturer. L'impératrice s'indigna. Alors l'empereur leur fit couper la tête à toutes deux.

Saint Georges : il a sa chapelle à Ancenis, dans la Loire, près de la ferme de La Templerie. Il est présent dans les fresques retrouvées lors de la restauration de la commanderie de Coulommiers. Citons encore la chapelle Saint-Georges à Vuillecin dans le Doubs. Il figure lui aussi sur un sceau templier où on le voit transpercer le dragon de sa lance, avec à son côté une étoile.

Il fut supplicié, suspendu à un chevalet et déchiré avec des ongles de fer, brûlé avec des torches. Ses plaies furent frottées avec du sel, ses entrailles lui sortaient du corps. Un miracle le guérit. Mais

(1) Cf Sylvia-F. Béamon : *L'Énigmatique cave aux sculptures de Royston*. In « Document Archéologia » n° 2 : *les Souterrains*, 1973.



après bien des épisodes et des supplices, saint Georges finit par avoir... la tête coupée.

Tous ces saints reviennent fréquemment dans les dédicaces d'églises et de chapelles templières. Il en est quelques autres que nous allons devoir mentionner et qui ont d'autres caractéristiques. Mais ceux-ci, est-ce un hasard s'ils ont tous eu la tête coupée ? Ne devons-nous pas penser que cette constante a quelque rapport avec le baphomet ? Saint Jean-Baptiste a décidément beaucoup plus à voir avec cette énigme que le petit démon de Saint-Merri.

## **D'autres patrons pour le Temple**

Il est quelques personnages qui ne subirent pas le supplice de la décollation mais dont le nom est souvent associé à des établissements templiers.

C'est le cas de saint Laurent. Dans les grottes de Jonas, dans le Puy-de-Dôme, les templiers qui se réfugièrent après l'ordre d'arrestation, organisèrent un lieu en chapelle et ils le dédièrent à Laurent. Ce n'est bien sûr qu'un exemple parmi d'autres. Cousin de saint Vincent, lui aussi apprécié des templiers (du moins ce cousinage est-il affirmé malgré une incompatibilité chronologique), il subit le martyre lié sur un gril de fer sous lequel on avait placé des charbons ardents. Comme si cela ne suffisait pas, son corps fut fouillé à coups de fourche.

Saint Gilles : il était né à Athènes, de lignée royale. Il fut, dès son enfance, instruit dans les belles-lettres. Sa piété était telle qu'il avait le don de faire des miracles, de chasser les démons, de calmer les flots lors des tempêtes. Gilles se rendit dans le désert et y vécut au côté d'un ermite nommé Vérédème. Puis, l'ayant quitté, il découvrit une grotte avec une source. Il s'y installa et y reçut à heures régulières la visite d'une biche qui le nourrissait de son lait. Un chasseur qui poursuivait la biche, lui décocha une flèche, et ce fut Gilles qui fut atteint. L'incident fut vite connu. Le roi, averti, prit l'habitude de venir voir Gilles et fonda un monastère qui lui fut confié. Gilles continua à faire des miracles. Tout cela se passait aux alentours de l'an 700.

Gilles-Aégidius nous fait surtout songer à *aigos*, la chèvre, de même que l'égide est la peau de la chèvre Amalthée qui nourrissait Zeus de son lait.

Le lieu privilégié consacré à Gilles se trouve dans le Gard, aux portes de la Camargue. A Saint-Gilles se trouvaient deux importantes commanderies, l'une templière et l'autre hospitalière. Le

deuxième site, c'est la grotte où il est censé avoir vécu, près de Collias dans le Gard. Une petite chapelle a été construite à l'entrée et dédiée à saint Vincent. Près d'une autre grotte, toute proche, une autre chapelle est dédiée à saint Pierre.

Le culte voué à saint Gilles est généralement lié à l'arbre, à la forêt, lieu initiatique s'il en est, passage obligatoire pour le pèlerin de la Renaissance qu'est Poliphile. Saint-Gilles était l'une des étapes essentielles sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Le pèlerinage à Saint-Gilles fut même très important par lui-même jusqu'à la période de la croisade contre les Albigeois et l'on trouvait de nombreux établissements templiers sur les routes qui y menaient.

Suite à la blessure par flèche, Gilles, tel le roi Méhaigné de la quête du Graal, serait devenu boiteux et patron des boiteux. Comme saint Roch, il est donc lié à la démarche oblique de ceux qui sont descendus aux enfers et en sont revenus.

Saint Gilles joue un rôle à part parmi les patrons du Temple. Il est lié dans le temps à la survie de la pensée des templiers, véhiculée par des sociétés secrètes comme l'*Agla* à la Renaissance, et plus tard la Société Angélique.

Pour Grasset d'Orcet, on doit relier Gilles à un personnage mythique servant de reconnaissance au sein de ces sociétés : John Gilpin, et voir en lui un héros solaire dont la course coïncide avec celle de l'astre. Il nous signale par ailleurs que saint Gilles ou saint Gély servait de mot de passe aux anciens Rose-Croix.

Nous nous arrêterons encore un instant sur des patrons bien particuliers de l'ordre du Temple : les saints jumeaux Gervais et Protais.

Ils étaient frères jumeaux, enfants de saint Vital et de la bienheureuse Valérie. Ils donnèrent tous leurs biens aux pauvres, puis vécurent auprès de deux autres saints jumeaux : Celse et Nazaire. Gervais et Protais furent arrêtés. On voulut les obliger à offrir des sacrifices aux dieux. S'y refusant, ils furent martyrisés.

A Paris, l'église **Saint-Gervais-Saint-Protais**, l'un des plus beaux édifices alchimiques de la capitale, se trouve à l'emplacement d'une chapelle templière d'où partait un souterrain. Saint-Gervais-Saint-Protais et l'orme de la place, sont devenus l'un des points de rencontre du compagnonnage. Cette église est à analyser, quant à sa décoration, en relation avec Saint-Gervais-Saint-Protais de Gisors, elle aussi étroitement liée à l'histoire des templiers.

Sans doute est-ce leur gemellité qui donnait de l'importance à ces deux saints aux yeux des templiers.



## Les templiers, promoteurs de l'art gothique

Leur message inscrit dans la pierre, les templiers ne l'ont peut-être pas laissé uniquement dans leurs églises. En effet, il semble bien qu'ils aient joué un rôle déterminant dans la construction des cathédrales. Il est difficile de dire s'ils furent peu ou prou à l'origine des commandes, mais ils participèrent de façon certaine à leur réalisation par l'intermédiaire des corps de compagnons qui leur étaient attachés. Dans le temps, le "gothique" apparut avec les templiers et les "enfants de Salomon", ancêtres des compagnons du devoir de liberté, qui vivaient dans l'orbite des templiers. Tout ceci s'est opéré en liaison avec l'ordre de Citeaux. Le Temple fut sans doute le grand financier de ces constructions, tant en procurant des ouvriers qu'il payait lui-même qu'en fournissant vraisemblablement d'importantes rallonges.

Pour comprendre l'effort financier gigantesque que cela dut représenter, il faut savoir qu'à la même époque, ou quasiment, furent lancés tous les grands chantiers : Noyon en 1140, Senlis et Laon en 1153, Paris en 1163, Poitiers en 1166, Lisieux et Sens en 1170, Soissons en 1175, Bourges en 1190, Chartres en 1194, Rouen en 1200, Reims en 1211, Auxerre en 1215, Le Mans en 1217, Coutances en 1218, Amiens en 1220, Toulouse en 1229, Sées en 1230, Strasbourg en 1240, Beauvais en 1247, Clermont-Ferrand en 1248, Metz en 1260, Troyes en 1262, Narbonne en 1272, Rodez en 1277, etc.

Soit vingt-cinq cathédrales mises en chantier en 137 ans. On a du mal à imaginer le coût colossal d'une telle opération.

Les templiers ne furent pas absents de cet extraordinaire travail. C'est d'ailleurs suite à leur intervention que Louis IX accorda aux confréries de compagnons des franchises que Philippe le Bel supprimera en même temps qu'il fera disparaître l'ordre du Temple.

Avant les templiers, les seules grandes églises existantes étaient abbatiales. Les moyens manquaient pour construire des édifices coûteux. Lorsqu'une ville s'enrichissait, elle faisait bâtir une ou deux églises supplémentaires, mais généralement d'ampleur limitée. Et tout à coup, on se trouva en possession d'assez d'argent pour lancer une gigantesque politique de grands travaux. Or, dans le même temps, la noblesse devait assurer les dépenses des croisades. Partir pour l'Orient avec des hommes d'armes, lever une véritable troupe qu'il fallait équiper, nourrir, coûtait cher. Pas question de financer en plus la construction d'églises gigantesques. Et même si les villes se développaient, si l'artisanat et le commerce prospéraient, grâce notamment à la sécurité des routes, cela ne peut expliquer que très partiellement les origines du financement



des chantiers des cathédrales. On a voulu répondre à cette interrogation en parlant d'élan d'un peuple participant spontanément à des corvées. Cela est ridicule et ne put être que fort marginal car la construction d'une cathédrale exigeait l'emploi d'une main-d'œuvre hautement qualifiée, maîtrisant parfaitement des problèmes techniques assez complexes, et d'artistes de grande valeur que l'on ne pouvait trouver chez le tout-venant.

Pour assurer la promotion et la trésorerie de tels chantiers, il n'y a guère que l'ordre du Temple qui ait été assez puissant financièrement. Il ne faut pas voir en lui l'unique mécène pour toutes les cathédrales de cette époque. Les financements furent sans doute multiples mais ils ne purent se passer des templiers qui entretenaient notamment à leurs frais des confréries de compagnons.

Dans cette affaire, il n'est pas exclu que les templiers aient pu recevoir leur mission de saint Bernard, et qu'elle ait été en rapport avec les secrets rapportés d'Orient. D'abord, il semble bien que la "résonance" des cathédrales a bénéficié de l'expérience des cisterciens en matière de propagation des sons. Il est indéniable également que la plupart des chapelles templières présentent le dépouillement, la simplicité prônée par saint Bernard.

Ce dernier critiquait effectivement les églises trop ornées :

*« Pour parler net, tout cela ne vient que d'avarice qui n'est qu'idolâtrie, et ce que nous proposons ce n'est point d'en tirer un avantage spirituel, mais de faire venir les dons chez nous par ce moyen. (...) Il y a une façon de répandre l'argent qui le multiplie ; on le dépense pour le faire venir et on le répand pour l'augmenter. En effet, à la vue de ces vanités somptueuses et admirables, on se sent plus porté à offrir des choses semblables qu'à prier : voilà comment on attire les richesses par les richesses et comment on prend l'argent avec de l'argent ; car je ne sais par quel charme secret les hommes se sentent toujours portés à donner là où il y a davantage. Quand les yeux se sont ouverts d'admiration pour contempler les reliques de saints enchâssées dans l'or, les bourses s'ouvrent à leur tour pour laisser couler l'or. On expose la statue d'un saint ou d'une sainte et on la croit d'autant plus sainte qu'elle est plus chargée de couleurs. Alors on fait foule pour la baiser et en même temps, on est prié de laisser une offrande ; c'est à la beauté de l'objet plus qu'à la sainteté que s'adressent tous ces respects. (...) Ô vanité des vanités, mais vanité plus insensée que vaine ! Les murs de l'église sont étincelants de richesses et les pauvres sont dans le dénuement ; ses pierres sont couvertes de dorures et ses enfants sont privés de vêtements : on fait servir le bien des pauvres à des embellissements qui charment les regards des riches. Les amateurs trouvent à l'église de quoi satisfaire leur curiosité, et les pauvres n'y trouvent point de quoi sustenter leur misère. »*

On ne peut mieux dire ni faire une meilleure analyse économique que saint Bernard sur la façon dont l'argent attire l'argent.

Si l'on s'en tenait à ces remarques, la construction des cathédrales pourrait sembler incompatible avec la doctrine de saint Bernard. Mais celui-ci savait faire la part des choses et il admettait la nécessité de l'ornement pour attirer les fidèles. Ceux qu'il tançait, c'étaient avant tout les abbés car leurs moines ne devaient guère avoir besoin de cela pour soutenir leur foi. Il écrivait d'ailleurs à Guillaume, abbé de Saint-Thierry :

*« Mais, dites-moi, vous qui pratiquez la pauvreté de l'esprit, que vient faire tant d'or dans un sanctuaire ? Un abbé, dans l'église de son monastère, ne peut se permettre d'imiter un évêque. Ce dernier, par la nature de sa charge règne sur un troupeau où tous n'ont pas l'intelligence des choses spirituelles, et il est juste qu'il use de moyens aussi matériels pour provoquer la piété d'un peuple charnel. »*

Tout est dit : la simplicité dans les monastères, les sculptures pour attirer le peuple. Et cette analyse passa dans les faits avec les templiers. Ceux qui connaissent bien la région du Morbihan savent que leurs chapelles, très simples, dépouillées, alternent avec leurs églises ornementées comme à Merlevenez.

Pour ce qui fut des cathédrales gothiques, on ne se contenta pas de décorer : on choisit le grandiose. Songeons à Notre-Dame de Paris construite sur 5 955 m<sup>2</sup> et capable d'accueillir 9 000 fidèles debout, dont 1 500 dans les tribunes. Et Reims, qui occupe 6 650 m<sup>2</sup>, et Amiens 7 700 m<sup>2</sup>, etc. Et les églises se firent de plus en plus hautes, pour mieux s'élancer vers Dieu et permettre à la lumière de pénétrer. En même temps que l'on "ouvrait" les murs, il fallut alléger la construction, réduire les matériaux mis en œuvre.

L'église romane incitait à prier, à se recueillir humblement, agenouillé, les yeux rivés au sol, replié sur soi pour y chercher Dieu au plus profond de son cœur. L'église gothique offrit à l'homme une dimension divine. Le fidèle se mit à admirer, à adorer, à relever la tête vers la lumière. Ce n'est plus au fond de lui qu'il chercha Dieu, mais dans la beauté de la création, dans cette lumière qui générait parfois plus d'allégresse que de recueillement. Symboliquement, en cas d'incident, la clé de voûte romane tomberait vers le sol, celle d'une église gothique serait éjectée vers le ciel.

Nombre de cathédrales gothiques furent dédiées à Notre-Dame. Les autres furent dédicacées à saint Étienne (dont le patronage était également apprécié des templiers), comme à Bourges, Sens, Limoges, Caen, Châlons-sur-Saône, Rouen et Metz.

La Vierge reçut donc le patronage d'Amiens, Bayeux, Beauvais, Chartres, Évreux, Laon, Noyon, Paris, Reims, Senlis, Sées, Soissons et enfin Notre-Dame de l'Épine.

Comment ne pas rapprocher ceci de cet acte de foi des templiers :



*« Notre-Dame fut au commencement de notre religion, et en elle, et en l'honneur d'elle, si Dieu plaît, sera la fin de notre religion. »*

Et le postulant, lors de sa réception, demandait à être reçu “devant Dieu et devant Notre-Dame”, alors que le Christ n’était jamais cité. Et lorsque des templiers emprisonnés, à la fin de l’ordre, voulurent se recueillir, ils inventèrent la “Prière des templiers en prison” qui disait :

*« Que Marie, l'Étoile de la mer, nous conduise au port du salut » ou encore « Sainte Marie, mère de Dieu, mère très pieuse, pleine de gloire, sainte mère de Dieu, mère toujours vierge et précieuse, ô Marie, salut des infirmes, consolatrice de ceux qui espèrent en vous, triomphatrice du mal et refuge des pécheurs repentants, conseillez-nous, défendez-nous. »*

Notre-Dame, dont le culte n’est pas répandu avant l’époque de la naissance de l’ordre, semble sans cesse présente dans la pensée des templiers.

Notons au passage que les huit Notre-Dame du nord de la France sont implantées de façon à dessiner sur le sol la constellation de la Vierge, mais retournée, comme si la terre était le miroir du ciel. Dans ce schéma, l’un des sanctuaires n’est pas à proprement parler une cathédrale : il s’agit de Notre-Dame de l’Épine dont le nom semble être une signature templière. Sans elle, la constellation n’eût pas été représentée intégralement, or elle ne fut sans doute construite que dans ce but car on l’édifia en pleine campagne, à l’est de Châlons-sur-Marne.

Quant à Étienne, Jacques de Voragine nous dit que son nom signifie couronne, en grec. Les cathédrales Saint-Étienne peuvent dès lors apparaître comme se référant symboliquement au couronnement de la Vierge.

## **Les enfants de Salomon**

Nous avons évoqué les compagnons de métiers qui œuvraient dans la mouvance du Temple et participaient à la construction des cathédrales et autres églises initiatiques. A Paris, ils séjournèrent habituellement à la “franchise du Temple”, près de Saint-Gervais-Saint-Protais, et avaient l’habitude de se réunir sous l’orme, sur la place.

Devenus depuis les “compagnons du devoir de liberté”, ils avaient pris à l’époque le nom d’ “enfants de Salomon”. Affiliés à l’ordre du Temple, ils bénéficiaient des mêmes franchises que lui. Ceci permettait aux templiers d’attirer facilement les ouvriers et de sélectionner les meilleurs. Souvent, ils gravaient sur leur



passage les trois lettres *I.S.V.* signifiant "*Ici Salomon Veille*". Selon les légendes qui faisaient partie de leur enseignement, Salomon avait désigné trente mille hommes répartis en trois groupes égaux pour construire le Temple. Chaque compagnie travaillait un mois puis rentrait pour deux mois dans son pays : le Liban. En plus, Salomon avait engagé soixante-dix mille manœuvres pour le transport des pierres que quatre-vingt mille hommes extrayaient des montagnes. Tout ce monde était encadré par trois mille trois cents contremaîtres qui tous dépendaient de l'architecte Hiram.

Salomon demanda que les fondations et les murs du Temple fussent faits de pierres cyclopéennes de grande valeur. Les maçons les taillèrent pendant que les hommes de Giblos apprêtaient le bois et les pierres pour bâtir la Maison du Seigneur. Mais il était difficile de faire travailler autant d'hommes. Certains songeaient plus à leurs gages qu'au travail à effectuer. Hiram voulut y mettre bon ordre. Afin d'empêcher des abus, un mot de passe fut donné à ceux qui travaillaient afin qu'ils pussent toucher leur paye. Ceux dont l'ouvrage dépassait en qualité celui des autres, étaient interrogés par Hiram, puis conduits dans un souterrain du Temple où de nouvelles connaissances leur étaient transmises au cours d'une cérémonie d'initiation et ils recevaient un nouveau mot de passe.

Trois apprentis, Holem (ou Hopem), Sterkin (ou Skelem) et Hoterfut, furieux qu'Hiram leur eût refusé l'initiation, voulurent se faire communiquer le mot de passe par la force. Un soir, ils guettèrent Hiram à la sortie du Temple. Holem l'attendit à la porte du midi, armé d'un maillet, Sterkin à la porte occidentale avec une règle et Hoterfut à l'Orient avec un levier. Hiram sortit par l'ouest. Il refusa de céder et Sterkin le frappa à l'épaule avec la règle. Il s'enfuit et rencontra Holem à la porte du sud. Frappé une seconde fois et vacillant, il courut à l'orient où il fut tué par Hoterfut. Les assassins creusèrent trois fosses. Dans la première, ils mirent le corps de Hiram ; la seconde reçut ses vêtements et la troisième sa canne : un jonc marin qu'il portait toujours sur lui. Neuf compagnons recherchèrent Hiram. Une vapeur les attira et les mena jusqu'au lieu où une branche d'acacia avait poussé. Là ils trouvèrent le cadavre de Hiram.

Salomon fit changer le mot de passe et demanda aux compagnons de se couper la barbe et les cheveux, de porter des tabliers de peau blanche en signe de deuil et des gants blancs pour marquer qu'ils étaient innocents du meurtre. On construisit un tombeau d'airain pour Hiram avec une inscription sur un triangle d'or : *A.L.G.D.P.G.A.D.L.U.* (À La Gloire Du Plus Grand Architecte De L'Univers). On y plaça une médaille avec le nom de Jéhovah.

Sur un troisième triangle on marqua *S.U.G.* et sur les bords du tombeau on inscrivit : Noria, Sterkin, Hiram et Mac Benac. Le lieu du tombeau fut nommé *Champ des Cros* ou champ des larmes.

Les assassins furent recherchés. Holem fut livré par Pérignan et on lui... coupa la tête. Sterkin et Hoterfut avaient trouvé asile chez le roi des Gepts. Quinze compagnons les traquèrent. Ils se dissimulèrent dans la carrière de Bendicar mais on les trouva, les arrêta et on les ramena à Jérusalem chargés de chaînes. Ils furent attachés à deux poteaux par les pieds et le cou, les mains liées derrière le dos, leur corps fut ouvert et, avec une cruauté totale, on les laissa ainsi exposés au soleil, soumis aux piqûres d'insectes. Le soir, Salomon leur fit... couper la tête. Les têtes furent exposées et le reste offert en pâture aux fauves.

Encore des têtes coupées. De quoi songer que lors de la consécration des temples anciens, on sacrifiait à un rituel des têtes coupées. Ainsi, Tarquin le Superbe, septième roi de Rome, fit édifier un temple à la gloire de Jupiter. En procédant aux fondations, on trouva une tête humaine coupée et encore sanglante. La construction fut poursuivie et on lui donna le nom de Capitole, de *caput*, la tête.

Et n'est-ce pas sur Céphas, le crâne, nom de Pierre, qu'est édifiée l'Église ?

« *Pierre, tu es pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église.* »

Cependant, les secrets de construction détenus par les "Enfants de Salomon" proviennent, eux aussi, d'une bien étrange histoire, celle d'une race maudite protégée par les templiers.

### III

## Les templiers et les secrets de la race maudite

### **Les cagots : un peuple de parias**

Le secret des bâtisseurs de l'ordre du Temple est lié à un peuple mystérieux trop méconnu des historiens : les cagots. L'essentiel de ce que l'on sait d'eux provient d'enquêtes menées en Pays Basque et en Béarn, mais l'on verra qu'ils furent également implantés dans d'autres régions. Dans les contrées pyrénéennes qui ne connurent pourtant pratiquement pas les préjugés raciaux, qui ont accueilli fraternellement juifs et sarrasins, les cagots ont été traités comme un peuple maudit sans que l'on sache très bien pourquoi. En dehors d'un texte de 1288 qui fait allusion à eux, ce n'est que bien plus tard que des écrits commencèrent à faire état clairement des persécutions dont ils furent l'objet. Jusque-là, il ne semble pas qu'ils aient eu d'ennuis avec les populations autochtones, bien que toutes les légendes se rapportant à eux tendent à montrer que leur venue dans la région était plus ancienne.

Ils subirent une ségrégation extrêmement stricte qui s'accompagnait, de la part des populations, de crainte, de dégoût et de



mépris. Ils n'avaient pas le droit de fréquenter d'autres personnes que celles de leur race. On les confinait dans des cabanes isolées, à l'écart des villages. C'est ainsi que se sont fondés de nombreux quartiers éloignés à l'époque du cœur des cités. On connaît les exemples du quartier de Mitchélénia séparé de Saint-Étienne-de-Baïgorry par la Nive des Aldudes, d'Ispour coupé de Saint-Jean-Pied-de-Port par la vallée du Lauribar, du quartier de la Madeleine, près de Saint-Jean-le-Vieux. On pourrait en citer bien d'autres.

En aucun cas, les cagots ne devaient se mêler au reste de la population et l'horreur qu'ils inspiraient était telle que, même à l'église, où l'on admettait leur présence, ils étaient isolés. Une entrée spéciale que nul autre qu'eux ne franchissait, leur était réservée, de même qu'un bénitier, afin que personne ne touche l'eau dans laquelle ils avaient trempé leurs doigts. On peut encore voir de ces bénitiers réservés dans les églises de Ciboure, de Juxue, d'Arberats, de Libourne ou de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Il leur était également interdit de baiser la croix et le prêtre leur tendait l'hostie au bout d'un bâton.

Même morts, ils faisaient l'objet d'une ségrégation. Ils ne pouvaient reposer en terre bénite et on les enterrait dans les fosses ou sur le bord de la mer.

De nombreuses professions leur étaient interdites, plus particulièrement celles ayant trait à l'alimentation. Quoi qu'ils aient eu le droit de posséder des terres, ils ne pouvaient pratiquer ni agriculture ni élevage. L'auraient-ils pu que personne n'eût accepté de consommer leurs produits. En revanche, certains métiers leur servaient en quelque sorte d'emplois réservés et plus particulièrement ceux de charpentier, de fileur de chanvre et de tisserand, plus accessoirement scieur de long, menuisier ou forgeron. Ils avaient la réputation d'être fort habiles dans ces arts mais cela ne leur donnait pas plus de droits pour autant. Lorsqu'un maître charpentier de Moumour crut, en 1471, pouvoir vivre comme tout le monde sous prétexte d'avoir rendu de signalés services à l'évêque d'Oloron, on s'empressa de le remettre à sa place. Les autorités consulaires lui rappelèrent vertement qu'il n'avait à exercer aucune activité ayant rapport avec le travail de la terre, ni posséder de bétail, ni même entrer dans un moulin de crainte qu'il ne souille la farine, ni aller au lavoir, ni boire à la fontaine, ni même marcher nu-pieds, *"sous peine d'être responsable de l'infection, des dommages, du déshonneur et de la honte qui pourraient s'ensuivre pour les habitants de Moumour"*. S'il était passé outre à ces amicaux conseils, il aurait très bien pu y laisser sa vie.

Non seulement les cagots étaient isolés, mais afin de mieux protéger la population, on avait décidé de les rendre reconnaissables de loin en les obligeant à porter un signe distinctif : une patte d'oie en drap rouge cousue sur l'épaule.

Ils n'avaient apparemment que des droits civiques fort réduits et là où, dans un procès, il suffisait du témoignage d'un seul homme, sept cagots étaient nécessaires pour que leurs dires soient pris en considération. Fort curieusement, ils étaient pris en charge par l'Église et, lors des recensements, on les groupait par circonscriptions religieuses et non par bailliages laïcs. Ils suivaient régulièrement la messe et on les considérait comme de bons chrétiens. D'une certaine façon même, l'Église les protégeait en leur assurant le monopole de certains métiers artisanaux et en les exemptant de diverses charges et redevances.

Quoi qu'il en soit, les cagots ne menaient pas une vie enviable et ils furent parfois tentés de réagir contre les règles qui leur étaient imposées. Dans les faits, leur isolement demeura une réalité jusqu'au début de ce siècle, un commencement d'intégration s'étant amorcé au XIX<sup>e</sup> siècle.

## Les cagots, la lèpre et le sacré

Devant un tel mystère, bien des hypothèses ont été émises pour expliquer les origines de la malédiction. On a prétendu qu'il s'agissait de descendants de cathares, ce qui ne tient pas debout mais pourrait les rattacher à une hérésie. On a aussi évoqué une ascendance sarrasine, ce qui les lierait à l'Orient. Certains ont affirmé qu'ils étaient maudits depuis que leurs ancêtres avaient fabriqué la croix sur laquelle Jésus avait été crucifié, ce qui pourrait nous rapprocher à la fois de l'Orient et d'une hérésie.

Cependant, l'explication la plus communément acceptée, celle qui légitimerait le mieux les interdits dont ils étaient l'objet, c'est la lèpre.

D'ailleurs, partout où l'on retrouve des cagots — Béarn, Pays Basque, Guyenne, Poitou, Maine, Berry, Bretagne — sous des noms parfois un peu différents (*Colliberts, Gahets, Capots, Chrétiens, Gezitains, Caqueux, Cacous, Caffets, Cagous, Oiseliers*, etc.), leur nom est plus ou moins associé à la lèpre.

Cette maladie expliquerait la ségrégation dont les cagots étaient l'objet car elle fut une véritable source de terreur au Moyen Âge. Quant aux interdits divers et plus particulièrement alimentaires, ils auraient été motivés par le risque de contagion. Jusqu'au



XVI<sup>e</sup> siècle, on a trace de diagnostics de lèpre constatés sur des cagots par des médecins. Parmi les témoignages figure celui d'Ambroise Paré. Certaines communautés de cagots furent confondues avec des léproseries à tel point qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, à Orthez, Morlaas, Oloron et Lescar, lesdites léproseries portaient le nom d' "Espiteau deux crestiaas", c'est-à-dire hôpital des cagots.

En réalité, si lèpre il y eut, il s'agissait sans doute d'une forme atténuée appelée "psoriasis", anomalie dermique qui ne revêt pas une gravité extrême. Les personnes atteintes de ce mal voient leur peau se détacher en écailles, ce qui pourrait expliquer l'appellation de colliberts (couleuvres). Notons au passage que le terme "lèpre" vient du grec "lépra", en rapport avec "lépis" qui signifie "écaille".

Cette affection dermique était nommée "patte d'oie" dans nos campagnes, tout comme cette expression qui désigne l'aspect squameux provoqué par les rides au coin des yeux. Cela pourrait expliquer le signe en forme de patte d'oie qu'on les obligeait à porter. D'ailleurs, sainte Énimie, qui avait été atteinte de la lèpre, était pourvue, selon la légende, d'un pied palmé.

Au-delà même du risque de contagion, bénin dans le cas de psoriasis, on comprend fort bien l'existence d'interdits car les lépreux faisaient l'objet d'un véritable tabou. Isolés de la communauté, ils étaient des sortes de morts-vivants, à tel point qu'au Moyen Âge, lorsqu'un cas de lèpre était décelé, avant d'exiler le malheureux dans une léproserie, on le faisait allonger dans un cercueil et l'on prononçait sur sa tête la messe des morts, puis on lui faisait lecture des interdits qu'il devrait désormais respecter : défense de toucher les objets, sauf à l'aide d'un bâton, de s'approcher des sources et même obligation de ne parler à autrui que lorsque le vent ne risque pas d'apporter des miasmes à l'interlocuteur.

Le lépreux, et par conséquent le cagot (qu'il fût atteint de ce mal ou qu'on le considérât comme tel, ce qui était suffisant) apparaissait donc comme un initié bénéficiant de contacts particuliers et privilégiés avec le royaume des morts. Il n'appartenait déjà plus au monde des vivants.

Devant cet ensemble de croyances, on comprend aisément que Claude Gaignebet puisse écrire dans un remarquable ouvrage sur le carnaval (1) :

*« En d'autres termes, la crainte de la contagion à laquelle on revient toujours à propos des lépreux n'est pas primordiale. Elle ne fait que rationaliser la crainte plus profonde d'un contact direct avec des êtres que leur lien avec l'au-delà revêtait d'une aura cachée. »*

(1) Claude Gaignebet : *le Carnaval* (Payot).



Cette crainte se renforçait du fait de certaines professions réservées aux cagots, comme celle de cordier. A ce titre, ils travaillaient le chanvre, mais apparaissaient également comme les fabricants des cordes de pendu. Or, tout ce qui touchait aux pendus était l'objet d'une frayeur sacrée (1).

## Le signe de l'oie

Il faut nous arrêter quelques instants sur cette patte d'oie rouge que les cagots portaient cousue sur leurs vêtements. L'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, voyait dans l'oie un symbole gnostique, ce qui lui permettait de faire des cagots des hérétiques.

Chez les anciens, l'oie était une image des ancêtres hyperboréens qui refaisaient chaque année le voyage vers les terres du nord. Or, le jeu de l'oie que chacun connaît mais auquel on joue sans trop réfléchir à ce que l'on fait, est un antique jeu sacré dont on attribue la paternité à un Grec, ami des Troyens, nommé Palamède, autant dire "le palmé". Sans entrer dans les détails, on peut tout de même remarquer que ce jeu est moins anodin qu'il n'y paraît. La spirale du jeu comporte 63 cases (7 séries de 9). Ces deux chiffres sont la clé du jeu : 7 est le nombre de portes à franchir avant d'atteindre la vie éternelle. Quant au 9, il est le nombre de la réalisation de l'esprit, c'est pourquoi il est aussi celui de Vénus. Notons également que dans le compagnonnage, on appelait "patte d'oie" la division du cercle en 9.

C'est toutes les 9 cases que l'on rencontre une oie sur la spirale du jeu. Plusieurs figures parlantes s'y retrouvent généralement : l'hôtellerie accueillante au pèlerin, le pont symbole de passage, la prison que constituent nos désirs matériels, le labyrinthe qui nous rappelle Thésée et le Minotaure. Il y a aussi le puits : il se trouve à mi-chemin du parcours car il communique avec l'intérieur de la terre : en même temps, la vérité peut en jaillir et elle mène à la connaissance, vers la divinité. Son axe se prolonge de façon idéale vers les cieux comme il plonge au sein de la matière. Il y a enfin la mort. Celui qui tombe dans cette 58<sup>e</sup> case ( $5 + 8 = 13$ ) est tenu de retourner au départ et de recommencer tout son parcours. Ainsi, celui qui n'a pas su "naître en esprit" avant sa mort doit-il se réincarner et recommencer une nouvelle vie terrestre. Mais celui qui a su naître à l'esprit passe par-delà la mort que cinq cases seulement séparent du but final. 5 étant le chiffre de la réalisation et de l'accomplissement humain cher aux cathares et aux pythagoriciens.

(1) Cf Michel Lamy : *Histoire secrète du Pays Basque* (Albin Michel).

Gardons-nous bien de prendre de tels jeux pour de simples amusettes, ils ne sont devenus tels que parce que nous n'avons plus d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre.

L'oie mène à la mort, mais à la mort vaincue, à la résurrection spirituelle. Elle est animal de l'eau, de la terre et de l'air, permettant le passage d'un plan à un autre. Elle est l'animal sacré ami d'Aphrodite que l'on voit chevaucher ce palmipède sur des coupes datant du V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

Incontestablement, le plus important chez l'oie, c'est son pied, sa patte palmée. Elle est éternelle et universelle dans son symbolisme puisque des peintures et des sculptures représentent Gautama Bouddha, pieds et mains palmés. La forme de la patte d'oie est en outre à rapprocher de celle de la coquille Saint-Jacques, et, comme elle, elle prend le nom de "mêrelle", cette mêrelle qui est intimement liée à Vénus, mais aussi au jeu de la marelle, chemin du Paradis.

La marelle est aussi une façon de créer un passage, une voie reliant notre terre aux enfers et aux cieux. A cloche-pied, comme s'il boitait, la démarche oblique, le joueur doit savoir "où il met les pieds" car il veut connaître vivant les secrets d'un autre monde. Tel Jacob qui dut lutter avec l'ange, il est boiteux, comme touché à la cuisse au même titre que le roi Méhaigné de la quête du Graal.

En fait, il existe plusieurs formes de marelles. L'une est plus connue sous le nom de jeu de morpion et consiste à aligner trois pions sur une figure ressemblant à ce rai d'escarboucle qui orne le bouclier d'un templier sur le sceau de l'ordre. Cette dernière forme se construit donc avec huit rayons partant du centre. Ces huit plus le centre font neuf et le nom d'ennéade est souvent donné à cette figure.

En Égypte, le dieu de la terre, Geb, avait son hiéroglyphe déduit de celui de l'oie sauvage. On le représentait d'ailleurs très souvent avec cet animal sur la tête, or il était qualifié de "chef de l'ennéade". Ceci montre à l'envi que le symbolisme de l'oie est universel.

On trouvait en Égypte un autre symbole pour caractériser l'oie et il avait pour signification : ouverture, bouche, parole. En ce sens, l'oie est liée au langage, plus spécialement celui qui est caché, voilé, qui ne peut être compris que de quelques-uns : l'argot dont le nom est intimement lié à "l'art gothique". Et ce langage est un "jargon", mot qui vient du jars ou mâle de l'oie. Le jars est un gars, sa compagne est une *jerce* qui peut se révéler une *garce*, preuve que l'argot devait beaucoup aux jeux de mots de l'oie. Le terme anglais désignant ce volatile : *goose*, a de même donné en argot les termes de *gons* et de *gonzesse*. A noter que le mot "gars" ou "gas" fut



également utilisé en argot pour désigner le coq, dont la poule était évidemment une garce. Comment s'étonner que le dieu Geb ait été nommé le "Grand Caqueteur", comme le rappelle à si juste titre Augustin Berger (1) ? Maîtresse de la "langue des oiseaux" (ou des oisons), l'oie n'est pas sans rapport avec le verbe "oyer", ouïr, entendre. Ainsi, le noble jeu de l'oie est bien le jeu de l'entendement, les *Contes de ma mère l'Oie* sont là pour nous le prouver. Et si le jeu de l'oie est labyrinthiforme, n'est-ce pas aussi pour nous rappeler l'élément principal de l'oreille interne : le labyrinthe, dont la spirale forme, comme celle du jeu, deux tours et demi ?

Nous semblons nous être fort éloigné de notre sujet principal : les templiers. Pourtant, nous n'avons jamais été si proches d'eux et cette digression est indispensable pour comprendre la suite.

Elle nous conduit à Pédauque, la reine fameuse qui ne serait autre qu'un avatar de la reine de Saba à laquelle la légende attribue aussi des pieds palmés.

Ce lien avec Salomon n'est pas fortuit si l'on en croit une vieille chanson qui dit :

*Cagot de Canaan, rebut des charpentiers,  
De l'est à l'ouest, pourquoi es-tu venu ?  
N'esquive pas la réponse, n'espère pas en te taisant  
Cacher ton histoire aux peuples du Couchant,  
Nous la connaissons, cagot : la Bible raconte  
Pourquoi de ton pays, tu te trouve banni.  
Tu voulais bâtir un Temple à ton Seigneur,  
Toi qui ne sais même pas achever une porcherie,  
Tu ne sais rien faire, et c'est avec raison  
Que le grand roi Salomon te chassa du chantier (2).*

Cette chanson vient confirmer la tradition que nous avons déjà entrevue, donnant une origine orientale aux cagots. Elle les lie par ailleurs à la construction du Temple de Salomon et les fait chasser par le roi tout comme l'ont été les assassins de Hiram.

La chanson dit encore :

*C'est ici la grande cagoterie,  
Tous sont gens de métier,  
Qui font châteaux ouvragés.  
La cocarde rouge au chapeau,  
La patte palmée sur l'épaule.*

L'ensemble de ces éléments met en évidence un écheveau de relations touchant, et reliant intimement entre eux, les cagots, la lèpre, le symbolisme de l'oie, le langage caché des constructeurs et une origine orientale.

(1) Augustin Berger : *le Noble jeu de l'oie* (in Atlantis n° 363, automne 1990).

(2) Gérard de Sède : *le Mystère gothique* (Robert Laffont).



De plus, le secret des cagots est évidemment en rapport avec le problème du contact, dès cette terre, avec les enfers et les cieux, thème de la communication que nous n'avons cessé de rencontrer au sujet des templiers. Il faut en voir une preuve symbolique de plus dans le fait que les cagots étaient souvent décrits comme boiteux. Quoi d'étonnant pour ces êtres à la démarche oblique ? Il était normal dès lors que la punition plus spécialement réservée aux cagots en cas de non-observation des interdits promulgués, ait consisté à leur percer les pieds au fer rouge.

## **Le carnaval des templiers**

Nous avons laissé de côté quelques "saints templiers" ou plus exactement quelques personnages auxquels l'ordre dédiait assez couramment ses chapelles. Il s'agit de saint Vincent, saint Antoine et saint Blaise.

Saint Vincent : Dacien le fit torturer. Il fut fouetté de verges et de coup de bâtons mais ne sembla pas en souffrir. Alors, on lui enfonça des peignes de fer jusqu'au fond des côtes, sans grand effet. On le fit rôtir sur un gril et en même temps on le perça de toutes parts avec des lames métalliques. On sema même du sel sur le feu, afin qu'il sautât sur chacune de ses plaies, le brûlant plus cruellement encore. Ses viscères lui sortaient du corps mais il ne semblait toujours pas souffrir. Alors on le coucha sur des tessons très aigus et on lui cloua les pieds à un poteau. Mais des anges prirent soin de lui. On arrêta les tourments et c'est alors qu'il mourut. Dacien voulut le vaincre après sa mort en le faisant dévorer par des monstres marins. Son corps fut lié à une meule et jeté dans la mer. Il en ressortit et pu être inhumé. Vincent avait vaincu le feu et l'eau.

Saint Blaise : curieux personnage que celui-ci, auquel les templiers dédièrent notamment la chapelle de Balan dans le Val-de-Loire et celle de la Forêt-du-Temple dans la Creuse.

Après avoir reçu l'épiscopat, il se retira dans une caverne du mont Argée où il mena une vie frustre d'ermite, nourri par les oiseaux. L'empereur envoya ses soldats se saisir de Blaise. On le battit et le jeta en prison. Or, une veuve à laquelle Blaise avait rendu son pourceau qu'un loup avait dérobé, vint voir le saint prisonnier. Elle avait tué le pourceau et lui apportait les pieds et... la tête coupée, avec du pain et une chandelle.

On tira Blaise de sa prison, on le suspendit à un arbre et on le déchira avec des peignes de fer, puis on l'enferma de nouveau.

Sept femmes l'avaient suivi et avaient recueilli sur le trajet les gouttes de son sang. Ensuite, elles étaient allées jeter les statues des idoles dans un étang. Le gouverneur fit préparer du plomb fondu, des peignes de fer et sept cuirasses rougies au feu et les femmes furent suppliciées. Après quoi, on leur... coupa la tête avant de décapiter saint Blaise lui-même.

Il faut aussi signaler qu'en celte, *bleiz* signifie loup. Il se rattache également au germanique *blasen*, souffler. C'est pourquoi saint Blaise est le maître des tempêtes. Les marins scandinaves le fêtaient et avec lui le loup, celui qui avait ravi le pourceau dans sa légende. Lié au loup, il l'était bien entendu à la lumière surgissant des ténèbres.

Quant aux constructeurs, on se doit d'indiquer que les tailleurs de pierres prirent Blaise pour patron. Il fut aussi celui des vignerons qui l'associèrent à saint Vincent dans leurs festivités.

Notons enfin que, selon Justiniani, une bannière des templiers était ornée d'une croix de gueules au centre de laquelle était peinte une image de saint Blaise.

Saint Antoine : retiré dans le désert, il reçut la visite de nombreux démons venus le tenter. Une fois, il voulut se cacher dans un tombeau pour leur échapper, mais cela ne les empêcha pas de le rouer de coups. Les diables ne cessaient de le tourmenter et, n'eut été le soutien moral des anges, sans doute n'aurait-il pas résisté. Il mourut en paix à l'âge de cent cinq ans.

Or, Antoine, Vincent et Blaise sont respectivement fêtés les 17 janvier, 22 janvier et 3 février, trois dates intimement liées au cycle du carnaval.

Celui-ci débutait par les "fêtes des fous" qui succédaient à Noël. Durant la Saint-Étienne, la Saint-Jean et les Saints-Innocents, les valeurs étaient renversées. L'on singeait les autorités, avec leur consentement et l'on faisait comme si le monde était passé "cul par-dessus tête », comme si l'on appartenait au monde à l'envers. N'était-on pas dans la période de l'année où le soleil commençait seulement de reprendre sa course pour vaincre les ténèbres ? L'âne, animal de Seth, était souvent associé à ces fêtes des fous. C'était aussi le cas du coq car les fous de carnaval portaient fréquemment un bonnet surmonté d'une tête ou d'une crête de coq : le coqueluchon.

Cependant, la partie la plus intéressante de ce qui faisait le carnaval proprement dit se situait dans la dernière quinzaine de janvier et la première de février avec le mardi gras et toutes les fêtes qui l'entouraient.



Elle commençait à la Saint-Antoine et s'étendait jusqu'à la "chaire de Saint-Pierre", le 22 février.

Saint-Vincent et Saint-Blaise étaient l'occasion de fêter le vin. Cérémonies bacchiques bien parlantes à ceux qui savaient entendre l'oracle de la dive bouteille.

Accompagné de son cochon, saint Antoine faisait partie des personnages du carnaval.

Cette période est symboliquement liée au voyage des âmes après la mort et tous les rites qui s'y déroulent doivent être analysés dans ce sens. Ainsi les fêtes des fous, en tant qu'inversion, correspondent à une descente aux enfers, dans le monde à l'envers. Le cochon-matière de saint Antoine sera sacrifié, égorgé, quasi-rituellement mais le saint porte le bâton en forme de tau. Et c'est le signe du tau qui, dans l'Exode et dans Ézechiel, marque au front les élus et protège de l'ange de la mort. Et Antoine, le 17 janvier, peut permettre de vaincre les enfers car il est maître du feu et à ce titre guérit une maladie nommée "feu de saint Antoine".

### **Le jour des cordiers**

Une date revêt une importance particulière au sein du carnaval : le 25 janvier, commémoration de la conversion de saint Paul, mais surtout "jour des cordiers". A ce moment précis, le soleil traverse l'extrémité nord de la voie lactée, ce chemin d'étoiles qui se projette sur la route de Compostelle. Ce jour-là étaient pratiqués des "feux de bordes" : on incendiait de petites cabanes ressemblant à celles des lépreux et dans lesquelles on avait enfermé du chanvre. Au cours de cette purification symbolique s'élevaient du foyer des fumées de haschich qui ne sont pas sans nous rappeler les pratiques du "vieux de la montagne". Et précisément, le carnaval était la seule période de l'année où les lépreux, sous réserve de prévenir de leur approche en agitant une clochette, pouvaient se mêler à la foule. Leur arrivée annonçait le début des festivités des dieux de la mer et du vent et sa majesté carnaval prenait souvent l'aspect de Poséidon.

L'expulsion des mêmes lépreux des fêtes du cycle carnavalesque, marquait le mardi gras. Toute la période où ils étaient présents apparaissait comme un espace de contact possible avec le monde des morts.

Selon Claude Gaignebet, des cavités étaient pratiquées sous les bordes et les lépreux y étaient descendus. Les vapeurs de chanvre, au-dessus d'eux, permettaient à leurs âmes de voyager dans l'au-delà



alors même que leurs corps, dans la fosse, semblaient reposer au sein de la Terre-Mère. Et il ajoute :

*« Purifiés, initiés, les lépreux ressortaient saufs de l'épreuve. Seules apparaissaient au matin, dans les cendres, de mystérieuses traces de pattes d'oie, attestant de l'envol sous cette forme, des âmes libérées du corps par le Pantagruélion. »*

Ce jour des cordiers était par excellence celui des cagots. Leur participation au carnaval, dans le Pays Basque, a été souvent décrite et le souvenir en est resté jusqu'à notre époque avec les *kachkarots*, groupes de danseurs qui vont quêter par les rues. Ils ne sont que le rappel de ces bandes de cagots et de lépreux qui étaient autorisés à mendier uniquement durant une période bien déterminée du carnaval. Brueghel en a souvent représenté quêtant, affublés d'un grand chapeau, d'un bourdon, et d'une tenue semblable à celle des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle.

A cette date du 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, les cagots-cordiers ne songeaient-ils pas au Chemin de Damas et à la grande conversion du soleil au seuil de la Voie Lactée ?

Les cagots, nous les rencontrons à une autre occasion au cours du carnaval : le 3 février, jour de la Saint-Blaise cher aux templiers. Rappelons qu'ils exerçaient trois métiers principaux : charpentier, fileur de chanvre et tisserand. Or, saint Blaise patronnait tous les travaux du drap. Une fois de plus, les tisserands ont joué un rôle à part dans les métiers et ont, semble-t-il, été des véhicules privilégiés des doctrines hérétiques. Au point que l'on traitait par exemple les cathares de tisserands comme si les deux termes étaient identiques. Le jour de la Saint-Blaise se déroulaient les fêtes du fil et de la laine. Mais c'est aussi le jour du Saint-Souffle ou du vent.

Saint Blaise, par certains côtés, pourrait être comparé à Orphée. Les animaux sauvages écoutaient son enseignement et, dans les cérémonies du carnaval, il convient dans certaines régions de l'associer au culte de l'ours. Mais sa fête correspond aussi au jour des vents ou des souffles. Il faut alors se rappeler qu'il est le maître de la parole secrète. Blaiser signifie en effet "parler d'une certaine façon", en chuintant, en transformant les sons. C'est de là que provient par déformation et extension le terme "blason", la langue héraldique étant une façon de dire les choses autrement, afin qu'entendent ceux qui peuvent entendre, et eux seuls. Et Blaise, associé aux *Vanes* chers aux peuples pélasgiques, nous rappelle ces grandes oreilles qui ornent les sculptures de Vézelay, tout comme les dieux Vanes des peuples de la mer savaient, de leur char naval, écouter les paroles portées par le vent et vanaient celles-ci, ne retenant que ce qui était dénué de toute impureté.

En tout cas, nos saints templiers apparaissent intimement liés au carnaval, tout comme les cagots. Est-ce un pur hasard ? Sans doute pas puisque, selon l'article 75 de la règle primitive, la chan-deleur faisait partie des fêtes officielles qui devaient être célébrées dans les commanderies templières.

## Les cagots et les secrets de l'art gothique

Dire que les cagots ont contracté une sorte de lèpre est une chose, en déduire que c'est là l'unique source de leurs tourments en est une autre. En fait, ils n'ont pas été considérés seulement comme des lépreux, mais comme une race maudite. On peut même se demander si la lèpre n'est pas plus une conséquence qu'une source de leur malédiction. Supposons qu'ils aient d'abord été mis à l'écart de la communauté et aient dû se loger en lisière, comme les lépreux, ils ont très bien pu contracter le mal au contact de ces derniers. Il faut donc s'interroger sur les différentes hypothèses (ou légendes) émises à leur sujet.

Certains auteurs ont affirmé que le terme *cagot* viendrait du latin *canis gothi* signifiant "chiens de Goths" ou "chiens des Goths". Cette idée a parfois été renforcée par l'allure des cagots qui présentaient un type racial proche de celui des Nordiques. On les a décrits comme ayant la peau claire et colorée, les yeux bleu-gris, voire bleu foncé chez les femmes, et les cheveux d'un blond filasse. Cette hypothèse n'est pas incompatible avec la lèpre, d'autant que les Wisigoths ont souvent été accusés d'avoir propagé cette terrible maladie.

Quant à leur description physique, il convient d'ajouter un détail curieux : l'absence fréquente du lobe de l'oreille.

Venons-en maintenant à une légende les concernant. Les cagots se virent reprocher d'avoir été maudits par Salomon pour le mauvais travail qu'ils avaient accompli lors de la construction du Temple. Or, rappelons que Salomon lui-même fut mêlé à une histoire de patte d'oie puisque celle à qui il donna un fils, origine de la lignée des "rois des rois" éthiopiens, la reine de Saba, avait elle-même un pied palmé.

De plus, on a aussi appelé les cagots *gésitains*. La source de ce surnom semble résider dans la Bible, très exactement dans le second Livre des Rois : là est relatée la guérison de Naâman par Élisée. Naâman, roi d'Aram et chef du peuple des Araméens, était lépreux. Or, Élisée avait un serviteur nommé Géhazi et ce dernier, avare, se fit payer le prix de la guérison miraculeuse par Naâman, sans



qu'Élisée en sut rien. Le prophète finit cependant par l'apprendre et maudit Géhazi en ces termes :

« *La lèpre de Naâman s'attachera à toi et à ta postérité pour toujours.* »

Et Géhazi "*s'éloigna de lui blanc de lèpre comme la neige*". Ainsi, les cagots, surnommés gésitains, seraient les lointains descendants de Géhazi.

Cependant les caractéristiques ethniques des cagots, plutôt nordiques, nous interdisent de voir en eux un peuple sémite. Mais nous savons que des peuples pélasgiques habitèrent longtemps le Proche-Orient (1) et participèrent à la construction du Temple de Salomon.

Ces "chiens de goths" pourraient bien être des "chiens de Gau", du nom du peuple Gall qui est à l'origine du terme Galilée.

Or, le métier réservé plus spécialement aux cagots fut celui de charpentier. Leur réputation était telle en la matière qu'on s'arrachait leur concours. On les utilisait aussi parfois comme architectes et tailleurs de pierre, leur confiant la construction de forteresses. Gaston Phœbus fit largement appel à eux pour de telles tâches.

Ainsi, nous avons affaire à un peuple maudit venu d'Orient, lié à la construction du Temple de Salomon, apprécié pour les qualités de constructeurs et plus spécialement de charpentiers manifestées par ses membres. Ce peuple semble s'être implanté dans les Pyrénées et le reste du territoire durant le Moyen Age mais il n'a eu des ennuis que plus tard, postérieurement à la disparition de l'ordre du Temple.

Dans le même temps, nous assistons à la naissance d'une nouvelle forme d'architecture, connue sous le nom d'art gothique, propagée grâce aux soins de l'ordre du Temple. La construction des cathédrales doit, qui plus est, énormément aux charpentiers et à leur capacité de faire une voûte en bois absolument parfaite, sur laquelle la voûte de pierre était assemblée. Une fois cette dernière terminée, la clé de voûte étant posée et l'ensemble tenant de lui-même, on détruisait la voûte de bois, chef-d'œuvre indispensable mais à la vie éphémère. N'oublions pas qu'à l'intérieur de chaque commanderie, il y avait des maçons, des charpentiers et des tailleurs de pierre qui étaient placés sous le commandement d'un officier templier aux qualités d'architecte, nommé *magister carpentarius* : maître charpentier.

Ne conviendrait-il pas de rapprocher les deux phénomènes et de voir dans ces constructions un "art gau-thique", un art lié aux cagots qui pourraient bien avoir été "importés" en Occident par les templiers ? Ces templiers qui vénéraient particulièrement certains saints fêtés en liaison avec le "jour des cordiers".

(1) Michel Lamy : *op. cit.*



Revenons aux légendes véhiculées par le “compagnonnage”. Lorsque Hiram fut appelé par Salomon pour construire le temple de Jérusalem, il envoya chercher les meilleurs ouvriers un peu partout dans le monde. Parmi ceux-ci se trouvait Maître Jacques... originaire des Pyrénées. Quelle coïncidence : les Pyrénées sont justement la zone d’implantation maximum des cagots. Ces ouvriers pyrénéens seraient les constructeurs de la colonne nommée *Jakin* et c’est en souvenir de cet élément mythique que certains groupes de compagnons se dénommèrent ensuite “Enfants de Maître Jacques”. Notons que dans la zone basque, habitée par les cagots, *Jakin* signifie “savant” ou “le savant”. Le premier *Livre des Rois* précise qu’au sommet de la colonne Jakin se trouvait une sculpture en forme de fleur de lis. Mais était-ce bien un lis ? Stylisé, il pouvait aussi bien s’agir d’une patte d’oie. Après tout, Hiram le Phénicien devait vénérer la déesse Anat (Vénus) aux pieds palmés.

Alors, les cagots furent-ils les détenteurs de secrets de “l’art gauthique”, œuvrant pour la construction des cathédrales sous la protection des templiers ? Sans doute et l’histoire nous le confirme.

## Les cagots, “compagnons” des templiers

Francisque Michel (1), se penchant sur l’un des sobriquets (*gaffo* ou *gaffet*) donné aux cagots, nous dit :

*« Gavacho et gaffo sont tous les deux à mon sens, sortis d’une seule et même souche ; si j’avais à modifier mon opinion, ce ne serait que pour voir la racine du dernier de ces mots dans le nom des montagnards des Hautes-Alpes qui s’appellent gavots (...) et l’on sait que les compagnons du devoir désignent par celui de gavots les membres d’une société rivale, celle des compagnons du devoir de liberté. »*

Lumineux ! Voilà une preuve de plus car les compagnons du devoir de liberté et les “enfants de Salomon”, affiliés à l’ordre du Temple ne font qu’un, et leur origine est donc bien à rechercher chez nos *gaffos* ou cagots.

De plus, en dehors même de la zone pyrénéenne, les cagots furent installés à proximité immédiate de maisons templières.

En Bretagne, par exemple, près de Belz (Morbihan) existait au village de La Madeleine une chapelle à l’usage exclusif des “cacous” (2) dont on disait que les ancêtres avaient eu la lèpre et qu’ils s’étaient spécialisés dans la fabrication de cordes. Une pièce

(1) Francisque Michel : *Histoire des races maudites de la France et de l’Espagne* (Éd. Elkar).

(2) « Cacou » est le terme employé pour désigner les cagots en Bretagne.

de terre voisine porte encore le nom de “La Corderie”. Proches de la chapelle, des croix pattées de pierre servaient de bornage aux terres des templiers.

Dans la même région, près de Ploëmel, une autre chapelle de La Madeleine fut détruite en 1769. Elle se situait à l'écart du bourg de Locmiquel, dans une zone de landes. On la considérait comme la “chapelle des cordiers” et des noms cadastraux comme *park er gorderi* (le champ de la corderie), ou *praden, flouren, liorh caqueu* (le pré, la prairie, le courtil des cacous) marquent l'emplacement de l'ancien village des cordiers. Et là encore, les frères de l'ordre sont leurs voisins.

De même à Merlevenez, fief templier s'il en est et dont l'église Notre-Dame-de-Joie est une pure merveille, on trouve une chapelle Sainte-Madeleine toute proche de l'église : elle était celle de cordiers réputés lépreux.

On pourrait, toujours, dans cette région, citer des cas semblables à Kerioual, près de Nostang, ou à Kerdavid, près de Riantec, à Saint-Marc-en-Guer, à la Corderie-en-Campénéac, à la Corderie-en-Caro, à La Madeleine-en-Monon, etc. A Plouhinec, un village de cordiers était installé au *Mezad Bras* et il avait sa chapelle Sainte-Madeleine. La discrimination était telle que le recteur René-Alexandre Rogon racheta les maisonnettes basses de ce village et y mit le feu, obligeant la population de Plouhinec à accueillir les cacous dans les autres quartiers, au milieu d'eux.

Et chaque fois, les templiers sont voisins. On voit par ailleurs qu'en Bretagne, c'est auprès de Sainte-Madeleine que l'on trouve les cagots. Vers Le Mans, ils sont plutôt patronnés par un autre saint cher aux templiers, puisqu'ils sont désignés sous le nom de *cagous de Saint-Gilles*.

Supposons que ces cagots aient été amenés d'Orient par les templiers et que ceux-ci aient utilisé leurs connaissances en architecture et notamment leur art en tant que charpentiers. La nécessité de conserver certains secrets a pu conduire à les tenir à l'écart des populations et à ne pas permettre leur assimilation. Il n'est pas impossible non plus qu'ils aient réellement véhiculé une maladie avec eux, et cela dès l'origine.

Cela expliquerait bien sûr qu'on retrouve leur zone d'habitat près des maisons templières, que les “Enfants de Salomon” affiliés à l'ordre du Temple se retrouvent désignés sous des noms identiques à ceux qui servaient à appeler les cagots, mais peut-être aussi le terme curieux d'art gothique qui serait un “art gau-thique”, ou art des Galls d'Orient auxquels le symbole du coq était très cher, ce coq qui surmonte le clocher de nos églises.



Nous ajouterons un détail troublant. On sait en effet qu'après l'abolition de l'ordre du Temple et son martyre, de nombreux compagnons appartenant aux "Enfants de Salomon" se retrouvèrent désorientés et se considérèrent même en danger. Ils refusèrent souvent de poursuivre les tâches auxquelles ils étaient occupés. On a même vu là l'origine de certaines tours d'églises inachevées. A Paris, la haine du roi pour tout ce qui touchait au Temple étant bien connue, ces compagnons préférèrent se mettre rapidement à l'abri et se réfugièrent au seul endroit où le pouvoir royal avait du mal à s'exercer : la Cour des Miracles. Dans cette jungle, il était difficile de venir les inquiéter. Parce qu'il fallait bien vivre, ils devinrent de faux infirmes quêtant sur le parvis des églises qu'ils avaient construites ou encore se firent brigands.

A la Cour des Miracles, leurs connaissances, notamment ésotériques, leur conférèrent une certaine aura et ils prirent souvent des postes importants dans la hiérarchie des brigands, jusqu'à y imposer un langage caché et propre à conserver la tradition en employant des images et des jeux de mots. Ce langage, langue des oiseaux (ou des oisons), prit donc le nom d'argot, c'est-à-dire véhicule des secrets de l' "art gau-thique".

Parmi ces "enfants de Salomon", certains devinrent des personnages importants de la Cour des Miracles, officiers et conseillers du chef des brigands que l'on se mit à nommer le roi d'argot. Or, ces officiers furent eux-mêmes nommés *cagous* ou *cagots* et le roi d'argot fut dit dès lors réputé *Grand Maître en cagoterie*. Réunis en société secrète, ils se retrouvaient dans des assemblées au cours desquelles chacun cachait son visage sous une pièce d'étoffe à laquelle on donna le nom de *cagoule*.

Comment croire à une simple coïncidence ?

Et lorsqu'en 1789, certains révolutionnaires issus de la franc-maçonnerie opérative (1), donc descendants des traditions compagnonniques, voulurent renverser la royauté qui avait éliminé l'ordre du Temple, ce fut en portant comme les cagots une cocarde à leur chapeau, ou en arborant le bonnet phrygien, symbole des initiés et semblable à une crête de coq. Est-ce le cri de l'un de ces "crêtés" qui s'éleva dans la foule lorsque la tête de Louis XVI roula ? Ce cri fut :

— Jacques de Molay, te voilà vengé !

Bien sûr, tout cela ne constitue qu'un faisceau de présomptions, mais elles nous semblent suffisantes pour prétendre que les cagots sont à l'origine des loges de constructeurs mises en place par les templiers et qui œuvrèrent dans l'érection des cathédrales.

(1) Les premières loges maçonniques se réunirent dans des auberges à l'enseigne de l'oie et du gril.



## CINQUIÈME PARTIE

### Mort et résurrection de l'ordre du Temple



# I

## L'arrestation

**Le 13 octobre 1307, à l'aube**

Le destin de l'ordre du Temple était de s'éteindre brutalement alors qu'il semblait au sommet de sa puissance. Avait-il failli ? Il est vrai que dans les collectivités, l'esprit meurt avant le corps. Peut-être l'ordre ne s'éteignit-il que parce que sa flamme intérieure avait disparu. Il avait vécu deux siècles et se croyait sans doute hors de toute atteinte. Mais le 13 octobre 1307, à l'aube, plusieurs milliers de chevaliers du Temple furent arrêtés en France. Le Grand Maître, lui-même, Jacques de Molay, accompagné de sa garde de soixante hommes, fut appréhendé sans résistance par Guillaume de Nogaret, chancelier de France et âme damnée du roi Phillippe le Bel.

Comment un ordre fort de quinze mille chevaliers, plus les écuyers, les sergents, etc., guerriers courageux et entraînés, put-il se laisser prendre sans coup férir, désarmer, emprisonner, pratiquement sans réaction dans la plupart des lieux ? Même si beaucoup de commanderies n'étaient tenues que par quelques personnes, la résistance était possible : maintes maisons de l'ordre étaient fortifiées et capables de soutenir un siège. La facilité avec



laquelle les templiers se laissèrent prendre est sans doute l'un des plus grands mystères de l'ordre, lourd de signification.

Le 14 et le 20 septembre 1307, des séries de missives avaient quitté l'abbaye Sainte-Marie-de-Pontoise. Elles étaient adressées aux baillis, sénéchaux, prélats, barons et chevaliers et à tous les agents royaux en province : elles apportaient l'ordre formel d'arrêter tous les templiers se trouvant sur le territoire des différentes juridictions et de saisir au nom du roi leurs biens meubles et immeubles. Ces lettres s'accompagnaient d'un manifeste dans lequel le roi se posait en défenseur de la foi catholique, en fidèle de l'Église horrifié par ce qu'il avait découvert à propos de l'ordre du Temple. Dans ce texte, Philippe de Bel ne faisait pas dans la dentelle comme le montrent les passages suivants :

*« Une chose amère, une chose déplorable, une chose assurément horrible à penser, terrible à entendre, un crime détestable, un forfait exécrable, un acte abominable, une infamie affreuse, une chose tout à fait inhumaine, bien plus, étrangère à toute humanité, a, grâce au rapport de plusieurs personnes dignes de foi, retenti à nos oreilles, non sans nous frapper d'une grande stupeur et nous faire frémir d'une violente horreur (...) »*

Le roi évoqua ensuite les *« crimes souverainement abominables qu'abhorre et que fuit la sensualité des bêtes déraisonnables elles-mêmes. »*

Et de reprendre : cette chose a *« délaissé Dieu, son créateur, elle s'est séparée de Dieu, son salut, elle a abandonné Dieu qui lui a donné le jour, oublié le Seigneur, son créateur, immolé aux démons et non à Dieu, cette gent sans conseil et sans prudence (...) »*.

Suivaient un certain nombre d'accusations précises qui furent celles exprimées lors de l'instruction et du procès. La forme prise par le texte devenait presque lyrique dans certains passages :

*« Non seulement par leurs actes et leurs œuvres détestables, mais même par leurs discours imprévus, ils souillent la terre de leur saleté, suppriment les bienfaits de la rosée, corrompent la pureté de l'air et déterminent la confusion de notre foi. »*

Philippe le Bel affirmait également s'être entouré de toutes les précautions pour vérifier les bruits funestes qui étaient venus à ses oreilles. C'est en défenseur de la foi qu'il avait pris sa décision *« et décrété que tous les membres dudit ordre de notre royaume seraient arrêtés, sans exception aucune, retenus prisonniers et réservés au jugement de l'Église et que tous leurs biens, meubles et immeubles, seraient saisis, mis sous notre main et fidèlement conservés »*.

Suivaient un certain nombre d'instructions quant à la façon de procéder :

*« Premièrement, quand ils seront arrivés et qu'ils auront révélé la chose aux sénéchaux et aux baillis, ils feront une information secrète sur toutes leurs maisons, et l'on pourra par précaution, s'il en est besoin, faire aussi*

*une enquête sur les autres maisons religieuses et feindre que c'est à l'occasion du décime ou sous un autre prétexte.*

*Ensuite, celui qui sera envoyé avec le sénéchal ou le bailli à jour marqué, de bonne heure, choisira selon le nombre des maisons et des granges, des prud'hommes puissants du pays, à l'abri du soupçon, chevaliers, échevins, conseillers et les informera de la besogne sous serment et secrètement et comment le roi en est informé par le pape et par l'Église : et aussitôt on les enverra en chaque lieu pour arrêter les personnes, saisir les biens et organiser leur garde (...). Puis ils appelleront les commissaires de l'inquisiteur et examineront la vérité avec soin, par la torture s'il en est besoin ; et, si ils confessent la vérité, ils consigneront leurs dépositions par écrit, après avoir fait appeler des témoins. »*

Pour ce qui concernait l'enquête, la procédure était ainsi explicitée :

*« On leur adressera des exhortations relativement aux articles de la foi et on leur dira comment le pape et le roi sont informés par plusieurs témoins bien dignes de foi, membres de l'ordre, de l'erreur et de la bougrerie dont ils se rendent spécialement coupables au moment de leur entrée, et de leur profession, et ils leur promettent le pardon s'ils confessent la vérité en revenant à la foi de la Sainte-Église, ou qu'autrement ils seront condamnés à mort (...). »*

Par ce texte, Philippe le Bel laissait entendre qu'il agissait en plein accord avec le pape et même presque à sa demande. Par ailleurs les consignes qui étaient données sont la preuve du piège dans lequel il entendait faire tomber les templiers. On leur annonçait tout d'abord que l'enquête était menée à la fois au nom du roi et du pape, on leur affirmait que des frères de l'ordre avaient avoué telles et telles énormités, on leur promettait la vie sauve s'ils faisaient la même chose, sinon c'était la torture et même la mort s'ils persistaient à nier. En outre, on n'appelait des témoins et on ne consignait leurs déclarations que si elles allaient dans le sens voulu par l'accusation. Pas étonnant que les aveux aient été nombreux.

Quant à l'arrestation elle-même, Philippe le Bel n'en était pas à son coup d'essai pour les opérations éclairs. En 1291, il avait procédé de la même façon avec les banquiers lombards et en 1306 avec les prêteurs juifs. Et à chaque fois, le motif avait été la rapine, la saisie des biens, l'annulation des dettes royales.

Sur le plan financier, les rapports entre l'ordre et la royauté étaient plutôt bons.

En 1190, Philippe-Auguste, avant de partir pour la croisade, avait exigé que le trésor royal fut confié à la garde du Temple. L'ordre détenait même les clés de sa cassette personnelle. Philippe le Hardi leur accorda la même confiance. Henri III d'Angleterre, venu rendre visite à Saint Louis, demanda à loger dans le "manoir du Temple" comme "le plus sûr séjour de Paris". Louis VI,



Louis VII, avaient favorisé l'implantation de l'ordre. Seul Louis IX les avait un peu boudés, mais l'intelligence politique n'était pas la caractéristique principale de ce monarque.

Les rapports entre le Temple et la royauté semblaient donc dépourvus de nuages. Philippe le Bel lui-même, en juillet 1303, avait donné l'ordre à tous ses comptables d'envoyer leurs recettes au trésor du Temple. Alors pourquoi ce revirement ?

En fait, il correspond aux graves problèmes financiers du roi après sa guerre dans les Flandres dont les résultats avaient été désastreux. Après la déconfiture de Courtrai, en 1302, le roi avait d'abord eu recours à un certain nombre d'expédients : altération des monnaies notamment qui faisait de lui un véritable escroc.

De plus, Philippe le Bel n'était pas sans savoir que la puissance militaire de l'ordre, qui n'était plus employée en Orient, pourrait éventuellement représenter un danger pour l'autonomie du pouvoir royal. Les moines-soldats remâchaient quelques amertumes depuis la dramatique perte de Saint-Jean-d'Acre. Après cet événement au cours duquel le Grand Maître Guillaume de Beaujeu avait d'ailleurs perdu la vie, les barons qui n'avaient pas toujours combattu comme ils l'auraient dû, se donnèrent bonne conscience en accusant les templiers et les hospitaliers de tous les maux et en les rendant responsables de la perte de Jérusalem et de la Terre Sainte. C'est Chypre qui avait servi de base de repli à l'ordre, mais en fait, c'est de Paris que le Temple était dirigé.

## **Jacques de Molay et les dernières années de l'ordre**

Après la mort de Thibaud Gaudin qui avait succédé à Guillaume de Beaujeu, la maîtrise revint en 1295 à Jacques de Molay. Il avait cinquante ans et ne passait pas pour un génie. Il était sans doute né à Molay dans l'Yonne. Les templiers y possédaient une maison et la ferme Saint-Blaise où ils avaient installé une léproserie et un hôpital. Selon une légende locale, après sa mort, son fantôme serait revenu se fixer dans la région et hanterait le château de Moutot entre Molay et Noyers. Il appartenait, semble-t-il, à la branche bourguignonne de la famille de Longwy et de Raon.

Il fut reçu dans l'ordre au Temple de Beaune en 1265, par Humbert de Payraud, visiteur d'outre-mer et oncle de cet Hugues de Payraud qui sera visiteur de France. Le chapitre hésita d'ailleurs longuement entre ce dernier et Jacques de Molay lorsqu'il s'agit de se choisir un Grand Maître. D'autant que Molay n'avait jamais occupé de poste important.



Le début de sa maîtrise fut marqué par un coup d'éclat. En 1298, sans aucune assistance, les templiers lancèrent une expédition contre l'Égypte, puis s'emparèrent une nouvelle fois de Jérusalem après une véritable guerre-éclair. Si les rois chrétiens et les autres ordres avaient suivi, peut-être la Terre Sainte tout entière eût-elle pu être reconquise. Malheureusement, ceux qui étaient toujours prêts à critiquer les templiers n'étaient pas prêts à payer de leur personne et, en 1300, les moines-soldats durent de nouveau abandonner la ville aux Turcs.

Jacques de Molay ne désespérait pas pour autant. En 1303, il lança une nouvelle expédition sur Tortose. Après quoi, bien moins mou et faible qu'on ne l'a écrit, il lança encore une opération, mais celle-ci lui fut reprochée. En effet, Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, ayant épousé la petite-fille du roi de Constantinople, héritière de l'empire, réclamait celui-ci au nom de son épouse. Le pape approuva et appuya une expédition contre Andronicus II qui ne voulait pas se soumettre. Les templiers furent les principaux participants de cette croisade menée contre d'autres chrétiens. Ils s'emparèrent de la Thessalonique puis les troupes piétinèrent en Thrace et en Morée où elles eurent un peu trop tendance à se laisser aller au pillage.

Peut-être cet épisode fit-il réfléchir Philippe le Bel. Les templiers inoccupés ne risquaient-ils pas de devenir une troupe au service du pape, ou des mercenaires capables de mener des guerres contre des princes chrétiens, et — pourquoi pas — contre le roi de France ?

En tout cas, il semble bien que Jacques de Molay, même s'il n'était pas brillant, fut bien moins niais qu'on s'est plu à le dire. Il avait compris que des expéditions militaires étaient nécessaires pour occuper ses soldats, car enfin, que pouvait-il en faire d'autre ? La police des routes n'était pas une charge suffisante pour cette élite de guerriers. Et ceux-ci s'ennuyaient au point de chercher dans le vin l'oubli de leur inactivité, faisant naître l'expression "boire comme un templier".

L'immense puissance militaire du Temple était inoccupée. De plus, rappelons que l'ordre était un immense propriétaire terrien et se trouvait à la tête d'un pouvoir financier déterminant. Ce dernier aspect n'était pas partagé par les hospitaliers. Tant que l'ordre menait le combat en Terre Sainte, il avait besoin d'énormes moyens, mais maintenant, comment allait-il les utiliser ? N'allait-il pas acheter de plus en plus de terres, accroître son patrimoine jusqu'à se tailler un véritable royaume, qui plus est, totalement exempt de la plupart des redevances ? Les privilèges de l'ordre ne

devenaient-ils pas exorbitants dès lors qu'il ne subvenait plus aux besoins des guerres d'Orient ? Le Temple ne pouvait-il pas devenir une force armée au service exclusif du pape ? De surcroît, l'orgueil des templiers les rendait souvent insupportables.

M. Lavocat (1) résume fort bien la situation :

*« L'ordre du Temple était détesté du clergé, de la noblesse, du tiers-état et du peuple : du clergé à cause de ses privilèges d'exemption, de son indépendance, de son affranchissement de toute juridiction ecclésiastique ; de la noblesse, parce que l'ordre tenait, sous sa mainmorte, des possessions considérables, dont il ne devait aucun des services féodaux réels et personnels ; du tiers-état, à cause de son orgueil et du faste qu'il étalait partout dans Paris, au milieu de la misère générale du temps, et surtout parce que le tiers-état et le peuple aimaient le roi qui détestait l'ordre du Temple. L'attitude des états généraux de 1308 et de 1311 fournira la preuve de la haine que tout le monde avait contre l'ordre. On l'accusait hautement d'avoir été la cause de la perte de la Terre Sainte. Le but de l'institution avait été manqué, et l'ordre s'était enrichi : on lui reprochait son âpreté au gain, l'emploi de certains moyens d'acquérir, l'usage de contrats usuraires. »*

Et il est vrai que les templiers passaient parfois des contrats qui pour le moins n'étaient pas équilibrés mais étaient la manifestation de leur position dominante.

Et puis, trois ordres militaires, n'était-ce pas beaucoup ? Il avait déjà été question de les fondre en un seul.

En 1274, au concile de Lyon, le pape Grégoire X avait fait une tentative en ce sens. hospitaliers et templiers étaient déjà dans le collimateur depuis quelques années. En 1292, Raymond Lulle avait vivement conseillé à Nicolas IV de procéder à une fusion. Il suggérait que le Grand Maître du nouvel ordre ainsi formé fût fait roi du Saint Sépulcre. En 1238, ce sont les hospitaliers qui avaient dû faire le dos rond, accusés par Grégoire IX de trahison envers la cause de Dieu en Palestine, de luxure et de servir d'abri aux hérétiques. Comme l'on voit, s'il fallait épurer le Temple, cela était également vrai pour l'Hôpital.

Fondre les deux ordres en un seul aurait pu fournir l'occasion de tout réorganiser. Cependant, la tâche était impossible à réaliser car les deux ordres ne s'aimaient guère et leurs intérêts étaient souvent opposés. Ne vit-on pas lors d'un conflit entre Gênes et Venise les hospitaliers prendre parti pour une cité et les templiers pour l'autre. Il s'en fallut de peu que les deux ordres n'en vinsent à s'affronter. Néanmoins, de tels conflits furent assez rares et templiers et hospitaliers surent généralement aller au combat ensemble. Dès que l'essentiel était en jeu, finies les querelles. Ils surent aussi régler leurs différends par la négociation.

(1) M. Lavocat : *Procès des frères et de l'ordre du Temple* (Lafitte Reprints, 1979).



Quelqu'un d'autre que le pape Grégoire X avait songé à rassembler les ordres militaires, mais à son profit. Il s'agissait de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Il s'opposa à la papauté et fut excommunié. Grégoire IX disait de lui : « Voyez la bête qui monte du fond de la mer. » Il recevait à sa cour savants et lettrés musulmans dont il appréciait la grande culture, se considérant comme très au-dessus des préjugés. Il écrivait à El-Kamil, sultan d'Égypte : « *Je suis ton ami. Tu n'ignores pas combien je suis au-dessus des princes d'Occident* » et il lui demandait de lui remettre Jérusalem.

Il eut quelques différends avec les templiers. Il faut dire que ce "mystique du soleil" voyait essentiellement dans le Temple un ordre qu'il eût aimé avoir à son service afin de devenir *Imperator Mundi* et d'étendre son empire sur toute la chrétienté et même plus. Il avait imaginé de réunir par un pacte secret les trois ordres : hospitaliers, templiers et teutoniques. Mais il n'y parvint pas.

Après la chute d'Acre, le pape Nicolas IV avait convoqué un concile à Salzbouurg afin de décider des moyens à mettre en œuvre pour reprendre la Terre Sainte. Le concile décréta lui aussi qu'il convenait de réunir les trois ordres sous une règle uniforme. Mais lorsque Nicolas IV mourut, le problème n'avait toujours pas avancé le moins du monde.

Clément V, à son tour, voulut réunir hospitaliers et templiers. Il se heurta à un refus courtois mais ferme et ironique de la part de Jacques de Molay. Le Grand Maître soulignait les différences entre les règles régissant les deux ordres et en profitait pour critiquer les hospitaliers :

*« Il faudrait que les templiers menassent la vie plus large, ou que les hospitaliers fussent soumis à des restrictions : de là pourrait provenir un péril pour les âmes parce qu'ils sont rares, à ce que je crois, ceux qui voudraient changer leur vie et leurs mœurs habituelles. »*

Il fallait voir de plus dans ce passage une ironie, pour ne pas dire une menace voilée vis-à-vis du souverain pontife, lequel menait une vie qui était loin d'être rangée et dont il ne semblait pas vouloir changer. Jacques de Molay manifestait ainsi assez clairement qu'il n'avait pas de leçons à recevoir d'un pape qui était connu pour utiliser l'argent de l'Église à son profit et celui de son clan et qui semblait plus préoccupé de couvrir sa maîtresse de cadeaux que de vouer sa vie à la spiritualité.

Cette fusion aurait peut-être pu sauver l'ordre du Temple mais cela n'est pas certain car, dans cette éventualité, Philippe le Bel envisageait de faire nommer son fils à la tête des ordres réunis. Après quoi, il aurait abdicqué à son profit et l'on aurait rendu la



grande maîtrise héréditaire. Le nouvel ordre militaire n'aurait alors été qu'un instrument dans les mains du roi de France.

### **Les rapports de Philippe le Bel et de l'Église**

Avant d'abattre l'ordre, le roi avait tenté de l'utiliser à son profit. S'il avait agi pour la défense de la foi, comme il le prétendait, et s'il avait eu connaissance de toutes les abominations qu'il accusa le Temple de commettre, pourquoi avait-il lui-même demandé à y être admis à titre de membre honoraire ? Ce qui est certain, c'est qu'il dut éprouver quelque amertume lorsque cet honneur lui fut refusé alors qu'il avait été accordé au pape Innocent III. En janvier 1307, quelques mois seulement avant l'arrestation, alors qu'il était censé tout savoir des aberrations de l'ordre, il sollicitait l'entrée de son deuxième fils dans le Temple, sans succès. Alors, considérait-il les templiers comme hérétiques, auquel cas il s'en serait moqué et n'aurait cherché qu'à mettre la puissance de l'ordre à son service ? Ou alors, n'inventa-t-il les accusations que pour abattre le Temple qui se refusait à le servir ? En tout cas, que les "historiens" qui font de Philippe le Bel un roi exemplaire ou un défenseur de la foi cessent de raconter n'importe quoi. Tout prouve que pour lui la fin justifiait les moyens et qu'il ne s'embarrassait d'aucun scrupule.

On le disait pieux. Il observait régulièrement des jeûnes et avait été marqué de l'empreinte dominicaine. Durant son enfance, il avait eu pour maître Egidio de Rome, dominicain, et son confesseur, Clément Pâris, appartenait au même ordre. Est-ce cette influence qui fit de lui le pourvoyeur de prétendus hérétiques pour l'Inquisition chérie par les dominicains ? Eux qui avaient torturé les cathares et fait saigner à blanc le Languedoc, étaient donc les formateurs de ce roi qui allait faire torturer les templiers. Pourtant, en 1301, Philippe le Bel s'était élevé contre les pratiques de l'inquisiteur Foulques qui sévissait en Languedoc. Il avait violemment protesté :

*« Quoi, cet inquisiteur a l'injustice de commencer des procès par les arrestations, par les tortures, par les tourments inouïs contre les personnes qu'il lui plaît d'accuser d'hérésie ! Quoi, par la violence de la douleur, ce prêtre les force d'avouer qu'elles ont renié le Christ... »*

Voilà une critique qui ne manque pas de sel lorsque l'on songe aux instructions données par ce monarque à propos de la façon de traiter les templiers. Décidément, ce roi fut sans doute l'un des plus grands exemples de duplicité de notre histoire, n'ayant pour

théorie et pour religion que ce qui pouvait le servir à un moment donné.

En 1304, le “roi de fer” avait accordé de nouveaux privilèges au Temple et déclaré :

*« Les œuvres de piété et de miséricorde, la libéralité magnifique qu'exerce dans le monde entier, de tout temps, le saint ordre du Temple, divinement institué depuis de longues années, son courage qui mérite d'être excité à veiller plus attentivement encore à la défense périlleuse de la Terre Sainte, nous déterminent justement à donner les marques d'une faveur toute spéciale à l'ordre et aux chevaliers, pour lesquels nous avons une sincère prédilection. »*

A ce moment-là, il encensait le Temple au nom de la foi. Quel bon chrétien ! Ce qui ne l'empêchait pas de jeter en prison les évêques qui ne lui plaisaient pas, comme celui de Pamiers. Cela ne l'empêcha pas non plus, avec la complicité de son chancelier, Guillaume de Nogaret, de faire fabriquer de fausses lettres du pape Boniface VIII de nature à monter une partie du clergé contre le souverain pontife. En mars-avril 1300, Nogaret avait conduit une ambassade à Rome. Son insolence lui avait valu de se faire remettre vertement à sa place par Boniface VIII. Il en avait conçu une haine mortelle vis-à-vis du prélat.

Et comme Boniface continuait à s'opposer à lui, Philippe le Bel fit assembler prélats et barons au Louvre en juin 1303. A cette occasion, Nogaret prononça un véritable réquisitoire, n'hésitant pas à en rajouter :

*« Boniface a un démon privé qu'il consulte en toute occasion. Il prétend que les Français sont tous cathares... Il est sodomite. Il a fait tuer plusieurs clercs en sa présence. Il a forcé des prêtres à révéler le secret de la confession. Il accable les cardinaux, les moines noirs, les moines blancs, les mineurs et les prêcheurs... Sa haine contre le roi de France lui vient de sa haine contre la foi dont le roi est l'illustration et le vivant exemple. »*

Il déclarait le pape :

*« illégitime, hérétique, simoniaque, et endurci dans ses crimes. Sa bouche est pleine de malédictions, ses serres et ses griffes, sont promptes à répandre le sang : il déchire les églises qu'il devrait nourrir, il vole le bien des pauvres... il attire la guerre, il déteste la paix, il est l'abominadion prédite par le prophète Daniel ».*

Il faut dire que Boniface demandait à tous les seigneurs du royaume de France de désobéir au roi. Malgré les outrances, le concile, représentants du Temple compris, adhéra aux attaques lancées contre le pape. Puis Nogaret se rendit en Italie. Il apprit que Boniface devait excommunier Philippe le Bel le 8 septembre. Le 7, secondé de cardinaux de la famille des Colonna que le pape avait destitués et expulsés, Nogaret se rendit au palais pontifical



d'Anagni accompagné de mille six cents mercenaires. Ils pénétrèrent de force dans la demeure et trouvèrent le pape dans sa chapelle privée. Nogaret eut le front de lui lire le réquisitoire prononcé contre lui et lui annonça qu'il était en état d'arrestation. Il devait le ramener en France pour le faire juger par le concile. Cependant, le quatrième jour de sa captivité, la foule intervint et délivra le pape, le ramenant triomphalement à Rome. L'épreuve avait marqué le souverain pontife et il mourut quatre semaines plus tard, le 11 octobre 1303.

Cet "attentat d'Anagni" inquiéta tout de même l'entourage du roi car le clergé commençait à murmurer.

Le successeur au trône de Saint-Pierre, Benoît XI, dénonça le complot ourdi contre Boniface VIII et somma Nogaret de comparaître devant lui. Mal lui en prit : il mourut vingt-quatre heures avant de prononcer l'excommunication, ayant mangé des figues fraîches, sans doute empoisonnées. Et Nogaret eut l'audace de dire :

*« Dieu, plus puissant que tous les princes ecclésiastiques et temporels, frappa ledit seigneur Benoît de telle sorte qu'il ne lui fut plus possible de me condamner. »*

C'est le même Nogaret qui monta en compagnie de Philippe le Bel toute une machination contre l'ordre du Temple.

### **La machination ourdie par Guillaume de Nogaret**

Guillaume de Nogaret était né à Saint-Félix-de-Caraman, dans le diocèse d'Agén. Il avait étudié et était devenu professeur de droit à Montpellier, puis juge-mage à Beaucaire et à Nîmes. Il avait rejoint le roi lorsque celui-ci s'était entouré d'un aréopage de conseillers juridiques. Il siégea au Conseil du roi à partir de 1296. Philippe le Bel l'arma chevalier à Pâques 1299.

C'était un homme ambitieux, au tempérament violent. Il avait expulsé les banquiers lombards et les juifs du Languedoc après avoir confisqué leurs biens afin de redorer le trésor royal. Le 22 septembre 1307, le roi l'avait nommé chancelier et garde des sceaux. Il n'avait guère pour coutume de s'encombrer de scrupules. Plus les accusations qu'il portait étaient énormes, horribles, plus elles avaient de chances d'être colportées un peu partout et finalement crues. Il était pourvu d'une sorte de génie médiatique et savait parfaitement comment faire se répandre les pires calomnies. Salir le plus possible celui qu'il voulait abattre, telle était sa méthode, et cela réussissait malheureusement trop bien. Il avait démontré,



face à l'évêque de Pamiers et à Boniface VIII, qu'aucune fourberie ne lui était étrangère.

Il ne devait pas se priver d'utiliser le même genre de tactique contre le Temple. Premièrement : perdre les templiers auprès du peuple, en les diffamant, en se servant de tout ce qui pouvait alimenter des jalousies. Deuxièmement, trouver des témoignages, quelle que fût leur crédibilité. Et Nogaret noua toute l'intrigue à partir de dénonciations douteuses. En 1303, un templier de Béziers nommé Esquin de Floyrano (ou de Florian), ayant perdu sa commanderie pour crime, s'était adressé au gouverneur provincial du Mont-Carmel pour en obtenir une autre. Devant le refus qui lui était opposé, il poignarda le gouverneur dans sa maison de campagne près de Milan. Ceci sous toute réserve car ce crime est également attribué à un autre templier renégat : Noffo Deï, un florentin. Toujours est-il qu'à la suite d'un crime, Esquin se réfugia à Paris. Nogaret apprit l'histoire. Il se fit amener le personnage et monta avec lui une dénonciation de l'ordre reposant sans doute sur une parcelle de vérité quelque peu maquillée. Il promit à Esquin la vie sauve à condition de suivre ses instructions et lui enjoignit tout d'abord de trouver des témoins à charge contre l'ordre parmi la lie des chevaliers exclus du Temple pour fautes graves. Nogaret envoya également Esquin de Florian auprès du roi d'Aragon, grand ami des templiers, afin d'essayer de l'ébranler. En 1309, on retrouvera le même Esquin se consacrant à l'interrogatoire musclé des frères de l'ordre.

Guillaume de Nogaret réussit à réunir quelques témoins à charge supplémentaires : Géraud de Laverna de Neyzol, ex-templier de Gisors ; Bernard Pelet, ex-prieur du Mas-d'Agenais, etc., tous renégats.

A partir de là, il lui fallait déclencher une action du pape, seule habilité à juger éventuellement l'ordre du Temple. Mais il eut affaire de ce côté à de sérieuses résistances. Il remit donc un dossier au grand inquisiteur de France qui, sans barguigner, contre-signa l'ordre d'arrestation des templiers. Faute d'avoir l'accord du pape, on se contenterait de celui de l'inquisiteur qui était "à la botte" du roi de France. Le garde des sceaux, Gilles Aiscelin, avait quant à lui refusé de lier son nom à cette infamie. Il fut révoqué sur-le-champ et Nogaret nommé à sa place.

Pour endormir la méfiance des templiers, on fit semblant de se montrer plein d'égards envers l'ordre. La veille de l'arrestation, le 12 octobre 1307, Jacques de Molay assistait avec la cour aux obsèques de Catherine de Courtenay, épouse de Charles de Valois.

Cependant, en même temps que les lettres de Philippe le Bel

étaient acheminées partout dans le royaume, l'inquisiteur de France adressait des courriers à ses collègues de Toulouse et de Carcassonne (ce qui prouve que c'est surtout dans cette région que l'on espérait débusquer des cas d'hérésie au sein de l'ordre) ainsi qu'aux dominicains d'un certain rang. Dans ces missives, il appuyait l'action du roi, disant même en être l'instigateur et précisait la façon de procéder.

### **Au petit matin blême**

Le jeudi 12 octobre, un peu partout en France, les instructions furent ouvertes, et le 13 à l'aube des troupes se rendirent dans toutes les maisons françaises de l'ordre (ou presque) afin d'arrêter les templiers. Parfois cela se passa assez mal, comme à Arras où les soldats du roi égorgèrent la moitié des personnes qui se trouvaient là.

A Paris, Jacques de Molay fut tiré de sa couche. Les templiers tout juste arrêtés, Philippe le Bel se rendit à la Tour du Temple et s'y installa. Qu'allait-il y chercher ainsi, sans perdre de temps ? Un indice peut sans doute nous mettre sur la voie : il y porta son "trésor personnel" ce qui lui permit, évidemment, de le joindre à ce qui était sur place et appartenait à l'ordre. En rassemblant ces deux sommes d'argent, il se donnait la faculté de récupérer le tout à son profit, mettant la main sur la partie du trésor du Temple qui pouvait se trouver là.

Les templiers à peine arrêtés, on chercha à les terroriser en les menaçant et en leur promettant en même temps la liberté s'ils avouaient tout ce que l'on désirait. On leur présentait même des sauf-conduits revêtus du sceau du roi. Il fallait aller vite et obtenir de premiers aveux. On leur refusa les sacrements, on prévint les moribonds qu'ils ne pourraient être enterrés en terre d'Église, on les tortura. Rien qu'à Paris, trente-six templiers périrent sous les tourments, vingt-cinq à Sens, etc., sans citer ceux qui furent handicapés pour le restant de leurs jours ou humainement détruits.

Mais anéantir l'ordre de France ne suffisait pas. Philippe le Bel envoya des lettres aux souverains étrangers afin qu'ils agissent comme lui. Qu'arriverait-il si le Temple demeurerait puissant dans les autres royaumes ? Une coalition n'aurait-elle pas risqué de naître contre lui ? Les réactions des pays voisins furent diverses. Nous y reviendrons.

En même temps, il fallait justifier ce coup de force auprès de l'opinion publique. Nogaret organisa une réunion d'information



à Notre-Dame de Paris, à l'usage des corps constitués, ainsi qu'un véritable meeting populaire dans les jardins du Palais-Royal. Dominicains et officiers royaux prirent la parole tour à tour pour salir l'ordre du Temple. Des libelles furent établis, distribués un peu partout, y compris à l'étranger : une véritable campagne de presse pour l'époque.

## Le rôle du pape Clément V

Les templiers ne dépendaient pas de la juridiction royale mais du pape. La réaction de celui-ci était donc primordiale.

Le souverain pontife, Bertrand de Got, ex-archevêque de Bordeaux, avait pris le nom de Clément V. Il devait son élection à Philippe le Bel. De plus, il était venu s'installer en Avignon, de préférence à Rome. Ce qui faisait de lui un quasi-captif du roi de France. Il est probable qu'il fut mis au courant du projet d'arrestation très à l'avance, mais Clément V n'avait pas le courage de Boniface VIII. Sa forme de résistance n'était guère qu'une façon de ruser, de gagner du temps. C'est sans doute cela qui l'avait incité à convoquer les Grands Maîtres du Temple et de l'Hôpital pour leur demander de fusionner leurs deux ordres. Peut-être même, à cette occasion, avait-il prévenu Jacques de Molay des dangers qui guettaient le Temple. Molay avait répondu à cet avertissement en réclamant une enquête sur l'ordre. Cela ne devait pas suffire.

Clément V était un être faible, fortement prisonnier de ses sens, un jouisseur ayant besoin de vivre dans l'opulence. Ce goût concordait mal avec sa devise familiale : *Par infimis* (égal aux plus humbles).

Il était issu de la maison des vicomtes de Lomagne d'origine wisigothe. Illustre famille mais sans le sou. Il fut évêque de Comminges, "l'évêché à la licorne". C'est à ce titre qu'il fit construire Saint-Bertrand-de-Comminges, véritable joyau alchimique. Fin lettré, il fonda des chaires d'hébreu et d'arabe dans plusieurs universités. Il s'attacha les services d'un alchimiste célèbre : **Arnaud de Villeneuve**. Ironie du sort : sa mère, Ida de Blanchefort, était la nièce de Bertrand de Blanchefort, Grand Maître de l'ordre du Temple.

Aussitôt après son élection, il s'était rendu à Bordeaux, en passant par Mâcon, Bourges et Limoges, suivi d'une nuée de courtisans et de serviteurs. Partout où il passait, il entendait qu'on le reçût somptueusement, et il ne partait guère que lorsque les réserves locales étaient vides. Sa cour se comportait en pays conquis



et passait largement les bornes. Les exactions furent telles qu'elles soulevèrent des plaintes. Pour se défendre, Clément V déclara :

*« Nous sommes hommes, nous vivons parmi les hommes, nous ne pouvons tout voir. Nous n'avons pas le privilège de la divination. »*

Néanmoins, comme l'indique Lavocat :

*« Il y avait cependant une chose qu'il était permis à Clément de savoir, c'est que, durant son séjour à Lyon, il avait été extorqué des sommes énormes aux abbés et aux évêques de France qui, pour les besoins de leurs affaires, s'étaient rendus à la cour. Il y a unanimité chez tous les chroniqueurs de ce temps : "Il fut fait moult de roberies aux églises, tant layes comme de religion, par lui et par ses ménistres". »*

Un luxe lui coûtait particulièrement cher : sa maîtresse, la belle Brunissende Talleyrand de Périgord. Les mauvaises langues disaient même qu'elle lui coûtait plus cher que la Terre Sainte. Il lui écrivait des vers :

*Tu es plus belle que le jour ;  
La neige n'est pas plus blanche.  
Pour traverser le ruisseau d'amour  
Je ne voudrais pas d'autre barque.*

Clément était ambitieux. Évêque à trente-deux ans, cardinal à trente-six, il considérait comme normal de devenir pape à quarante. Or, la lutte des clans Colonna et Orsini bloqua le conclave durant dix mois et les clés de l'élection se trouvaient pour une bonne part dans les mains du roi de France. Un accord fut passé entre les deux hommes. On a parlé à ce propos d'une rencontre qui aurait eu lieu dans une forêt près de Saint-Jean-d'Angély. En dépit d'une chronique qui la rapporte, celle-ci est matériellement impossible. En revanche, des envoyés des deux hommes ont fort bien pu mettre les choses au point. Philippe le Bel aurait assuré Bertrand de Got de son élection sous condition qu'il souscrive à six clauses. Cinq d'entre elles étaient déterminées : le réconcilier avec l'Église et laver la tache de l'arrestation de Boniface VIII ; lever l'excommunication le concernant ; lui accorder les décimes du clergé en France pour cinq ans afin d'aider aux dépenses faites durant la guerre des Flandres ; détruire la mémoire de Boniface VIII ; rendre tous les privilèges et titres aux cardinaux de la famille Colonna et à leurs alliés que Boniface avait combattus. La dernière clause aurait été "en blanc". Elle ne devait lui être précisée que plus tard. Il se serait agi de la destruction de l'ordre du Temple. Est-ce pour cela que Clément déclara :

*« Vers le temps de notre promotion, avant même de nous rendre à Lyon pour nous faire couronner, nous avons entendu parler en secret des désordres de l'ordre du Temple. »*

Ayant acquiescé aux clauses royales, Bertrand de Got était devenu pape.

Ce pontificat ne débutait pas vraiment sous des auspices de sainteté. Le couronnement de Clément V à Lyon, le 14 novembre 1305, fut d'ailleurs marqué par des événements tragiques, comme des signes du destin.

Lors du passage du cortège pontifical, un mur chargé de curieux s'écroula. Philippe le Bel, par volonté de marquer son humilité de façon plus démonstrative que réelle, allait à pied, tenant la bride du cheval monté par Clément V. Mais n'était-ce pas aussi symboliquement (et peut-être inconsciemment) une façon de montrer qu'il menait le pape par la bride ? En tout cas le roi fut égratigné dans l'accident, le duc de Bretagne tué, le pape renversé de son cheval. Onze autres personnes moururent parmi lesquelles le cardinal Mathaeo Orsini et Gaillard de Got, frère du pape. D'autres furent grièvement blessés comme Charles de Valois.

La tiare roula sur le pavé et la plus belle pierre, une escarboucle de six mille florins, s'en détacha, préfiguration de ce fleuron de l'Église qu'était le Temple et que le pape n'aurait bientôt plus à son service.

Le lendemain, à l'occasion d'un banquet offert par Clément V, une rixe éclata entre des partisans du pape et des cardinaux italiens. Le second frère du pontife fut tué à cette occasion. Décidément, le sort ne semblait guère favorable au nouveau successeur de saint Pierre.

Le premier acte de gouvernement de Clément V fut de nommer quatre cardinaux pris dans l'entourage du roi de France : Béran-ger Frédol, évêque de Béziers ; Étienne de Suisy, chancelier ; Pierre de La Chapelle-Taillefer, évêque de Toulouse et Nicolas de Freauville, ex-confesseur du roi. Il en profita également pour nommer quelques personnes de sa famille et de son clan. De plus, il donna l'absolution au roi pour l'attentat d'Anagni. Cependant, il ne se prononça pas sur le cas de Guillaume de Nogaret et refusa même de le recevoir. Il accomplit ce qu'il avait promis au roi de France et s'employa, à ce titre, à vilipender la mémoire de Boniface VIII.

## **La haine de Philippe le Bel pour l'ordre du Temple**

Le roi de fer jouait sur du velours. Ce n'était pas Clément V qui l'empêcherait de mettre ses desseins à exécution. Mais pourquoi en voulait-il tant à l'ordre du Temple ? Les raisons étaient



sans doute multiples. D'abord, l'ordre ne reconnaissait pour maître que Dieu et seul le pape avait un pouvoir — limité — sur lui. Son organisation interne était celle d'une république aristocratique, exemple gênant pour la royauté héréditaire. Le roi n'avait-il pas demandé que l'ordre fût réformé et que sa maîtrise devînt l'apanage héréditaire de sa lignée ? De son palais, il pouvait voir la Tour du Temple qui le narguait, ville dans la ville, n'ayant pas de comptes à lui rendre. Le Temple avait ses franchises, ses privilèges, son droit d'asile, sa haute, moyenne et basse justice. Aussi, avec quelle promptitude le roi prit-il possession de la Tour du Temple le matin-même de l'arrestation des moines-soldats.

Après le concile de Sens en 1310, Philippe le Bel fit exhumer et brûler les ossements du trésorier qui avait fait construire cette Tour du Temple un siècle plus tôt. Quelle haine accumulée fallait-il au roi pour en arriver là ? Et quelle déception peut-être aussi de ne pas y avoir découvert ce qu'il y cherchait : un trésor important.

Comment ne leur en aurait-il pas voulu, lui qui avait connu l'humiliation de devoir solliciter à de nombreuses reprises l'aide financière des templiers ?

De plus, le roi faisait sans doute un calcul politique. Quel serait le pouvoir des rois qui voudraient s'opposer au Temple ? Les templiers n'allaient-ils pas se tailler un empire en Europe, et plus particulièrement en France, là où ils étaient le mieux implantés ? Cette question, Philippe le Bel avait décidé de la résoudre à sa manière.

Le roi de France, orgueilleux, avait d'autres raisons de se sentir humilié par l'ordre. Il y avait eu ce refus de lui accorder le titre de membre honoraire. On avait refusé d'y accueillir son fils. En plus, suite à des malversations monétaires de Philippe le Bel, en décembre 1306, des émeutes avaient eu lieu à Paris. Le roi s'était trouvé en danger : il avait dû demander asile au Temple qui l'avait accueilli en sa Tour de Paris. Il avait dû y rester plusieurs jours en attendant que la révolte fût matée. Combien dut-il en vouloir à ses sauveurs !

Cette humiliation lui rappela sans doute celle qu'il avait subie dans son enfance et qui l'avait marqué. Il avait alors accompagné son père, Philippe le Hardi, dans un voyage en Languedoc. Ils avaient, à cette occasion, rendu visite aux Voisins, seigneurs de Rennes-de-Château, et surtout aux Aniort. Raymond d'Aniort, le chef de famille, seigneur dans le Razès, au sud de Carcassonne, était parent du roi. Son jeune frère, Udaut, sympathisa avec le futur Philippe le Bel. Les deux cousins, en quelques jours passés ensemble, se trouvèrent des goûts communs. Ils s'amusèrent, chassèrent au faucon... Et puis, il y avait là une cousine d'Udaut, Aélis,



qui plaisait fort au jeune dauphin. Tout ceci faisait de son séjour un fort agréable moment. Le futur roi eût souhaité que Udaut devint son compagnon d'armes mais celui-ci refusa : il avait décidé d'entrer dans l'ordre du Temple. Ainsi, dès sa jeunesse, Philippe s'était-il vu rejeter au profit de l'ordre, et lorsqu'il avait quitté la région, l'amertume l'avait accompagné.

## Une sordide affaire d'argent

Tout cela n'était pas fait pour prédisposer Philippe le Bel en faveur du Temple. Cependant, le véritable motif qui décida le roi à abattre l'ordre était sans doute plus sordide. Il s'agissait de faire main basse sur ses avoirs, de remplir les "huches" du fisc, de rendre des biens à l'impôt, et aussi de se libérer de deux dettes criardes. Philippe le Bel devait à l'ordre cinq cent mille livres et deux cent mille florins, sans parler de toutes les dettes de sa famille.

Le roi manifesta son dépit de ne pas avoir découvert "le" trésor du Temple, mais il fit feu de tout bois, faisant vendre tous les objets trouvés dans les commanderies templières, y compris ceux du culte. Il n'en était pas à cela près. Il avait passé son temps à rogner les monnaies.

Bien entendu, il ne fallait pas que l'ordre pût sortir blanchi du traquenard qui lui avait été tendu, sinon il eût fallu rembourser ce qui lui aurait été pris. A ce sujet, le despote se méfiait du pape. La volonté de détruire était connue de Clément V mais l'opération commando le prit sans doute de court. Il sembla furieux d'être mis ainsi devant le fait accompli avec la complicité d'une partie de son clergé et plus spécialement des dominicains. Il réagit en écrivant au roi :

*« Pendant que nous étions loin de vous, vous avez étendu la main sur leurs personnes et leurs biens : vous avez été jusqu'à les mettre en prison et — ce qui met le comble à notre douleur — vous ne les avez pas relâchés. Même, à ce qu'on dit, allant plus loin, vous avez ajouté à l'affliction de la captivité, une autre affliction, que, par pudeur pour l'Église et pour nous tous, nous croyons à propos de passer actuellement sous silence. »*

Sans doute Clément V hésitait-il à mentionner la torture parce qu'elle se pratiquait avec la complicité des inquisiteurs. Il rappelait par ailleurs dans sa lettre que le roi n'avait pas pouvoir de juger des ecclésiastiques et que lui seul était compétent en l'occurrence.

Aussitôt, Philippe le Bel lui fit savoir que Dieu détestait les

tièdes et que tout délai dans la répression des crimes peut être considéré comme une forme de complicité avec les criminels. Voilà qui était lourd de menaces, d'autant que le roi rappelait discrètement au pape qu'il n'aurait pas l'appui de toute l'Église. Les interrogatoires et la torture continuèrent de plus belle. Clément V, provisoirement, jugea plus prudent pour sa propre sécurité de ne pas insister. Le 27 novembre, par la bulle *Pastoralis praeminentiae*, il demanda à tous les souverains de procéder à l'arrestation des templiers. Il avait tout de même obtenu que les principaux dignitaires de l'ordre lui fussent remis pour être interrogés, mais en fait, il avait déjà abdiqué tout pouvoir.

Manifestement, Clément V ne croyait pas à la culpabilité des templiers, mais il s'avérait tout juste capable de gagner du temps. Les aveux passés sous la torture par soixante-douze frères ne l'avaient pas convaincu et il avait demandé aux cardinaux Étienne de Guisy et Bérenger Frédol de mener une contre-enquête. Celle-ci montra que de nombreux templiers étaient déjà décédés. Clément V retira alors ses pouvoirs à l'Inquisition, ce qui revenait à annuler toute la procédure.

Pendant ce temps, le roi et Nogaret cherchaient à mettre l'opinion publique de leur côté et le 25 mars 1308, Philippe le Bel réunit les États généraux à Tours. Le texte de la lettre de convocation était d'une duplicité familière au roi de fer. Il faisait dans le lyrique une fois de plus, avec des passages comme :

« *Le ciel et la terre s'émeuvent de tant de crimes : les éléments en sont perturbés. (...) Contre une peste aussi scélérate, les lois et les armes se lèveront, et les bêtes elles-mêmes et les quatre éléments avec elles !* »

Les accusations portées étaient décrites comme des faits "avérés". Tout était fait pour provoquer horreur et indignation, soulever les cœurs et faire passer le roi pour le défenseur le plus zélé de la foi chrétienne. Bien entendu, les États généraux tombèrent dans le panneau. Astucieusement, le roi fit même rédiger aux États généraux une supplique qui le dédouanait de l'initiative contre le Temple :

« *Le peuple du royaume de France supplie instamment et avec dévotion Sa Majesté royale de considérer que n'importe quelle des sectes et hérésies, au sujet desquelles on allègue des droits pour le seigneur pape relativement au différend qui s'est élevé entre vous et lui, touchant la punition des templiers, faisait profession de conserver la foi catholique et la conservait, sauf que, sur un point ou plusieurs, elle différerait et se séparait de l'observance complète de l'Église romaine... Qu'il se rappelle que le chef des enfants d'Israël, Moïse, lui, l'ami de Dieu, qui lui parlait face à face, s'écria dans une semblable circonstance contre les apostats qui avaient adoré le veau d'or : "Que chacun s'arme du glaive et frappe son*



*plus proche parent...’’ Pourquoi le roi très chrétien ne procéderait-il pas de la sorte, même contre tout le clergé, si ce qu’à Dieu ne plaise, le clergé tombait dans l’erreur ou soutenait et favorisait ceux qui y sont tombés ? »*

Le pape était prévenu : Philippe IV irait jusqu’au bout. Il serait le bras séculier de Dieu, du moins aux yeux du peuple, et il n’en était plus à un pape près à éliminer. Clément céda une fois de plus et rétablit les droits des tribunaux ecclésiastiques. Il chercha simplement à biaiser en adjoignant des franciscains aux dominicains, en constituant des commissions d’enquête nationales et en se réservant le jugement des dignitaires.

Clément V était de plus en plus inquiet, d’autant que Nogaret faisait circuler des libelles diffamatoires à son sujet et il se demandait ce que cela préparait. Bloqué à Poitiers, il n’était pas en sûreté. En mars 1309, il parvint à fausser compagnie aux agents royaux et à gagner Avignon. Lors d’une première tentative, il avait été rejoint et reconduit sous escorte, comme un prisonnier, à Poitiers. Cette fois-ci, il se crut libre mais le roi envoya auprès de lui en Avignon, le capitaine Raynaldo de Supino qui avait été le lieutenant de Guillaume de Nogaret lors de l’attentat d’Anagni. Clément n’était guère plus en sécurité chez lui que dans le royaume de France.

## **Surprise et évasions**

Parmi les mystères liés à l’arrestation, il en est un qui est particulièrement irritant : comment se fait-il que les templiers aient été appréhendés aussi aisément ? Et surtout, y en eut-il beaucoup qui purent s’échapper ?

Premier point posant problème, on ne saisit pratiquement rien d’intéressant dans les commanderies templières à l’occasion de l’arrestation. Cela peut signifier que les templiers ne possédaient pratiquement rien en dehors des instruments nécessaires à la culture et de leurs armes. Mais cela ne saurait être valable pour toutes les commanderies. Cela peut aussi vouloir dire qu’il existait dans les maisons du Temple des caches que les hommes du roi n’ont pas découvertes. Mais alors, comment se fait-il que les frères n’en aient pas parlé sous la torture ? On peut enfin imaginer que des responsables de l’ordre étaient au courant de l’arrestation prochaine, qu’ils ont fait évacuer ce qui méritait de l’être et sans doute qu’ils se sont eux-mêmes mis à l’abri.

De toute façon, il serait fort étonnant qu’aucun des fonctionnaires royaux n’ait ouvert les instructions à l’avance. Nous savons



que certains, amis du Temple, ou ayant des membres de leur famille dans l'ordre, prévirent discrètement les frères. Ce fut le cas dans le Razès notamment.

Souvenons-nous également que Jacques de Molay avait été convoqué par le pape et qu'il avait lui-même demandé une enquête à cette occasion. Nul doute que dans ce contexte, tout ce qui aurait pu poser un quelconque problème, tout ce qui était particulièrement précieux pour une raison ou une autre, avait nécessairement été évacué.

Quant aux hommes, ils semblent avoir été réellement pris par surprise. Certains furent même massacrés sur place sans avoir le temps de se défendre comme à Carentoir ou près de Gavarnie. Mais ce ne fut pas le cas partout. De nombreux chevaliers parvinrent à s'échapper. En Flandre, la plupart disparurent dans la nature, puis, lorsque les choses furent calmées, s'abritèrent discrètement dans d'autres ordres religieux. Plaisians, homme de Philippe le Bel, reconnu d'ailleurs :

*« Parce que les uns, arrêtés comme suspects d'hérésie et mis en accusation, ont échappé de prison ; parce que d'autres bien que cités, n'ont pas comparu ; parce que d'autres encore, que le souverain pontife lui-même avait ordonné de saisir, se sont enfuis ; que quelques-uns d'entre eux sont des brigands dans les forêts, d'autres des pillards sur les routes, d'autres des meurtriers, d'autres encore menacent de la mort par le glaive ou par le poison, les juges et les ministres commis à cette affaire... et que... beaucoup d'entre eux qui habitaient dans les royaumes d'Espagne sont passés tout à fait aux Sarrasins. »*

Si l'on peut demeurer sceptique sur ce que sont devenus certains templiers, ceci n'en est pas moins l'aveu d'un coup de filet très incomplet. Certains templiers semblent bel et bien avoir pris le maquis. Ce fut le cas dans le Puy-de-Dôme. A dix kilomètres au nord-est de Besse, à la sortie de Cheix, se trouvent les grottes de Jonas. Elles s'égrènent sur sept étages dans une paroi rocheuse, à trente ou quarante mètres du sol. Elles ont été creusées par l'homme à une période indéterminée. On en compte une soixantaine et l'ensemble est fort impressionnant avec ses sentiers taillés dans la pierre et pourvus de parapets, ses escaliers à vis sculptés dans le roc, ses couloirs de liaison, son réfectoire, sa "salle des chevaliers", sa cuisine avec évier, ses écuries, etc. Les templiers de la région s'y réfugièrent. Il y organisèrent même une chapelle qu'ils décorèrent de fresques, représentant entre autres un... reniement de saint Pierre. On y voit aussi une descente de croix. Jésus parlant à sa mère, ou face à Pilate, la visite des saintes femmes au tombeau et l'apparition du Christ à Marie-Madeleine. La chapelle était dédiée à saint Laurent. Elle était pourvue de colonnes

et de chapiteaux. Une salle au-dessus d'elle était taillée de façon à faire entrer le soleil et à orienter la lumière dans le sanctuaire. L'organisation de ces grottes et la vie d'un groupe de templiers dans ce lieu ne put avoir lieu qu'avec la complicité active de la population locale.

Il ne s'agit pas d'un cas isolé. Non loin de Coubon et du Puy, se trouvait la maison de La Roche-Dumas. Elle était établie sur un réseau de grottes et de souterrains et servit elle aussi de refuge à des templiers. Dans le Cantal, de nombreux chevaliers se réfugièrent au château de Toursac où ils furent ravitaillés par les paysans. Ils y demeurèrent de longues années. En Picardie, des templiers de la commanderie de Doullens s'échappèrent et se réfugièrent dans un bois près de Longuevilette. Près de Saint-Flour, un moine-soldat se réfugia dans la grotte dite "du chevalier". Lors du concile de Vienne, neuf chevaliers se présentèrent spontanément pour défendre l'ordre. D'où venaient-ils ? En tout cas, ils firent savoir à tous que quinze cents templiers en armes occupaient les hauteurs dominant le Rhône entre Vienne et Lyon. Le chiffre était sans doute très exagéré.

A Paris, à la veille d'être appréhendés, des chevaliers seraient allés se réfugier dans les carrières de Montmartre, ce qui supposerait qu'ils étaient avertis de l'arrestation imminente. A Provins, un certain nombre de templiers quittèrent l'ordre quelques jours avant le 13 octobre. Savaient-ils ce qui allait se passer ?

Par ailleurs, à l'étranger, les moines-soldats ne furent pas toujours inquiétés. A l'exception près du prince de Magdebourg, les Allemands se montrèrent favorables à l'ordre et n'arrêtèrent pas ses membres. Néanmoins, l'archevêque de Mayence réunit un concile pour juger les templiers. Ces derniers vinrent à cheval et armés, menés par le commandeur de Rhénanie, Hugo de Salm. Ils protestèrent de leur innocence. L'archevêque en prit acte et n'insista pas. Puis il convoqua un nouveau concile afin de blanchir l'ordre de tout soupçon.

En Provence, Charles II attendit le 24 juin 1308 pour faire arrêter les templiers. Il en fit torturer et tuer, mais avant ce jour, de nombreux frères avaient pris leurs précautions et étaient entrés dans la clandestinité. D'ailleurs, lorsque les archers vinrent à la commanderie de Montfort-sur-Argens pour procéder à l'arrestation, ils n'y trouvèrent qu'un vieillard. A Toulon, avertis par l'évêque, sept templiers s'étaient fondus dans la nature et le nid était vide à l'arrivée des archers.

En Angleterre, l'arrestation eut lieu en décembre 1307, mais la plupart des frères ne furent pas incarcérés, seulement prisonniers



sur parole, et les inquisiteurs se virent généralement refuser l'emploi de la torture. D'ailleurs, le roi Édouard II avait pris le soin d'écrire aux rois du Portugal, de Castille, d'Aragon et de Naples pour dire que les accusations contre l'ordre du Temple avaient sans doute été suscitées par la jalousie et la cupidité. Finalement, une fois l'ordre aboli, les frères furent généralement accueillis dans des monastères. En Écosse et en Irlande, les chevaliers n'ont jamais été maltraités.

En Espagne, ils se sont enfermés dans leurs châteaux. Ils n'en sortirent qu'après avoir reçu l'assurance d'être jugés équitablement. Le concile de Salamanque, le 21 octobre 1310, déclara unanimement que les accusés de Castille, de Léon et du Portugal étaient libres et absous de toutes charges et délits dont ils avaient été chargés. De même, en 1312, le concile de Tarragone déclara le Temple innocent. Et l'on fonda des ordres nouveaux qui en recueillirent les biens et dans lesquels les frères fugitifs purent entrer. Ce fut le cas de l'ordre de Notre-Dame de Monteza, créé et placé sous la tutelle de l'ordre de Calatrava, lequel avait lui-même accueilli des templiers. De la même façon fut créé au Portugal l'ordre militaire de la milice du Christ et les chevaliers y conservèrent même le manteau blanc et la croix rouge du Temple. En 1321, l'ordre du Christ comptait plus de cent soixante commanderies et tous ses membres étaient des templiers portugais ou français. Trente-cinq ans plus tard, le siège de ce nouvel ordre, d'abord fixé à Castro-Marin, fut transféré à Tomar, dans l'ex-commanderie provinciale portugaise de l'ordre du Temple.

En Italie, les frères refusèrent généralement de se rendre aux citations des inquisiteurs. En Roussillon, en Catalogne, dépendant du roi d'Aragon, de nombreux templiers eurent le temps d'entrer dans la clandestinité ou de mettre leurs châteaux en état de défense. En Catalogne, ils refusèrent de se présenter aux convocations et s'enfermèrent dans leurs forteresses de Miravet, Ascon, Montco, Cantavieja, Vilell, Castellot et Chalamera. Quand on alla les chercher, ils se défendirent vigoureusement, avec le soutien actif de la population.

Ainsi, l'ordre n'avait point été anéanti. Pas même en France. Sa survie était possible, sous le couvert d'autres ordres ou dans l'ombre. Faute d'en supprimer toute trace, Philippe le Bel s'employa du moins à liquider sa puissance.



## II

# Le procès et le testament des templiers

### Une instruction illégale

La façon dont l'enquête fut menée par le grand inquisiteur de France qui commença ses interrogatoires dès le 18 octobre 1307, a nécessairement faussé le procès. L'emploi systématique de la torture, le fait de ne consigner que ce qui pouvait être favorable à l'accusation, correspondaient à la notion dominicaine de vérité dans le cadre de l'Inquisition et autorisait, évidemment, tous les abus afin de perdre les accusés. Guillaume Pâris notait bien dans ses instructions qu'il ne devait être pris copie que de la déposition de ceux qui se confessaient. Or, légalement, l'inquisiteur n'avait aucun pouvoir dans cette histoire. Pour qu'il en eût, il eût fallu qu'il lui vînt du pape car il s'agissait d'instruire contre des ecclésiastiques relevant exclusivement du Saint-Siège. Clément V en voulut à l'inquisiteur de France, Guillaume Pâris, mais il céda sous la pression de Philippe le Bel.

Nous avons vu que les pratiques de l'ordre n'étaient pas exemptes de rites curieux, mais que ceux-ci ne semblaient plus être compris

de ceux qui les observaient. Cette certitude nous vient notamment de témoignages étrangers obtenus sans contrainte. En revanche, pour ce qui est des aveux arrachés en France, beaucoup sont extrêmement suspects. La torture et les pressions de toutes sortes exercées sur les templiers eurent la plupart du temps raison de leur résistance. Ainsi, le frère Ponsard de Gisy décrit ce qui lui arriva : il fut placé dans une fosse, *« les mains derrière le dos si fortement que le sang coula jusqu'à ses ongles et qu'il y resta, n'ayant d'espace que la longueur d'une longe, protestant et disant que, s'il était mis encore à la torture, il renierait tout ce qu'il disait et qu'il dirait tout ce qu'on voudrait. »*

Le 31 mars 1310, un groupe de templiers fit rédiger une protestation :

*« La religion du Temple est pure, immaculée : tout ce qui est articulé contre l'ordre est faux : ceux des frères qui ont déclaré que ces imputations dirigées contre les personnes et contre l'ordre étaient vraies, ou partie d'elles, en ont menti. Les frères soutiennent qu'on ne peut s'emparer contre eux de pareils aveux qui ne sauraient préjudicier en rien, soit à l'ordre, soit aux personnes, parce que ces aveux ont été arrachés par les menaces de mort, par la torture. S'il est des frères qui n'ont pas été appliqués à la question, ils ont été terrifiés par la crainte des supplices : en voyant les autres soumis à la torture, ils ont dit tout ce que les tourmenteurs ont voulu. Les peines subies par un seul ont épouvanté le plus grand nombre. Il en est qui ont été corrompus par la prière, par l'argent, par les caresses, par de grandes promesses, et qui n'ont pu résister aux menaces. »*

Partant de là, on pourrait penser que tout ce qui est reproché à l'ordre est faux. Et pourtant, le 2 juillet 1308, soixante-douze templiers comparaissant devant le Saint-Père réitérèrent leurs aveux, hors de toute torture, aveux trop précis et trop cohérents entre eux pour ne pas impressionner le pape. La plupart des points de l'acte d'accusation durent certes être abandonnés mais ce qui demeura était très grave : essentiellement le reniement du Christ et le crachat sur la croix lors de la cérémonie de réception, les baisers sur le corps et l'autorisation de sodomie, le culte d'une tête aux pouvoirs magiques, autant d'éléments liés à un rituel vide de sens aux yeux de ceux qui persistaient à le pratiquer comme une habitude.

## **Le rôle curieux des dignitaires du Temple**

On reste perplexe devant la façon dont se comportèrent les dignitaires de l'ordre durant le procès, notamment le Grand Maître Jacques de Molay.

Le 21 octobre, Geoffroy de Charnay, commandeur de Normandie, reconnu avoir renié le Christ et la pratique des baisers lors de la réception. Il dit aussi que Gérard de Soizet, précepteur d'Auvergne, lui avait affirmé qu'il valait mieux s'unir entre frères que se débaucher avec les femmes.

Le 24 octobre, Jacques de Molay déclara que :

*« La ruse de l'ennemi du genre humain avait conduit les templiers à une perdition si aveugle que, depuis longtemps, ceux qui étaient reçus dans l'ordre reniaient Jésus, au péril de leur âme, crachaient sur la croix qui leur était montrée et commettaient, à cette occasion, d'autres énormités. »*

Parlant ainsi, il condamnait l'ordre tout entier. A son propre endroit, il déclara :

*« Voici quarante-deux ans que j'ai été reçu à Beaune, diocèse d'Autun, par le frère Humbert de Pairaud, chevalier, en présence du frère Amaury de La Roche et de plusieurs autres dont je n'ai plus le nom à la mémoire. Je fis d'abord toutes sortes de promesses au sujet des observances et des statuts de l'ordre, puis l'on m'imposa le manteau. Le frère Humbert fit ensuite apporter une croix d'airain où se trouvait l'image du crucifié et m'enjoignit de renier le Christ figuré sur cette croix. De mauvais gré, je le fis : le frère Humbert me dit ensuite de cracher sur la croix, je crachai à terre. »*

Hugues de Payraud, visiteur de France, avait tout d'abord commencé par nier, mais rapidement il se montra très bavard. Quand à Geoffroy de Gonneville, précepteur d'Aquitaine et de Poitou, il confirma les rites de reniement.

On peut, bien sûr, invoquer la torture pour expliquer de tels aveux. En effet, lorsque les dignitaires avaient appris que l'Église se saisissait de l'affaire et qu'ils étaient soustraits à la juridiction royale, ils s'étaient rétractés. Ils ne furent cependant pas menés jusqu'au pape et leur convoi s'arrêta à Chinon. Ils reçurent en ces lieux la visite de trois cardinaux envoyés par le pape et là, coup de théâtre, voilà qu'ils réitérèrent leurs aveux. Stupéfaits, les cardinaux prirent la précaution de bien relire leurs dépositions aux dignitaires et leur demandèrent de bien réfléchir avant de les signer. Ils signèrent néanmoins. Chose curieuse, lorsque le 26 novembre 1309, Jacques de Molay comparut devant la Commission pontificale, il commença par atermoyer, par chercher des échappatoires, et à répondre à côté des questions. On finit par lui relire les aveux qu'il avait passé à Chinon. Il s'indigna quant aux paroles qu'on lui prêtait, les nia, mais pour autant, il ne défendit pas l'ordre lui-même. Aurait-on modifié ce qu'il avait dit ? Lui avait-on promis que ses aveux ne seraient pas divulgués et qu'ils étaient destinés uniquement à éclairer le pape ? Avait-il été dupé d'une façon ou d'une autre ?



Sur ce, Jacques de Molay demanda à s'entretenir en particulier avec Guillaume de Plaisians, conseiller de Philippe le Bel. Que dirent-ils ? Jacques de Molay avait-il conclu auparavant un accord avec lui et de quelle nature ? Se serait-il montré complice de la destruction d'un ordre devenu dangereux ? Cela est douteux mais l'attitude du Grand Maître est tout de même fort troublante.

A la suite de son entretien avec le conseiller du roi, il demanda huit jours pour "délibérer". Il les obtint. Il sembla quelque temps indécis puis il renonça à défendre l'ordre, se prétendant illettré et pauvre mais cherchant tout de même à rappeler les services rendus par l'ordre dans le passé. Quelle maladresse ! Il déclara tout de même :

*« Mais j'irai devant Monseigneur le Pape quand il lui plaira. Je suis mortel comme les autres hommes, et l'avenir ne m'est pas assuré. »*

N'était-ce pas une façon de faire savoir qu'il avait peur ? Que le pape le fît conduire auprès de lui et là il pourrait parler, mais tant que son sort était journellement dans les mains des hommes du roi, il pouvait tout craindre. Il ajoutait d'ailleurs :

*« Je vous supplie donc et vous requiers de signifier à Monseigneur le Pape qu'il évoque par-devant lui le maître du Temple aussitôt que possible : alors seulement je lui dirai ce qui est l'honneur du Christ et de l'Église, pour autant qu'il soit en mon pouvoir. »*

En fait, les seuls qui, courageusement, prirent quelque peu la défense de l'ordre, furent des templiers de base, preuve que le Temple était devenu un corps sans âme, et que ceux qui "savaient" l'avait quitté depuis fort longtemps. Mais, tout de même, comment se fait-il que les dignitaires n'aient pas clamé haut et fort l'innocence de l'ordre ? Qu'ils aient eu peur, qu'ils aient cédé sous la torture, soit. Mais il ne s'en serait pas trouvé un seul pour réagir ? La souffrance, le manque de courage, peuvent expliquer bien des choses, mais n'y eut-il pas entente pour amener la fin de l'ordre ? Manifestement, les dignitaires ont su à l'avance que les templiers seraient arrêtés. Même si l'on supposait qu'ils n'aient pas été avertis directement, le seul fait qu'en certains lieux la mèche ait pu être vendue, implique que les templiers ainsi renseignés aient immédiatement fait avertir le Grand Maître de l'ordre. Or, celui-ci n'a rien fait, ni pris la fuite, ni mis l'ordre en état de se défendre. Il s'est fait cueillir au nid, laissant pénétrer dans la tour du Temple ceux qui venaient l'arrêter. Il permettait ainsi la destruction de son ordre. Ne peut-on imaginer qu'il avait pour cela de bonnes raisons ? Et même sans doute des consignes qui auraient pu provenir du cercle occulte qui s'était séparé de l'ordre, du Temple intérieur ? Cela expliquerait bien des choses.

D'abord, les dignitaires jouèrent le jeu et laissèrent l'arrestation se dérouler. Puis ils reconnurent les faits reprochés aux templiers. Cependant, ils se rendirent vite compte que les frères étaient torturés et cela ne devait pas faire partie du pacte. Alors ils hésitèrent, ils ne voulaient pas défendre l'ordre mais ils n'étaient pas d'accord non plus pour laisser les chevaliers du Temple mourir sous la torture. Ils voulurent voir le pape. On ne le leur permit pas mais on leur fit rencontrer des cardinaux que le souverain pontife avait envoyés auprès d'eux. Et là Jacques de Molay hésita, nous l'avons vu. Que devait-il dire ? D'une part, il demanda à s'entretenir avec le conseiller du roi ; d'autre part, il aurait voulu voir le pape. Il semblait perdu, comme si le déroulement du film ne correspondait pas au scénario qu'on lui avait fait lire auparavant. Quelle différence avec ces frères qui se déclarèrent volontaires pour prendre la défense de leur ordre - plus de cinq cent soixante.

Le 7 avril 1310, neuf prisonniers remirent un mémoire à la commission, à la fois défense juridique et réquisitoire contre les procédés des agents du roi.

En tout cas, le concile réuni à Vienne en octobre 1311, fut bien gêné. Comment se montrer juste sans encourir les foudres du roi de France ? Les participants ne voulaient pas se comporter comme ceux du concile de Sens qui, un peu plus d'un an plus tôt, avaient envoyé cinquante-quatre templiers au bûcher.

Comment faire ? Clément V se sentait un peu plus libre vis-à-vis de Philippe le Bel, car il venait de lui donner des gages en attaquant la mémoire de Boniface VIII. Le roi s'en rendit compte et décida de se rendre lui-même à Vienne, le 20 mars 1312. Devant la menace de pression, Clément V préféra brusquer les choses. Il ne voulait pas condamner l'ordre mais risquait de s'y trouver contraint, le couteau sous la gorge, par le roi de fer. Pour éviter cela, il préféra dissoudre le temple "par voie de provision". La bulle proclamait entre autres :

*« Une voix a été entendue dans les hauteurs, voix de lamentation, de deuil et de pleurs : car le temps est venu, il est venu le temps où le Seigneur, par la bouche du prophète, fait entendre cette plainte : " Cette maison est devenue l'objet de ma fureur et de mon indignation ; elle sera enlevée de devant ma face à cause de la malice de ses enfants ; car ils m'ont provoqué à la colère ; ils m'ont tourné le dos et non le visage ; ils ont mis des idoles dans la maison où mon nom a été invoqué, afin de la souiller. Ils ont élevé des autels à Baal pour initier et consacrer leurs fils aux idoles et aux démons. (Jérém. XXXII. 31-35). Ils ont gravement péché, comme dans les jours de Gabaa." (Osée. IX. 9). A une nouvelle si affreuse, en présence d'une infamie publique si horrible (et qui en effet a jamais*



*entendu, qui a jamais rien vu de semblable ?) je suis tombé quand j'ai entendu, j'ai été contristé quand j'ai vu, mon cœur s'est rempli d'amertume, les ténèbres m'ont enveloppé. »*

La bulle se poursuit longuement sur ce ton, Clément V y évoque Salomon :

*« Car le Seigneur n'a pas choisi la nation à cause du lieu, mais le lieu à cause de la nation ; or, comme le lieu même du Temple a participé aux forfaits du peuple, et que Salomon, qui était rempli de la sagesse comme d'un fleuve, a entendu ces paroles formelles de la bouche du Seigneur, lorsqu'il lui construisait un temple : "Si vos enfants se détournent de moi, s'ils cessent de me suivre et de m'honorer, s'ils vont trouver des dieux étrangers, et s'ils les adorent, je les repousserai de devant ma face et je les chasserai de la terre que je leur ai donnée et je rejetterai de ma présence le Temple que j'ai consacré à mon nom (...)." »*

Ainsi, le pape semblait vouloir relativiser une sacralité, une légitimation que l'ordre aurait pu détenir de par sa présence passée à l'emplacement du Temple de Salomon ou encore par ce qu'il y aurait découvert.

Clément V évoquait ensuite le fait qu'il avait été prévenu des agissements des templiers avant même d'avoir été couronné :

*« On nous avait insinué qu'ils étaient tombés dans le crime d'une apostasie abominable contre le Seigneur Jésus-Christ lui-même, dans le vice odieux de l'idolâtrie, dans le crime exécrationnable de Sodome et dans diverses hérésies. »*

Le pape faisait alors part des doutes qu'il avait eus, ne pouvant croire que ceux qui donnaient leur vie pour les croisades étaient aussi des hérétiques. Cependant, disait-il, le roi de France avait fini par le convaincre. Là, le texte ne manquait pas d'humour :

*« A la fin, cependant, notre très cher fils en Jésus-Christ, Philippe, l'illustre roi de France, à qui ces mêmes crimes avaient été dénoncés, poussé non par un sentiment d'avarice (car il ne prétendait point revendiquer ou s'approprier aucun des biens des templiers, puisqu'il s'en est désisté dans son propre royaume, et en a complètement éloigné ses mains), mais par le zèle de la foi orthodoxe, suivant les illustres traces de ses ancêtres, s'informa autant qu'il put de ce qui s'était passé et nous fit parvenir, par ses envoyés et par ses lettres, de nombreux et importants renseignements pour nous instruire et nous informer de ces choses (...). »*

Ce faisant, Clément V, tout en ayant l'air de dédouaner Philippe le Bel, révélait le véritable motif de celui-ci : faire main basse sur les richesses de l'ordre, et il prenait en même temps ses précautions pour que le roi ne puisse pas tout s'approprier.

Après quoi, le pape évoquait les aveux de membres importants de l'ordre qui avaient témoigné auprès de lui. Il lui avait alors semblé que cela ne pouvait être passé sous silence, disait-il. Il insistait tout particulièrement sur les témoignages des dignitaires :



*« Ils déposèrent et avouèrent (...) librement et volontairement, sans violence ni terreur, que lorsqu'ils avaient été reçus dans l'ordre, ils avaient renié le Christ et craché sur la croix. Quelques-uns d'entre eux ont encore confessé d'autres crimes horribles et déshonnêtes que nous tairons présentement. »*

Ces aveux ont pesé lourd dans la balance. Clément V ne pouvait sauver l'ordre sans être lui-même suspecté d'hérésie. Il concluait donc :

*« Sans doute, les précédentes procédures dirigées contre cet ordre ne permettent pas de le condamner canoniquement comme hérétique par une sentence définitive ; cependant, comme les hérésies qu'on lui impute l'ont singulièrement diffamé, comme un nombre presque infini de ses membres, entre autres le Grand Maître, le visiteur de France et les principaux commandeurs, ont été convaincus desdites hérésies, erreurs et crimes par leurs aveux spontanés ; comme ces confessions rendent l'ordre très suspect, comme cette infamie et ce soupçon le rendent tout à fait abominable et odieux à la sainte Église du Seigneur, aux prélats, aux souverains, aux princes et aux catholiques ; comme de plus, on croit vraisemblablement qu'on ne trouverait pas un homme de bien qui voulût désormais entrer dans cet ordre, toutes choses qui le rendent inutile à l'Église de Dieu et à la poursuite des affaires de la terre sainte, dont le service lui avait été confié....»*

Le pape avait raison, il se refusait à condamner l'ordre, mais celui-ci ne pouvait plus être réellement sauvé et, de plus, il serait devenu inutile. Dès lors, le mieux était de le supprimer, purement et simplement, sans condamnation :

*« Nous avons pensé qu'il fallait prendre la voie de provision et d'ordonnance pour supprimer les scandales, éviter les dangers et conserver les biens destinés au secours de la Terre Sainte. »*

Il terminait lumineusement en évoquant les bonnes raisons de procéder ainsi :

*« en supprimant ledit ordre et en appliquant ses biens à l'usage auquel ils avaient été destinés et quant aux membres de l'ordre encore vivants, de prendre de sages mesures plutôt que de leur accorder le droit de défense et de proroger l'affaire. »*

Clément V sauvait ce qui pouvait encore l'être, hommes et biens. Il n'ignorait point que si les choses traînaient encore, il n'y aurait plus de templiers pour défendre l'ordre, ils seraient morts avant dans les geôles du roi de France.

C'en était fini. L'ordre du Temple n'existait plus et un mois plus tard, Clément V en attribuait le patrimoine aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Fureur de Philippe le Bel qui comptait bien s'approprier les dépouilles de l'ordre. D'ailleurs, en dépit des décisions prises, il fit main basse sur de nombreuses propriétés qu'il refusa de rendre. En outre, il réclama un dédommagement de deux cent mille livres, somme énorme qu'il aurait soi-disant mise en

dépôt au Temple et qui ne lui aurait jamais été restituée. Personne ne s'y trompa : Philippe le Bel mentait. D'ailleurs avait-il jamais eu deux cent mille livres devant lui, ce roi contraint de jouer les faux-monnayeurs pour vivre. En sus, il exigea soixante mille livres pour les frais de procès, alors que durant toutes ces années, c'était lui qui avait touché les revenus des domaines saisis au Temple. Il réclama également les deux tiers du mobilier et des ornements religieux mais ce qu'il en retira fut maigre car, entre-temps, le pape avait déjà mis une partie de ces biens à l'abri. Pour ceux qui resteraient convaincus que Philippe le Bel était totalement désintéressé dans cette histoire, rappelons que de surcroît il ne remboursa jamais les deux emprunts de cinq cent mille livres et de deux cent mille florins prêtés par le Temple, pas plus qu'une autre somme de deux mille cinq cents livres qu'il s'était fait remettre en 1297. Et puis, pendant cinq ans, non seulement il avait touché les revenus des immeubles du Temple en France, touché les rentes et les cens, mais il avait récupéré des créances de l'ordre qu'il avait fait régler à son profit.

Enfin, pour bénéficier des biens du Temple, les hospitaliers durent en passer par les exigences du roi et le payer, c'est-à-dire vider leur propre trésor. Ce n'est pas eux qui firent la bonne affaire.

En supprimant l'ordre sans autre forme de procès, le pape avait sauvé ce qui pouvait encore l'être. Par la même occasion, il renvoyait le sort des hommes du Temple à l'appréciation de conciles provinciaux ce qui eut pour effet immédiat de rendre la tranquillité à tous ceux vivant dans des états qui ne leur étaient pas trop hostiles. Clément V se réservait par ailleurs le jugement des dignitaires. Il envoya à Paris trois cardinaux qui leur demandèrent de confesser publiquement l'indignité de l'ordre et qui les condamnèrent à la prison perpétuelle. Devant Notre-Dame, sur une estrade, Hugues de Payraud et Geoffroy de Gonnevillle, confirmèrent leur culpabilité, mais à la surprise générale, Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay se rétractèrent.

La cérémonie fut interrompue. On déclara les deux hommes relaps et on les rendit au bras séculier. Séance tenante, Philippe le Bel décida de leur exécution. Un bûcher fut dressé à la hâte dans l'île des Javiaux, aujourd'hui square du Vert-Galant, à l'extrémité occidentale de l'île de la Cité, le 18 mars 1314.

Au moment où les flammes commencèrent à s'élever, Jacques de Molay, qui avait recouvré sa dignité, se serait écrié :

*« Les corps sont au roi de France, mais les âmes sont à Dieu. »*

Puis il aurait proféré une malédiction, assignant ses bourreaux au tribunal de Dieu dans un délai d'un an.

Le 21 avril suivant, Clément V décédait, sans doute d'un cancer du pylore. Le 29 novembre, une chute de cheval, dit-on, eut raison de Philippe le Bel. En réalité, il tomba subitement malade le 4 novembre en se plaignant de douleurs gastriques suivies de vomissements et de diarrhée, précédant une sécheresse de la bouche, de l'anorexie et une soif inapaisable. *Il n'existait pas de fièvre*. Le mystère de cette mort ne fut jamais élucidé. Philippe IV fut-il empoisonné ?

La même année, Nogaret périt mystérieusement, Esquin de Florian fut poignardé et les dénonciateurs Gérard de Laverna et Bernard Palet furent pendus. Certains virent là le doigt de Dieu et d'autres une vengeance bien organisée : un bras caché dans l'ombre, frappant méthodiquement.





### III

## Les héritiers du Temple

### **La foire à la brocante**

Qui, de nos jours, peut-il légitimement se prévaloir de l'héritage spirituel du Temple ? Est-il un seul organisme qui puisse affirmer qu'il détient les archives réelles de l'ordre, qu'il connaît tout de ses rites secrets et possède les clés de ses mystères ? Peut-être, mais celui-là ne le dit pas. Pourtant, il en est d'autres qui font tout pour le faire accroire.

En 1981, la Curie romaine s'était livrée à un recensement des groupes ou associations se réclamant d'une façon ou d'une autre de l'ordre du Temple. Elle en avait trouvé plus de quatre cents. La plupart ne sont que des officines charlatanesques destinées à exploiter la crédulité de « pigeons » de préférence argentés, prêts à payer très cher pour respirer de plus près l'odeur du Temple. Ces prétendues résurgences de l'ordre vendent des initiations aux gogos, leur délivrent des titres majestueux et les gavent de rubans, de cordons et de médailles contre espèces sonnantes et trébuchantes. Les marchands ont pris d'assaut les simili-temples.

Certaines de ces associations ont une démarche plus honnête. Leurs dirigeants cherchent simplement à recouvrer ce qu'ils croient

être l'esprit du Temple. Certains se pensent même sans doute réellement investis d'une mission. D'autres espèrent ou croient communiquer avec l'égrégoire de l'ordre à travers le temps. Charlantans ou gens sincères, en tout cas, ils prolifèrent et leurs groupes prennent généralement des noms ronflants et affichent des buts parfois curieux.

Ainsi, les "Chevaliers de l'alliance templière" luttent contre la violence, la drogue et le déclin de la morale. La "Fraternité Johannite pour la résurgence templière" ou "ordre des chevaliers du Temple du Christ et de Notre-Dame" base son enseignement sur le modèle alchimique. "L'ordre des chevaliers du Saint-Temple", établi en Corrèze, poursuit lui aussi un but moral et cherche à développer les vertus avec un optimisme que confirme sa devise : « *Rien n'est perdu, tout peut être sauvé* ». D'autres sont plus discrets sur leurs buts. Nous citerons seulement quelques appellations, sans plus de commentaires sur tous ces groupes, parfois fort honorables, mais qui auraient sans doute bien du mal à démontrer leur filiation templière.

Citons donc, pour la curiosité du titre l' "Ordinis Supremi Militaris Templi Hierosolymitani", l' "ordre souverain du Temple solaire". l' "Ordo Militiae Crucis Templi", les "Tempelherren in Deutschland", l' "ordre des templiers de la République de Finlande", le "Cercle du Temple et du Saint-Graal", l' "ordre des veilleurs du Temple", le "Jacob-Molay-Collegium Autonomer Tempelherren-Orden", l' "ordre rénové du Temple", etc.

Doux rêveurs, illuminés, chercheurs sincères, escrocs et gogos, peuplent tout à la fois la plupart de ces organismes. Cependant, ce n'est pas parce que la plupart de ceux qui se réclament de l'ordre du Temple ne peuvent justifier aucune filiation, qu'il n'existe point un héritage du Temple. Cherchons donc à voir quelles sont les traces les plus fiables qu'il ait pu laisser.

## Réalité d'un héritage templier

Pour qu'il y ait héritage, il faut qu'il y ait eu possibilité de transmission. Or, cette possibilité est incontestable pour tout un ensemble de raisons. D'abord, rappelons-le, le coup de filet réalisé en France n'a pas provoqué une arrestation massive et immédiate dans les autres pays. On peut donc déjà affirmer que dûment prévenus, les templiers résidant ailleurs qu'en France ont eu le temps de prendre leurs dispositions pour transmettre ce qui devait l'être.

De plus, dans certains pays, ils ne furent nullement inquiétés



et passèrent avec armes et bagages dans d'autres ordres créés spécialement pour eux. On pourrait dire que ceux-là ont eu à assumer leur propre héritage.

Même en France, tous les templiers n'ont pas été arrêtés, certains se sont échappés. Eux aussi ont parfois pu être des facteurs de transmission.

Voilà déjà trois bonnes raisons d'affirmer que le Temple n'est pas mort avec la suppression théorique de l'ordre. Soit dit en passant, cela est gênant pour les tenants d'un gigantesque trésor templier enfoui quelque part. En effet, si l'ordre a pu survivre d'une façon ou d'une autre, ses dirigeants devaient pour le moins connaître le secret de la cachette. Deux cas peuvent alors se présenter à l'esprit. Ou bien le trésor a été récupéré et utilisé à une fin ou à une autre ; ou bien ce qu'il en reste, ce qui en fait la valeur, matérielle ou spirituelle, est toujours caché, mais doit alors être surveillé à travers les siècles. En tout cas, son accessibilité est douteuse.

Par ailleurs, il est une quatrième raison de croire en la transmission d'un héritage : il est en effet vraisemblable que les dignitaires de l'ordre avaient été prévenus du coup de main de Philippe le Bel. Localement, certains officiers royaux ont discrètement averti des membres de leur famille qui appartenaient au Temple. Il serait étonnant qu'aucun des chevaliers ainsi avertis n'ait fait suivre l'information. D'ailleurs, dans les jours qui précédèrent l'arrestation, Jacques de Molay se serait fait apporter un grand nombre de livres de l'ordre et les aurait brûlés. N'oublions pas non plus que la crise était latente et que l'on avait failli, peu de temps auparavant, obliger templiers et hospitaliers à fusionner. Baigent signale (1) qu'un « *chevalier qui se retira du Temple vers cette époque apprit du trésorier qu'il était extrêmement avisé, car une crise était imminente* ».

Ceci pourrait expliquer qu'on ait saisi si peu de choses dans les commanderies templières après l'arrestation. En tout cas, les raisons de croire en la possibilité d'une transmission sont multiples. Il convient maintenant d'en suivre les pistes.

## Les héritiers officiels

Le premier à devoir être cité est bien entendu l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui devait se transformer par

(1) Michel Baigent et Richard Leigh : *des Templiers aux franc-maçons, la transmission d'un mystère* (Éditions du Rocher).

la suite en ordre de Malte. C'est lui qui reçut officiellement les biens du Temple en France, c'est-à-dire ceux sur lesquels Philippe le Bel n'avait pas fait main basse. La plupart des chapelles ou des commanderies templières que l'on peut encore voir sont passées par leurs mains et ils les ont d'ailleurs assez souvent largement remaniées. Ceci étant, ils serait très étonnant qu'ils aient recueilli également l'héritage spirituel et les divers secrets du Temple.

Autres héritiers officiels : les ordres de la péninsule ibérique. Au Portugal, les templiers furent acquittés et le roi Denys I<sup>er</sup>, surnommé le "roi laboureur", envoya au pape Jean XXII, successeur de Clément V, deux émissaires pour négocier la renaissance de l'ordre du Temple. Il obtint gain de cause et l'ordre ressuscita ou du moins les templiers purent entrer dans un nouvel ordre créé pour eux, celui des chevaliers du Christ. Ils y recouvrèrent tous leurs biens et obéirent désormais à la même règle monastique que les chevaliers de l'ordre de Calatrava. Ils continuèrent à porter le manteau blanc frappé d'une croix pattée de gueules. Une petite croix blanche venait cependant brocher au cœur de celle du Temple, sans doute pour signifier que celui-ci renaissait purifié. Les anciens dignitaires du Temple conservèrent leur rang dans l'ordre ainsi reconstitué. Le premier Grand Maître de cet ordre rénové, Gil Martins, fut investi le 15 mars 1319. Ils reprirent la lutte contre les Maures et conquièrent à ce titre d'importants territoires en Afrique. Ils eurent rapidement la maîtrise des eaux du Portugal et même bien au-delà. N'oublions pas que c'est sous leur pavillon qu'Henri le Navigateur fit ses découvertes.

En Espagne, le roi Jacques II d'Aragon réalisa une opération semblable avec la création de l'ordre de Montesa. Certains templiers n'avaient pas attendu et avaient déjà rejoint les ordres de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques-de-l'Épée.

En Allemagne, les templiers se fondirent généralement dans l'ordre des chevaliers teutoniques. En Italie, ils se laïcisèrent dans les fraternités de la *Fede Santa* à laquelle il semble qu'ait adhéré par la suite Dante Alighieri.

Au sein de cette brochette, les plus intéressants sont sans aucun doute les ordres des chevaliers du Christ et de Montesa. En effet, ils ont constitué des entités complètes accueillant à la fois les frères et les biens du Temple, y compris bon nombre de réfugiés ayant franchi les Pyrénées. Parmi tous ces hommes, il était des dignitaires susceptibles de connaître une bonne partie des secrets du Temple. Certains de ceux-ci ont sans doute été cachés dans l'architecture mystérieuse de la forteresse de Tomar au Portugal. En



tout cas, il est remarquable que ces ordres aient pris la maîtrise des mers et que leurs armes aient orné les vaisseaux qui partirent notamment à la découverte du Nouveau-Monde. Ce voyage aux Amériques faisait-il partie de l'héritage du Temple ?

Il est frappant, par ailleurs, de remarquer que les héritiers "officiels" ne semblent pas avoir véhiculé quant à eux de rites pouvant être suspectés d'hérésie. Élémentaire prudence peut-être ou alors absence de maîtrise de ces rites. Ceci nous renforce dans la conviction que les rituels suivis par les templiers n'étaient plus compris par ceux-ci à la fin de l'ordre.

## **Les templiers de Napoléon**

L'empereur, en plus de liens particuliers qu'il avait pu entretenir avec des sociétés secrètes, avait parfaitement compris combien il eût été dangereux de ne pas tenir compte du jeu auquel elles auraient pu se livrer. Il avait pris la précaution de faire installer son propre frère à la tête de la franc-maçonnerie française et la plupart de ses généraux y avaient adhéré (1). Mais il facilita également les agissements d'un ordre qui se disait le seul héritier légitime des templiers. Ainsi, il autorisa personnellement le docteur-pédicure Bernard Fabré-Palaprat à organiser une cérémonie solennelle, en 1808, à l'église Saint-Paul-Saint-Antoine, à la mémoire de Jacques de Molay.

Fabré-Palaprat prétendait que son ordre était le seul à pouvoir affirmer descendre légitimement et en droite ligne des templiers. Il se basait sur une charte de transmission datant de 1324. L'abbé Grégoire affirmait l'avoir eue en main et quelques autres privilégiés l'auraient vue. Elle serait l'œuvre d'un certain Jean-Marie Larménus qui aurait succédé, dans la clandestinité, à Jacques de Molay. Depuis, chacun des Grands Maîtres qui se seraient succédé dans l'ombre à la tête de l'ordre, jusqu'à sa nouvelle révélation au XIX<sup>e</sup> siècle, l'auraient revêtue de leur signature. La liste portait des noms illustres : Bertrand du Guesclin, Jean d'Armagnac, Robert de Lenoncourt, Henri de Montmorency, Philippe, duc d'Orléans, Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé, Louis-Henri Timoléon de Cossé-Brissac, entre autres. Une thèse assez charpentée voudrait que cette charte soit un faux fabriqué au XVIII<sup>e</sup> siècle par le jésuite Bonnani pour le compte de Philippe d'Orléans.

(1) Il avait lui-même été initié maçon à Naples lors de l'expédition d'Égypte.



Dans ce cas, Fabré-Palaprat aurait très bien pu être sincère en se croyant le dépositaire du Temple. D'ailleurs, Mgr Ivan Drouet de La Thibauderie d'Erlon écrivait en 1762 :

*« En tout cas, il est connu que le duc d'Orléans fut élu Grand Maître des templiers qui s'étaient réunis le 11 avril 1705 à Versailles et qu'à partir de cette date on peut suivre l'existence d'une fraternité chevaleresque, très proche des mouvements initiatiques et illuministes avec lesquels elle eut des rapports certains bien que discontinus. » (1)*

Difficile en vérité de se prononcer sur cette charte dont le caractère apocryphe n'a jamais été clairement démontré, pas plus d'ailleurs que l'authenticité.

Fabré-Palaprat, né le 29 mai 1775 à Cordes, dans le Tarn, avait été séminariste à Cahors, puis ordonné prêtre. Mais il s'était assez rapidement défroqué pour se marier et s'établir médecin à Paris en 1798. Il ne semble pas s'être comporté en escroc mais au contraire avoir cru en sa mission. Jamais ses ennemis ne parvinrent à le compromettre. Malheureusement, cette sincérité ne suffit pas à prouver la filiation que revendique son ordre souverain et militaire du Temple de Jérusalem, lequel existe toujours.

L'ordre se développa et s'internationalisa. Il ouvrit des loges non seulement à Paris, mais à Londres, Rome, Naples, Hambourg, Lisbonne, etc. L'amiral Sidney Smith, vainqueur de Bonaparte à Saint-Jean-d'Acre, venu s'installer à Paris en 1814, en fit partie. Il se fit même enterrer au Père-Lachaise revêtu d'un manteau blanc à croix rouge de l'ordre.

Bien que cette filiation nous semble suspecte, nous ne nous prononcerons pas à son sujet. Nous remarquerons simplement que si héritage il y eut par ce canal, il ne comprenait certainement pas les secrets de l'ordre, ou alors ils furent sacrément bien gardés et non utilisés.

C'est par la volonté même de Jacques de Molay que l'ordre se serait établi ainsi dans la clandestinité. C'est aussi cette volonté qu'évoque une autre tradition.

## **Les Beaujeu et l'or du Temple**

Selon un document que l'on peut dater approximativement de 1745 :

*« Les templiers qui échappèrent au supplice abandonnèrent leurs biens*

(1) I. Drouet de La Thibauderie d'Erlon : *Église et évêques catholiques non romains* (Devry-Livres).

*et se dispersèrent, les uns se réfugièrent en Écosse, d'autres se retirèrent dans des lieux écartés et cachés où ils menèrent une vie d'hermite. »*

Le même texte indique que Jacques de Molay, inquiet de la tournure que prenaient les événements, à la suite des arrestations, songea à confier une mission à un homme de confiance. Quelques jours avant son supplice, il aurait donc fait appeler le comte François de Beaujeu et lui aurait demandé de se rendre auprès des tombeaux des Grands Maîtres. Là, sous l'un des cercueils, était un écrin de cristal de forme triangulaire monté en argent. Le jeune homme avait mission de s'en saisir et de le rapporter d'urgence à Jacques de Molay, ce qu'il fit. Le Grand Maître, désormais sûr de pouvoir lui faire confiance l'aurait initié aux mystères de l'ordre et lui aurait ordonné de faire revivre celui-ci et de continuer son œuvre. Il lui aurait aussi révélé que l'écrin contenait l'index de la main droite de... saint Jean-Baptiste. Puis il lui aurait remis trois clés et révélé que le cercueil sous lequel était caché l'écrin renfermait une caisse d'argent ainsi que les annales et les secrets codifiés de l'ordre, sans oublier la couronne des rois de Jérusalem, le chandelier à sept branches et les quatre évangélistes d'or qui ornaient le Saint-Sépulcre. Ce cercueil était précisément celui du précédent Grand Maître : Guillaume de Beaujeu.

Jacques de Molay confia aussi à son jeune protégé que les deux colonnes qui ornaient le chœur du Temple (voilà qui nous rappelle Salomon) à l'entrée du tombeau des Grands Maîtres, étaient creuses. Leurs chapiteaux se démontaient et l'on pouvait ainsi en retirer les colossales richesses qu'on y avait accumulées. Jacques de Molay fit jurer au comte de Beaujeu de recueillir le tout et de le conserver pour l'ordre jusqu'à la fin du monde.

Le comte s'assura de la fidélité de neuf chevaliers qui avaient pu échapper aux sbires de Philippe le Bel. Tous mêlèrent leur sang et firent vœu de *“propager l'ordre sur le globe tant qu'ils se trouveraient neuf architectes parfaits”*. Puis le comte alla demander au roi l'autorisation d'ôter du tombeau des Grands Maîtres le cercueil de son oncle paternel, Guillaume de Beaujeu. Il l'obtint et retira donc ce cercueil et son très précieux contenu. Il en profita pour récupérer le contenu des colonnes et fit sans doute transporter le tout à Chypre.

Ensuite le comte de Beaujeu restitua l'ordre mais il institua de nouveaux rituels utilisant l'emblème du Temple de Salomon et les *“hiéroglyphes qui y ont rapport”*.

Après la mort du comte de Beaujeu, le flambeau aurait été repris par d'Aumont, l'un des templiers qui s'étaient réfugiés en Écosse. Depuis, l'ordre n'aurait jamais cessé d'exister.



## La filière écossaise

Une autre tradition fait cependant de d'Aumont, le successeur direct de Jacques de Molay sans passer par le comte de Beaujeu.

D'Aumont, maître pour l'Auvergne, se serait enfui en compagnie de deux commandeurs et cinq chevaliers déguisés en maçons. La petite troupe aurait réussi à rejoindre l'Écosse et à se réfugier dans une île. Ils auraient contacté le commandeur George de Harris et décidé avec lui de maintenir l'ordre. Le jour de la Saint-Jean 1313, lors d'un chapitre extraordinaire, d'Aumont aurait été nommé Grand Maître de l'ordre. Le Temple aurait alors voilé ses rituels derrière les symboles de la maçonnerie et ses membres se seraient fait passer pour des "maçons libres", autrement dit des francs-maçons. A partir de 1361, le siège de l'ordre aurait été établi à Aberdeen, puis il aurait de nouveau essaimé sous le voile de la maçonnerie un peu partout en Europe.

La thèse d'une origine templière de la maçonnerie était chère au baronet écossais Andrew-Mitchell Ramsay qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, recherchait des racines prestigieuses pour la franc-maçonnerie. Par la même occasion, au convent dit de Clermont, on institua des grades de "maçons-templiers". Le baron de Hund, qui y participa, semble être à l'origine de l'histoire du chevalier d'Aumont. Cette légende fit fortune, particulièrement en Allemagne où les sociétés secrètes pullulaient littéralement.

Muni d'un brevet signé de Charles-Édouard Stuart, le baron de Hund se fit décerner le titre de Grand Maître des templiers, ce qui ne manqua pas de soulever quelques contestations dans le monde maçonnique. En tout cas, c'est ainsi que le baron de Hund créa l'ordre de la stricte observance templière dont le rituel est toujours utilisé dans certaines loges sous le nom de rite écossais rectifié. Parallèlement, sous l'influence du Lyonnais Jean-Baptiste Willermoz, la légende templière allait amener la création de certains "hauts grades" dans la maçonnerie, tels que les "chevaliers bien-faisants de la cité sainte".

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces affaires qui animèrent le monde des loges durant des décennies. Retenons simplement la prétention de la franc-maçonnerie à posséder une légitimité templière.

Il est indéniable que des points communs ont pu exister, ne serait-ce que par le biais de la maçonnerie opérative, celle des compagnonnages et des métiers. Souvenons-nous de ces compagnons entrant dans la clandestinité après la chute de l'ordre. Eux aussi ont pu fournir à la maçonnerie future une partie de ces légendes



fondatrices et de ces rituels qui doivent tant à l'architecture. Mais restons-en à la piste écossaise pour voir si, outre un désir des maçons du XVIII<sup>e</sup> siècle de se trouver des racines templières, elle pourrait recouvrir un fond de vérité.

## Le sort des templiers anglais

L'Angleterre et l'Écosse se montrèrent très réticentes à emboîter le pas à Philippe le Bel. Néanmoins, le pape ayant lui-même cédé aux pressions du roi de France et demandé aux princes chrétiens d'arrêter les templiers se trouvant sur leur territoire, la position devint inconfortable. Il fallait au moins faire semblant. Des ordres furent donc donnés, mais on peut se demander s'ils n'étaient pas accompagnés de la consigne secrète de ne pas faire trop de zèle, car il ne semble pas qu'ils aient été exécutés très fidèlement. Édouard II avait beau être le gendre du roi de France, la lutte contre les templiers n'était manifestement pas son combat et il n'hésita pas à le dire et à l'écrire. Il adressa même des missives aux rois du Portugal, de Castille, d'Aragon et de Sicile, leur disant qu'il ne croyait absolument pas les énormités dont on accusait les templiers et qu'il s'agissait de « *calomnies de mauvaises gens qui sont animées non du zèle de la rectitude, mais d'un esprit de cupidité et d'envie.* »

Lorsque Édouard, sur demande du pape, se trouva contraint de faire procéder à des arrestations, ses ordres précisèrent que les templiers devaient être bien traités et non placés « *dans une prison dure et infâme* ».

Effectivement, les traitements subis ne furent pas trop terribles. Ainsi, le maître pour l'Angleterre, Guillaume de La More, arrêté le 9 janvier 1308, fut logé au château de Canterbury où il disposa de tout ce dont il avait besoin. Le 27 mai, il fut relâché et deux mois plus tard, les revenus de six domaines du Temple lui furent octroyés pour son entretien. Malheureusement, les pressions se poursuivirent et le roi dut prendre de nouvelles mesures moins amènes. Il lui était d'autant plus difficile de résister qu'un peu partout des templiers passaient aux aveux et qu'il devenait impossible de nier quelques pratiques fort peu catholiques de l'ordre. Mais entre-temps, la plus grande partie des templiers anglais avaient eu tout loisir de prendre leurs dispositions et de se cacher.

Lorsqu'en septembre 1309, les inquisiteurs du pape arrivèrent en Angleterre, ils s'étonnèrent du peu de zèle mis aux arrestations et Édouard II dut entre autres, écrire à ses représentants en Irlande

et en Écosse pour qu'ils obtempèrent aux ordres de la papauté.

Bien entendu, les inquisiteurs voulurent utiliser la torture, or, pour cela, il leur fallait le secours du bras séculier. Édouard II se fit quelque peu tirer l'oreille et n'autorisa que des "tortures limitées". En décembre 1309, il dut encore écrire pour presser les arrestations qui s'opéraient fort mollement, mais bien sûr, en dehors d'écrire pour la façade, il ne fit rien pour rendre les opérations plus efficaces. En mars 1310, puis en janvier 1311, il insistait de nouveau pour la forme auprès de ses officiers en regrettant la liberté dont les templiers continuaient à jouir. Les protestations véhémentes des inquisiteurs n'aboutirent qu'à l'arrestation de neuf nouveaux chevaliers. Découragés, les inquisiteurs écrivirent au pape pour se plaindre qu'on ne les laissât pas torturer leurs prisonniers comme ils l'entendaient et réclamèrent le transfert des templiers anglais dans des geôles françaises.

Bientôt, Édouard II dut se résoudre à laisser les hommes d'église en faire à leur tête.

L'Angleterre, à son tour, devenait un lieu de villégiature risqué pour les frères du Temple, mais l'Écosse, elle, restait un refuge possible. Là, Édouard II n'avait pas tout pouvoir et surtout d'autres chats à fouetter. Une bonne partie du pays se trouvait dans les mains de Robert Bruce qui réclamait l'indépendance pour l'Écosse. Non seulement Bruce se battait contre les troupes d'Édouard II mais, excommunié, il n'avait aucune raison d'obtempérer aux ordres du pape. Or, une tradition tenace veut que des templiers aient aidé Bruce dans les combats. Ce sont eux, dit-on, qui auraient fait basculer l'issue de la bataille en faveur des Écossais à Bannockburn en 1314, combat essentiel pour la suite des événements puisqu'il décida de l'indépendance écossaise. Abandonnés par le roi d'Angleterre, les templiers avaient choisi de se battre dans l'autre camp, mais cela signifie aussi qu'en 1314, ils étaient encore constitués en corps parfaitement structuré, du moins sur le territoire écossais.

## Les templiers de Kilmartin

Dans un ouvrage particulièrement intéressant (1), Michaël Baigent et Richard Leigh ont montré comment l'Écosse était peut-être devenue un refuge pour de nombreux chevaliers de l'ordre. Ils évoquent le fait qu'aucun des nombreux vaisseaux du Temple n'ait été saisi et pensent que cette flotte s'est tout bonnement

(1) Baigent et Leigh : *op. cit.*



réfugiée en Écosse. Nous ne les suivrons pas jusque-là. En effet, la flotte templière de Méditerranée, et sans doute une partie au moins de celle de l'Atlantique, s'est incontestablement réfugiée au Portugal et en Espagne, étant ensuite récupérée par les ordres fondés spécialement pour accueillir les templiers. Une partie de la flotte templière a peut-être pris un autre chemin, plus fantastique, du moins si l'on en croit le témoignage du maître d'Écosse, Walter de Clifton, et celui de l'un de ses compagnons, William de Middleton. Les deux hommes affirmèrent qu'un certain nombre de templiers, dont le commandeur de Ballantrodoch, avaient fui "par-delà la mer".

Il n'empêche que les nefs templières de la Manche et celles qui se trouvaient à l'embouchure de la Seine ou dans les ports du Pays de Caux, ou encore celles qui avaient leurs pontons, particulièrement bien protégés par une ceinture de commanderies, sur la côte du Calvados, ne se sont sans doute pas dirigées vers le Sud. Et puis, il y a cette légende du trésor du Temple, évacué via la Manche, par dix-huit vaisseaux de l'ordre.

Pour Baigent et Leigh, les nefs templières auraient contourné l'Irlande pour aboutir en Écosse, près de la presqu'île de Kintyre et du Sound of Jura, dans le comté d'Argyll.

Dans cette région, à Kilmartin très exactement, Baigent et Leigh ont retrouvé des tombes qui pourraient bien être celles de templiers en exil. Simples, dépouillées, elles ne portent généralement pour signe de reconnaissance qu'une épée gravée identique à celles des templiers de cette époque. Plusieurs tombes semblables ont été trouvées près de commanderies templières avérées. La plus grande accumulation de ces pierres tombales se situe dans le cimetière de Kilmartin mais quinze autres cimetières des environs en conservent encore.

Là, des templiers auraient donc survécu, vivant en communauté et prolongeant l'ordre lui-même. Faut-il y voir l'origine des revendications de la franc-maçonnerie ?

## **De l'ordre du Temple à celui de Saint-André-du-Chardon**

Les traditions templières ont pu se perpétuer dans cette région et plus particulièrement au sein des familles qui avaient soutenu l'ascension de Robert Bruce et permis l'indépendance de l'Écosse comme les Seton ou les Sinclair. Ces grandes familles fournirent la plupart des membres de la garde écossaise, corps d'élite chargé de la protection du roi de France. Ils y auraient conservé,



dans l'ombre, les secrets du Temple. Les liens entre l'Écosse et la France furent d'autant plus puissants que les rapports avec l'Angleterre furent mauvais, et notre pays prit résolument partie pour la dynastie des Stuart. Or, c'est auprès des Stuart que se fonda la franc-maçonnerie spéculative en Angleterre, notamment par le biais de la *Royal Society*. En 1689, on pouvait noter dans l'entourage des Stuart un "ordre des templiers en Écosse" dont le Grand Maître était John Claverhouse, vicomte Dundee, et cet ordre se battait au service des rois écossais.

Les Stuart devinrent rois d'Angleterre mais leur catholicisme fut mal admis et ils furent chassés du trône. Lorsque Jacques II dut s'exiler, il fut accueilli en France par Louis XIV, qui mit à sa disposition le château de Saint-Germain-en-Laye. Et c'est précisément à partir de cette ville que la franc-maçonnerie écossaise se répandit en France. Les Stuart apportaient-ils dans leurs bagages la parole plus ou moins fidèle de l'ordre du Temple ?

Un détail curieux est à noter. Après une ultime tentative pour recouvrer son trône, Jacques II dut fuir précipitamment avec le trésor royal. Il existe un mystère sur le lieu où il aborda discrètement les côtes de France. Or, le mystère de ce lieu est dévoilé à Saint-Germain-en-Laye, peint au-dessus de la tombe de Jacques II, dans l'église, en face du château royal. La reine Victoria fit en effet peindre au-dessus du monument une fresque figurant notamment saint George, mais on y voit aussi la manneporte d'Étretat, lieu vraisemblable du débarquement de Jacques II. Les amateurs des aventures d'Arsène Lupin peuvent s'en donner à cœur-joie. Ce que l'on peut se demander, avec Maurice Leblanc, c'est si ce lieu n'a pas joué un rôle tout à fait particulier dans l'Histoire en permettant des relations discrètes avec l'Outre-Manche. On peut aussi imaginer que c'est peut-être d'Étretat que partit le trésor de l'ordre, acheminé à travers le Vexin jusqu'à la côte normande. Mais cela, ce serait une autre histoire.

En tout cas, Jacques II revivifia également un ordre de chevalerie fondé en 1593 par son ancêtre : l'ordre de Saint-André-du-Chardon. Les membres de cet ordre noyautèrent les loges jacobites qui se fondèrent et essaimèrent à partir de Saint-Germain-en-Laye.

Sans doute des parcelles de la tradition templière ont-elles été véhiculées par ce biais, mais il est difficile de savoir ce qui restait en elles du modèle original. Le temps avait dû altérer leur sens. Au-delà même du problème de la maçonnerie écossaise en tant que dépositaire des secrets de l'ordre, il est permis de se demander ce qui put être transmis à l'origine et quelle en était l'importance.

N'oublions pas que sur la fin, les templiers semblent bien s'être pliés à des rituels qu'ils ne comprenaient plus, — pour la plupart en tout cas. La détention de la connaissance et de la compréhension de ces énigmes était sans doute le simple fait d'un cercle intérieur. Peut-être même ce cercle s'était-il séparé de l'ordre depuis un certain temps, ce qui expliquerait bien des choses.

## La piste belge

En Flandre, il semble qu'une partie des templiers soit entrée dans la clandestinité. La création, en 1382, par le duc Aubert de Bavière, de l'ordre de Saint-Antoine-de-Barbefosse, pourrait avoir eu pour but de préserver leurs traditions. Curieusement, le siège de l'ordre fut établi dans un oratoire bien modeste, à Barbefosse près de Mons. On y vénérât un poil de la barbe de saint Antoine. L'ordre attira quelques-uns des plus grands noms de son époque. Il semble avoir véhiculé un enseignement ésotérique dont les frères Van Eyck auraient eu connaissance. Leurs tableaux en apportent la preuve.

On ne sait généralement pas "lire" les tableaux de cette époque, alors que la plupart sont riches d'enseignements. Paul de Saint-Hilaire (1) a su détecter dans les œuvres des frères Van Eyck tout un monde de signes, de symboles et même des phrases entières camouflées dans les détails des tableaux.

On peut admirer dans la cathédrale de Gand le polyptique de l'agneau mystique. Un des cavaliers représentés porte la bannière des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, un autre celle de l'ordre du Saint-Sépulcre et un troisième brandit l'étendard blanc à croix rouge des chevaliers de Saint-Antoine-de-Barbefosse. Au centre de la croix, un petit écusson porte le tau d'or que ces chevaliers inscrivaient au cœur de leurs armoiries familiales pour marquer leur appartenance à l'ordre.

Qui observe avec minutie le tableau, peut y découvrir une foule d'inscriptions à peine visibles, textes cryptés voilant un énigmatique message. On y trouve entre autres le terme AGLA, nous renseignant sur l'appartenance des frères Van Eyck à une société secrète qui portait ce nom. Il ne saurait s'agir d'un hasard puisque ce terme figure également dans d'autres œuvres des frères Van Eyck. Qui plus est, dans le polyptique le mot AGLA comporte une particularité fort intéressante : une croix pattée est insérée au centre entre les lettres AG et LA : la croix du Temple. Or, précisément,

(1) Paul de Saint-Hilaire : *la Flandre mystérieuse* (Rossel) ; *la Belgique mystérieuse* (Rossel).

certains chercheurs se sont demandé si cette mystérieuse société n'avait pas constitué un lien entre les templiers et la Rose Croix.

En tout cas, le polyptique de l'agneau mystique fut primitivement (en 1432) abrité dans une crypte dans laquelle repose une tête, censée être celle de saint Jean-Baptiste, posée, tel le Graal, sur un plateau.

Près de l'oratoire de Barbefosse, dans le bois de Saint-Denis, fut retrouvée une tête sculptée avec deux visages, l'un glabre et l'autre barbu. Elle était autrefois placée sur une stèle octogonale marquée à sa base d'un *L* énigmatique. Était-elle liée à un culte baphométrique des templiers ? Si tel était le cas, on comprendrait aisément le choix de cet oratoire comme siège de l'ordre de Saint-Antoine-de-Barbefosse, qui pourrait alors avoir constitué l'un des maillons reliant les templiers et l'ésotérisme de la Renaissance.



## SIXIÈME PARTIE

### Énigmes du Temple sur le terrain



Pour terminer cette exploration des mystères du Temple, nous allons nous rendre sur trois lieux qui ont été marqués du sceau de l'ordre.

Nous irons sur le plateau du **Larzac** où l'on peut encore visiter d'importants vestiges témoignant de la puissance du Temple et nous y rencontrerons un culte curieux auquel les templiers pourraient bien s'être intéressés de près.

Nous nous rendrons ensuite à **Arginy**, dans le Rhône, où certains chercheurs espèrent découvrir un jour le trésor du Temple. Nous verrons que toutes les pistes sont loin d'avoir été explorées à fond dans cette région.

Enfin, nous terminerons par **Gisors** dont le nom est lui aussi associé au fabuleux (mais peut-être légendaire) trésor des templiers. Là, nous verrons qu'il a bien existé un héritage du Temple et que des messages cryptés semblent nous avoir été laissés, sculptés dans la pierre par des initiés ayant eu connaissance de cet héritage.

Trois lieux parmi des centaines d'autres que nous aurions pu choisir. Trois sites où se ressent une présence, où l'on peut mieux qu'ailleurs peut-être, comprendre ce qu'a été l'ordre. Trois endroits où l'on a l'impression qu'il pourrait renaître soudain avec toute la richesse de ses différentes facettes. Trois pistes qui nous initient à sa connaissance, même si elles peuvent s'arrêter pour nous à l'entrée du souterrain, même si elles nous abandonnent à l'orée des mytères du Temple. Ensuite, ce sera à chacun de mener sa propre quête.





# I

## Les mystères templiers du Larzac

### La mainmise sur toute une région

Le plateau du Larzac, situé aux confins des départements de l'Aveyron et de l'Hérault, s'étend sur 1 000 kilomètres carrés. De véritables falaises rocheuses le bordent, le transformant en île au milieu des terres. Une île au sol calcaire où la culture se pratique surtout dans de petites plaines protégées et dans des dolines permettant de conserver suffisamment d'humidité. L'aridité du plateau laisserait croire à une région sèche. En fait, il pleut fréquemment sur le Larzac, mais le sol calcaire laisse passer cette eau sans la retenir. Elle n'est cependant pas perdue puisqu'elle rejaillit en abondance dans les petites vallées bordant le plateau où les templiers ont su pratiquer une culture céréalière intensive.

C'est en 1140 que les moines-soldats ont commencé à s'installer dans la région, à la suite d'une donation du seigneur de Luzençon. Il semble qu'ils aient décidé très tôt de mettre la main sur toute la contrée. En effet, profitant de difficultés financières rencontrées par l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, ils lui achetèrent l'église de Sainte-Eulalie autour de laquelle allait se développer leur première implantation importante. D'autres donations

suivirent mais les templiers ne se privèrent pas non plus d'acheter, d'échanger et même de forcer quelque peu la main à ceux qui se refusaient à leur céder leurs terres. Ils rationalisèrent l'exploitation économique de la région, basant leur production sur l'élevage des bovins et surtout des ovins et des chevaux, ainsi que la culture des céréales, notamment de l'avoine nécessaire aux milliers de chevaux qui étaient ensuite expédiés sur les nefs du Temple à destination de la Palestine. L'effort de rationalisation passa aussi par un déplacement des populations vivant sur le plateau. Disséminées à l'origine, elles furent regroupées par les templiers en quelques lieux, petites cités qui furent pourvues de défenses. Ainsi, les habitants étaient mieux protégés, moins vulnérables que lorsque les familles étaient isolées. Cela permettait également une meilleure répartition des tâches. Cependant, on peut se demander si les templiers n'ont pas cherché à regrouper les gens en certains lieux afin de se protéger contre des indiscretions. Simple supposition, avouons-le.

Après l'achat de l'église de Sainte-Eulalie, c'est toute la ville qui leur échut, suite à une donation de Raymond Bérenger, comte de Barcelone et prince d'Aragon. L'acte portait :

*« Au nom de Dieu, moi, Raymond Bérenger, oncle du vicomte de Millau, comte de Barcelone et par la grâce de Dieu prince d'Aragon, pour la rémission de mes péchés et le salut de l'âme de mon père qui fut chevalier et frère de la Sainte-Milice du Temple de Salomon.*

*Je donne et concède à Dieu et à toi, frère Élie de Montbrun, maître en Rouergue, la ville de Sainte-Eulalie et la contrée dite Larzac située dans mon comté de Millau (les biens des divers possesseurs étant cependant saufs) et qu'il vous soit permis de conserver cette contrée à perpétuité sous votre juridiction et d'y étendre vos possessions par achat ou donation ou autre manière et d'y construire châteaux-forts et places de guerre, et que personne n'ait l'audace de troubler ou molester lesdits frères ou leur troupeau : si quelqu'un ose contrevenir, il encourra la colère de Dieu et la mienne...*

*Fait l'an de grâce de l'Incarnation du Seigneur 1159. »*

Les *“biens des divers possesseurs étant cependant saufs”* disait l'acte. Certes, mais les templiers devaient tout faire pour se les approprier. Les dons, parfois largement sollicités, affluèrent. Déjà, en 1148, Arnal du Monna avait cédé ses droits sur le mas de Caus-senuéjols, en 1150 ils avaient reçu de Bernard Escoda le *“Viala du Pas-de-Jaux”*, qu'ils s'étaient empressés de fortifier. Nous ne citerons pas les multiples possessions qui leur furent ainsi remises. Disons simplement qu'ils eurent bientôt la haute main sur le Larzac.

Ils établirent, évidemment, leurs centres les plus importants à Sainte-Eulalie, mais aussi à La Cavalerie et La Couvertoirade où



leur première possession leur fut offerte en 1181 par Ricard de Montpaon. Les trois commanderies furent fortifiées, ce qui n'eut pas l'air de plaire au comte de Toulouse, lequel comprit rapidement que toute la région était en passe d'appartenir aux templiers et d'échapper à tout autre pouvoir que le leur. En 1249, il protesta et demanda, sans succès, que les trois forteresses lui fussent remises.

Les templiers n'en continuèrent pas moins leur politique d'appropriation totale. Ce qu'on ne leur donna pas, ils l'achetèrent, forçant parfois les anciens propriétaires, encerclés par les terres templières, à vendre.

Un puissant seigneur des environs, le seigneur de Roquefeuil, dont le château se dressait sur le rocher de Saint-Guiral, à 1 365 mètres d'altitude, possesseur de nombreuses terres dans la région, se rebella contre cette politique d'appropriation. Il décida de régler cela lui-même. On possède un mémoire rédigé par le commandeur du Temple de Sainte-Eulalie à propos des "*actes de brigandage et autres méfaits commis par Monseigneur Arnal de Roquefeuil aux dépens de la commanderie de Sainte-Eulalie*" et ils ne sont pas minces : vols de moutons portant parfois sur mille têtes d'un coup, de bœufs, vaches, de porcs, de chevaux, vols d'armes et d'instruments divers, de vivres, incendies de maisons. Le conflit avec la maison des Roquefeuil parvint à se régler en 1258 par un accord à l'amiable. Mais le 13 juillet 1277, le conflit rebondit et s'aggrava puisque le seigneur de Roquefeuil parvint à s'emparer de Sainte-Eulalie et pillla la ville.

La politique du Temple n'était vraiment pas de nature à ne faire que des heureux parmi les seigneurs locaux. Aussi eurent-ils également maille à partir avec les Jourdain de Creissels, avec l'abbesse de Nonenques, l'abbé de Sylvanès, celui de Saint-Guilhem, le comte de Rodez et même les habitants de Millau. Ces derniers prétendaient avoir le droit *ab antiquo* de mener leurs troupeaux sur le Larzac et de les abreuver aux mares, d'y extraire de la tuile, couper du gros bois et du menu bois dans les forêts. Mais les templiers rappelaient qu'étant propriétaires exclusifs du Larzac par acte public, aucune servitude ne pouvait être tolérée (1).

## La visite des lieux : Sainte-Eulalie-de-Cernon

L'un des intérêts de la visite de cette région réside précisément dans la concentration de vestiges templiers importants et dans

(1) Cf Germain Crouzat : *Sainte-Eulalie, capitale templière du Larzac* (édité par le foyer rural de Sainte-Eulalie). Voir aussi : Jacques Miguel : *Cités templières du Larzac* (Éditions du Beffroi) ; André Soutou : *la Couvertoirade* (Association des amis de La Couvertoirade) ; Jean-Pierre Amalvy et Alain Salasc : *Guide de visite de La Couvertoirade* (Association des Amis de La Couvertoirade).

le fait que le Larzac n'a pas beaucoup changé depuis ce temps-là. Il est bon de commencer par flâner dans Sainte-Eulalie-de-Cernon. On y descend à partir de La Cavalerie, par une agréable petite route sinueuse bordée de buis immenses et de feuillus. Situé en contrebas du plateau proprement dit, le village domine lui-même une paroi rocheuse qui borde le Cernon. La ville a conservé ses remparts et de nombreux vestiges. Cependant, l'enceinte, telle qu'on peut la voir actuellement, date des hospitaliers qui ont succédé en ces lieux aux templiers. De même, l'église doit beaucoup aux réfections de 1648, époque où, curieusement, son sens fut inversé, une porte étant percée dans l'abside qui donnait sur la place. Auparavant, l'entrée se trouvait à l'opposé, c'est-à-dire au sein même du château édifié par les templiers. Quoique ayant subi quelques modifications, ce château a gardé bien des éléments de cette période.

Parmi les vestiges purement templiers, il faut citer également la "tour de Quarante", située dans l'alignement de l'église, qui servait de grenier à grain, et la "tour Mude". Le reste doit beaucoup aux aménagements réalisés par les hospitaliers au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le mystère essentiel de Sainte-Eulalie-de-Cernon se trouve cependant à quelques kilomètres, le long d'une petite route. Là se dresse une ferme et le lieu-dit se nomme Saint-Pierre. Tout à côté de la route, une chapelle qui remonte aux templiers. Les fermiers, inconscients, du moins nous l'espérons, en ont fait un garage pour leur tracteur et ses remorques. Cette chapelle mériterait d'être restaurée. De plus, telle qu'elle est située, elle abrite sans doute une entrée de souterrain qui conduisait à la commanderie de Sainte-Eulalie, permettant une entrée (ou une sortie) discrète, à l'abri de toute surveillance. Un jour, peut-être, un Ministère de la Culture moins peuplé d'ignares suffisants perpétuellement en quête de modernisme à tout prix, prendra-t-il la sage mesure de protéger ces lieux et d'y effectuer des fouilles qui pourraient sans doute nous en apprendre plus sur les secrets du Temple.

## **Le Viala-du-Pas-de-Jaux et La Cavalerie**

Le Viala-du-Pas-de-Jaux est une ferme templière. Cependant, l'imposant donjon-grenier qu'on peut encore y admirer, ne fut édifié que vers 1430.

A La Cavalerie, l'église restaurée au XVIII<sup>e</sup> siècle, conserve à l'intérieur quelques vestiges templiers, mais si maigres qu'ils se remarquent à peine. Le château des moines-soldats a lui aussi disparu et les tours, les remparts, doivent surtout aux hospitaliers.



Néanmoins, il n'est pas difficile d'imaginer la présence des frères de l'ordre qui régna sur tout le Larzac et que nous allons retrouver à La Couvertoirade.

## **La Couvertoirade et le culte des têtes coupées**

La Couvertoirade est sans doute le site le plus fascinant du causse du Larzac. Cette cité fortifiée attire l'été des grappes de touristes et ce n'est sans doute pas la meilleure époque pour y humer dans l'air le parfum du Temple. On y pénètre par la "porte d'abal" (porte d'aval) à laquelle s'opposait une "porte d'amoun" (porte d'amont) qui a maintenant disparu. On peut y visiter certaines tours, parcourir le chemin de ronde qui domine les remparts, y admirer des maisons, les plus belles remontant à la Renaissance. On peut aussi aller voir l'église et le château. Le rêve médiéval n'y est pas trop abîmé.

En fait, à l'époque des templiers, la cité débordait largement de l'enceinte actuelle comme le prouvent les ruines de l'église Saint-Christol située à huit cents mètres à l'est du village.

Les templiers avaient d'abord bâti un donjon trapézoïdal, assis sur une petite éminence calcaire auprès duquel ils avaient édifié leur chapelle particulière. L'église qui voisine actuellement avec les vestiges du château, date des hospitaliers qui, là encore, firent d'importants travaux au XV<sup>e</sup> siècle. Une mare occupait une partie du village et assurait ainsi une réserve d'eau. Près de l'église ont été placés des moulages fort intéressants réalisés à partir de tombes découvertes dans les parages. Il s'agit de croix discoïdales semblant dater du XIII<sup>e</sup> siècle, donc de l'époque où les templiers occupaient les lieux. On y remarque d'ailleurs des croix pattées sculptées.

Il est assez curieux de les rencontrer là car la patrie d'élection de ce type de pierre tombales est plutôt le Pays Basque. Signalons cependant qu'il en existe aussi de fort intéressantes dans la partie languedocienne des Pyrénées, dans les Corbières et le Roussillon, plus spécialement en pleine zone d'influence du catharisme. Il est vrai que ces stèles discoïdales pourraient trouver leur origine en Bulgarie et être liées aux doctrines des Bogomiles qui propagèrent précisément les croyances devant aboutir au catharisme. Faut-il donc relier les croix discoïdales du Larzac templier à cette hérésie ? Poser la question n'est malheureusement pas la résoudre. En tout cas, il ne s'agit certainement pas de pierres de bornage comme certains ont cru bon de l'affirmer.



Autre mystère : la tête barbue sculptée figurant dans l'église. Elle provient en fait du château des templiers et pourrait bien rappeler le baphomet.

Ce dernier nous amène à évoquer un autre site tout proche. Il se situe à environ six kilomètres à vol d'oiseau, au nord-ouest de La Couvertoirade, juste sous la ligne à haute-tension passant à cinq cents mètres au sud de la départementale N° 7. Il s'agit de "l'aven de la peur". Il y a là un puits vertical de trente-sept mètres de fond qui débouche sur un éboulis très instable. Ceux qui l'ont exploré y ont découvert un boyau au tracé tortueux. Après un parcours extrêmement dangereux, ils ont abouti à une petite salle où une surprise les attendait. Sur une banquette de pierre taillée par l'homme, sept crânes humains étaient alignés. Difficile d'imaginer que l'on ait pris autant de risques pour établir une simple nécropole dans un tel lieu. Manifestement, ceux qui ont organisé cette mise en scène attachaient à cet endroit un intérêt tout particulier. Faut-il y voir une sorte de grotte initiatique où aurait été pratiqué un culte des têtes coupées ? Faut-il y voir, une fois de plus, la marque de l'ordre du Temple ?

Ceci rappelle les sept crânes que l'on montre aux touristes à Gavarnie, dans les Pyrénées. Une légende dit qu'il s'agit de ceux de templiers martyrs (ce qui n'empêche pas de les remplacer régulièrement car ils sont fréquemment volés). Chaque année, à la date anniversaire de l'abolition de l'ordre, une figure armée est censée apparaître et s'écrier à trois reprises :

*« Qui défendra le Saint-Temple ? Qui affranchira le sépulcre du Seigneur ? »*

Alors les sept têtes répondent en chœur et par trois fois :

*« Personne, personne, le Temple est détruit ! »*

Mais ici, les crânes alignés attendaient bel et bien, en plein territoire templier, les spéléologues courageux qui avaient tenté l'exploration. De plus, certains des noms de lieux proches de l'aven ne laissent aucun doute sur la présence d'installations templières dans les parages. Ces têtes coupées et leur culte ne peuvent nous ramener qu'à la quête du Graal et aux rituels qui étaient associés à celle-ci. N'oublions pas que dans les toutes premières versions, ce n'était pas un vase qui était posé sur un plateau et figurait le Graal, mais bien une tête coupée.

## A la recherche de Saint-Guiral

Lorsque, de La Couvertoirade, on regarde vers le nord-est, on aperçoit la barre montagneuse des Cévennes, sorte de frontière

naturelle dont la ligne bleutée semble interdire l'accès à un royaume céleste.

C'est là que les Roquefeuil avaient leur château qui, en fait, devait se réduire à une tour ou à peu près. C'est de là qu'ils descendaient lorsqu'ils venaient voler les troupeaux des templiers sur le Larzac, de la montagne du Saint-Guiral. Un lieu étonnant qui cristallisa à travers l'Histoire un ensemble de croyances et de rites remontant à des millénaires.

Adrienne Durand-Tullou a consacré un fort intéressant ouvrage à ce pic méconnu (1). Elle écrit :

*« Depuis les temps préhistoriques, il a exercé une véritable fascination sur les hommes établis, non seulement aux alentours, mais jusqu'au bord de la Méditerranée. »*

Le sommet du Saint-Guiral présente quelques vestiges qui attestent de la permanence d'un culte en ce lieu. Le château lui-même n'a laissé que quelques pierres correspondant à la base d'une tour et les ruines de sa chapelle. Outre les vestiges d'un mur en gros appareil, les restes de deux autres chapelles, une petite construction en ruine auprès d'un point d'eau et des marches taillées dans le roc, on découvre sur ce sommet des traces datant de l'époque celtique ou préceltique. Un ancien oppidum bordé de rochers aménagés de façon à former un abri et un menhir couché au sol voisinent avec les ruines de l'ermitage. Cependant, le centre d'attraction des pèlerins qui mettaient des heures à gravir la montagne, c'était le "tombeau de saint Guiral". En fait, ce tombeau est formé par un bloc de granit qui prend la forme d'une arche. Il semble qu'il doive autant à l'homme qu'à la nature, ayant vraisemblablement été travaillé. Des entailles ont été creusées dans d'énormes blocs de granit situés à côté du "tombeau". Elles forment des sièges dans la tradition de ces "fauteuils du diable" parfois liés à d'antiques sites mégalithiques.

Adrienne Durand-Tullou signale :

*« Une sorte de vire ménagée dans la paroi, complétée par un muret formant des marches d'escalier permet de se frayer un passage et d'atteindre la base de la plate-forme. On constate alors que les énormes blocs de granit en place permirent la réalisation d'un système de défense titanesque, par adjonction d'autres blocs dont le déplacement et l'agencement durent poser des problèmes. Des pans de murs énormes, des caches ménagées dans les parois remontent à une époque lointaine, peut-être protohistorique. »*

Ceci pourrait être corroboré par le culte taurin qui accompagne ce saint. Pour protéger les troupeaux des maladies, on menait

(1) Adrienne Durand-Tullou : *Religion populaire en Cévennes : le culte à Saint-Guiral* (F.N.F.R.-Annales du milieu rural).



des bovins à Saint-Guiral. Une fois qu'ils avaient gravi la montagne, on leur faisait faire le tour du rocher sommital. Généralement une des plus belles bêtes, "souvent une noire", "demeurait sur place". On ne la revoyait jamais. Autant dire qu'un sacrifice de bovin était accompli, signe d'un culte ancien ressemblant fort à ce qu'on trouve à Carnac auprès de Saint-Cornely.

Lieu singulier auquel des chemins de grande randonnée permettent de se rendre. On les repèrera sans trop de peine grâce à la carte au 1/25 000<sup>e</sup> de l'I.G.N. n° 2641 est. Le mieux est sans doute d'aborder en venant par le col de l'Homme-Mort où se trouve une roche à cupules. Une toponymie bien intéressante rappellera sans doute quelque chose à certains passionnés des mystères du sol de France. Outre ce col de l'Homme-Mort, ne découvre-t-on pas, tout près, un Blanquefort, et même, juste à côté du Saint-Guiral, le mont des Trois-Quilles ?

Avant de voir de plus près qui était le saint ermite dont ce lieu sacré porte le nom, intéressons-nous un instant à la famille qui avait son château sur cette éminence. Curieux, ces Roquefeuil dont certains situent l'origine dans les Pyrénées, en pays cathare.

Le 21 février 1002 fut rédigé un codicile au testament d'Henri, vicomte de Creissel et baron de Roquefeuil. Par cet acte, il entendait fonder à ses frais un hôpital de pauvres sur la montagne de l'Espérou. Pour cela, il léguait entre autres les revenus d'un territoire appelé "de bonheur". Or, la charte 59 du cartulaire de Notre-Dame-de-Bonheur indiquait en 1145 l'appellation de *monasterium Boni-Hominis*, le monastère des bonshommes. Le terme de bonshommes était aussi celui que l'on donnait aux parfaits cathares dans les Pyrénées. Pur hasard ?

Curieux, ces Roquefeuil et leur culte à ce saint Guiral qui aurait fait partie de leur famille. Au fait, a-t-il seulement existé ce saint mystérieux ? Sans doute pas. On n'en trouve en tout cas aucune trace nulle part. Totalement absent du martyrologe romain, il est considéré par l'Église comme n'ayant jamais existé, ce qui n'a d'ailleurs jamais empêché le clergé d'encadrer le culte local. Adrienne Durand-Tullou considère que le nom de Guiral est la déformation de celui de Saint-Géraud-d'Aurillac, ce qui expliquerait qu'il ne soit pas répertorié sous le nom de Guiral. Certains exemples pris en Corrèze et dans le Cantal sembleraient pouvoir lui donner raison si Guiral avait la même histoire que Géraud, mais son culte semble spécifique. Nous nous risquerons donc à émettre une autre hypothèse et pour cela nous ferons d'abord un bref détour par la Bretagne. A Langon, en Ille-et-Vilaine, existe une chapelle désignée en 838 sous le nom d'*Ecclesia sancti Veneris*. On y vénérât



saint Vénier, personnage dont on aurait eu bien du mal à trouver des traces. Or, en 1839, en nettoyant le badigeon recouvrant le cul-de-four de l'abside, on découvrit au-dessous une fresque. On y voyait une femme nue sortant de l'eau et peignant ses cheveux, accompagnée par des poissons et par Eros chevauchant un dauphin. Il s'agissait de Vénus, adorée en ce lieu à l'époque romaine et le nom de Vénier n'avait fait que recouvrir celui de la déesse dont on avait peu à peu fait disparaître le culte, faisant passer les populations du paganisme au christianisme. Laissons là la déesse de l'amour et retournons à Guiral. Son nom, à lui aussi, pourrait bien recouvrir un tout autre culte. Supposons que lui aussi ne soit qu'un leurre, ne pourrait-on voir dans saint Guiral un *saint-g(ui)ral* ? Hypothèse audacieuse ? Voire !

Un tableau représente le saint dans l'église d'Arrigas. Deux anges semblent veiller sur le moine occupé à lire un livre tandis qu'à ses pieds un crâne semble le regarder. Le crâne est un motif souvent représenté pour évoquer que tout n'est que vanité, mais souvenons-nous cependant des têtes coupées de l'aven de la peur. Songeons à l'assimilation du crâne et de la coupe dans les vieux cultes celtiques. Songeons aussi que le pèlerinage à Saint-Guiral était réalisé le lundi de la Pentecôte, jour de la descente de l'Esprit-Saint sur la terre.

Faut-il voir dans cet ermite celui du Graal ? Une légende dite des Trois Ermites est associée au Saint-Guiral. Trois frères de la famille des Roquefeuil étaient amoureux de la même jeune fille. Elle décida qu'ils devaient partir pour la croisade et dit qu'elle épouserait au retour celui des trois qui se serait montré le plus valeureux. Ils partirent mais jamais la demoiselle ne les voyait revenir ni ne recevait de leurs nouvelles. Elle les crut morts tous les trois et en mourut elle-même de chagrin. Les trois frères, revenant de Terre Sainte, arrivèrent juste à temps pour croiser son cortège funèbre. Ils décidèrent alors de se faire ermites. Selon une version rouergate de cette légende, ces trois frères Roquefeuil se nommaient Alban, Guiral et Sulpice et la belle avait pour nom Berthe de Cantobre. Or, Cantobre (qui peut se traduire par : *quelle œuvre !*) se situe sur une plate-forme rocheuse dominant d'une centaine de mètres le confluent de la Dourbie et du Trévezel. Un Trévezel qui nous rappelle fort le Trévizent de la quête du Graal.

Intéressons-nous une seconde à Sulpice, censé avoir vécu auprès de Guiral. Il avait la réputation d'être le "Maître des Eaux". L'abbatiale de Nant abrite ses reliques dans sa chapelle Saint-Roch. Elles sont enfermées dans un coffre très ancien ayant la forme d'une arche. Chaque année, ce saint était fêté, le

17 janvier, lors d'une cérémonie qui se déroulait dans la "chapelle de Caux".

On relie aussi Guiral et Sulpice au saint Clair dont la chapelle domine la ville de Sète. Ce saint qui eut la tête coupée était particulièrement cher au cœur de cette famille Sinclair dont nous avons parlé au chapitre précédent et qui recueillit sans doute une partie de l'héritage écossais du Temple.

Tout cela peut n'être que coïncidence, c'est vrai. De plus, la montagne du Saint-Guiral ne faisait pas partie des terres du Temple. Mais on peut se demander si templiers et Roquefeuil ne chassaient pas sur les mêmes terres spirituelles, ce qui pourrait expliquer l'opiniâtreté des Roquefeuil à ne pas laisser les templiers faire main-basse sur tout le Larzac. Les seigneurs du Saint-Guiral s'intéressaient-ils eux aussi à l'aven de la peur ?

Chacun pourra méditer sur ce point en visitant La Couvertoirade et en admirant un blason sculpté sur un hôtel particulier de la petite cité fortifiée. Outre des étoiles à cinq branches, on y voit un lion (rappelant celui figurant dans les armes des Roquefeuil) surmonté d'un palmier sur lequel sont posées deux corneilles qui se font face (des *gralhas* comme l'on dit en Languedoc). Ces armes sont celles de Jean-Antoine de Grailhe. L'histoire a de ces coïncidences qui mériteraient des recherches approfondies. Il serait en effet intéressant de savoir si le culte des têtes coupées de l'aven de la peur a quelque rapport avec le saint-g(ui)ral et son crâne, et si la famille de Gra(i)l(he) est liée à cette étrange aventure.

## II

### Arginy et le trésor du Temple

#### Quel trésor ?

La réalité d'un trésor templier gigantesque est loin d'être évidente. De plus, le fait qu'en de nombreux endroits les moines-soldats aient pu échapper au sort que Philippe le Bel entendait leur réserver, permet de penser qu'il aurait pu être récupéré par les survivants de l'ordre. Même si on suppose que d'une façon ou d'une autre les hauts dignitaires aient pu faire mettre ce trésor à l'abri, rien ne prouve qu'il soit encore dans la cache qui lui avait alors été affectée.

Néanmoins, intéressons-nous à l'histoire que nous avons commencé à exposer précédemment : celle de l'évacuation des richesses de l'ordre par un membre de la famille de Beaujeu, sur demande de Jacques de Molay.

Selon cette relation, le comte de Beaujeu aurait donc réussi à convaincre Philippe le Bel de le laisser récupérer le corps de son oncle afin de l'inhumer dans le Beaujolais, fief de leur famille. Il en aurait profité, sur ordre et indications du dernier Grand Maître, pour récupérer les richesses du Temple et pour les faire sortir de la capitale. A cet effet, Guichard de Beaujeu aurait réuni



quelques compagnons sûrs avec lesquels il aurait créé la société secrète "les Parfaits Architectes". Il convenait d'abriter le trésor en lieu sûr et, afin de pouvoir veiller sur lui, Guichard aurait décidé de le cacher sur ses propres terres. N'était-ce pas là, d'ailleurs, qu'il devait rapporter la dépouille de son oncle ? Toute autre destination n'eût-elle pas paru suspecte ? La logique voulait effectivement que Guichard rapportât son précieux chargement sur les terres des Beaujeu dans le Rhône.

## Les Beaujeu à la Dame de Trèfle

On ne sait très exactement quand les Beaujeu s'installèrent dans cette région montagneuse du Beaujolais. Le lieu avait été considéré comme sacré dans les temps anciens et avait connu d'étranges cultes liés aux mégalithes. Il demeure encore quelques vestiges d'un cromlech au sud-ouest de Beaujeu et, un peu plus au sud, des pierres à cupules appelées les Pierres-Fayettes. Disposées en cercle sur un éperon rocheux, elles semblent surveiller la vallée de l'Azergues. Cependant, c'est dans une autre propriété toute proche que Guichard aurait caché le précieux dépôt, de préférence au château familial : à Arginy, sur le territoire de la commune de Charentay.

Transformé en ferme, le château d'Arginy a, depuis lors, pas mal souffert. Il a cependant conservé deux tours rondes dont l'image se reflète dans les eaux lourdes et verdâtres qui les bordent. Il garde aussi un donjon qui a focalisé l'intérêt de bien des chercheurs de trésors. Les huit ouvertures qui se répartissent à son sommet lui ont valu le nom de Tour des Huit Béatitudes ou tour d'alchimie. Construit au XI<sup>e</sup> siècle, le château fut très remanié au XVI<sup>e</sup>.

On ne connaît pas très bien l'origine du toponyme "Arginy". Certains on supposé qu'il s'agissait d'une déformation du mot grec *arguros* signifiant argent. D'autres y ont vu Argine, la Dame de Trèfle, reine des trésors. On dit aussi que l'origine du nom remonte à la guerre des Gaules. Un lieutenant de César nommé Arginus aurait fait bâtir un castellum en ces lieux qui auraient alors conservé le souvenir de son nom. Ensuite, un château aurait occupé la place du castellum et les comtes de Beaujeu en seraient devenus propriétaires au XIII<sup>e</sup> siècle. En 1253, Louis de Beaujeu quitta le château familial pour s'installer à Arginy où ses successeurs résidèrent également : Guichard VI le Grand en 1295, Édouard I<sup>er</sup> en 1331, Antoinette de Beaujeu en 1343.

En 1388, le château fut cédé à la famille de Vernet puis, en 1453, il devint la propriété de Jacqueline de Châlons, appartenant à la même famille que le templier Jean de Châlons. En 1485, la propriété changea encore de famille : elle se retrouva dans les mains de Thomas de La Busière. A la Renaissance, et cela ne manque pas d'intérêt, elle fut acquise par un ami de Jacques Cœur : Claude de Vignolles. Il restaura le château, agrandit la propriété, bâtit la ferme flanquée d'une tour octogonale que l'on baptisa plus tard "la Prison".

La famille de Rosemont acquit ensuite ce domaine en 1883. Depuis, de nombreux personnages, se disant parfois mandatés par des sociétés secrètes, ont essayé d'acheter le château d'Arginy, proposant généralement des sommes énormes, persuadés qu'il s'agit d'un investissement et que le trésor de l'ordre du Temple se trouve bel et bien en ce lieu.

## Les Beaujeu et le Graal

Pour savoir si le trésor de l'ordre a la moindre chance de se trouver là, encore faut-il savoir ce que fut cette famille de Beaujeu. Les personnages qui la composèrent sont assez divers. Il y eut Guichard III qui se distingua surtout par une cruauté sans bornes lors de la croisade contre les Albigeois. Il y eut Guichard V qui fut chambellan de Philippe le Bel. Tout cela ne milite guère en leur faveur. Mais il y eut aussi Guillaume qui succéda à Thomas Béraut comme Grand Maître du Temple le 12 mai 1273 et qui mourut héroïquement à Acre, lors du siège de 1291.

Remontons un peu plus dans le temps et intéressons-nous à une étrange histoire :

Le fils de Guichard II de Beaujeu glissa et tomba dans la rivière dans laquelle il faisait boire son cheval. Il se noya. Désespéré, son père se mit à prier, prier, et jura d'édifier une église sur les lieux du drame si son fils lui était rendu. Le miracle se produisit et le fils de Guichard II ressuscita. Beaujeu réalisa ce qu'il avait promis : il fit édifier l'église Saint-Nicolas-de-Beaujeu qui fut consacrée en 1131 par le pape Innocent III.

Paul Leutrat (1) rapporte une autre légende racontée par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny :

Humbert III étant en guerre contre le comte de Forez, l'un de ses compagnons d'armes fut tué. Il se nommait Geoffroy d'Oingt. Quelques jours plus tard, Milon d'Anse se trouvant en forêt d'Alix,

(1) Paul Leutrat : *la Sorcellerie lyonnaise* (Robert Laffont).



le fantôme de Geoffroy lui apparut et lui dit que son âme n'était pas en paix car il s'était battu pour une cause injuste et de plus Humbert III ne faisait pas dire de messes pour son repos éternel. Le fantôme ajouta que tout cela ne l'étonnait d'ailleurs pas outre mesure car Humbert de Beaujeu se conduisait comme un païen en annexant à son profit les propriétés de l'abbaye de Cluny. On comprend ainsi fort bien pourquoi Pierre le Vénérable se fit le rapporteur de cette histoire. Le fantôme ajouta que Humbert III devait impérativement se rendre en Terre Sainte. Milon d'Anse s'empressa de rapporter toute l'histoire au comte de Beaujeu mais celui-ci ne voulut rien entendre. Cependant, un matin, il se trouva à son tour face à face avec le fantôme. L'impression fut désagréable et Humbert jugea plus prudent d'obtempérer. Il suivit donc les conseils du spectre et se rendit en Terre Sainte. Là, il se fit templier. Mais il n'était pas au bout de ses rencontres fantastiques. Il fit la connaissance d'une jeune femme nommée Assirata. En fait, selon le Zohar, cette enjoleuse habite le sixième palais du démon. C'est elle qui donne naissance à tous les esprits qui induisent les hommes en erreur en leur faisant voir en songe des choses mensongères.

Humbert revint en France et son épouse, furieuse, découvrit qu'il était devenu templier. Elle obtint du pape Eugène III qu'il quittât l'ordre. Décidément très sensible aux arguments féminins, Humbert s'exécuta et rendit le manteau blanc à croix rouge. En compensation de ce départ, il dut construire une église à Belleville. Ainsi fut fait. La collégiale fut bâtie avec neuf travées. Une sirène bifide fut sculptée sur la façade faisant face à la Saône. Était-elle censée rappeler Assirata ? Sur un chapiteau de l'entrée, un lion androphage tient dans sa gueule le corps d'un homme. C'est dans cette église que plusieurs comtes de Beaujeu se firent inhumer. Elle fut aussi le lieu d'un autre événement légendaire.

A la suite du combat au cours duquel Geoffroy d'Oingt avait été tué, Humbert et ses compagnons étaient allés fêter leur victoire à Meys, au cœur des monts du Lyonnais. Certains prétendent que ce village avait été le berceau de la famille d'Hugues de Payns. Lors de cette fête, Milon d'Anse aurait volé une coupe qu'il aurait ensuite cédée à Humbert. Ce dernier ne voulut plus s'en séparer, du moins jusqu'au moment où la collégiale de Belleville fut construite. Alors, il jeta la coupe dans la Saône et certains murmurèrent qu'il s'agissait du Graal. Il faut dire qu'elle possédait d'étranges pouvoirs. Lorsqu'on regardait l'image de quelqu'un se refléter sur elle, l'homme apparaissait débarrassé de son enveloppe charnelle, à moins qu'il ne s'agisse d'un démon.

La mort d'Humbert fut également curieuse. La légende dit



qu'elle se déroula précisément à Meys, au cours d'un banquet. Outre son épouse, ceux qui étaient réunis autour de la table étaient tous déjà morts. En dehors de ces personnages qu'il avait connus au cours de son existence et qui l'attendaient de l'autre côté du miroir, il y avait aussi Assirata, sa belle séductrice qui en rappelle une autre liée elle aussi aux Beaujeu.

En effet, au XIII<sup>e</sup> siècle, Renaud de Beaujeu a écrit un roman lié au cycle de la Table Ronde. Il y décrivait comment un chevalier ne pouvait parvenir au terme de sa quête qu'après avoir triomphé des tentations charnelles. *Le Bel inconnu*, héros et titre du roman, après avoir triomphé de tout, notamment d'une fée séductrice terminait sa quête à la cité Gastée. Une sirène l'embrassa et lui apprit qui il était vraiment : Guislain, fils de Gauvain. Le bel Inconnu, qui ne l'était plus, épousa la sirène : la blonde Esmérée. Ce roman eut assez de succès pour inspirer l'Arioste et le Tasse qui s'en servirent respectivement pour décrire l'île d'Alcine et les jardins d'Armide.

Ainsi la boucle se refermait liant la sirène, les Beaujeu et la quête du Graal. Faut-il voir dans ces liens avec le monde des esprits une des raisons qui auraient pu pousser à faire des Beaujeu des dépositaires du trésor du Temple ?

Voilà qui est bien difficile à dire. Versons simplement un indice de plus au dossier, indice qui donnerait à penser qu'avant même l'arrestation, les templiers se seraient assurés qu'ils pourraient utiliser le château d'Arginy. En effet, deux chevaliers du Temple arrêtés en leur maison de Mâcon, se virent interrogés. On leur demanda notamment ce qu'ils avaient fait dans les heures qui avaient précédé l'arrestation. Ils reconnurent avoir séjourné la veille au château d'Arginy. Qu'y faisaient-ils ? Ils auraient dû s'arrêter pour dormir à leur commanderie de Belleville située à environ six kilomètres. On ne put en savoir davantage sur le motif qui les avait conduits en ces lieux.

Par ailleurs, nous avons vu qu'après les Beaujeu et les Vernet, Arginy revint en 1453 à Jacqueline de Châlons. On peut se demander si elle n'avait pas soit un intérêt familial particulier, soit une mission à accomplir, en veillant sur Arginy. En effet, le templier Jean de Châlons qui résidait en la maison de Nemours, interrogé devant le pape, aurait déclaré avoir vu trois chariots couverts de paille quitter la cité du Temple de Paris à la tombée de la nuit, la veille de l'arrestation. Ce convoi était conduit par Gérard de Villers et Hugues de Châlons. Les chariots auraient abrité des coffres censés contenir le trésor du Grand Visiteur de France, Hugues de Pairaud. Cette déposition existerait aux archives secrètes du

Vatican sous la cote *Register Aven, n° 48 Benedicti XII, Tome I, folios 448-451*. Nous considérerons néanmoins ce témoignage avec prudence, n'en ayant pas d'autre preuve que les dires de Gérard de Sède. Mais il est certain qu'il pourrait conforter l'hypothèse d'un dépôt à Arginy.

## La recherche du trésor et les fantômes d'Arginy

Une tradition familiale dut exister à propos de ce trésor car très tôt certains s'employèrent à le rechercher. Ainsi, Anne de Beaujeu fit-elle procéder à des fouilles. Elle se résigna à abandonner ce projet dans des circonstances dramatiques. Un des hommes chargés des travaux mit à jour un souterrain. Il y pénétra et, soudain, ceux qui étaient restés dehors entendirent un cri horrible qui les glaça d'effroi. Ils n'osèrent bouger. Un quart d'heure plus tard, l'homme ressortit. Il marchait mécaniquement, titubant. Une partie de son crâne semblait avoir été broyée et l'on voyait sa cervelle qui s'écoulait. Arrivé devant ses camarades pétrifiés, il leva les bras et s'écroula. Il était déjà froid.

Anne de Beaujeu fit cesser les fouilles et l'on n'en sut pas plus. Ceci nous apprend néanmoins quelque chose : c'est que le secret exact de l'éventuel enfouissement n'était pas parvenu jusqu'à Anne de Beaujeu qui aurait sans doute su parvenir plus aisément au trésor dans le cas contraire. Soit le secret familial avait cessé d'être transmis pour une cause quelconque, soit il n'avait plus de raison d'être car le trésor avait déjà été récupéré et emporté ailleurs.

Tel ne fut sans doute pas l'avis de Pierre de Rosemont, après qu'il fut devenu propriétaire des lieux. Il décida de reprendre les fouilles et commença par rechercher des éléments dans de vieux manuscrits conservés dans les archives de l'abbaye de Pommier-en-Forez. Ses travaux permirent malheureusement de comprendre ce qui était arrivé à l'ouvrier d'Anne de Beaujeu. En effet, après que l'on eut retiré cent mètres cubes de terre qui obstruaient l'entrée du souterrain, une galerie s'enfonçant verticalement apparut. Un ouvrier descendit au bout d'une corde. A un moment, il sentit sous ses pieds "comme un tonneau" qui tournait. En fait, il s'agissait d'une énorme meule de pierre. Une autre meule se trouvait à côté et le pied, coincé entre les deux, fut broyé jusqu'à la cheville. Le malheureux avait eu la présence d'esprit de tirer aussitôt sur la corde et ses camarades l'avaient hissé immédiatement, lui évitant de se faire happer plus avant par les meules.



Comme Anne de Beaujeu, Pierre de Rosemont se dit qu'il valait mieux en rester là plutôt que de risquer pire encore. Il fit murer l'entrée de la galerie et déverser cent cinquante tombereaux de terre dans le souterrain. Il interdit à ses enfants de lui reparler de cette affaire et ajouta pour tout commentaire :

*« Je n'ai pas autre chose à dire que le spectacle est en-dessous et non au-dessus. »*

Cela n'empêcha pas un de ses fils de reprendre des fouilles en 1922. Il trouva un souterrain au pied de la Tour des Huit Béatitudes et y découvrit des documents datant de la Révolution, mais rien d'autre.

Trente ans plus tard, d'autres moyens furent mis en œuvre. Un industriel parisien nommé Champion fit venir sur place un astrologue et alchimiste de renom : Armand Barbault, ainsi qu'un spécialiste de l'occultisme : Jacques Breyer. Bien d'autres personnes, y compris des notables se joignirent à eux pour essayer de percer le secret d'Arginy. Leur groupe aboutit à la création de "l'ordre du Temple Solaire".

Ils ne suivirent pas la voie de leurs prédécesseurs ni ne se rappellèrent les paroles de Pierre de Rosemont. Ils ne regardèrent pas en-dessous mais en-dessus et concentrèrent leurs efforts sur la Tour des Huit Béatitudes. Ils étaient persuadés que le secret d'Arginy était la pierre philosophale qui permet la transmutation des métaux. Pour percer ce secret, ils s'adonnèrent à de longues séances de spiritisme au cours desquelles ils tentèrent d'entrer en contact avec les esprits des templiers. Jacques Breyer avait placé un pigeon dans une cage, tous s'étaient concentrés et le signal du contact devait être donné par l'oiseau qui battrait des ailes dès que l'au-delà serait à l'écoute. Les participants entendirent onze coups qui semblaient être frappés à l'extérieur, au sommet de la tour. Cela devait se reproduire de nombreuses fois, toujours entre minuit et deux heures du matin, et à chaque fois, simultanément, la nuit devenait silencieuse, les animaux se taisaient. Breyer et ses amis eurent à la suite de ces coups plusieurs "conversations" avec onze templiers. La transcription de ces dialogues avec l'au-delà est assez incohérente et nulle révélation ne fut faite sur le trésor. Voilà une méthode qui n'était véritablement pas très efficace mais qui du moins n'entraînait la mort d'aucun ouvrier.

Se lassant sans doute de ces vaines séances nocturnes, Armand Barbault trouva plus expédient de faire appel à un médium de ses amis et, effectivement, celui-ci lui indiqua bientôt l'emplacement d'un souterrain. Des fouilles furent immédiatement engagées. A



ce moment, M. Champion dut quitter Arginy, appelé d'urgence pour affaires. Armand Barbault perdit l'un de ses proches et les ouvriers se mirent à abandonner le chantier sans donner d'explications. Tout fut arrêté.

Il y eut cependant d'autres tentatives de contact avec les templiers, nos chercheurs ayant le sentiment qu'ils n'arriveraient à rien tant que les mânes des frères du Temple ne leur auraient pas donné leur feu vert. Une nuit de la Saint-Jean, ils organisèrent "une grande conjuration" au cours de laquelle Barbault entra en communication "avec le gardien du trésor" par l'intermédiaire d'un médium. Ce dernier déclara :

— *Je vois un coffre monté sur rails. Une main articulée et gantée de fer plonge magiquement dans le coffre et en sort des pièces d'or. Il y en a maintenant un gros tas posé sur la table. La main puise toujours. D'autres mains, avec avidité, se tendent vers le trésor... des mains griffues et qui deviennent soudain velues, monstrueuses, affreuses. Alors la main articulée reprend les pièces d'or et les remet dans le coffre. Le maître des gardiens du trésor est un chevalier couché dans un cercueil. Il parle mais demeure roide dans son tombeau. Il voudrait sortir. Pour cela, il faudrait une grande cérémonie avec les sept conjurations rituelles.*

Avec ça, les chercheurs étaient bien avancés... D'ailleurs, le médium considéra lui-même que les entités se moquaient d'eux et qu'elles ne leur révéleraient jamais l'emplacement du trésor. Seul un descendant des templiers digne de poursuivre leur mission pourrait l'apprendre un jour.

Nous passerons sur quelques épisodes sans grand intérêt durant lesquels certains se prirent pour des réincarnations de Grands Maîtres du Temple ou imaginèrent que l'on pourrait "enceinter" une jeune fille au cours d'une cérémonie magique en espérant amener Guillaume de Beaujeu à se réincarner dans l'enfant ainsi conçu. Que l'on se rassure tout de suite : la cérémonie n'eut jamais lieu.

Jacques Breyer pensa cependant avoir percé le secret et décida de le révéler dans un ouvrage intitulé *Arcanes solaires*. Il écrivit :

« *La mine aux joyaux est bien gardée. Chaque porte est défendue par un dragon. Pour trouver, il faut humilité, désintéressement, pureté. Voilà les trois clefs infaillibles lorsque tu les entends bien. Le F.F. (le roi) à capter par l'artiste se tient donc : en l'air ; la vraie mine est en haut ! Pauvre souffleur ! Pourquoi t'égares-tu ?... Allons... réfléchis mieux, le grand art est lumière. »*

Sans doute les trois clés infaillibles furent-elles mal entendues car les recherches n'aboutirent pas malgré sept années d'invocations, conjurations et autres pratiques des "esprits".

## Du soleil aux souterrains d'Arginy

Jacques Breyer, par ses phrases sybillines, aurait voulu indiquer que le secret du trésor se trouvait dans la Tour des Huit Béatitudes à hauteur des fenêtres, le soleil passant par l'une d'entre elles fournissant la clé ultime. C'est un peu l'avis, également, de Mme Jeanne de Grazia qui disait :

*« Des huit petites fenêtres trilobées de la tour d'alchimie, une seule est obstruée par des pierres cimentées. Il faudrait la déboucher et observer la direction du faisceau lumineux qui y pénètre le 24 juin. Le soleil du solstice doit jouer un rôle éminent, frapper peut-être une pierre qui donnera une indication décisive. »*

Sur place, Mme de Grazia dit avoir découvert les signes-clés d'une cachette majeure, figurant d'abord sur le blason de la porte d'entrée et conduisant à la tour d'alchimie ou des Huit Béatitudes. Parmi ces signes, des symboles alchimiques que l'on retrouve également à l'intérieur du château. Ils pourraient être dus au baron de Camus "initié de la Renaissance" qui serait inhumé avec son épouse dans une crypte située à huit ou neuf mètres sous terre.

Certains ont pensé également que le mystère d'Arginy était lié à son emplacement particulier facilitant certains "contacts" et certaines opérations magiques. L'architecture même du château et surtout de la Tour des Huit Béatitudes serait en harmonie avec le lieu et représenterait un pan important du secret. Serait-ce pour cela que Guichard de Beaujeu et ses compagnons avaient fondé leur société des "Parfaits Architectes" ?

Le lieu est en effet particulier : trois rivières souterraines superposées passeraient sous le château, faisant de l'emplacement un nœud tellurique important. Il est exact que lorsque le comte de Rosemont fit procéder à des forages dans la salle basse du donjon, le trou fut immédiatement inondé.

Autre personne à s'être intéressée de très près à Arginy : Gabrielle Carmi. Des rêves liés à plusieurs emplacements importants ayant été occupés par le Temple l'obsédèrent longtemps, d'autant plus qu'ils aboutirent à une découverte concrète : celle d'un coffret d'écaille trouvé dans un petit village de Seine-et-Marne. Gabrielle Carmi, qui raconte toute cette histoire dans un ouvrage intitulé *Le Temps hors du temps*, attachait beaucoup d'importance à ses rêves. L'un d'eux la conduisit en un lieu dont elle ne donne pas le nom mais qui est incontestablement Arginy. Elle écrit :

*« Je rêve à nouveau du château de la tour isolée. Je revois la tour que je situe comme faisant partie d'un ensemble de bâtiments auxquels elle fait suite bien qu'elle en soit séparée (...). En face d'elle, à quatre-vingts*



mètres environ, j'ai vu, au-dessus du sol, une lumière bleu électrique immatérielle, semblable à celle que j'ai vue lors de la découverte du coffret d'écaille à Hermé.

Cette lumière formait deux dessins espacés d'environ un mètre cinquante, chacun d'eux comportant deux S séparés par un intervalle. A une certaine profondeur en dessous, je vois un coffre. Il est posé sur un dallage à l'intérieur d'un souterrain qui forme, à cet endroit, une pièce circulaire dont je ne vois pas les accès. Le coffre est en pierre. Il a la forme d'un petit sarcophage d'un mètre de long environ. Son couvercle, également de pierre, est à deux pentes.

A l'intérieur du coffre, qui est ouvert, je vois un très épais recueil constitué de feuilles de parchemin. Elles sont réunies par deux plaques, l'une au-dessus, l'autre au-dessous, reliées par une cordelette en métal sombre formant laçage. Les plaques aussi sont en métal sombre. Ce recueil a les dimensions habituelles des gros livres de musique grégorienne que l'on voit sur les lutrins dans les églises (...). J'ai revu la page portant les sept points d'or reliés par des lignes. J'ai aussi vu d'autres pages de ce livre, couvertes de signes ou de lettres que je n'ai malheureusement pas ramenés lors de mon réveil. J'ai la certitude absolue qu'il s'agit de documents d'une extrême importance dont une partie seulement se rapporte à la règle des templiers. J'ai eu aussi la sensation que j'étais en présence d'un grand et véritable mystère (...). Certains enseignements intéressent les secrets et techniques concernant l'art de construire. Mais pas seulement la manière d'assembler les matériaux. Les règles à suivre pour déterminer l'orientation, la forme et les proportions des bâtiments pour que ceux-ci aient leur pleine valeur initiatique, y sont précisées (...). »

Gabrielle Carmi s'est rendue à Arginy. Là, elle s'est sentie attirée par un lieu particulier, à l'emplacement où étaient apparus les signes lumineux de son rêve. Elle a ressenti la présence du coffre, sous ses pieds à un endroit où une tour s'était jadis élevée. Des fouilles superficielles permirent de dégager quatre marches d'escalier. On ne creusa cependant pas plus loin et l'on reboucha même le trou ainsi pratiqué, recouvrant à nouveau les marches de terre. Gabrielle Carmi sentit également la présence de deux souterrains convergeant vers le lieu du coffre. L'un partirait de la tour isolée et l'autre d'un endroit plus approximatif du château.

Ceci vaut ce que valent les rêves, bien sûr, mais ceux de Gabrielle Carmi sont bien intéressants, d'autant que les souterrains existent. Nous avons vu en effet que des fouilles avaient permis de mettre à jour une galerie au pied de la Tour des Huit Béatitudes.

## Les clés du Paradis

Avant d'en terminer avec cette étrange histoire, allons faire une promenade sur carte d'état-major. Rappelons-nous que la toponymie recèle souvent la clé des lieux. Servons-nous des cartes de



l'I.G.N. au 1/25 000<sup>e</sup> cotées 2929 est, 3029 ouest, 2930 est, 3030 ouest.

Plusieurs éléments sont à remarquer dans la toponymie de la région. D'abord la fréquence des noms de lieux liés à l'histoire sainte : Bethléem, Lazare, la Balthazarde, la Jacobée, la Zacharie, Saint-Abram. Il y a aussi le nombre étonnant de toponymes qui se retrouvent plusieurs fois et souvent très proches les uns des autres. Ainsi, on note trois Jérusalem, trois Saint-Julien, trois Saint-Roch, trois La Rochelle, quatre Saint-Jean, deux Saint-Étienne, deux La Varenne, deux Saint-Paul, deux Saint-Abram, deux Saint-Pierre et un Razès correspondant à un Razet.

Ces doublons, pour ne pas dire plus, ne devaient guère faciliter la désignation des lieux. Difficile de savoir de quelle Jérusalem on parle si l'on ne fournit pas d'explication supplémentaire. Alors pourquoi avoir constitué ce curieux écheveau de toponymes bien difficile à débrouiller ? Ne pourrait-il servir de fil d'Ariane à celui qui saurait en venir à bout ?

Il convient également de noter, à cinq kilomètres au nord-est d'Arginy, l'existence d'un ensemble de toponymes typiquement templiers : Le Bois des Épines, La Fonderie de Saint-Jean, Saint-Jean-d'Ardières, l'Épinay.

Il faut dire que l'on est tout près de Belleville où se trouve un lieu-dit La Commanderie, proche de Sainte-Catherine.

Si l'on s'en tient à Arginy et aux lieux les plus proches, notons une Croix-Rouge et un lieu nommé Les Chevaliers.

Mais surtout, il faut remarquer, au milieu des vignes, à environ un kilomètre deux cents à l'ouest de la Tour des Huit Béatitudes, une chapelle consacrée à Saint-Pierre. Elle forme avec Arginy et un lieu-dit Le Nicolas un triangle équilatéral. N'est-ce pas à Saint-Nicolas que fut dédiée la chapelle mystérieuse construite par le comte de Beaujeu après la résurrection de son fils ?

En tout cas, on pourrait presque parier qu'un souterrain rejoint Arginy à partir de la chapelle Saint-Pierre. Peut-être la "lumière" en indique-t-elle l'entrée en dessinant sur le sol d'étranges reflets après être passée par le prisme des vitraux. Une fois de plus, le saint aux clés montre sans doute la voie du Paradis et de ses béatitudes.



### III

## Gisors : “*et in Arcadia ego*”

### Un jardinier qui joue les taupes

En 1929, un jeune homme de vingt-cinq ans, Roger Lhomoy, se fit embaucher par la municipalité de Gisors comme guide et jardinier du château. Il avait une idée derrière la tête. Il sortait du séminaire où il avait déjà reçu les ordres mineurs. Était-ce là que lui était venue cette idée ? Avait-il entendu parler des hommes d'église au sujet de Gisors ? Toujours est-il qu'il était persuadé que la forteresse de cette petite ville de l'Eure recélait un trésor.

Une fois engagé comme jardinier, il se trouva sur place pour vérifier si ce rêve était capable de revêtir quelque consistance. Mais où chercher ? Par où commencer ? Le temps passa sans que Lhomoy n'avancât d'un pouce. Cependant, au bout de quinze ans, en 1944, il entama des fouilles.

Dépourvu d'autorisation, il ne creusait que la nuit, utilisant un matériel tout à fait rudimentaire : pelle, pioche, barre à mine, lampe baladeuse et un treuil bricolé. Roger Lhomoy ayant repéré un puits situé à gauche de l'entrée de l'enceinte du donjon, entreprit de le déboucher. Jour après jour, ou plutôt nuit après nuit, il creusait. Il arriva ainsi à vingt mètres au-dessous du sol. Il



faillit en rester là car un éboulement fut bien près de l'ensevelir. Il réussit à s'en sortir, seul, avec une jambe cassée.

Rétabli, Lhomoy ne songea qu'à poursuivre ses fouilles mais il n'était plus question de passer par le puits dont les parois avaient été fragilisées par les travaux précédents. Il décida de recommencer de zéro et de creuser à une quinzaine de mètres plus loin, toujours dans l'enceinte du donjon. Il fit d'abord une sorte de cheminée verticale de seize mètres de profondeur, puis il creusa à partir de là une galerie horizontale de dix mètres de long et recommença à percer verticalement sur quatre mètres.

Une nuit, alors qu'il se trouvait à vingt et un mètres au-dessous du sol, sa barre à mine heurta une surface dure. C'est du moins ce qu'il prétendit. Il se trouvait au contact d'une pierre taillée, lisse. Dégageant ses abords avec précaution, il se rendit vite compte qu'il s'agissait d'un mur. Il parvint à ôter certaines des pierres, justes assez pour passer la tête, les épaules et la lampe de l'autre côté. Écoutons son témoignage (1) :

*« Je suis dans une chapelle romane en pierre de Louveciennes, longue de trente mètres, large de neuf, haute d'environ quatre mètres cinquante à la clef de voûte. Tout de suite à ma gauche, près du trou par lequel je suis passé, il y a l'autel, en pierre, lui aussi, avec son tabernacle. A ma droite, tout le reste du bâtiment. Sur les murs, à mi-hauteur, soutenus par des corbeaux de pierre, les statues du Christ et des douze apôtres, grandeur nature. Le long des murs, posés sur le sol, des sarcophages de pierre de deux mètres de long et de soixante centimètres de large : il y en a dix-neuf. Et dans la nef, ce qu'éclaire ma lumière est incroyable : trente coffres en métal précieux, rangés par colonnes de dix. Et le mot coffre est insuffisant : c'est plutôt d'armoires couchées qu'il faudrait parler, d'armoires dont chacune mesure deux mètres cinquante de long, un mètre quatre-vingts de haut et un mètre soixante de large. »*

Lhomoy décida alors de prévenir les autorités. Ainsi, un matin de mars 1946, il se présenta devant le Conseil municipal réuni au grand complet. Il raconta ses fouilles et ce qu'il avait vu et invita les conseillers à venir s'assurer par eux-même qu'il disait vrai. Tout le monde se rendit au pied du donjon mais, là, devant le puits de fortune creusé par Lhomoy, les invités s'entre-regardèrent : pas question de descendre dans ce véritable piège, un effondrement pourrait se produire à tout moment. Cet homme était fou. Néanmoins, l'histoire fit immédiatement le tour de la ville et un homme plus courageux que les autres se dit qu'il fallait en avoir le cœur net. Il avait d'ailleurs quelque expérience en la matière en tant qu'ancien officier du génie. Émile Beyne, commandant des

(1) In *les Templiers sont parmi nous ou l'énigme de Gisors*, par Gérard de Sède.

sapeurs-pompiers de Gisors, descendit donc au fond du puits, puis il progressa jusqu'au bout de la galerie horizontale. Il ne lui restait plus que quatre mètres à descendre à la verticale. Étouffant littéralement au fond de ce puits étroit, Émile Beyne renonça cependant à prendre plus de risques. Il remonta, et s'il fut en mesure de confirmer une partie des dires de Lhomoy il ne put témoigner de l'existence de la chapelle.

Pour l'opinion publique cela suffit cependant à crédibiliser le récit du jardinier. Lhomoy en profita pour se présenter de nouveau à la mairie, espérant obtenir de l'aide pour poursuivre les fouilles et dégager l'accès à la chapelle. Or, il eut la désagréable surprise, non seulement de se voir refuser toute aide, mais aussi de s'entendre dire que son trou allait être rebouché. Le jour-même, la municipalité envoya une équipe de prisonniers allemands sur les lieux et tout fut comblé.

Lhomoy, abattu sur le moment, ne se déclara pas vaincu. Il sollicita, et obtint, du Secrétariat d'État aux Affaires culturelles, une autorisation de fouilles. Fort de celle-ci, il s'adressa de nouveau à la mairie. Étrangement, il reçut pour toute réponse un mot de l'adjoint au maire de Gisors qui ressemblait fort à une menace :

*« Je vous défends formellement de donner suite à vos élucubrations de détraqué, en vous tenant pour fort heureux que des mesures n'aient déjà été prises pour vous faire enfermer, chose que l'avenir pourrait bien vous réserver. »*

Que la municipalité prenne toutes précautions pour que de nouvelles fouilles ne mettent pas le donjon en péril et se passent dans des conditions de sécurité maximales, eût été normal. En revanche, que la municipalité s'opposât formellement à ces fouilles en dépit de l'autorisation du ministère a de quoi surprendre. Qu'en outre, on en vînt à menacer Lhomoy de le faire enfermer, et cela de façon à peine voilée, paraît bien étrange.

Six ans plus tard, Lhomoy qui vivait alors à Versailles, trouva deux associés pour mener à bien ses fouilles. Une nouvelle fois, il obtint une autorisation du ministère. La municipalité de Gisors n'osa pas employer les mêmes méthodes d'intimidation que la première fois. Cependant, elle mit une condition aux travaux : le dépôt d'une caution d'un million de francs plus l'engagement de laisser à la ville les quatre cinquièmes de la valeur de ce qui serait découvert. Découragés, les associés abandonnèrent, et Lhomoy vit disparaître son dernier espoir de pouvoir prouver qu'il avait dit la vérité.



## Le trésor du Temple ?

Roger Lhomoy avait-il menti ? Et sinon, que pouvaient bien contenir les coffres de la mystérieuse chapelle souterraine ?

Pour Gérard de Sède, aucun doute : il s'agit "du" trésor des templiers, le seul, le vrai, l'unique, celui évacué grâce au jeune sire de Beaujeu, sur les indications de Jacques de Molay. Pour l'auteur des *Templiers sont parmi nous*, ce trésor devait être convoyé en Angleterre, mais pour une raison quelconque, on avait dû s'arrêter en route et il avait été caché à Gisors. Pour ma part, je vois assez mal pourquoi il eût été caché là, si tant est qu'il ait transité dans la région. Néanmoins, nous verrons que d'une façon ou d'une autre le mystère de Gisors est indissociablement lié aux templiers.

Les templiers étaient très présents dans la région. Près d'Arquency, la commanderie de Bourgoult et les fermes fortifiées d'Authevernes et de Fours, témoignent encore de la présence du Temple. Une croix pattée de pierre veille également toujours sur la route qui mène de Gisors à Neaufles. Citons aussi la présence de tombes ornées de croix pattées à Nucourt, nous rappelant un peu les cimetières templiers d'Écosse.

A moyenne distance de Gisors, on peut citer maintes commanderies importantes : Saint-Étienne-de-Renneville (sur la commune de Sainte-Colombe-la-Campagne), Chanu (dont il reste une très belle chapelle qui sert malheureusement de grange), Brettemare, Bourgoult dont nous avons déjà parlé et qui possédait une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, le Temple-du-Bois-Hibout à Saint-Vincent-des-Bois, près de Vernon.

Si l'on s'intéresse à la toponymie locale, on peut s'attendre à des traces très précises de la présence du Temple. Au nord-nord-ouest, à une petite vingtaine de kilomètres de Gisors, on trouve un lieu-dit Le Temple, associé à un Bois-du-Temple. Tout près de là, Saint-Pierre-des-Champs et Saint-Pierre-des-Bois, Orsimont, la Tête-d'Enfer, les Maisons-Rouges, la Ferme-de-la-Croix-Blanche, la Ferme-de-Jouvence, le Parc-à-Poulain et quelques kilomètres plus loin au nord-est, Saint-Clair.

Rendons-nous maintenant un peu plus au sud-est, de façon à opérer un mouvement tournant à bonne distance de Gisors. Nous rencontrons les Épinières, l'Orval, les Terres-Rouges, l'Orme et l'Épinette et plus à l'est le Bois-des-Bonshommes et les Rouges-Eaux.

Revenons un peu plus au sud : l'Hêtre-de-l'Épinette. l'Abîme, le Bois-Cornu, le Bois-des-Moines, le Buisson-Saint-Pierre, l'Épinette,



la Haute-Épine, la Mare-Rouge, encore une fois l'Abîme et les Terres-Saint-Pierre nous interpellent.

Obliquons vers l'ouest pour nous retrouver à moins de cinq kilomètres au nord-nord-est de Gisors. Nous trouvons de nouveau l'Épine, l'Épinette et la Croix-Blanche.

A l'est de Gisors, nous trouverons la Maison-Rouge, la Fosse-Salomon, le Veau-d'Or et le Trou-Saint-Patrice.

Au sud-est, ce seront Sainte-Marguerite, l'Épine, la Croix-Blanche, la Croix-Rouge et un peu plus loin, l'Ormeteau, la Fontaine-Saint-Gilles, l'Épinette, la Croix-Chevaliers, le canal Saint-Clair. Et plus au sud, la Ronde-Épine, les Terres-Rouges, le Noyer-au-Coq, l'Enfer, le Trésor, le Paradis, le Bois-de-l'Épinette, la Maladrerie, l'Épine-au-Coq, le Grand-Orme, la Croix-Saint-Gilles, la Maladredie encore une fois.

Au sud de Gisors maintenant : le Bois-de-l'Épine-Cagnard, la Croix-Blanche, Saint-Gervais et la Vallée-Catherine, les Terres-Rouges, Archemont, la Côte-Saint-Antoine, la Côte-Blanche et la Vallée-Dame-Noire.

Enfin, à l'ouest et au sud-ouest, l'Épine, la Croix-Rouge, le Mont-de-l'Aigle, la Fosse-Saint-Maurice, le Moulin-Rouge, Saint-Clair-sur-Epte, le Bois-de-Jouvence, le Bois-de-Blaise et l'abbaye du Trésor.

Il ne s'agit pas de prétendre que tous ces toponymes marquent infailliblement une présence templière, même si cela est évident pour des lieux comme Le Temple. Certains de ces termes sont sans doute purement descriptifs ou tout bonnement sans rapport avec l'ordre. De plus, tous ces noms ont été révélés sur une surface assez importante puisque couvrant quatre cartes de l'I.G.N. au 1/25 000<sup>e</sup> ; les 2111 est, 2112 est, 2211 est et 2212 est. Il s'agit plutôt de donner à celui qui compte mener lui-même sa quête sur les lieux quelques points de départ, quelques traces pouvant l'aider dans ses investigations.

Cependant, pour que les templiers aient abrité un dépôt dans les sous-sols de la forteresse de Gisors, encore faudrait-il qu'ils en aient eu les moyens.

Lorsque Rollon se fit concéder la Normandie par Charles le Simple, le Vexin fut scindé en deux parties : Vexin français et Vexin normand. Par la même occasion, Gisors devint ville-frontière et le resta durant cinq siècles, marquant après la conquête réalisée par Guillaume le Conquérant, la limite entre les possessions du roi d'Angleterre et les terres de France. Dès lors, la place devint stratégiquement importante et fit l'objet de querelles à travers les siècles. La forteresse qui fut construite, comprenant un donjon

et une enceinte flanquée de douze tours, semble peu rigoureuse sur le plan militaire. En revanche, le symbolisme ne fut peut-être pas absent des préoccupations de son constructeur.

En 1097, date du début de l'édification du château, les templiers n'existaient pas encore ; ils n'y furent donc pas mêlés. D'ailleurs, s'ils l'occupèrent, nous verrons que ce séjour ne dura que trois ans et qu'il serait bien étonnant qu'ils y aient entrepris quelques travaux d'importance.

Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, avait chargé Robert de Bellême d'édifier la forteresse. Celui-ci en confia la réalisation à un architecte nommé Leufroy. Ce nom relie d'ailleurs Gisors à une autre forteresse qui eut le même architecte : celle de Falaise. Là aussi on trouve un étrange mystère sans doute lié aux templiers, avec des graffiti semblables à ceux de la Tour du Prisonnier à Gisors. Qui plus est, la toponymie environnante des deux villes comporte des noms identiques en nombre appréciable, tels : Saint-Clair, les Terres-Rouges, Tilly, Villiers, Croissanville, Mesnil, Réveillon, l'Ormeau, etc. Il faudrait aussi évoquer la croix de La Hoguette près de Falaise, qui est comme le négatif de celle de Gisors sur la route de Neaufles. Il faudrait s'intéresser à l'église Saint-Gervais-Saint-Protais de Falaise comme à celle de Gisors ou encore examiner l'ensemble de la symbolique alchimique de l'église de la Trinité, à Falaise. Mais revenons à la capitale du Vexin qui joua dans l'histoire un rôle méconnu.

Ainsi, Leufroy construisit la forteresse de Gisors et certains pensent qu'il le fit en respectant des données astrologiques très précises (1). Notons au passage que cet architecte fut aussi celui des châteaux de Bellême et de Nogent-le-Rotrou et que dans ces deux cas, il construisit une chapelle souterraine sous le donjon. Un indice qui pourrait donner quelque consistance aux affirmations de Lhomoy. Ajoutons qu'un texte ancien qualifierait ce Leufroy de "chevalier du Temple" ce qui impliquerait qu'il soit entré dans l'ordre à la fin de sa vie, mais n'en ferait pas pour autant un templier à l'époque de la construction.

C'est ainsi la première fois que nous rencontrons l'ordre du Temple dans l'histoire de Gisors. La deuxième rencontre est plus curieuse. Elle se situe en 1099, lorsque Henri I<sup>er</sup> Beauclerc, roi d'Angleterre et duc de Normandie, confia la garde de Gisors à Thibaud Payen, en vertu d'un accord passé avec Louis VI le Gros. Thibaud, comte de Gisors, fut surnommé "Payen" parce que, dit une chronique, "déjà grandelet, il n'était pas encore baptisé". Cependant, si l'on s'intéresse d'un peu plus près à ce personnage

(1) G. de Sède : *op. cit.*



à la vie politique agitée, tantôt allié des Anglais, tantôt ami des Français, on lui découvre une fort intéressante parenté. Il était en effet le fils du comte Hugues de Chaumont et d'Adélaïde de Payen qui n'était autre que la sœur d'Hugues de Payen, fondateur de l'ordre du Temple.

En 1109, cependant, Henry Beauclerc retira la garde de la citadelle au neveu du Grand Maître. Or, ceci revenait à violer le traité passé avec le roi de France. Une guerre s'ensuivit qui dura des années et finalement le roi de France se fit battre à Brenneville en 1119. Le pape Calixte II joua alors les intermédiaires. Il vint à Gisors et fit signer un traité de paix selon lequel l'héritier d'Henry Beauclerc devait l'hommage au roi de France pour la Normandie, moyennant quoi Gisors demeurerait ville normande exclue du Vexin français. Les rois de France continuèrent tout de même à lorgner du côté de Gisors avec une certaine envie. Louis VII parvint à se faire céder de nouveau la forteresse en 1144. Dix ans plus tard, Henry II Plantagenêt devint roi d'Angleterre et, à son tour, il se demanda comment récupérer Gisors que, décidément, tout le monde s'arrachait comme s'il s'agissait d'un véritable joyau. Une chronique nous révèle d'ailleurs qu'il éprouvait "une affection toute particulière" pour cette ville. Henry réussit à convaincre Louis VII qu'il serait bon qu'ils unissent leurs enfants respectifs. Le fils du roi d'Angleterre, Henry, fut donc fiancé à Marguerite, fille de Louis VII. Elle devait apporter en dot Gisors et le Vexin. Mais en cette année 1158, Henry avait cinq ans et Marguerite n'en avait que trois. Il n'était bien sûr pas question d'un mariage immédiat. L'archevêque de Canterbury, le très célèbre Thomas Becket, qui avait mené les négociations du côté anglais, avait trouvé une solution d'attente. Hébergé au Temple à Paris, il s'était mis d'accord avec ses hôtes. Les templiers seraient constitués séquestres du château de Gisors en attendant le mariage. Aussi, en novembre 1158, les chevaliers du Temple Othon de Saint-Omer, Richard de Hasting et Robert de Pirou s'installèrent au château. Ils ne devaient cependant y rester que trois ans. En effet, impatient, Henry II fit célébrer le mariage bien avant le terme prévu et, dans la continuité, se fit remettre par les templiers la citadelle de Gisors. La complaisance des moines-soldats qui respectaient ainsi la lettre mais non l'esprit de la mission qui leur avait été confiée, rendit Louis VII furieux. Il se sentit berné et voulut faire pendre les templiers, mais ceux-ci ne le craignaient guère et ils allèrent continuer à servir l'ordre en Terre Sainte. Notons au passage que ces trois personnages n'étaient pas des chevaliers parmi d'autres, mais trois dignitaires de l'ordre. En tout cas, redevenu



maître de Gisors, Henri II s'employa à compléter la construction, sans doute avec les conseils d'architectes de l'ordre du Temple.

Au fil des siècles, les rois d'Angleterre et de France ne cessèrent guère de se disputer la place qui changea plusieurs fois de mains.

Quelques épisodes curieux devaient encore marquer du sceau du mystère l'histoire de Gisors et de l'ordre du Temple. Comme le rappelle Gérard de Sède, c'est à Gisors que se noua l'intrigue qui amena la chute de l'ordre. En effet, lors de sa rétractation, le templier Ponsard de Gizy déclara :

« *Ci sont les traîtres lesquels ont proposé fausseté et déloyauté contre ceux de la religion du Temple : Guillaume Robert, moine qui les mettait à la torture ; Esquieu de Florian, de Béziers, prieur de Montfaucon ; Bernard Pelet, prieur du Mas-d'Agenais et Géraud de Boysol, chevalier du roi, tous venus à Gisors.* »

Coïncidence ? Voire, car le hasard semble avoir bon dos dans cette histoire. Jugez-en :

Sous Philippe le Bel, le procureur du Temple à Paris se nommait Jehan de Gisors. La tête de femme découverte à Paris par les enquêteurs qui recherchaient le baphomet, crâne portant l'étiquette *caput LVIII<sup>m</sup>* fut confiée à un personnage nommé Guillaume de Gisors. Alors que l'arrestation eut lieu partout le 13 octobre 1307, ce n'est que le 29 novembre 1308 qu'un ordre écrit de Philippe le Bel enjoignit au bailli de Gisors d'arrêter les templiers de cette ville. Pourquoi les avait-on laissés en liberté jusque-là ? Et ce n'est pas tout. En effet, avant d'être conduit à Paris, d'y être déclaré relaps et brûlé, c'est à Gisors que Jacques de Molay fut enfermé en 1314. Pourquoi avoir choisi cette forteresse pour prison ? Et pourquoi n'a-t-on jamais traduit en justice le templier Simon de Macy, gardien de Gisors, et qui demeura sur place ? Pourquoi Philippe le Bel s'était-il tout spécialement réservé son cas ? Pourquoi le fit-il transférer à Gisors et enfermer dans la tour du château le samedi de Penthecoste de l'an de grâce MILCCC et quatorze, avertissant le bailli de Gisors, Guillaume Maillard, qu'il devait répondre sur sa vie de la garde de ce prisonnier, à qui nul ne devait parler (1) ?

Quel mystère attira à Gisors les visites d'Henri IV (qui déclara alors avec satisfaction : « *Me voilà maintenant roi de Gisors* »), Louis XIII, Mazarin, Louis XIV. Quant au maréchal de Belle-Ile, petit-fils du surintendant Fouquet, il n'hésita pas à céder au roi la place stratégique de Belle-Ile en échange du comté de Gisors et, il est vrai, de quelques autres babioles. Tout cet intérêt a-t-il

(1) L'ordre est conservé au British Museum de Londres sous la côte M 33, Caligula D III Fo 4 (cf G. de Sède).

quelque chose à voir avec le nom de la ruelle qui mène au château : la ruelle du Grand-Monarque ? La citadelle cacherait-elle un secret de la royauté ?

## La mise sous le boisseau

A la suite de la parution de l'ouvrage de Gérard de Sède consacré au mystère de Gisors et rapportant le témoignage de Lhomoy, l'affaire rebondit. Roger Lhomoy fut invité à participer à une émission de télévision fort populaire à l'époque : *Lecture pour tous*. La polémique fit alors rage, les milieux archéologiques ayant la charge des monuments de Gisors se déchaînant littéralement. Le directeur de la circonscription archéologique, le directeur des archives départementales de l'Eure, le conservateur des monuments historiques et certaines personnalités de la ville montèrent alternativement au créneau en répétant inlassablement le même message : il ne saurait y avoir de crypte sous le donjon.

L'argumentation n'était pas à la hauteur des vociférations, certains n'hésitant pas à affirmer qu'on ne savait pas construire des voûtes sous terrain hétérogène de plus de deux mètres d'ouverture à l'époque. Lhomoy fut traité de malade mental. Néanmoins, en mai 1962, André Malraux, ministre d'État aux Affaires culturelles, fit poser les scellés sur le donjon de Gisors et donna des ordres pour qu'il fût procédé à une campagne de fouilles. Officiellement, cela n'avait rien à voir avec les déclarations de Lhomoy, mais en fait, il s'agissait bel et bien de rouvrir les galeries qu'il avait creusées et que la municipalité avait fait combler. Le 12 octobre 1962, les travaux étaient achevés et une conférence de presse fut tenue au pied même du donjon. Lhomoy fut convoqué. On le fit descendre au fond de son trou débouché mais se finissant en cul-de-sac. Lhomoy remonta en pleurant et en affirmant qu'il restait encore un mètre cinquante à creuser pour trouver la crypte. En février 1964, le ministère décida effectivement de creuser un peu plus avant pour vérifier les dires de Lhomoy. On peut se demander pourquoi on ne l'a pas fait tout de suite. Les premières fouilles n'auraient-elles pas eu pour seul et unique but de prouver qu'il n'y avait rien à chercher ? Et pourquoi, lors de cette seconde campagne, en 1964, les lieux furent-ils déclarés zone militaire et sévèrement gardés ? Le ministère admettait chercher un trésor mais déclara que les fouilles n'avaient rien donné. Quel rôle jouait André Malraux dans cette histoire ?

Et Lhomoy avait-il dit la vérité ? Avait-il menti ? On peut se



demander si, en fait, le jardinier avait réellement vu la crypte. Supposons un instant que durant son passage au séminaire, Lhomoy ait eu connaissance d'une façon ou d'une autre de l'existence de cette crypte à Gisors mais sans en connaître très exactement l'emplacement. Cela expliquerait que, s'étant fait engager jardinier, il n'ait pas pour autant procédé à des fouilles durant quinze ans. Puis, un jour, il se serait décidé à tenter le coup et aurait essayé de déboucher le puits, sachant qu'il n'est pas rare que des puits communiquent avec des souterrains. A la suite de l'effondrement qui lui valut une jambe cassée, il aurait alors creusé ses fameuses galeries de façon à recouper le souterrain que le puit était susceptible de rejoindre. Ne pouvant creuser plus loin, il se serait décidé à parler de la crypte et de la description dont il avait eu connaissance, en espérant intéresser la municipalité à ses recherches. On sait ce qui s'ensuivit pour lui. Cette hypothèse expliquerait bien des choses sans pour autant remettre en cause l'existence même de la crypte qui est sans doute bien réelle.

### **La chapelle Sainte-Catherine existe**

Cette crypte existe, tout comme est bien réel le réseau de souterrains qui tisse sa toile dans le sous-sol de Gisors. L'histoire locale raconte qu'une certaine "Reine Blanche" fut encerclée dans le château de Neaufles. Lorsqu'au petit matin les troupes ennemies donnèrent l'assaut, elles eurent la surprise de trouver la place vide, la Reine Blanche, sortant de Gisors avec des troupes en nombre, leur fondit dessus. Épouvantés par un tel prodige, les ennemis s'enfuirent. Voilà qui semblerait attester la présence de souterrains reliant Neaufles à Gisors. Outre ce genre de traditions difficilement vérifiables, nous avons heureusement des éléments plus concrets à présenter. Plusieurs tronçons encore praticables ont été mis au jour à Gisors même. Tous suivent un axe nord-sud qui semble témoigner d'un lien entre le château et l'église Saint-Gervais-Saint-Protas. Dans l'enceinte même de la forteresse existe tout un réseau de caves que l'on peut visiter, avec une galerie centrale, deux souterrains perpendiculaires et des logements servant à stocker des vivres. Une autre section se trouve dans le prolongement de la première et peut encore être abordée à partir des caves de maisons sises dans la rue de Vienne. Elle se dirige vers la ruelle des Épousées mais est obturée par un effondrement. Un peu plus loin, la suite de la galerie fut mise à jour en 1950 par des terrassiers. Il s'agissait d'un véritable carrefour de souterrains situé à six mètres



de profondeur au-dessous de la ruelle des Épousées, tout près du portail nord de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais. Un inspecteur de l'enseignement qui visita les lieux, Eugène Anne, les décrivit ainsi :

*« Entre des murs épais, dont la maçonnerie est régulière et solide, s'ouvrent, à hauteur d'homme, quatre grandes niches surmontées de voûtes en plein cintre. Une remarquable clé de voûte réunit, au sommet du carrefour, des arcades romanes d'un travail achevé, aux pierres bien taillées et solidement assemblées. L'ensemble est en parfait état, et le calcaire est resté presque blanc (...) : il apparaît bien que cet endroit n'était qu'une halte au milieu d'une voie souterraine conduisant de la forteresse voisine vers l'emplacement de l'église. En effet, à droite de la troisième niche, s'ouvre un noir boyau, à demi comblé de gravats, et qui, comme le prouvent de récentes recherches, traverse le sol de la Grand-Rue et vient déboucher dans les caves très anciennes des deux maisons érigées de ce côté et que la guerre a épargnées. Il y a là, de nouveau, des niches, et même des colonnes à chapiteaux sculptés. Vers l'église, le bombardement a détruit toute issue. »*

On s'est bien sûr empressé de tout reboucher sans faire la moindre fouille à partir de là.

Une habitante de Gisors, Mme Dufour, se souvenant fort bien d'anciens souterrains effondrés à la suite des bombardements durant la dernière guerre, en parlait ainsi en 1963 :

*« Il existait par exemple l'entrée d'un souterrain à la porte du Pont-Doré où passait jadis la première enceinte de la ville et qui enjambe un bras de l'Epte à quelques dizaines de mètres au sud de l'église. En 1942, une ouvrière de Thaon-les-Vosges y conduisit ses camarades pour les abriter, une nuit de bombardement. Aujourd'hui, cette entrée est bouchée. Citons encore un souterrain de quatre-vingts marches dans la boutique de chaussures à l'enseigne de La Botte Bleue. »*

Ajoutons que des sarcophages de pierre auraient été vus dans une salle souterraine mise à jour par un bombardement puis rebouchée.

Quant à la chapelle souterraine que Lhomoy décrivit, sans doute sans l'avoir trouvée mais à partir de renseignements précis qu'il avait pu recueillir à son sujet, elle existe bel et bien, même si sa trace est perdue pour l'instant. Plusieurs documents anciens la décrivent de façon précise. Un texte de 1370 conservé aux Archives nationales et relatant l'évasion d'un prisonnier à Gisors, nous indique :

*« Il rompit une pièce du merrien et fit par la force un trou ou il passa et aultre rompit et fit un autre trou et entra dans une chambre près de la cage, et de là monta contremont une paroy de pierre et rompit un plancher et entra dans une chambre près de la chapelle Sainte-Catherine et puis entra en ycelle chapelle en laquelle estait l'artillerie de notre dit chastel. »*

En 1629, dans son *Tableau poétique de l'église de Gisors*, Antoine Dorival parlait lui aussi de la chapelle Sainte-Catherine et décrivait le remarquable retable qu'elle abritait. On peut néanmoins se demander s'il s'agit de la même chapelle puisque l'une semble liée au château et l'autre à l'église.

En 1696, Alexandre Bourdet, un ami de Cyrano de Bergerac, rédigeant des *Remarques sur l'histoire de Gisors*, fournit même un croquis en coupe de la chapelle Sainte-Catherine. C'est peut-être ce document ou une copie qui aurait permis à Lhomoy de faire sa propre description des lieux.

En 1938, l'abbé Vaillant, curé de Gisors, écrivit à un architecte parisien auquel il avait confié un paquet d'archives. Dans sa lettre, il réclamait que lui soit rendu "*un manuscrit latin daté de l'an 1500 qui parle de trente coffres de fer*" (1).

Une trouvaille corrobore d'ailleurs ces divers éléments. En 1898, en changeant le pavé de la chapelle de Notre-Dame-de-l'Assomption, dans l'église de Gisors, on retira des dalles qui étaient sculptées sur leur face retournée. Malheureusement, elles se brisèrent en mille morceaux lorsqu'on les enleva. On reconstitua patiemment le puzzle et l'on s'aperçut qu'il s'agissait d'un retable d'autel de un mètre trente de haut sur un mètre quatre-vingts de large. Il semble bien qu'il s'agissait du même retable que celui évoqué par Antoine Dorival en 1629.

L'ensemble de ces éléments, y compris l'évasion du prisonnier, permet de penser qu'il existait autrefois une chapelle Sainte-Catherine faisant sans doute partie de l'église de Gisors et surmontant une crypte. C'est dans cette crypte que devaient aboutir les souterrains joignant le château et l'église. A moins qu'il n'y ait eu deux chapelles Sainte-Catherine, dont une sous le donjon. Toujours est-il que ce mystère nous conduit à examiner de plus près les indices que l'on peut trouver tant dans le château que dans l'église.

## Le prisonnier de Gisors

Tout visiteur du château de Gisors ressort fort étonné de la Tour du Prisonnier. Il y a découvert en effet, de véritables sculptures, et non des graffiti comme c'est généralement le cas, laissés là par

(1) Cf. Alain Lameyre : *la France templière* et Jean-Luc Chaumeil : *le Trésor des templiers* (Éd. Veyrier).

Nous n'évoquerons pas ici d'autres interprétations très sollicitées, telles que celles ressortissant aux élucubrations du chanoine Tonnelier dans la revue *Archéologia*, celles-ci semblant n'avoir pour but que d'affirmer qu'à Gisors, il faut circuler, il n'y a rien à voir. Initiative personnelle ou travail « sur ordres » ? Nous nous garderons de trancher.



un détenu sur lequel courent bien des légendes. On dit entre autres que ce chevalier nommé Poulain était l'amant de la Reine Blanche. De ces amours naquit une fille qui ne survécut pas. Cependant, le roi, mis au courant, fit incarcérer Poulain dans cette tour du château. Il s'évada mais, blessé, n'eut que la force d'aller mourir dans les bras de celle qu'il aimait. Elle l'enterra dans un souterrain auprès de leur fille.

Qui était cette Reine Blanche ? La légende ne le dit pas mais cette histoire semble essentiellement être une allégorie alchimique.

Visitons la tour pour en savoir plus. On l'aborde par les étages et les premiers niveaux auxquels on parvient n'attirent que peu l'attention. On y distingue cependant quelques graffiti étrangement semblables à ceux de la tour du Coudray à Chinon. C'est que, là aussi, souvenons-nous-en, Jacques de Molay fut enfermé.

Quant au cachot fameux, la lumière y pénètre difficilement et le prisonnier qui y grava son message devait travailler selon les périodes de l'année et les heures de la journée, en fonction du déplacement sur le mur d'un mince rai de lumière. Et malgré les difficultés, le "prisonnier" parvint à sculpter, sans doute à l'aide d'un clou, de véritables bas-reliefs. On y voit saint Georges, tuant le dragon qu'une damoiselle tient au bout de sa ceinture, ainsi que diverses scènes religieuses parmi lesquelles des épisodes de la Passion, une pendaison de Judas, une résurrection du Christ, ainsi que des scènes profanes : un tournoi ou un bal auquel participent des personnages à la tête ornée de coiffures de plumes, comme des indiens. Mais on y lit également un texte :

O MATER DEI MEMENTO MEI - POULAIN  
soit : *Ô Mère de Dieu, souviens-toi de moi - Poulain.*

Or la clé de ces scènes, le prisonnier nous la fournit sans doute. Près de cette inscription, il a sculpté un gisant, réplique inversée de celui qui se trouve dans l'église Saint-Gervais-Saint-Protais.

N'est-ce pas là que Poulain entend nous conduire ?

## **De Saint-Gervais-Saint-Protais à Rosslyn-Chapel : de quoi y voir plus clair**

L'édifice actuel date de 1249, mais il fut très largement remanié en 1497 et surtout de 1515 à 1591, notamment pour tout ce qui touche à la décoration (1).

Au-dessus du portail principal, un bas-relief représente la vision

(1) Il est à noter que les gravures de la Tour du Prisonnier semblent dater du XVI<sup>e</sup> siècle si l'on en croit les costumes.



de Jacob endormi, voyant sortir de lui les rois de Juda. Jacob, celui qui lutta contre l'ange et en demeura boiteux, celui qui connaissait le secret pour pénétrer dans la cité souterraine de Luz, Jacob qui savait combien un lieu peut être "terrible". L'Arbre de Jessé figurant à l'intérieur nous ramène au problème de sa descendance.

En entrant dans l'église, à gauche, il semble presque que l'on ait voulu nous rappeler le prisonnier. On y découvre en effet une curieuse sculpture représentant sainte Avoye, derrière des barreaux. A noter que les religieuses de Sainte-Avoye, dont l'ordre a disparu, étaient installées à Paris à l'emplacement du quartier du Temple.

Un peu partout, la décoration se prête à une interprétation alchimique, mais quelques détails précis doivent attirer plus particulièrement notre attention. Ainsi, cette statue située sous la tribune d'orgue. Elle représente David, l'épée à la main, après sa victoire contre Goliath. Mais un David âgé, tenant un livre. A ses pieds... la tête coupée de son ennemi masque elle aussi un livre fermé. Ce livre ne serait-il pas le symbole de la doctrine secrète du Temple qui passe par les mystères du baphomet ?

Sans doute peut-on s'en convaincre en observant de plus près le gisant sculpté sur le mur. Antoine Dorival écrivait à son sujet au XVII<sup>e</sup> siècle :

*« C'est un affreux squelette ou le maître parfait. »*

Nous y voilà : nous nous retrouvons tout à coup au sein de la filiation maçonnique de la tradition templière, ou plus exactement de sa survie écossaise. Suivons un instant Gérard de Sède :

*« En effet, vue de la nef, la disposition de l'ensemble qui fut élevé au début du XVI<sup>e</sup> siècle aux frais des corporations et confréries, est très singulière puisqu'elle est exactement celle d'une loge maçonnique lors de l'initiation au grade de maître : à droite un pilier droit, à gauche un pilier tors, telles que sont respectivement les deux colonnes de la loge, Jachin et Boaz, imitées de celles du Temple de Salomon : au fond et entre les deux (ou, comme disent les maçons, dans la chambre du milieu) l'affreux squelette devant lequel le récipiendaire est invité à la réflexion et qui symbolise le cadavre d'Hiram, constructeur du Temple, le maçon le plus accompli qui fut jamais, le maître parfait. »*

Cette interprétation est peut-être "sollicitée" mais elle ne manque pas d'intérêt.

A côté, le "pilier des tanneurs" nous offre lui aussi son message. Il est censé être dédié à Saint-Claude, patron de cette corporation et pourtant ce n'est pas Claude qui figure sur l'inscription, mais bien CLAUS, c'est-à-dire saint Nicolas, patron des prisonniers, mais également lié aux mines au point que les Allemands

nommèrent à cause de lui Nickel le petit génie des mines. Le pilier porte une inscription disant : *IE FUS ICI ACIS L'AN ISZ*, allusion à Isis ?

C'est dans la chapelle Saint-Clair que se trouve le gisant. Notons au passage d'autres inscriptions liées à ce squelette, notamment celle-ci :

*FAY MAINTENANT CE QUE VOULDRAS  
AVOIR FAIT QUAND TU TE MOURRAS.*

Voilà qui nous rappelle fort la maxime chère aux initiés du Temple de Bacbuc chez Rabelais : *Fais ce que voudras*. Et ce n'est pas un hasard.

Observons aussi le curieux pilier "tourné" aux Dauphins. Il nous rappelle un autre pilier tors fort intéressant lié lui aussi au nom de Saint-Clair, du moins phonétiquement. On le trouve en Écosse, sous l'appellation de "pilier de l'Apprenti", dans la chapelle de Rosslyn, édifice fort intéressant sur le plan symbolique.

On raconte qu'un maître-maçon ne voulut point terminer ce pilier sans s'être rendu à Rome pour observer une œuvre du même type et afin de ne pas négliger un travail aussi délicat. Lorsqu'il revint, il trouva cependant son pilier terminé. Un apprenti l'avait fini et si bien réussi que le maître-maçon en devint fou de jalousie. Il tua l'apprenti et c'est la... tête de celui-ci que l'on verrait sculptée au-dessus de la porte occidentale de la chapelle, portant une blessure à la tempe droite. En face de lui, une... tête barbue, celle du maître qui le tua. Le thème dominant de la décoration de cette chapelle est "l'Homme Vert", une... tête humaine avec des feuillages de vigne sortant de la bouche ou des oreilles, tête coupée assurant la fertilité de la terre et la croissance de la végétation tout comme le baphomet. Nous ne nous étendrons pas plus avant sur Rosslyn Chapel et renverrons pour plus de détails à la lecture de l'ouvrage de Michaël Baigent et Richard Leigh (1). Cependant, ceci ne nous éloignait que fort peu de Gisors, puisque Rosslyn Chapel fut édifiée par une famille que nous avons déjà rencontrée à propos de la piste écossaise. Une famille de fidèles de Robert Bruce, mêlée à la filiation du Temple, tout comme à l'essor de la maçonnerie jacobite : les Saint-Clair ou, comme on les nomme maintenant : les Sinclair ; cette famille dont un membre, Sir Henry Sinclair, se lança en 1395, un siècle avant Colomb, à la conquête des Amériques avec pour destination le Mexique. Nul ne sut jamais s'il y parvint.

(1) Michael Baigent, Richard Leigh : *des Templiers aux franc-maçons, la transmission du mystère* (Éditions du Rocher).



A propos, à qui est dédiée la chapelle du gisant de Gisors ? A Saint-Clair, évidemment.

N'allons pas plus loin sur ce plan et laissons à chacun le soin de découvrir toutes les autres merveilles que cache l'église de Gisors. Avant d'en terminer, retournons quelques instants rendre visite à notre prisonnier dans sa tour, afin de le remercier de nous avoir conduit à cette église sous laquelle se trouve sans doute la chapelle Sainte-Catherine.

### Un prisonnier trop poli pour ne pas être initié

Nous avons vu près du gisant le *Fais ce que voudras* cher à Rabelais. Or, celui-ci laissa tout au long de son œuvre un message occulte lié à une société secrète de l'époque : l'*Agla*. C'est cette organisation que nous avons déjà rencontrée à propos des frères Van Eyck et de la survie de l'ordre du Temple au sein de l'ordre de Saint-Antoine-de-Barbefosse.

L'*Agla* devint ensuite la Société Angélique chère à Jules Verne et à bien d'autres écrivains et artistes (1). Ses membres prirent l'habitude de laisser dans leurs œuvres de véritables messages cryptés en se servant des méthodes utilisées dans *le Songe de Poliphile* attribué à Francesco Colonna. Il est important de savoir que cet ouvrage a été à la base du symbolisme utilisé dans une bonne partie des modèles d'architecture de la Renaissance et notamment dans l'art des jardins. Nous ne pouvons ici nous étendre davantage sur le rôle de la Société Angélique que nous avons abondamment étudiée dans un autre ouvrage.

Contentons-nous donc de faire appel à Grasset d'Orcet dont les étranges articles parus dans la *Revue Britannique* à la fin du siècle dernier, sont pleins d'enseignements.

Il évoque :

« les adeptes d'une loge semblable à la Société Angélique dont Rabelais faisait partie, avec cette différence qu'elle était composée de nobles, et plus probablement de chevaliers et de clercs de Saint-Jean-de-Jérusalem, héritiers de l'ordre du Temple ».

Il relie également les templiers aux adeptes de l'art gothique, art crypté qu'il préfère orthographier Gaul-tique, c'est-à-dire lié à ces *Gouliards* qui avaient le coq (gault) en particulière vénération.

Dans *le Songe de Poliphile*, le héros est amoureux de Polia qui personnifie la sagesse et la connaissance, et il traverse bien des

(1) Cf. Michel Lamy : *Jules Verne, initié et initiateur* et E. Kretzulesco-Quaranta : *les Jardins du songe* (Les Belles Lettres, 1976).



épreuves pour la rejoindre. Dans cet ouvrage, Grasset d'Orcet décrypte un passage selon lequel l'auteur aurait tenu à affirmer qu'il était templier. Pour lui, Polia n'est pas une femme, c'est une "poulie" et Poliphile en est une autre. « *Les deux font la paire, et la paire, réunie par une chaîne ou maille, forme une moufle ou un palan servant à lever les fardeaux à bord d'un navire, les pierres sur un échafaudage, ou plus simplement le seau d'un puits* » qu'il relie à Salomon.

Grasset d'Orcet explicite quelque peu ces termes sybillins. Pour lui, le palan se composant d'un couple (une "poulie fixe" et une "poulie folle"), il fut choisi à la Renaissance pour évoquer discrètement les templiers qui allaient toujours par deux sur leur sceau. N'entrons pas dans les détails fort ardues des interprétations de Grasset d'Orcet, cela nous mènerait trop loin, mais retenons que, pour lui, l'art crypté au moyen du *Songe de Poliphile*, à la Renaissance, était directement lié au message des templiers. Or, celui qui ira visiter l'église Saint-Gervais-Saint-Protais de Gisors, le *Songe de Poliphile* en main, aura bien des surprises. Il y retrouvera les mêmes bucrânes, les mêmes motifs décoratifs, les mêmes symboles.

Interrogeons un peu plus Grasset d'Orcet et ne nous laissons pas arrêter par ce qui pourrait sembler être une utilisation abusive de jeux de mots. Sachons qu'il ne fait qu'employer la méthode chère à la Société Angélique dont les membres cryptaient ainsi leurs écrits. Swift codifia en une soixantaine de règles ce type de cryptage connu également sous le nom de *langue punique*. Grasset d'Orcet évoque les templiers :

« *Ils adoraient le soleil montant (sol. mont), d'où le Salomon de l'ancienne franc-maçonnerie, dont l'origine n'est pas biblique, mais gauloise, car c'était l'ancien dieu Belenus ou Pol, en grec Apollo, représenté par un poulain : il a laissé son nom à la proue des navires ; ou poulaine, que les Grecs modernes continuent à orner d'une tête de poulain. Comme le radical de son nom veut dire rond, il est probable que c'est de lui que vient le nom de la poulie, du palan, du pair-palan et tout le reste de la légende de la poulie fine accrochée avec la poulie folle.* »

Encore une fois, les écrits de Grasset d'Orcet ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Cependant, ils ne sont pas non plus à dédaigner. Ce qu'il nous dit là, c'est que les sociétés ayant recueilli l'héritage des templiers, se reconnaissaient à la renaissance à travers les messages du *Songe de Poliphile* et que leurs adeptes se reconnaissaient à l'appellation de "poulain".

A Gisors, tant d'éléments ont été empruntés à l'iconographie du *Songe de Poliphile* pour décorer l'église, qu'on ne peut être vraiment étonné en se souvenant de l'inscription laissée par le "prisonnier" :

*o mater dei memento mei - Poulain*

Poulain, autant dire la signature d'un initié qui nous met par ailleurs sur la piste de l'église qui, elle-même, etc. Et à l'étage au-dessus de celui du cachot du prisonnier est gravé un bateau, une nef, dont la proue, la "poulaine", est fortement marquée.

De quoi se demander si l'artiste du cachot fut vraiment prisonnier ou s'il s'agit d'un travail réalisé de façon délibérée afin de laisser un message. Peut-être ce dernier est-il un moyen de trouver la voie pour sortir de notre prison intérieure. En tout cas, les sculptures de la Tour du Prisonnier à Gisors dépassent de loin le simple témoignage de la nostalgie d'un homme comme on voudrait nous le faire accroire. Elles sont un signe de piste supplémentaire sur les liens occultes reliant des sociétés initiatiques modernes à l'ordre du Temple. C'est peut-être cela le véritable trésor de Gisors que des chercheurs, aveuglés par l'appât du gain, ont omis de remarquer. A chacun de se faire une idée, sur place, et dans la région où l'on trouve à la fois, au sud de Gisors, un lieu-dit Saint-Gervais associé à une vallée Catherine et au nord le Parc-à-Poulain.

Gisors est-il l'un des chaînons de la survie de l'ordre, de la propagation de son message ? Certains chercheurs pensent même qu'en ce lieu aurait été réalisée une scission dans le Temple. Dès 1188, la partie initiatique aurait abandonné l'ordre, ce qui expliquerait bien des choses. La séparation se serait faite dans le champ de l'Ormeteau ferré, tout près de l'actuelle gare de Gisors. Les initiés du Temple, désormais en congé de l'ordre, auraient pris le nom d'ordre de Sion. Mais cela, ce serait une autre histoire dans laquelle il serait bien difficile de démêler la vérité des trucages. En tout cas, c'est sans doute à Gisors qu'il convient de se lancer sur la piste des descendants du Temple.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMBELAIN (Robert) : *La Franc-Maçonnerie oubliée* (Robert Laffont, 1985) ; *Jésus ou le mortel secret des templiers* (Robert Laffont, 1970) ; *Les Lourds secrets du Golgotha* (Robert Laffont).
- ALART (B.) : *L'Ordre du Temple en Roussillon et sa suppression* (Philippe Schrauben, 1988).
- ALLEMAND (Jean-Marc) : *René Guénon et les sept tours du Diable* (Trédaniel, 1990).
- AMADEO (Isabelle) et LAGET (René) : *Histoire des templiers en Provence* (1988).
- ANGEBERT (Jean-Michel) : *Le Livre de la tradition* (Robert Laffont, 1972) ; *Les Mystiques du soleil* (Robert Laffont, 1971) ; *Les Cités magiques* (Albin-Michel, 1974).
- ARES (Jacques d') : *Vézelay et saint Bernard* (Dervy-Livres, 1985).
- ARNAUDIES (Fernand) : *Les Templiers en Roussillon* (Bélisane, 1986).
- ATIENZA (Juan-G.) : *La Mystique solaire des templiers* (Éd. Axis Mundi, 1991).
- AUBE (Pierre) : *Godefroy de Bouillon* (Fayard, 1985).
- AUDINOT (Didier), TELL (Henri) : *Tous les trésors de France à découvrir par le chemin des écoliers* (Seghers, 1978).
- AUDINOT (Didier) : *Guide des trésors enfouis de France* (Prospections, 1986).
- BAIGENT (Michaël), LEIGH (Richard), LINCOLN (Henry) : *L'Énigme sacrée* (Pygmalion, 1983) ; *Le Message* (Pygmalion, 1987).
- BAIGENT (Michaël), LEIGH (Richard) : *Des templiers aux franc-maçons, la transmission du mystère* (Le Rocher, 1991).
- BARBET (Pierre) : *L'Empire du baphomet* (roman) (J'Ai Lu).
- BAYARD (Jean-Pierre) : *La Tradition cachée des cathédrales* (Dangles) ; *La Spiritualité de la franc-maçonnerie* (Dangles).
- BERIAC (Françoise) : *Histoire des lépreux au Moyen Age* (Imago).
- BERNARD (Jean-Louis) : *Histoire secrète de Lyon et du Lyonnais* (Albin-Michel, 1977).
- BLANQUART (Henri) : *Les Mystères de la nativité christique* (Le Léopard d'Or, 1988).



- BORDONOVE (Georges) : *Les Templiers, histoire et tragédie* (Fayard, 1977) ; *Philippe le Bel* (Pygmalion, 1984).
- BREUIL (Paul du) : *La Chevalerie et l'Orient* (Trédaniel, 1990).
- BROCH (Henri) : *La Mystérieuse pyramide de Falicon* (France-Empire, 1976).
- CARMİ (Gabrielle) : *Le Temps hors du temps* (Robert Laffont, 1973).
- CARRIÈRE (Victor) : *Histoire et cartulaire des templiers de Provins* (Laffitte-Reprints, 1978).
- CAYRON (Géraud de) : *Guide des chercheurs de trésors* (Bothoa, 1977).
- CHARBONNEAU-LASSAY (Louis) : *Le Cœur rayonnant du donjon de Chignon attribué aux templiers* (Arché, 1975).
- CHARPENTIER (John) : *L'Ordre des templiers* (Tallandier, 1977).
- CHARPENTIER (Louis) : *Les Mystères de la cathédrale de Chartres* (Robert Laffont, 1966) ; *Les Mystères templiers* (Robert Laffont, 1967) ; *Les Jacques et le mystère de Compostelle* (Robert Laffont).
- CHARROUX (Robert) : *Trésors du monde* (Fayard, 1962).
- CHAUMEIL (Jean-Luc) : *Du Premier au dernier templier* (Veyrier, 1985) ; *Le Trésor des templiers* (Veyrier, 1984).
- CHEVALLIER (Jean), GHEERBRANT (Alain) : *Dictionnaire des symboles* (Seghers, 1973).
- CHEVALIER (Pierre) : *Histoire de la franc-maçonnerie française* (Fayard, 1975).
- CLÉMENT (Claude) : *Saint Bernard ou la puissance d'un grand initié* (F. Sorlot - F. Lanore, 1987).
- COINCY SAINT-PALAIS : *Le Saint-Graal et le précieux sang*.
- CROUZAT (Germain) : *Sainte-Eulalie, capitale templière du Larzac* (Foyer rural de Sainte-Eulalie, 1976).
- DAILLIEZ (Laurent) : *Les Templiers, ces inconnus* (Tallandier, 1972) ; *Les Templiers en Flandre, Hainaut, Brabant, Liège et Luxembourg* (Impres Sud, 1978) ; *La France des templiers* (Marabout, 1974).
- DANIGO (J.) : *Églises et chapelles du Pays de Baud, Églises et chapelles du doyenné de Belz* (Cahiers de l'Univem, 1984-1985) ; *Églises et chapelles du doyenné de Port-Louis et de Groix* (Cahiers de l'Univem, 1984) ; *Églises et chapelles du pays de Vannes-Vannes ouest* (Cahiers de l'Univem, 1988-1989).
- DARAUL (Arkon) : *Les Sociétés secrètes* (Planète, 1970).
- DARCY (Gauthier), ANGEBERT (Michel) : *Histoire secrète de la Bourgogne* (Albin-Michel, 1978).
- DAVY (Marie-Madeleine) : *Bernard de Clairvaux* (Éd. du Felin, 1990).
- DEMURGER (Alain) : *Vie et mort de l'ordre du Temple* (Le Seuil, 1989).
- DUMAS (Pierre) : *Jérusalem, le Temple de Salomon : histoire et symbolisme* (Bélisane, 1983).
- DUMONTIER (Michel) : *Sur les pas des templiers en Ile-de-France* (Copernic, 1979).
- DUMONTIER (Michel), VILLEROUX (N.), BERNAGE (G.), BARREAU (J.) : *Sur les pas des templiers en Bretagne, Normandie, Pays de Loire* (Copernic, 1980).
- DUPUY : *La Condamnation des templiers* (Impres'Sud).
- DURAND-TULLOU (Adrienne) : *Religion populaire en Cévennes : le culte à Saint-Guiral* (Annales du milieu rural, 1981).
- DURBEC : *Les Templiers en Provence, formation des commanderies et répartition géographique de leurs biens* (in *Provence historique*, janvier-mars 1959, tome IX, fasc. 35).

- DUYDALE (Sir William) : *Le Procès contre les chevaliers du Temple dans le royaume d'Angleterre* (\*).
- ELIADE (Mircea) : *Initiation, rites, sociétés secrètes* (Gallimard).
- EVOLA (Julius) : *Le Mystère du Graal et l'idée impériale gibeline* (Éd. Traditionnelles, 1970).
- FACON (Roger), PARENT (Jean-Marie) : *Gilles de Rais et Jacques Cœur, la conspiration des innocents* (Robert Laffont, 1984).
- FAYARD (François) : *Guide des trésors perdus de France* (La Table Ronde, 1978).
- FEVAL (Paul) : *Tribunaux secrets* (Éd. Penaud Frères).
- FINAS (Michèle) : *Vive dieu templier* (roman) (Magnard).
- FLEG (Alain), LAFILLE (Bruno) : *Les Templiers et leurs mystères* (Crémille, 1981).
- FRÈRE (Jean-Claude) : *L'Ordre des assassins* (Culture - Arts - Loisirs, 1973).
- GADAL (Antonin) : *Montréal de Sos, le château du Graal*.
- GAIGNEBET (Claude) : *Le Carnaval* (Payot, 1974).
- GALTIER (Gérard) : *Maçonnerie égyptienne, rose-croix et néo-chevalerie* (Le Rocher, 1989).
- GARAY (Martin) : *L'Église Saint-Merri de Paris* (A.C.L.T.).
- GAUBERT (Henri) : *Salomon le magnifique* (Mame, 1966).
- GAUTIER-WALTER (A.) : *La Chevalerie et les aspects secrets de l'histoire* (La Table Ronde, 1966).
- GÉLIBERT (Maud de) : *Udaut le temple* (Éd. du Champ-de-Mars, 1972) ; *La Commanderie templière de Campagne-sur-Aude* (Bulletin de la société d'études scientifiques de l'Aude, tome LXXIII, 1973).
- GRASSET D'ORCET : *Matériaux cryptographiques*.
- GROUSSET (René) : *L'Épopée des croisades* (Hachette).
- GUENON (René) : *Études sur la franc-maçonnerie et le compagnonnage* (Éd. Traditionnelles, mai 1983).
- GUILLOTIN DE CORSON : *Les Templiers et les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en Bretagne* (Laffitte-Reprints).
- GUINGUAND (Maurice) : *Notre-Dame-de-Paris ou la magie des templiers* (Robert Laffont, 1972) ; *L'Or des templiers* (Robert Laffont, 1973) ; *Sur la piste des anges non identifiés* (Albin-Michel, 1976) ; *Falicon, pyramide templière, ou la "ratapignata"*.
- GUINGUAND (Maurice), LANE (Béatrice) : *Le Berceau des cathédrales* (Mame, 1973).
- HEINRICH (G.-A.) : *Le Parcival de Wolfram von Eschenbach et la légende du Saint-Graal* (Pardès, 1990).
- HORNE (Alex) : *Le Temple de Salomon dans la tradition maçonnique* (Le Rocher, 1990).
- HUTIN (Serge) : *Gouvernements invisibles et sociétés secrètes* (J'Ai Lu, 1978).
- HUYSMANS (Joris Karl) : *Saint-Merri* (Muizon-A l'Écart, 1981).
- KIESS (Georges) : *Les Templiers en Haut-Razès* (1990) ; *Campagne-sur-Aude, la mémoire du fort* (1985).
- KRETZULESCO-QUARANTA (Emanuela) : *Les Jardins du songe* (Les Belles Lettres).
- LAMBERT (Élie) : *L'Architecture des templiers* (Picard, 1978).
- LAMEYRE (Alain) : *Guide de la France templière* (Tchou, 1975).
- LAMY (Michel) : *Histoire secrète du Pays Basque* (Albin-Michel) ; *Jules Verne, initié et initiateur, le secret du trésor royal de Rennes-le-Château* (Payot).



- LASCAUX (Michel) : *Les Templiers en Bretagne* (Ouest-France, 1979).
- LAURAS-POURRAT (Annette) : *Guide de l'Auvergne mystérieuse* (Tchou, 1976).
- LAVOCAT (M.) : *Procès des frères et de l'ordre du Temple* (Laffitte Reprints, 1979).
- LEA (Henry-Ch.) : *L'Innocence des templiers* (\*).
- LE BOSSE (Michel-Vital) : *Sur la route des templiers en Normandie : la Bove des chevaliers* (Éd. Charles Corlet, 1986).
- LECANU (Abbé) : *Histoire de Satan* (Tiquetonne, 1990).
- LECLERCQ (Jean) : *Bernard de Clairvaux* (Declée, 1989).
- LE FORESTIER (René) : *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste* (Aubier-Montaigne, 1970).
- LEGMAN (G.) : *La Culpabilité des templiers* (Artéfact).
- LEISEGANG : *La Gnose* (Gallimard).
- LE SCOUEZEC (Gwenchlan) : *Bretagne, terre sacrée : un ésotérisme celtique* (Albatros, 1977).
- LE TALLEC (Abbé Frédéric) : *Locoal-Mendon, l'île du bonheur* (1971) ; *Église romane Notre-Dame-de-la-Joie à Merlévenez* (1969).
- LEUTRAT (Paul) : *La Sorcellerie lyonnaise* (Robert Laffont, 1977).
- LIZERAND : *Le Dossier de l'affaire des templiers* (Les Belles Lettres, 1989).
- LOISELEUR (Jules) : *La Doctrine secrète des templiers* (Tiquetonne, 1973).
- MAHIEU (Jacques de) : *Les Templiers en Amérique* (Robert Laffont, 1981).
- MARCILLAC (Alain) : *Le Baphomet, idéal templier* (Louis Courteau, 1988).
- MARIEL (Pierre) : *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident* (Culture - Arts - Loisirs, 1971).
- MARKALE (Jean) : *Gisors et l'énigme des templiers* (Pygmalion, 1986).
- MAURIN (Jacques) : *La Double mort des templiers* (Robert Laffont, 1982).
- MAZIÈRES (Abbé M.-R.) : *Les Templiers du Bézu* (Philippe Schrauben).
- MELLOR (Alec) : *Les Mythes maçonniques* (Payot, 1974).
- MELVILLE (Marion) : *La Vie des templiers* (Gallimard, 1974).
- MERTON (Thomas) : *Saint Bernard de Clairvaux* (Plon, 1954).
- MICHELET (Jules) : *Le Procès des templiers* (CTHS).
- MICHELET (Victor-Émile) : *Le Secret de la chevalerie* (Trédaniel, 1985).
- MIQUEL (Jacques) : *Cités templières du Larzac* (Éd. du Beffroi, 1989).
- MOLLAT (Michel) : *Jacques Cœur ou l'esprit d'entreprise au XV<sup>e</sup> siècle* (Aubier, 1988).
- OLLIVIER (Albert) : *Les Templiers* (Le Seuil, 1958).
- OURSEL (Raymond) : *Le Procès des templiers, traduit, présenté et annoté* (Denoël, 1955).
- PASLEAU (Pierre-P.) : *Des Templiers aux franc-maçons, la filiation spirituelle* (Trédaniel, 1988).
- PERNOUD (Régine) : *Les Templiers* (PUF, 1974).
- PEYRARD (Jean) : *Histoire secrète de l'Auvergne* (Albin-Michel, 1981).
- PIQUET (Jules) : *Les Templiers, études de leurs opérations financières* (Hachette, 1939).
- PONSOYE (Pierre) : *L'Islam et le Graal : étude sur l'ésotérisme du Parzival de Wolfram von Eschenbach* (Arché, 1976).
- PRESSOUYRE (Léon) : *Le Rêve cistercien* (Gallimard, 1990).
- PUJOL (Alain) : *Clément V, le pape maudit* (Vivisques, 1988).
- REJU (Daniel) : *La Quête des templiers et l'Orient* (Le Rocher, 1979) ; *La France secrète* (2 tomes, Le Rocher, 1979 et 1980) ; *Les Lieux secrets de France* (Veyrier, 1985).



- REZNIKOV (R. et N.) : *Les Templiers* (Au Coin du temps, 1990).
- REZNIKOV (Raimonde) : *Cathares et templiers* (Loubatières, 1991).
- RIVIÈRE (Patrick) : *Sur les sentiers du Graal* (Robert Laffont, 1984) ; *Le Graal, histoire et symboles* (Éd. du Rocher, 1990).
- ROBIN (Jean) : *Les Sociétés secrètes au rendez-vous de l'apocalypse* (Trédaniel, 1985) ; *Seth, le dieu maudit* (Trédaniel, 1986).
- SAINT-HILAIRE (Paul de) : *La Belgique mystérieuse* (Rossel, 1973) ; *La Flandre mystérieuse* (Rossel, 1976) ; *Liège et Meuse mystérieux I* (Rossel, 1980) ; *Liège et Meuse mystérieux II : les templiers* (Rossel, 1982) ; *Bruges, cité du Graal* (Rossel, 1978) ; *Les Sceaux templiers et leurs symboles* (Pardès, 1991).
- SEDE (Gérard de) : *Les Templiers sont parmi nous ou l'énigme de Gisors* (Jean de Bonnot, 1980) ; *Saint-Émilien insolite* (1989) ; *Le Mystère gothique, des runes aux cathédrales* (Robert Laffont, 1976).
- SERBANESCO (Serge) : *Histoire de l'ordre des templiers et des croisades* (Byblos, 1969).
- SERVIER (Jean) : *Les Forges d'Hiram* (Berg International, 1985).
- SERVIN (Henri) : *L'Énigme des templiers et le Saint-Suaire* (Éd. J.-M. Collet, 1988).
- SOUTOU (André) : *La Couvertoirade* (Association des Amis de La Couvertoirade, 1977).
- TABOUIS (G.-R.) : *Salomon* (Payot).
- TARADE (Guy), BARONI (Jean-Marie) : *Les Sites magiques de Provence* (Robert Laffont, 1990).
- TATE (Georges) : *L'Orient des croisades* (Découvertes Gallimard).
- THOMAS (Robert) : *Vie de saint Bernard* (O.R.E.I.L., 1984).
- TOURNIAC (Jean) : *Principes et problèmes spirituels du rite écossais rectifié et de sa chevalerie templière* (Dervy, 1969).
- TRILLAUD (Jacques) : *La Chevalerie de l'ordre du Temple en Bourgogne* (Les Éditions du Bien Public, 1991).
- WISEUX (Dominique) : *L'Initiation chevaleresque dans la légende arthurienne* (Dervy, 1980).
- LE VOILE D'ISIS : *Numéro spécial sur les templiers*, (1929, fac-similé aux Éditions Traditionnelles).
- VORAGINE (Jacques de) : *La Légende dorée* (Garnier-Flammarion).
- WEYSEN (Alfred) : *L'Ile des veilleurs* (Arcadie, 1972) ; *Le Temple du secret et l'apocalypse* (Robert Laffont, 1990).
- WRIGHT (Thomas), WITT (Georges), TENENT (Sir James) : *Les Templiers et le culte des forces génésiques* (\*).
- ZIEGLER (Gilette) : *Les Templiers ou la chevalerie spirituelle* (Culture - Arts - Loisirs, 1973).

Les ouvrages marqués d'un (\*) ont été réédités regroupés avec le livre de Legman : *La Culpabilité des templiers*.

Cette bibliographie succincte devrait être complétée notamment par de très nombreux articles de revues. Nous nous contenterons de signaler quelques numéros spéciaux consacrés entièrement ou essentiellement à l'ordre du Temple.

*Le Charivari*, n° 19, février à avril 1974 : « Les Trésors templiers ».  
*Kalki*, n° 3, printemps 1987 : « La Voie chevaleresque dans l'Occident médiéval ».  
*Heimdal*, n° 26, été 1978 : « Les Templiers en Normandie ».  
*Connaissance des religions*, novembre 1988 : « Templiers et chevalerie du Graal ».  
*Archéologia*, n° 27, mars-avril 1969 : « Les Templiers ».  
*Atlantis*, n° 268, 302 et 344 notamment.  
*L'Autre monde*, n° 111.  
*Historia spécial*, n° 385 bis.  
*Trésors de l'histoire* (de très nombreux articles répartis dans de nombreux numéros), de même que dans *Le Monde inconnu*.

## TABLE DES MATIÈRES

### *Avertissement*

#### PREMIÈRE PARTIE

#### La naissance de l'ordre du Temple

#### **I. — Brève histoire de l'ordre du Temple**

Sur les chemins de pèlerinage .....	14
Libérer Jérusalem .....	15
Le royaume latin de Jérusalem .....	16
La fin d'un royaume et d'un ordre .....	18

#### **II. — Le mystère des origines**

Jérusalem, cadre de la naissance de l'ordre .....	21
Qui était Hugues de Payns ? .....	22
La création de l'ordre du Temple et la police des routes .....	23
Hugues de Champagne et la naissance de l'ordre .....	25
Le Temple de Salomon .....	28
Les templiers et l'Arche d'Alliance .....	30
L'autre secret de Salomon .....	33
Satan prisonnier .....	35
Les templiers et les secrets de Salomon .....	36

#### **III. — Saint Bernard et les moines-guerriers**

Obtenir une règle .....	39
Saint Bernard .....	40
Saint Bernard, l'admiré et le redouté .....	42
Le culte de la Dame Céleste .....	43
Étienne Harding et la tradition hébraïque .....	44



Le concile de Troyes : pour une règle sur mesure .....	45
Le moine et le guerrier ou la théologie de la guerre .....	48
La guerre sainte .....	50
Saint Bernard, sergent-recruteur pour les moines-soldats .....	52

## DEUXIÈME PARTIE

### Le Temple, puissance économique et politique : Les mystères de sa richesse

#### I. — Les possessions du Temple

Assurer la logistique .....	59
La quête .....	60
Tout se donne .....	61
L'organisation des commanderies .....	64
La commanderie, puissance économique et commerciale .....	68

#### II. — Le Temple, puissance financière

Assurer la sécurité des transports et des échanges .....	71
Les routes templières .....	73
Du commerce à la finance .....	75
Des banquiers au Moyen Age .....	76
Des financiers puissants et incontournables .....	78

#### III. — L'argent du Temple

Les navires du Temple .....	85
Les ports templiers .....	86
Les mystères du port de La Rochelle .....	87
La découverte des Amériques .....	89
Des templiers en Amérique : des preuves ? .....	90
La croix du Temple sur les caravelles .....	93
Le trafic des métaux précieux .....	95
Ressemblances entre Jacques Cœur et les templiers .....	96
Jacques Cœur et le trafic de l'argent .....	98
Jacques Cœur, les templiers et l'alchimie .....	100

## TROISIÈME PARTIE

### Les mystères spirituels de l'ordre

#### I. — Les templiers hérétiques

Les accusations d'hérésie .....	105
Les aveux .....	106
La réception dans l'ordre .....	109
Un secret bien protégé .....	111
L'existence d'une règle secrète .....	112
La protection des lieux templiers : les secrets de l'épine et des étangs .....	114
Gnostiques et esséniens .....	116

Les templiers et la gnose : l'abraxas .....	117
<b>II. — Les templiers, les cathares, le Graal et les secrets de saint Pierre</b>	
Templiers et cathares .....	123
Le catharisme et la gnose .....	125
Les templiers furent-ils cathares ? .....	126
Des cathares dans le Temple .....	127
Les templiers et la quête du Graal .....	128
Les templiers et le Christ .....	130
Saint Pierre et les clés du Temple .....	133
<b>III. — Le mystère du baphomet</b>	
Les prétendues pratiques obscènes des templiers .....	139
Réalité du baphomet .....	142
Baphomets vrais ou faux .....	145
Hypothèses étymologiques concernant le baphomet .....	149
Saint Jean-Baptiste au centre de l'énigme .....	150
Les pouvoirs du baphomet .....	155
Les templiers gardiens du Diable .....	157

#### QUATRIÈME PARTIE

### Des assassins aux races maudites

<b>I. — Les templiers et l'Islam</b>	
Les templiers au contact de deux mondes .....	165
La réal-politique des templiers et la présomption de Saint Louis .	167
Le risque de se brûler les doigts .....	170
L'ordre des assassins .....	172
Les paradis artificiels du Vieux de la Montagne .....	175
Les assassins, vassaux des templiers .....	180
Templiers et druzes : l'héritage du calife Hakem .....	183
Les tours du Diable .....	185
<b>II. — La spiritualité inscrite dans la pierre</b>	
Diversité de l'architecture templière .....	189
Les chapelles templières .....	192
Les templiers et le culte des têtes coupées .....	194
D'autres patrons pour le Temple .....	197
Les templiers, promoteurs de l'art gothique .....	199
Les enfants de Salomon .....	202
<b>III. — Les templiers et les secrets de la race maudite</b>	
Les cagots : un peuple de parias .....	205
Les cagots, la lèpre et le sacré .....	207
Le signe de l'oie .....	209
Le carnaval des templiers .....	212

Le jour des cordiers .....	214
Les cagots et les secrets de l'art gothique .....	216
Les cagots, "compagnons" des templiers .....	218

#### CINQUIÈME PARTIE

### Mort et résurrection de l'ordre du Temple

#### I. — L'arrestation

Le 13 octobre 1307, à l'aube .....	223
Jacques de Molay et les dernières années de l'ordre .....	226
Les rapports de Philippe le Bel et de l'Église .....	230
La machination ourdie par Guillaume de Nogaret .....	232
Au petit matin blême .....	234
Le rôle du pape Clément V .....	235
La haine de Philippe le Bel pour l'ordre du Temple .....	237
Une sordide affaire d'argent .....	239
Surprise et évasions .....	241

#### II. — Le procès et le testament des templiers

Une instruction illégale .....	245
Le rôle curieux des dignitaires du Temple .....	246

#### III. — Les héritiers du Temple

La foire à la brocante .....	255
Réalité d'un héritage templier .....	256
Les héritiers officiels .....	257
Les templiers de Napoléon .....	259
Les Beaujeu et l'or du Temple .....	260
La filière écossaise .....	262
Le sort des templiers anglais .....	263
Les templiers de Kilmartin .....	264
De l'ordre du Temple à celui de Saint-André-du-Chardon .....	265
La piste belge .....	267

#### SIXIÈME PARTIE

### Énigmes du Temple sur le terrain

#### I. — Les mystères templiers du Larzac

La mainmise sur toute une région .....	273
La visite des lieux : Sainte-Eulalie-de-Cernon .....	275
Le Viala-du-Pas-de-Jaux et la Cavalerie .....	276
La Couvertoirade et le culte des têtes coupées .....	277
A la recherche de Saint-Guiral .....	278

#### II. — Arginy et le trésor du Temple

Quel trésor ? .....	283
Les Beaujeu à la Dame de Trèfle .....	284
Les Beaujeu et le Graal .....	285



La recherche du trésor et les fantômes d'Arginy .....	288
Du soleil aux souterrains d'Arginy .....	291
Les clés du Paradis .....	292
<b>III. — Gisors : « et in Arcadia ego »</b>	
Un jardinier qui joue les taupes .....	295
Le trésor du Temple ? .....	298
La mise sous le boisseau .....	303
La chapelle Sainte-Catherine existe .....	304
Le prisonnier de Gisors .....	306
De Saint-Gervais-Saint-Protais à Rosslyn-Chapel : de quoi y voir plus clair .....	307
Un prisonnier trop poli pour ne pas être initié .....	310
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	313



DANS LA MÊME COLLECTION

Guy MATHELIÉ-GUINLET, *les Cathares*

Jack CHABOUD, *les Francs-Maçons*





# Cycle d'Ogier d'Argouges

*Une fantastique épopée  
enracinée dans l'Histoire  
de la guerre de Cent Ans au nom de l'honneur perdu.*

## Les Lions diffamés

En 1340, après la bataille de l'Écluse, le chevalier normand Godefroy d'Argouges, faussement accusé de trahison, est dégradé et les glorieux lions d'or de son blason sont diffamés. Pour venger cet opprobre, il envoie son fils Ogier apprendre le métier des armes dans le château de son oncle Guillaume de Rechainac. En Périgord, Ogier connaît les amours les plus simples, mais aussi les plus singulières avec Anne, la lavandière, Adélis, la ribaude et Tancrede, son étrange et inoubliable cousine qui sait si bellement s'offrir et si bien se reprendre.

## Le Granit et le Feu

Cinq ans ont passé. Ogier est devenu un écuyer solide. Il songe moins à devenir chevalier qu'à restaurer son honneur. Hélas ! ses desseins subissent un contretemps terrible. Au cœur de l'été 1345, les Anglais se répandent en Périgord. La forteresse de Rechainac a excité la convoitise d'un capitaine d'aventure : Robert Knolles. Il somme Guillaume de lui livrer son château. Le vieux guerrier refuse. Ogier, son oncle et Blanquefort, son sénéchal, s'emploient à stimuler le courage des défenseurs. Les assauts des «routiers» se multiplient. Le fier château sera-t-il envahi ?

## Les Fleurs d'acier

Jeudi 13 avril 1346. En fin de matinée, Ogier d'Argouges et ses compagnons contournent le champ clos de Chauvigny où des joutes vont rassembler, le dimanche suivant, les meilleurs chevaliers du Poitou et quelques personnages fameux du royaume. Ogier sait que des émissaires du roi d'Angleterre doivent y rencontrer secrètement des nobles français traîtres à la Couronne. Parmi eux, Richard de Blainville, le favori du roi Philippe VI, l'homme qui a injustement dégradé son père et diffamé les lions de ses armes. Pourra-t-il, tout en sauvant l'honneur menacé de son suzerain, assouvir enfin sa vengeance ?

## La Fête écarlate

Dimanche 16 avril 1346. En ce jour de Pâques, la population de Chauvigny et des environs se presse autour du champ clos. Le hasard favorise Ogier dans son entreprise : il rencontre l'ancien chapelain de Gratot, frère Isambert, que sa couardise a conduit à servir Blainville. Il apprend que les conjurés vont se réunir dans un souterrain sous la maison du chévecier de l'église Saint-Pierre. Ces hommes décideront de la date à laquelle les armées anglaises débarqueront en Normandie afin de conquérir Paris et installer sur le trône des Valois le légitime successeur de Philippe le Bel : Édouard III.

## Les Noces de fer

Mardi 3 octobre 1346. Ce jour-là, dans la matinée, Henry de Lancastre, comte de Derby, qui vient de conquérir les grandes cités de la Saintonge et d'en ruiner les édifices religieux, commande à son armée de se déployer autour de Poitiers. Ogier d'Argouges, qui a survécu au massacre de Crécy, cinq semaines auparavant, a quitté Gratot, le château familial, pour se rendre en Poitou et demander au seigneur des Halles de Poitiers, Herbert III Berland, la main de sa fille Blandine. Chemin faisant, il doute que sa démarche aboutisse.

## Le Jour des reines

Blessé devant Calais assiégé, Ogier d'Argouges, prisonnier, est emmené en Angleterre. Le roi Edouard III et sa noblesse, glorifiés par les manants du royaume, célèbrent leurs victoires par des fêtes grandioses : les joutes d'Ashby. Mêlé à des aventures guerrières et amoureuses où apparaissent Catherine de Salisbury et Jeanne de Kent, surnommée la plus belle fille d'Angleterre, Ogier est bien déterminé à refuser sa condition d'otage.

## L'Épervier de feu

*L'Épervier de feu* décrit d'hallucinante façon l'hécatombe que la peste noire provoqua en 1348 en Normandie. Non seulement l'irrésistible fléau y détruisit les manants, le paysans, les prud'hommes et leurs familles, mais il ouvrit ce malheureux duché à des hordes aussi épouvantables que la gigantesque épidémie.



# Cycle de Tristan de Castelreng

*C'est dans les guerres et les ruines  
que naissent les amours immortelles.*

## Les Amants de Brignais

Le jeune chevalier de la Langue d'Oc, Tristan de Castelreng, figure dans la suite du roi Jean le Bon lorsque celui-ci, avec l'agrément des Anglais qui l'ont capturé à Poitiers, va prendre possession du Duché de Bourgogne (décembre 1361). Capturé par une noble dame dont il a repoussé les avances, Tristan s'évade grâce à l'aide d'un ancien truand : Tiercelet de Chambly. Leur fuite les entraîne vers Lyon. Dans une auberge, Tristan sauve d'un viol collectif une jouvencelle, Oriabel, dont il s'éprend. Un malandrin, Naudon de Bagerant, les tient désormais sous sa coupe. Il les emmène à Brignais où se sont rassemblés la plupart des routiers du royaume. Les prisonniers et prisonnières y subissent d'effroyables sévices.

Alors que Tiercelet cherche vainement une astuce pour quitter cet enfer, l'armée française se présente devant Brignais (6 avril 1362). Elle y sera taillée en pièces. Tristan qui, l'épée à la main, défendait sa vie parmi les routiers, sera considéré comme traître à la Couronne. Emmené à Lyon, il se verra condamné au bûcher. Dans la charrette qui le conduit au supplice, il désespère de tout. Mais la Providence veille...

## Le Poursuivant d'amour

Contraint d'épouser Mathilde de Montaigny qui l'a sauvé d'une mort ignominieuse à Lyon, le 7 avril 1362, Tristan de Castelreng ne peut oublier la blonde Oriabel dont il était éperdument épris. Il s'évade du château où il était le jouet d'une femme hystérique et revient à Paris. Le maladif dauphin Charles, régent du royaume, le charge d'une mission périlleuse : partir pour l'Angleterre avec quelques guerriers, gagner le manoir de Cobham où résident le prince de Galles et son épouse, la belle Jeanne de Kent, et procéder au rapt du fils d'Edouard III.

L'irruption d'une compagnie d'archers venant relever la garde princière compromet la réussite de l'aventure. Une jeune captive, Luciane, sauve le jeune chevalier et son écuyer, Robert Paindorge. Ils la ramènent en France avant de l'accompagner en Normandie dont elle est originaire. En effet, cette jouvencelle est la fille d'un seigneur cotentinais, Ogier d'Argouges, l'ancien champion du roi Philippe VI. Aidé par Thierry, l'oncle de Luciane, Tristan permet à la jeune fille de retrouver son père. Alors qu'une idylle pourrait se nouer, Tristan retourne à Paris en se demandant, une fois de plus, où sont Oriabel et son ami Tiercelet qui devait veiller sur elle. Vivent-ils à Castelreng, ce village de la Langue d'Oc dont le jeune chevalier a souvent la nostalgie ? Les terribles routiers qui écumant le royaume les ont-ils capturés puis occis ? Ces malandrins sont partout et, paradoxe de ces temps de sang et de larmes, l'un des plus terribles, Bertrand Guesclin, a gagné la faveur du dauphin de France !

## La Couronne et la Tiare

Tristan de Castelreng fait partie de la nombreuse escorte que Jean II le Bon a décidé d'emmener avec lui en Avignon où il espère obtenir du nouveau Saint-Père, Urbain V, des subsides qui lui permettront d'acquitter une partie de l'immense rançon dont il a été frappé, par Edouard III et son fils, après sa défaite à Poitiers-Maupertuis.

A peine arrivé dans la cité papale, Tristan retrouve incidemment son ami Tiercelet. Celui-ci

lui fait part de la mort d'Oriabel, son premier amour. Le jeune chevalier, à la suite d'une incartade nocturne, doit affronter Bridoul de Gozon, le champion de la reine Jeanne de Naples. Ce combat inégal laisse Tristan sur le champ, percé de nombreuses blessures. Celles-ci à peine cicatrisées, il chevauche vers Gratot, en Normandie, où l'attend une jouvencelle, Luciane, qu'il avait ramenée d'Angleterre où elle était captive de la belle Jeanne de Kent. L'intransigeance d'Ogier d'Argouges, le père de la pucelle, porte un coup fatal à un sentiment contre lequel le jeune homme ne se défendait plus. Peu après cette rupture, le devoir dû à la Couronne l'entraîne jusqu'à Cocherel, un hameau de Normandie où les forces royales, conduites par Bertrand Guesclin, affrontent victorieusement une coalition anglo-navarraise emmenée par un prestigieux chef militaire : Jean de Grailly, capital de Buch.

## Les Fontaines de sang

Le 16 mai 1364, après la bataille de Cocherel remportée par Bertrand Guesclin et ses troupes, Tristan de Castelreng, qui a pris part à l'engagement, doit galoper vers Reims pour annoncer cette victoire à Charles V dont le couronnement est imminent. Le jeune chevalier se hâte d'autant plus que Luciane d'Argouges, sa fiancée, a été enlevée par des Navarrais qui l'ont enfermée au château Ganne, en Normandie. Aidé par Ogier, père de la jouvencelle, par l'oncle de celle-ci, Thierry, et quelques compères, Tristan sauve la prisonnière et l'épouse. Ses jours de bonheur sont comptés. En effet, Charles V, pour purger la France des routiers qui l'infestent, a décidé de les envoyer en Espagne, sous la conduite de Guesclin, afin d'aider Henri de Trastamare à détrôner le roi légitime, Pèdre I<sup>er</sup> de Castille. Le Breton, qui déteste pareillement Tristan et Ogier, obtient du roi de les entraîner à sa suite. Les Pyrénées franchies, c'est une effroyable avalanche qui déferle sur l'Aragon, en direction de la Castille. De multiples atrocités sont commises, particulièrement contre les Juifs. A Burgos, Tristan et ses compagnons décident de préserver Simon et Teresa, deux enfants d'Israël, des violences auxquelles ils ont récemment assisté...

## Les Fils de Bélial

Pour purger la France des Tard-Venus qui l'infestent, Charles V a fait en sorte de les envoyer en Espagne. Cette expédition a pour but d'éliminer Pierre I<sup>er</sup>, dit le Cruel, roi de Castille, au bénéfice de son demi-frère, Henri de Trastamare, tout aussi abject que lui. Les hordes commandées par Bertrand Guesclin progressent en dévastant tout sur leur passage et en martyrisant les Juifs des cités conquises. Effrayé, le souverain légitime déserte Burgos, cédant ainsi le trône à son bâtard, qui se fait immédiatement couronner. Peu avant le sacre, Tristan de Castelreng fait la connaissance d'un vieux Juif, Joachim Pastor. Ce vénérable drapier le prie d'emmener ses petits-enfants, Teresa et Simon, à Guadamur, proche de Tolède, afin de les soustraire à la férocité des envahisseurs. Le jeune chevalier attermoie puis accepte. Hélas ! lors d'une halte, un de ses hommes, Flourens, tente d'abuser de Teresa. Furieux d'avoir été dénoncé par la pucelle, indigné, surtout, des reproches de Tristan, le malandrin part au galop en promettant de se venger. Dès lors, l'angoisse supplante l'inquiétude. Une chevauchée périlleuse et sanglante commence dans une Espagne tout d'abord ensoleillée avant d'être livrée aux extrêmes froidures de l'hiver 1366. A l'issue de la bataille de Nájera (3 avril 1367), Tristan sera confronté au vainqueur, le prince de Galles. Or, le fils aîné d'Edouard III a d'excellentes raisons de le haïr et de le destiner au bourreau...

A paraître : *Le Pas d'armes de Bordeaux.*  
*Les Spectres de l'honneur.*







CET OUVRAGE  
A ÉTÉ REPRODUIT  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
LE 10 OCTOBRE 1997  
SUIVI DE FABRICATION  
ATELIERS GRAPHIQUES DE L'ARDOISIÈRE

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1997  
N° D'ÉD. 62 - N° D'IMP. 42312  
*Imprimé en France*













MICHEL LAMY

# LES TEMPLIERS

Ces Grands Seigneurs aux Blancs Manteaux

L'Ordre du Temple fut certainement, au Moyen Age, l'institution la plus puissante de la civilisation occidentale. Bien que des milliers de volumes et de brochures lui aient été consacrés, son histoire demeure constellée de mystères. Cette enquête cherche à en élucider quelques uns.

Officiellement, l'Ordre fut constitué par neuf humbles chevaliers. En moins de deux siècles, il devint un immense empire militaire, politique et économique. Ce colosse aux pieds d'argile s'effondra le 13 octobre 1307 sous les coups de Philippe le Bel et de son éminence rouge : Nogaret.

Pour quelles raisons le plus pur et le plus sûr modèle de Chevalerie que l'église ait créé connut-il un essor si prodigieux ? Pourquoi succomba-t-il si brusquement dans l'opprobre, le sang et les flammes ?

Michel Lamy s'emploie à décrire ce long règne aussi bien en Terre Sainte qu'en France. Il démontre que loin d'avoir été réunis par hasard, les neuf "pauvres diables", chrétiens par excellence, furent chargés d'entreprendre à Jérusalem, sur l'emplacement du Temple de Salomon, des fouilles destinées à exhumer l'Arche d'alliance. Ces investigations achevées, l'Ordre du Temple prit l'apparence d'une firme multinationale, développant le commerce, créant la plupart des instruments financiers "modernes" et s'évertuant à proscrire sur les lieux de ses implantations la famine et la misère.

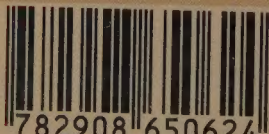
A la fois moines et guerriers, les Templiers œuvrèrent au grand jour. Toutefois, dans le secret de leurs commanderies se célébraient d'étranges cérémonies à propos desquelles on a glosé parfois jusqu'à l'absurde. Quelles réalités recouvraient-elles ? Quelles hérésies ?

Cet ouvrage s'emploie à corriger maintes erreurs et à déchiffrer quelques énigmes. Il offre ainsi de nouvelles clés de lecture à tous ceux que passionnent la naissance, la croissance, la mort et -qui sait ?- la survivance du Temple.



Michel LAMY, a publié : HISTOIRE SECRÈTE DU PAYS BASQUE (Albin Michel),  
JULES VERNE, INITIÉ ET INITIATEUR (Payot) et JEANNE D'ARC (Payot).

ISBN 2-908650-62-2



9

782908 650624

Illustration : "The Vigil"  
Tableau de John Pettie © Edimedia  
Maquette : Studio PoaPlume - Bordeaux

135 F